LE
CABINET
DES FÉES.

TOME DIX-SEPTIÈME.

PRÉFACE.

Les fables de Bidpaï, si célèbres dans tout l'Orient depuis plusieurs siècles, ont servi sinon de modèle, au moins de matière à plusieurs bons ouvrages françois. J'ose espérer que le public en verra volontiers une traduction complette. Feu M. Galland, auteur des *Mille & une Nuits*, avoit traduit les quatre premiers chapitres de ce livre, qui furent imprimés à Paris en 1724; sa mort priva le public des dix chapitres suivans. L'accueil favorable que l'on fit à cet ouvrage m'a enhardi à en donner la suite.

L'origine de ces fables remonte à la plus haute antiquité. Voici ce qu'en dit la Fontaine dans une préface : *Seulement je dirai par reconnoissance que je dois une partie de mes fables à Bidpaï, sage indien : les gens du pays le croyent fort ancien, & original à l'égard d'Esope, si ce n'est*

Eſope lui-même ſous le nom du ſage Lokman.

Bidpaï étoit un brachmane ou philoſophe indien : il vivoit ſous la domination d'un roi des Indes très-puiſſant. Ce philoſophe ayant reconnu dans le prince, qui étoit encore fort jeune, des inclinations nobles & un heureux naturel, réſolut de compoſer un livre pour ſon inſtruction ; mais comme dans les monarchies orientales, les princes ſont accoutumés à la plus groſſière flaterie, & que perſonne n'oſe donner des conſeils à celui qui peut ôter la vie, Bidpaï crut devoir préſenter la vérité ſous l'emblême de la fable.

Dabchelim, c'étoit le nom du monarque, lut avec plaiſir ce livre qui renfermoit les maximes de la plus ſaine morale. Perſuadé que perſonne n'étoit plus en état de les mettre en pratique que celui qui les avoit dictées, il força le brach-

mane, malgré ſon indifférence pour les grandeurs, d'accepter le fardeau du miniſtère.

Dabchelim régna long-temps & rendit ſes ſujets heureux. En mourant, il remit à ſes enfans l'ouvrage de Bidpaï, comme l'héritage le plus précieux qu'il pût leur laiſſer & leur recommanda de ſuivre les conſeils que ce livre renfermoit.

Ces princes & leurs ſúcceſſeurs ſuivirent les intentions de Dabchelim : ils ſe maintinrent pluſieurs années ſur le trône, aimés & adorés de leurs ſujets, & redoutés de leurs voiſins.

L'on ſavoit bien que les ſages ſucceſſeurs de Dabchelim ſe gouvernoient par des maximes écrites; mais l'on ſavoit auſſi qu'ils s'étoient fait une loi de ne point communiquer le livre dans lequel ſe trouvoient ces maximes.

Koſroès premier, ſurnommé Nouchirevan par les orientaux, qui régnoit vers

la fin du ſixième ſiècle, voulut avoir une copie de cet ouvrage, eſpérant y trouver des préceptes qui contribueroient à la gloire de ſon règne & au bonheur de ſes ſujets. Il choiſit un médecin de ſa cour, nommé Barzoviah, pour le charger de cette difficile entrepriſe. Celui-ci ſe rendit dans les états des ſucceſſeurs de Dabchelim. Après y avoir fait un ſéjour aſſez long, pendant lequel il avoit eu le temps d'apprendre la langue du pays, il s'introduiſit à la cour du prince régnant, à la faveur de la médecine, & parvint enfin à avoir une copie du livre de Bidpaï. De retour en Perſe il en fit une traduction en langue du pays, qu'il préſenta à Koſroès. Ce prince en fut très-content.

Les rois de Perſe, ſucceſſeurs de Koſroès, conſervèrent précieuſement cet ouvrage; mais les arabes, ſous le règne d'Omar, s'étant emparés de la Perſe, ces fables demeurèrent dans l'oubli.

Abou-Hiafer-Almanſor, ſecond calife de la race des Abbaſſides, qui connoiſſoit par la renommée le mérite de ces fables, en fit faire une recherche exacte. Il fut aſſez heureux pour recouvrer l'exemplaire même que Barzoviah avoit préſenté à Koſroès: il le fit traduire en arabe par Abdallah-ben-Mocannah, ſon ſecrétaire, qui étoit fort verſé dans les deux langues. Bientôt ce livre devint fameux dans tout l'Orient. Mamoun, ſeptième calife de la même dinaſtie des Abbaſſides, prince ſous le règne duquel les ſciences fleurirent, qui les protégeoit & les cultivoit lui-même, fit traduire de nouveau ces fables par Sahal-ben-Haroun.

Aboulhaſan, troiſième prince de la race des Samanides, qui régnoit dans le pays au-delà de l'Oxus, en fit faire une autre traduction en langue perſienne, telle qu'on l'écrivoit alors, celle de Barzoviah étant devenue preſqu'inintelligible par les chan-

gemens qui étoient arrivés dans cette langue depuis l'établiſſement du mahométiſme dans ces contrées.

Voilà quel fut le ſort des fables de Bidpaï en Perſe, en Arabie & aux Indes, qui étoient leur berceau. Il faut parler du ſort qu'elles eurent en Turquie. Elles n'étoient guères connues que de ceux qui avoient l'intelligence de la langue perſienne. Ali-Tchélébi-ben-Saleh, molla très-habile, qui enſeignoit la théologie & le droit ſuivant les principes du mahométiſme à Andrinople, crut rendre ſervice à ſa nation en traduiſant ces contes en langue turque. Il préféra par ſon ouvrage la traduction d'Huſſein-Vaëz, ſupérieure à toutes celles qui avoient paru : il y travailla pendant vingt années, & la dédia à ſultan Seuleiman; c'eſt Soliman ſecond, l'ami de François premier & l'ennemi de Charles-Quint. Ce molla donna à ſon ouvrage le titre d'*Humaiounnamé*, ou Livre Impérial.

Après avoir mis la dernière main à son livre, il en fit mettre deux exemplaires au net; il en présenta un à Loutfi, pacha, alors grand-visir, & le supplia de faire parvenir le second au sultan.

L'auteur qui s'attendoit à des louanges, peut-être à des récompenses, fut bien mortifié d'essuyer de la part du visir des reproches assez amers. Vous devriez pleurer, lui dit ce ministre, un temps que vous eussiez mieux employé à travailler à la décision de quelque question du droit des musulmans; mais le bon accueil du sultan, & les bienfaits dont il combla Ali-Tchélébi, le consolèrent de la mauvaise réception du visir. Ce prince qui aimoit les belles-lettres, enchanté de cet ouvrage, nomma Ali-Tchélébi, cadi ou juge de Brousse, dignité très-considérable, & qui lui frayoit le chemin à celle de cadiasker ou même de mufti. En vain le grand-visir, honteux de s'être trompé,

& ne voulant point revenir de son erreur, fit des représentations au sultan.

Ce livre, depuis ce temps-là, c'est-à-dire, depuis environ l'an 1540, est regardé par les savans de l'empire ottoman, comme le modèle de la plus parfaite éloquence dont la langue turque puisse être susceptible.

Le lecteur trouvera ici les quatre premiers chapitres tels qu'ils furent imprimés à Paris en 1724; je n'ai pas eu la témérité de les retoucher d'après M. Galland, dont les ouvrages ont eu tant de succès.

CONTES
ET
FABLES INDIENNES,
DE BIDPAÏ ET DE LOKMAN,

Traduites d'Ali-Tchélébi-ben-Saleh, Auteur Turc.

AVENTURE d'HUMAIOUN-FAL.

ENTRE les choſes mémorables dont les hiſtoires des ſiècles paſſés font mention, rien n'eſt plus remarquable que ce que l'on raconte d'un empereur de la Chine. Sa puiſſance & ſa grandeur étoient ſi extraordinaires, que l'univers étoit rempli de ſon nom & de ſes vertus. Il s'étoit même rendu ſi redoutable aux ſultans & aux khans ſes voiſins, qu'ils ſe trouvoient honorés d'être ſes tributaires, & de ſe dire ſes eſclaves. Il avoit la magnificence de Feridoun, la majeſté de Gemſchict (1), les forces d'Alexandre le Grand,

(1) Anciens rois de Perſe, ſelon les orientaux.

& la gravité de Darius. Ses miniſtres étoient remplis de ſageſſe, les gouverneurs de ſes provinces, expérimentés dans la guerre; ſes conſeillers, gens de probité, & diſtingués par leur ſavoir. Ses tréſors étoient remplis de pierreries, d'or & d'argent; ſes armées compoſées de braves ſoldats, & de troupes innombrables. Il étoit vaillant, libéral & juſte: ſa valeur le faiſoit triompher de tous ceux qui entreprenoient de troubler la tranquillité de ſon règne. Il enrichiſſoit ſes ſujets par ſes libéralités, & les rendoit heureux par ſa juſtice. Ce prince s'appeloit Humaioun-fal, c'eſt-à-dire, *Heureux augure;* nom qui lui fut donné à l'occaſion de ce qu'au moment de ſa naiſſance, on conçut les plus grandes eſpérances de ce qu'il devoit être un jour.

Le viſir qui adminiſtroit les affaires de ſon empire avoit les mêmes inclinations, &, après lui, il ſervoit de père à ſes ſujets, par le ſoin qu'il prenoit de les rendre heureux. Il étoit naturellement touché de compaſſion pour tous les affligés qui avoient recours à lui. Sa valeur à la guerre ne le cédoit en rien à ſa prudence dans les conſeils. Il étouffoit dès leur naiſſance tous les troubles capables d'interrompre le repos de l'état. Son habileté dans les affaires publiques & parti-

culières étoit montée à un tel point, qu'un ſeul de ſes conſeils eût procuré la paix à cent peuples armés les uns contre les autres, de même qu'une ſeule de ſes lettres eût conquis à ſon prince un climat entier. En quelque fâcheux événement qu'il ſe trouvât, il étoit inébranlable, & auſſi ferme qu'un navire à l'ancre dans la tempête la plus violente. Enfin ſa vigilance prévint, dans tous les cas, juſqu'à la moindre apparence de révolte & de ſédition. Auſſi le bonheur qui accompagnoit toujours ſes entrepriſes lui avoit-il fait donner le nom de *Khogeſteh-raï*, ou *Heureux conſeil*. Humaioun-fal, qui avoit une parfaite connoiſſance de ſa capacité, n'entreprenoit rien ſans le conſulter.

Un jour, le monarque, accompagné de ce ſage miniſtre & des gouverneurs de ſes états, qui faiſoient alors l'ornement de ſa cour, ſortit de ſa capitale pour prendre le divertiſſement de la chaſſe, & jouir de la beauté de la campagne. Dès qu'il fut arrivé dans la plaine qui avoit été choiſie, les lions, les léopards, les tigres, les cerfs, les daims, les lièvres, les lapins & les renards furent épouvantés par le bruit des chevaux & les cris des chaſſeurs; & ſi quelques-uns d'eux étoient aſſez heureux pour éviter une grêle

de flèches, dont l'air étoit obſcurci, ils étoient auſſitôt arrêtés par les chiens qui ne les épargnoient pas. En même-temps les éperviers & les faucons lâchés de la main, après avoir, à l'imitation de l'aigle qui pénètre juſqu'aux cieux, percé l'air, & s'être élevés à perte de vue, fondoient ſur les oiſeaux, & ſe repaiſſoient de leur ſang. La chaſſe fut enfin ſi complette, qu'en peu de temps on ne vit plus de bêtes courir par la campagne, ni d'oiſeaux voler dans l'air; ce qui obligea Humaioun-fal de la faire ceſſer, après en avoir pris tout le divertiſſement qu'il pouvoit ſouhaiter. Il permit à ſes gens de prendre le devant, & reprit le chemin de ſon palais au petit pas, avec ſon grand-viſir & le reſte de ſa cour.

La chaleur étoit ſi exceſſive ce jour-là, qu'Humaioun-fal ne pouvant plus en ſupporter l'incommodité, ſe tourna du côté du grand-viſir : Arrêtons-nous, lui dit-il; il eſt contre le bons ſens, non-ſeulement de marcher, mais même de ſe mouvoir, par une chaleur auſſi vive : je ſuis fâché, ajouta-t-il, de n'avoir pas fait apporter mon pavillon. Ton eſprit inventif ne pourroit-il pas, en cette occaſion, me trouver un abri où je puiſſe attendre le retour de la fraîcheur ?

Sire, répondit le visir, votre majesté, qui est le soleil de ses états, & l'ombre de dieu, devroit être à l'abri des atteintes de l'astre qui éclaire l'univers. Pour moi, cette incommodité m'est tolérable avec le bonheur & l'avantage d'être à l'ombre de ses bonnes grâces. Mais puisqu'il s'agit de conserver une santé si précieuse & si nécessaire à ses peuples, il est juste de la mettre à couvert de cette chaleur insupportable. La montagne que nous voyons est couverte de verdure depuis le haut jusqu'en bas; elle est la plus agréable que l'on puisse souhaiter, par les ruisseaux d'eau vive qui y coulent, & par la quantité de rossignols qui y font un ramage charmant. Votre majesté pourra rester autant qu'il lui plaira sur le bord de l'eau, à l'ombre des arbres dont elle est bordée.

Le grand-visir n'avoit pas achevé de parler, que le sultan marchoit du côté qu'il lui avoit marqué, & pressoit le pas pour être plutôt délivré de l'incommodité qu'il éprouvoit. Quoique la montagne fût fort haute, néanmoins elle n'étoit pas difficile, & l'on y montoit de la plaine presqu'insensiblement par un chemin un peu détourné. Son cheval, qui égaloit l'alborar (1) en vîtesse, le porta,

(1) L'alborar ou le bourak, selon les rêveries du

en peu de temps, juſqu'au ſommet, où il fut agréablement ſurpris de voir mille beautés, & d'appercevoir une plaine d'une ſi longue étendue, que l'on n'en voyoit pas plus l'extrémité que celle des ſables des déſerts : la verdure qui couvroit la montagne, les ruiſſeaux dont elle étoit arroſée, la fraîcheur que l'ombrage des arbres touffus y procuroit, l'émail des fleurs qui embaumoient l'air de leur odeur, le doux concert des oiſeaux qui y faiſoient leur ſéjour ordinaire ; & enfin la beauté des cyprès, des pins, des ſapins & des platanes plantés ſi près les uns des autres, qu'ils ſembloient ſe donner la main, & n'être là que pour faire honneur à ceux qui venoient y chercher du repos, rendoient ce lieu charmant, que le ſultan ne put voir tant d'agrémens réunis, ſans s'imaginer être dans un paradis terreſtre.

Au milieu de ce jardin, formé par les ſoins de la nature, étoit un grand baſſin d'eau ſi claire, que les poiſſons de couleur d'argent,

---

mahométiſme, eſt la monture qui enleva Mahomet au ciel, & qui lui en fit faire le voyage en ſi peu de temps, que l'eau de ſon pot-de-chambre qu'il avoit renverſé en partant, n'avoit pas achevé de ſe vider lorſqu'il fut de retour.

fembloient autant de nouvelles lunes, qui donnoient de la lumière dans ce miroir des cieux. Ce fut fur le bord de ce baffin que le grand-vifir fit pofer le fiège de campagne du fultan, & que ce monarque, qui avoit déjà mis pied à terre, s'affit, & commença à jouir de la fraîcheur qu'il cherchoit. Alors, les courtifans & les officiers qui l'accompagnoient s'éloignèrent par refpect, & le laifsèrent en liberté avec le grand-vifir, pour aller fe repofer à l'écart.

La première chofe que firent le fultan & le grand-vifir, fut, dans leur entretien, de comparer avec plaifir la chaleur incommode qu'ils venoient de fouffrir, à la douceur de l'air qu'ils refpiroient, & de réciter là-deffus des vers, dont le fujet étoit : que l'état agréable où ils fe trouvoient, étoit bien différent de celui dont ils venoient d'éprouver la rigueur, puifqu'au fortir des plaines arides & brûlantes d'un défert affreux, ils fe trouvoient transportés dans un jardin délicieux & frais.

Enfuite, comme s'ils euffent oublié le foin & l'embarras de toutes fortes d'affaires, ils firent plufieurs réflexions fur les ouvrages merveilleux & infinis du créateur; ils louèrent fa toute-puiffance, & cet art avec lequel il perfectionnoit tous fes ouvrages, & la ma-

nière dont il avoit difpofé fur cette montagne, avec tant d'éclat & de fageffe, une fi grande variété de plantes. Puis, paffant à d'autres penfées, ils récitoient des vers qui marquoient que le roffignol ne fe pofoit pas fur les rofes vermeilles qu'ils voyoient devant leurs yeux, pour chanter les louanges de Dieu, parce que les épines dont elles étoient environnées, étoient autant de langues qui faifoient le même office. Enfuite, ils en récitoient d'autres qui fignifioient que quelquefois Dieu prenoit plaifir à faire tranfporter fur le dos des zéphirs les feuilles qui tomboient des branches des rofiers; & que d'autres fois il humectoit d'une douce pluie le pied du cyprès, pour lui fournir une sève abondante, & lui donner lieu de s'élever plus haut. Rien enfin ne fe préfentoit à leurs yeux, qui ne leur donnât lieu d'exercer leur mémoire, & de faire paroître la vivacité de leur efprit.

Près de l'endroit où ils étoient affis, il y avoit un arbre d'une hauteur fi démefurée, qu'il égaloit, ou même furpaffoit les colonnes qui foutiennent le palais du paradis terreftre, & les poutres qui avoient fervi à la conftruction de l'arche de Noé. Ses branches étoient toutes rompues, il étoit fi vieux, que non-feulement il ne portoit plus de feuilles ni de

fruits, mais même, ſemblable à ces vieillards décrépits, il n'avoit plus de mouvement; de ſorte qu'à le voir, on pouvoit dire que le vent d'aquilon lui avoit enlevé plumes & aîles; que le temps, qui renverſe tout, l'avoit déjà endommagé de ſa faulx: quoiqu'il fût en cet état, ſon tronc étoit rempli d'eſſaims d'abeilles qui y dépoſoient leur miel.

Elles y travailloient encore, lorſque le ſultan, jetant les yeux par haſard ſur cet arbre, s'attacha fortement à remarquer ces petits animaux, & fut ſurpris de leur induſtrie merveilleuſe: leurs mouvemens, & l'application avec laquelle ils travailloient, lui causèrent une ſi grande admiration, qu'il ne put s'empêcher de s'adreſſer à ſon viſir, dont les vaſtes connoiſſances s'étendoient ſur toutes choſes. Dites-moi quel deſſein ont ces petits oiſeaux, qui volent avec tant de légèreté, de s'aſſembler autour de cet arbre, & ce qu'ils prétendent en allant & venant de côté & d'autre dans ce bocage? A qui appartient cette armée ſi nombreuſe? qui eſt le chef de ce petit peuple? à qui obéit-il?

Le viſir reprenant la parole avec reſpect: Sire, répondit-il, ces animaux, malgré leur petiteſſe, ſont très-utiles par le profit que l'on peut retirer de leur conduite admirable. Ce

ſont des mouches à miel, qui ne font de mal à perſonne ; & leur nature eſt telle, qu'il ſemble qu'elles ſoient animées de l'eſprit de dieu qui les fait agir en toutes choſes, & exécutent ſa volonté, comme toutes les autres créatures. Elles ont un roi qui ſe nomme Iaſoub, plus gros de corps qu'elles, ſous les ordres de qui elles tremblent comme la feuille d'un ſaule, & tombent devant lui, comme les feuilles deſſéchées dans l'automne, au ſouffle impétueux de l'aquilon. Il fait ſa réſidence dans une demeure quarrée & bien éclairée, en forme de palais. Pour marque de ſa grandeur, & pour l'exécution de ſes ordres, il a un viſir, des huiſſiers de ſa chambre, des chiaoux, des lieutenans, des portiers & des gardes. Ses favoris, ſes courtiſans & ſes ſujets ont un eſprit merveilleux ; & ils ſont ſi expérimentés dans l'architecture, qu'ils lui bâtiſſent eux-mêmes ſon palais avec tant d'art, que Simmar (1) & Archimède, ces architectes célèbres, ſeroient ſurpris en voyant un édifice ſi admirable, bâti par un peuple d'inſectes. Le palais achevé, le roi reçoit le ſerment des mouches à miel

(1) Simmar étoit un architecte célèbre chez les anciens perſans.

ſes ſujettes, par lequel elles s'engagent à ne ſe ſouiller d'aucune ordure. Conformément à cet engagement, on ne les voit jamais ſe poſer que ſur les feuilles de roſes, d'hyacinthe, de baſilic, & ſur toutes ſortes de fleurs belles & fraîches. Elles en tirent une nourriture délicate, dont ſe forme dans leur eſtomac le ſuc admirable que nous appelons miel, qui ſert à compoſer une boiſſon très-utile pour la ſanté. Lorſqu'elles retournent à leur demeure, les portiers examinent avec ſoin ſi elles ne ſont pas ſales. Quand elles ſont pures, ils leur donnent entrée; ſi au contraire elles ſont infectées d'ordures, ils les tuent auſſitôt de leur aiguillon. Lorſque, par négligence, les portiers en laiſſent entrer quelques-unes d'impures, le roi qui s'en apperçoit, en fait lui-même la recherche; & après avoir fait venir les portiers & les coupables au lieu du ſupplice, il fait d'abord punir de mort les portiers, & enſuite les mouches à miel convaincues d'avoir contrevenu à la diſcipline de l'état, afin que ce terrible exemple en impoſe à ceux qui auroient la hardieſſe de tomber dans la même faute. Les hiſtoires rapportent que c'eſt à l'exemple des abeilles, que le fameux empereur Geïnſchid établit le premier des portiers, des gardes,

des huissiers de sa chambre, & des lieutenans à sa cour, & se fit dresser un trône ; que depuis lui, les autres rois mirent la dernière perfection au bel ordre que l'on remarque présentement dans leurs cours & dans leurs armées.

Lorsque le visir eut cessé de parler, le sultan, curieux de voir ces merveilles par lui-même, s'approcha de l'arbre, & observa pendant quelque temps, avec surprise, la construction de leur palais, le bel ordre qu'on y gardoit, la majesté avec laquelle toutes choses s'y passoient, la modestie des courtisans, la conduite, les manières & les mouvemens de chaque abeille en particulier. Il admira ce corps de petits animaux, qui agissoient par l'instinct que dieu leur avoit donné : & convaincu enfin qu'elles faisoient toutes leur devoir avec action, qu'elles ne se repaissoient que de nourritures très-délicates, ne buvant que l'eau très-pure ; qu'elles vivoient ensemble sans se faire mal les unes aux autres, & se gouvernoient avec l'exactitude de la pointe d'un compas, qui ne sort point de la circonférence qu'elle décrit, il ne put s'empêcher de s'écrier : Heureux l'état où les plus élevés & les plus puissans se comportent avec la même retenue que s'ils étoient

étoient les plus petits! Enſuite, s'adreſſant au viſir : Il eſt ſurprenant, dit-il, que ces abeilles, quoique ſauvages, n'aient pas d'animoſité les unes contre les autres, qu'elles ne ſe ſervent de leur aiguillon que pour prendre leur nourriture, & qu'elles montrent tant de douceur, quoiqu'elles paroiſſent avoir un air farouche. Tout le contraire ſe remarque parmi hommes. On ſe chagrine les uns les autres, on ne ſonge qu'à inſulter, ou à ſe venger; & l'on n'a d'autre embarras que celui d'être continuellement ſur ſes gardes.

Le viſir reprit alors la parole : Sire, dit-il, ces animaux que votre majeſté vient de conſidérer avec tant d'application & tant de profit, ne ſe gouvernent tous que par un ſeul inſtinct; mais il en eſt autrement des hommes, qui ont chacun un naturel différent. Comme ils ſont compoſés d'ame & de corps, c'eſt-à-dire, de deux choſes bien différentes, l'une ſubtile, & l'autre groſſière, de lumière & de ténèbres, d'une ſubſtance qui domine, & d'une ſubſtance qui eſt dominée, d'un être relevé, & en même-temps d'un être vil & bas, l'un veut l'emporter ſur l'autre, & c'eſt ce qui fait en eux toutes les différences que l'on y remarque. De-là vient qu'ils s'abandonnent à la convoitiſe, à l'envie, à la haine,

à la colère, aux cruautés, aux injures, à la médiſance, aux impoſtures, à la calomnie, enfin à toutes les paſſions déréglées. Ils négli- de s'appliquer à la connoiſſance de leurs propres défauts, pour faire un examen ſérieux de ceux d'autrui, & jeter du ridicule ſur le bien qu'il fait.

Le ſultan, pénétré de ces paroles, reprit ainſi. Puiſque les hommes, & particulièrement ceux qui lâchent la bride à leurs paſſions, ſont faits de la manière que vous venez de les repréſenter, le plus ſûr ſeroit d'abandonner le monde, & de ſe jeter dans une profonde retraite: où l'on travailleroit à corriger ſes mœurs. Peut-être que par ce moyen, l'on éviteroit le riſque où l'on eſt de ſe laiſſer corrompre, en reſtant parmi eux. Selon mon ſentiment, il faut ſe tirer du milieu de cette mer orageuſe, & gagner le rivage. Je n'avois pu concevoir juſqu'à préſent, que le véritable repos conſiſtât dans l'éloignement de la foule des hommes; je connois enfin qu'il eſt plus dangereux de les fréquenter que d'être environné de vipères, & qu'il eſt très-difficile de ſe ſauver en leur compagnie. Je ne ſuis plus étonné, d'après cela, que tant de ſaints perſonnages aient pu ſe réſoudre à choiſir une caverne pour de-

meure, & à paſſer le reſte de leurs jours dans la pauvreté. Je vois bien qu'ils ſe ſont réglés ſur ce principe de morale, qui dit que le bon ſens conſiſte à ſe cacher. En effet, le véritable contentement ſe trouve dans la retraite ; & il vaut mieux vivre dans les ténèbres, que dans un chaos de mœurs corrompues. Ainſi, comme un homme de bien qui veut ſe conformer entièrement à dieu & jouir du calme de ſon ame, doit rompre tout commerce avec les humains, c'eſt le parti que je me décide à prendre, afin que, lorſqu'il plaira à l'Etre-Suprême de me rappeler à lui, je ſois entièrement détaché du monde & de ſes erreurs.

A ce diſcours le viſir voyant que l'intention du ſultan, étoit d'abandonner toutes choſes, voulut le détourner de cette réſolution. Sire, lui dit-il, tout ce que vient de dire votre majeſté eſt véritable, & procède d'un génie très-éclairé. Je conviens que la ſociété des hommes corrompt ſouvent le cœur, & jette dans de grands égaremens ; que la retraite fait rentrer en ſoi-même, tant pour ce qui regarde l'intérieur, que l'extérieur ; néanmoins, tout bien conſidéré, d'habiles gens, & d'une intelligence profonde, ſoutiennent que la ſociété eſt préfé-

rable à la ſolitude, parce que c'eſt dans le monde qu'on acquiert plus de vertus en combattant les vices.

Le ſentiment de ces ſages eſt qu'il ne faut pas abandonner le grand monde; parce que, diſent-ils, l'on eſt en danger de perdre l'eſprit & le bon ſens dans la retraite. Votre majeſté ſe ſouviendra auſſi de la maxime de ſa religion (1), qui rejette la vie ſolitaire, & qui dit qu'il n'y a pas de célibat dans la religion muſulmane; & elle en tirera cette conſéquence, que la ſociété lui eſt préférable. De plus, comment peut-on s'imaginer qu'il faille préférer la ſolitude à la vie civile, lorſque dieu met les hommes dans la néceſſité d'avoir beſoin les uns des autres? De là, il eſt aiſé de conclure qu'il faut rechercher la ſociété.

A ces choſes, j'ajouterai à votre majeſté, que les hommes ne pouvant vivre ſans un ſecours mutuel, il eſt impoſſible qu'ils ſe le donnent, s'ils ne vivent enſemble. Suppoſons qu'un homme dans la ſolitude veuille vivre, ſe vêtir, & ſe faire une maiſon: pour être en état de pourvoir à ſa ſubſiſtance, il faut d'abord qu'il ſe faſſe des inſtrumens

(1) C'eſt la religion mahométane.

propres à labourer la terre. Pendant qu'il y travaillera, demeurera-t-il ſans nourriture? C'eſt cependant tout ce qu'il pourroit faire dans le cours de ſa vie, que d'achever, je ne dis pas tous les inſtrumens & tout l'attirail qui lui ſeroient neceſſaires, mais même la moindre partie de tout cela. C'eſt à ce ſujet que des ſages ont dit qu'il falloit que mille ouvriers euſſent employé leur travail, avant de pouvoir porter un morceau de pain à la bouche. Cela fait voir qu'un homme ſeul ne peut rien ſans ſecours, & ce ſecours ne peut s'obtenir que par la ſociété. Ainſi, loin que l'on puiſſe prétendre que la vie ſolitaire ſoit avantageuſe à l'homme, ce que je viens de dire fait connoître que c'eſt une vie dans laquelle il eſt impoſſible de ſubſiſter, & que votre majeſté doit ſe tenir à l'état dans lequel elle ſe trouve; car, à le bien prendre, la vie ſolitaire eſt une vie de gens qui ne peuvent, ou qui ne veulent rien faire.

C'eſt la philoſophie, reprit le ſultan, & les connoiſſances que vous avez, qui vous font dire de ſi belles choſes. Mais, quoique vous puiſſiez dire, vous ne pourrez vous empêcher de convenir que les hommes ne peuvent vivre en communauté, ſans avoir des différends, des diſputes & des procès

les uns avec les autres ; il faut juger ces procès ; on ne peut donner gain de cause aux uns, sans désoler les autres en les condamnant. Si ceux qui auront perdu leurs procès sont opiniâtres, & ne veulent pas se tenir à la décision prononcée, jugez quel désordre ce doit être.

A cela, repartit le visir, je répondrai à votre majesté, qu'il n'est pas si difficile d'étouffer les disputes & les procès qu'elle s'imagine, en observant la loi constante & certaine, qui veut que chaque particulier se contienne dans les bornes de son devoir & de son état, & soit réprimé dès qu'il en sort. C'est par cette observation que l'on arrive à la distribution de la justice, qui consiste dans la médiocrité ; & la médiocrité n'est autre chose que la réduction de chaque chose dans ses propres limites. Je supplie votre majesté de se souvenir de la maxime, qui dit que la médiocrité est la règle de toutes les affaires.

Voilà, dit le sultan Humaioun-fal, qui est le mieux du monde : mais qui sera le particulier assez sage pour administrer cette justice avec équité ? Le visir reprit aussitôt sans hésiter : Sire, celui que Dieu aura choisi pour commander aux autres. Comme les hommes

négligent de faire leur devoir, par le penchant qu'ils ont à ſe gouverner ſelon leurs paſſions, Dieu leur donne un chef pour les obliger à pratiquer ce qui eſt ſelon l'ordre de la juſtice, & à s'abſtenir de ce qui lui eſt oppoſé.

Mais quelles qualités, demanda le ſultan, doit avoir ce chef que vous dites? car vous le chargez d'une fonction qui demande bien des ſoins, & beaucoup d'exactitude; & je ne ſais s'il eſt aiſé d'en trouver qui puiſſe s'en acquitter dignement.

Ce chef, ſire, répondit le viſir, doit avoir une connoiſſance profonde des règles du gouvernement, & de ce qu'il y a de plus ſingulier dans la diſtribution de la juſtice; autrement ſa puiſſance ne ſera pas aſſurée, & ſes états ſeront expoſés à changer de maître. Un empire n'eſt affermi que par la juſtice: tout l'univers ne ſubſiſte que par elle.

Il faut auſſi que ce chef connoiſſe parfaitement les perſonnes de la plus haute qualité, & les principaux officiers de ſes états, afin qu'il ſache, autant qu'il eſt poſſible, proportionner ſes égards pour eux, ſelon leur rang & leur mérite. Il n'eſt pas moins néceſſaire qu'il connoiſſe juſqu'à quel point

il doit tenir ſes peuples dans la ſoumiſſion, afin qu'il en tire tout le ſervice & tout le ſecours qu'il en doit attendre. Il doit particulièrement s'étudier à connoître ceux qui approchent le plus près de ſa perſonne; parce qu'il y en a peu qui ſoient aſſez dévoués aux intérêts de leur ſouverain, pour n'avoir autre choſe en vue que le bien de ſes états, & la conſervation de ſa perſonne.

Cette connoiſſance eſt d'autant plus importante, que la plupart abuſent du rang qu'ils tiennent à la cour, pour mieux exécuter leurs deſſeins pernicieux; &, loin d'avoir de la reconnoiſſance envers l'auteur de leur élévation, ils ne cherchent qu'à lui ſuſciter mille troubles & mille embarras. Si, d'un côté, le prince s'imagine qu'il en tire des ſervices, il a de l'autre mille ſujets de chagrin de leur conduite. Les belles paroles ne leur manquent jamais pour capter ſon eſtime; leur véritable intention, la plupart du temps, n'eſt que d'en tirer de nouvelles faveurs. Ils cachent leur avidité & leur intérêt ſous le voile d'une modeſtie affectée; & le plus ſouvent, ils ont une haine & une envie mortelle les uns contre les autres.

Le prince doit avoir une averſion toute particulière pour ces derniers, qui ſont

beaucoup plus nuiſibles à l'état, qu'ils ne lui ſont avantageux ; & employer tous les moyens poſſibles pour les éloigner de ſa perſonne, dès qu'il s'apperçoit de leurs mauvais deſſeins & de leurs cabales, afin d'en arrêter les ſuites dangereuſes. Si au lieu de ſe garder d'eux, il écoute leurs diſcours trompeurs, & néglige de pénétrer dans ce qu'ils ſe ſont propoſé, il peut donner lieu à un bouleverſement général. Il ne doit donc pas prêter l'oreille à ces ſortes de perſonnes, parce qu'ils n'agiſſent que par la haine & l'envie qu'ils ont dans le cœur; & s'ils ſe ſentent ſoutenus, ils peuvent en un moment mettre tout en combuſtion. Si le prince joint à ſa pénétration, la vigilance la plus exacte, il ſe gardera facilement des ſurpriſes qu'ils pourroient lui faire, & découvrira la vérité à travers leurs menſonges. Par ſon attention à les obſerver, il évitera non-ſeulement le trouble & le déſordre, mais il arrivera même au plus haut degré d'autorité & de grandeur ; & la vigilance jointe avec la modération feront la baſe de ſon bonheur & de celui de ſes peuples.

Après qu'il ſe ſera fait une étude des maximes de la ſageſſe & des règles de la juſtice, qui conſtituent le gouvernement de

ſon empire, il eſt encore très-important à un monarque de prendre conſeil de perſonnes ſages & conſommées dans les affaires, & avoir ſoin que ſes états ſoient peuplés & cultivés, & que ſes ſujets vivent heureux & contens. C'eſt de cette manière que Dabchelim, ce puiſſant roi des Indes, gouverna autrefois par les ſages conſeils du fameux Bidpaï, pour ſervir de modèle, comme il le fit, à tous les monarques de l'univers qui vinrent après lui. Ce fut auſſi par ce moyen, qu'il jouit d'un règne paiſible & de longue durée, conformément à ſes ſouhaits, & qu'à ſa mort, il laiſſa cette grande réputation, qui le rend ſi recommandable à la poſtérité. Cette réputation doit être l'objet & le but d'un grand monarque qui aſpire à la gloire; parce que, de toute la grandeur & de tout l'éclat dont il jouit en ce monde, c'eſt la ſeule choſe qui reſte après lui.

Aux noms de Dabchelim & de Bidpaï, le ſultan ſe ſentit épanouir le cœur, de la même manière qu'un bouton de roſe s'ouvre le matin au ſouffle d'un doux zéphir: Il y a long-temps, dit-il au grand-viſir, que je déſire être informé de l'hiſtoire de Dabchelim & de ſon bramine, & d'entendre le

récit de leurs entretiens les plus particuliers. Quelque ſoin que j'aie pris, juſqu'à préſent, de me procurer cette ſatisfaction, je n'ai trouvé perſonne qui m'en ait pu dire la moindre choſe. Mais je loue Dieu de ce que vous ſavez une hiſtoire que depuis ſi long-temps je déſire d'apprendre. J'ai trouvé enfin ce que je cherchois, & je me vois au moment de jouir de ce que je demandois à Dieu avec tant de ferveur. Je me flatte que vous ne me remettrez pas à un autre temps, & que dès à préſent vous me ferez part des diſcours que ces deux perſonnes ſi illuſtres eurent enſemble, ſans omettre rien de tant de choſes exquiſes, dont je veux profiter.

Les marques de ma reconnoiſſance vous feront connoître à quel point je me tiendrai obligé du plaiſir que j'attends de vous. Comme je prétends que mes ſujets tirent tout l'avantage des ſages conſeils que je vais entendre, cela doit vous faire juger de l'eſtime que j'en ferai. Ne doutez pas auſſi que je ne ſache très-bien que la langue du ſage eſt la clef du tréſor de la ſageſſe. Ouvrez donc ce tréſor & parlez. Vous ne pouvez rien faire qui mérite davantage mon approbation, & celle de tout le monde, que

d'expofer à votre fouverain, des chofes dont il puiffe faire fon profit, puifqu'il s'agit de la tranquillité & du bonheur de fes peuples.

Le grand-vifir, qui avoit l'efprit préfent & une grande facilité de s'énoncer, ne put fe difpenfer d'obéir au fultan fon maître, qui le preffoit fi obligeamment. Il lui donna la fatisfaction qu'il fouhaitoit, & raconta dans les termes fuivans, & avec toute l'éloquence dont il étoit capable, l'hiftoire qu'il demandoit.

HISTOIRE

De Dabchelim & de Bidpaï.

SIRE, dit le grand-vifir, dans les anciennes hiftoires qui font parvenues à ma connoiffance, j'ai lu que dans les Indes noires, qui font, dans l'univers, le même effet de beauté qu'une mouche fur un beau vifage, il y avoit un monarque fortuné & glorieux par le nombre de fes victoires & de fes conquêtes, ou plutôt, pour parler felon le langage du pays qui lui étoit foumis, un roi doué de qualités fi excellentes, qu'il étoit capable de gouverner dans le monde; aimant fes fujets, gouvernant avec une juf-

tice si exacte, qu'il avoit entièrement banni la tyrannie de ses états, & que ses peuples vivoient dans un repos parfait sous son règne; il portoit le nom de Dabchelim.

La grandeur de Dabchelim étoit parvenue à un si haut degré d'élévation, qu'aucun autre monarque de son temps ne pouvoit lui être comparé; son unique occupation étoit de donner tous ses soins aux affaires les plus importantes de son empire. En mille endroits, il avoit des éléphans d'une grandeur si prodigieuse, que les autres ne paroissoient être que des chameaux auprès d'eux; & les troupes dont ses armées étoient composées étoient si nombreuses, que l'on n'en savoit pas le détail. Son empire, dans sa vaste étendue, étoit très-peuplé; & ses sujets étoient si bien traités, qu'ils menoient une vie heureuse & exempte de misère. Il faut ajouter que rien n'étoit plus magnifique que sa cour. Il possédoit lui seul, enfin, tous les avantages que les autres monarques avoient tous ensemble. Environné de tant de grandeur, il ne dédaignoit pas de prendre connoissance des différends qui naissoient entre ses sujets, & de les concilier. Il se chargeoit surtout des affaires qui regardoient le gouvernement,

parce qu'il jugeoit que la néceſſité de ſon devoir étoit indiſpenſable ſur ce point.

Après que le plus bel ordre fut établi dans ſes provinces, & qu'il eut éloigné les ennemis de ſes frontières, il employoit l'heureux repos dont il jouiſſoit, à préſider aux fêtes magnifiques qu'il donnoit à toute ſa cour, où il invitoit tous les ſavans de diſtinction, de tel état que ce fût; & là il donnoit lieu à des entretiens très-agréables, qui lui faiſoient un véritable plaiſir.

Un jour il fit préparer un ſuperbe feſtin, & y aſſiſta en perſonne, aſſis ſur ſon trône. L'on y ſervit tout ce qu'il y avoit de plus délicat & de plus recherché, tant pour les viandes que pour la boiſſon; les viandes étoient ſervies dans des plats d'or maſſif, & les différentes boiſſons dans des coupes de même métal, au bruit des fanfares de toutes ſortes d'inſtrumens. Après les charmes de la table & de la muſique, pour ſatisfaire l'eſprit auſſi bien que le corps, il témoigna qu'il ſouhaitoit s'entretenir ſur des matières de ſciences & de morale, dont il pût tirer quelque profit. Pour en fournir lui-même la matière, il fit pluſieurs queſtions à ſes courtiſans & aux ſavans, touchant ce qui regardoit les bonnes mœurs, & il exigea que

chacun parlât, à ſon rang, ſur une vertu, en fît la deſcription, & en expoſât tous les avantages.

Le diſcours dont il fut le plus touché, fut celui qui eut la libéralité pour ſujet. En effet, après que l'on eut ſatisfait à ce qu'il avoit propoſé, chacun tomba d'accord que cette vertu ſurpaſſe toutes les autres, & qu'elle doit leur être préférée dans la pratique, parce qu'il n'y a aucune créature raiſonnable qui ne puiſſe la pratiquer; & que par elle, entre toutes les autres, l'on ſe rend digne de la gloire céleſte. Cette penſée donna lieu d'en marquer l'excellence, en diſant que c'eſt un des arbres plantés dans le paradis : & l'on conclut enfin que la libéralité eſt ſi agréable à dieu, que c'eſt par elle qu'il ſe laiſſe appaiſer, & qu'il fait miſéricorde.

Dabchelim, pénétré de ce qu'il venoit d'entendre, voulut ſur le champ mettre en pratique une leçon ſi profitable; il ordonna auſſitôt qu'on ouvrît ſon tréſor, & qu'on en diſtribuât toutes les richeſſes, tant aux petits qu'aux grands de ſa capitale, ſans en excepter les étrangers qui s'y trouvoient; par ce moyen les pauvres, qui furent compris dans cette largeſſe, devinrent riches. Le

reste de la journée fut employé à cette distribution ; & lorsque la nuit eut succédé au jour, Dabchelim se retira dans son appartement, & se coucha. Au plus fort de son sommeil, comme son imagination ne lui représentoit que des objets agréables, un vieillard vénérable environné de lumière lui apparut en songe, & en l'abordant : *Tu as fait aujourd'hui*, lui dit-il, *une largesse de grandes sommes, & tu as épuisé un riche trésor en aumônes. Cette action mérite récompense : demain, dès que le soleil sera levé, monte à cheval, & prends ta route vers le levant, tu trouveras de ce côté-là, un trésor proportionné à la haute dignité que tu possèdes, & avec ce trésor, je t'annonce que tu élèveras ta grandeur à un degré si sublime, qu'elle arrivera jusqu'aux cieux.* Dabchelim se réveilla à cette bonne nouvelle ; &, le cœur rempli de joie, il fit sa prière, comme il avoit coutume de la faire tous les matins, & remercia dieu de la faveur qu'il venoit de recevoir.

Dabchelim eut à peine achevé sa prière, qu'on lui amena un cheval richement enharnaché, selon l'ordre qu'il en avoit donné en se levant ; en même-temps il mit le pied dans l'étrier, & prit le chemin qui lui

avoit été marqué. Lorſqu'il fut en pleine campagne, il jetoit les yeux de tous les côtés, & cherchoit s'il n'appercevroit rien qui eût rapport à ce qui lui avoit été prédit la nuit précédente.

Comme il côtoyoit une haute montagne, il apperçut l'ouverture d'une grotte peu éloignée du chemin, où un bon vieillard, qui y vivoit retiré du monde, étoit aſſis. Il eut envie de s'entretenir avec lui, & détourna ſon cheval pour aller à la grotte. Dès que le vieillard s'apperçut du deſſein de Dabchelim, il ſe leva & alla au-devant de lui : O vous, lui dit-il, l'œil de mon cœur, à qui Dieu a donné l'empire du monde, cette demeure eſt à vous, mettez pied à terre & prenez la peine d'y entrer.

Lorſque Dabchelim fut deſcendu de cheval, & qu'il ſe fut aſſis, le vieillard reprit la parole en ces termes : Sire, quoique la chétive retraite d'un miſérable accoutumé à ſouffrir, ſoit fort mépriſable en comparaiſon du palais éclatant d'or & d'azur qui ſert d'aſyle à votre majeſté ; cependant les anciens monarques, vos prédéceſſeurs, ont daigné quelquefois honorer les ſolitaires de leur préſence, & leur ont donné des témoignages de leur conſidération, n'étant portés

à le faire que par leur bon naturel & leurs inclinations louables, qui ne les distinguoient pas moins des autres hommes, que leur puissance; d'ailleurs, il n'est pas indigne des grands de visiter les pauvres, puisque Salomon, ce roi si puissant, daigna jeter les yeux sur la fourmi.

Dabchelim, satisfait du compliment du vieillard, lui témoigna le désir qu'il avoit d'être son ami, & de trouver l'occasion de l'obliger. Il lui marqua aussi que, malgré la gloire & l'éclat qui l'environnoient, il ne laissoit pas d'avoir besoin du secours de ses prières.

Après un entretien de quelques momens, comme le vieillard vit que Dabchelim se disposoit à remonter à cheval, & à passer outre; Sire, lui dit-il, quoiqu'un pauvre solitaire tel que moi ne paroisse pas avoir de quoi régaler un hôte du rang de votre majesté selon son mérite, j'ose néanmoins mettre à ses pieds ce qui se trouve en cette grotte. C'est, sire, un trésor très-considérable en or & en argent, en pierreries & autres choses précieuses que mon père m'a laissé en mourant. Je ne me suis pas mis en peine d'en profiter, parce que je suis suffisamment content & satisfait du trésor de la

ſobriété, qui me ſuffit pour le bien de mon ame, avec une entière réſignation à dieu. Ainſi, comme j'ai trouvé mon repos dans la vie que j'ai embraſſée, & que j'ai renoncé à toutes les grandeurs du monde, ſi votre majeſté veut bien accepter le préſent que je lui fais, elle peut faire enlever tout ce qui ſe trouvera enfoui dans cette grotte; ce ſera de quoi augmenter ſes tréſors, & ſubvenir aux beſoins de ſes états.

A ce diſcours, Dabchelim crut voir l'accompliſſement de ſon ſonge; la joie qu'il en reſſentit l'engagea à en faire le récit au vieillard, & l'eſpérance qu'il avoit de le voir réaliſer. Sire, reprit le ſolitaire, peut-être que le tréſor n'eſt pas convenable à la grandeur de votre majeſté; mais elle ne doit pas le refuſer, puiſque c'eſt dieu qui le lui envoie, & que l'on ne doit rien rejeter de ce qui vient de ſa part.

Dabchelim commanda auſſitôt que l'on mît la main à l'œuvre, & ceux qui s'y employèrent ne travaillèrent pas long-temps, ſans découvrir l'ouverture du tréſor, d'où ils tirèrent tout ce qui s'y trouva, & l'apportèrent devant lui. Outre un grand nombre de couronnes, de bagues, de joyaux, de bijoux, de pendans d'oreilles, de fils de

perles, il y avoit des coffres d'or massif, renfermant quantité de vaisselle d'or & d'argent. Dabchelim fit ouvrir ces coffres, il y vit une quantité prodigieuse de perles, d'émeraudes, de rubis, de diamans & autres pierres précieuses d'un prix inestimable. Parmi tous ces coffres, il s'en trouva un remarquable par les pierreries dont il étoit enrichi, par les barres dont il étoit renforcé, & par un cadenas d'émail qui le fermoit. Mais il n'y avoit point de clef, & on ne la trouva pas, quelque recherche que l'on fît dans les autres coffres.

Cette difficulté piqua la curiosité de Dabchelim, qui souhaita plus ardemment encore de voir ce qui étoit renfermé dans ce coffre. Il dépêcha des officiers, avec ordre de faire venir en diligence, non pas un, mais plusieurs serruriers. Il fut obéi promptement, &, le cadenas rompu, l'on trouva dans ce coffre, une cassette enrichie de pierreries, dans laquelle étoit une boëte d'or, d'un travail admirable & d'une très-belle forme; Dabchelim la prit, &, en l'ouvrant, il y trouva un morceau d'étoffe de soie blanche, sur lequel étoient écrits des caractères syriaques. Il en fut étonné, & demanda ce que ce pouvoit être. Quel-

ques-uns dirent que c'étoit le nom de celui à qui le tréſor avoit appartenu, d'autres que c'étoit un taliſman, qui y avoit été renfermé pour ſa conſervation, & autres choſes ſemblables. Quand chacun eut dit ce qu'il en penſoit: Quoiqu'il en ſoit, dit Dabchelim, il s'agit de lire ces caractères, & je veux abſolument ſavoir ce qu'ils contiennent. Mais de tous ceux qui étoient près de ſa perſonne, aucun ne s'étant trouvé capable de ſatisfaire ſa curioſité, il ordonna qu'on allât lui chercher quelqu'un qui pût lui expliquer ce que ces caractères ſignifioient. On découvrit avec peine un philoſophe très-ſavant & très-verſé dans les langues étrangères, qu'on lui amena. Dabchelim le reçut avec beaucoup d'honneur, & lui préſentant le morceau d'étoffe: Je vous ai fait venir, lui dit-il, pour que vous me donniez l'interprétation de cette écriture, qui contient apparemment des choſes qui me feront plaiſir. Le philoſophe, après avoir lu avec attention ce que cet écrit contenoit, s'adreſſa au ſultan: Sire, lui dit-il, ceci eſt un tréſor plus conſidérable que tous les autres, par rapport aux bons conſeils & aux avis utiles qui y ſont contenus; en voici l'interprétation fidelle.

Teſtament du roi Houſchenk.

Moi, Houſchenk, qui ſuis maître du monde, je mets ces richeſſes en dépôt dans ce lieu, pour le grand & puiſſant empereur des Indes, Dabchelim, ſur la connoiſſance que j'ai, par révélation, qu'elles lui ſont deſtinées. Et avec cet or, cet argent & ces joyaux, j'ai fait enfermer ce teſtament en forme d'inſtruction, afin qu'il en faſſe ſon profit lors de la découverte de ce tréſor.

Il ſera averti que ce n'eſt pas avoir l'eſprit juſte, que de ſe laiſſer éblouir par l'éclat de l'or & des pierreries; c'eſt au contraire une groſſièreté manifeſte de ſe laiſſer ſéduire par le brillant de ces ſortes de choſes; ſemblables aux marchandiſes de vil prix, qui ſe gâtent à force de paſſer d'une main dans l'autre, & à ces fameuſes courtiſannes qui changent de galant toutes les nuits. Quelle ſimplicité de rechercher les biens & les grandeurs de ce monde avec tant d'empreſſement! Qui ſont ceux qui en ont joui tranquillement, pour eſpérer que nous puiſſions avoir le même avantage? Ce monde reſſemble à un os ſans moële, & c'eſt une demeure où l'on ne doit pas attendre de ſûreté. Ce teſtament eſt toute autre choſe; c'eſt le fon-

Testament du Roi Houschenk

J. Marillier del. J. De Longueil Sc.

dement & la base de l'administration des états, & la véritable règle selon laquelle l'édifice d'un empire doit être élevé. Si ce sage empereur emploie ces instructions pour se bien gouverner, son règne sera ferme & durable, & la renommée de ses belles actions sera glorieusement portée & continuée jusqu'à la fin des siècles. Les monarques qui les mépriseront, & qui se gouverneront autrement que ce qu'elles prescrivent, doivent s'attendre que leur empire s'ébranlera infailliblement, & tombera en ruine sans ressource. Ces instructions sont comprises en quatorze articles, que voici :

1°. Le monarque n'écoutera pas les rapports qu'on lui fera contre ceux qu'il aura une fois admis & élevés au nombre de ses conseillers, parce que celui qui est une fois entré dans la faveur d'un sultan, est aussitôt en butte à l'envie de ceux qui sont dans la même faveur. Ces envieux n'ont pas plutôt remarqué que le sultan s'est confirmé dans les bonnes intentions qu'il a pour lui, & qu'il le comble de ses bienfaits, qu'ils employent toutes les ruses possibles, & tous les discours flatteurs dont ils peuvent s'aviser, pour le détruire dans son esprit, & faire ensorte qu'il n'ait plus la même considération, &

qu'il change sa bienveillance en haine, & ses bienfaits en mauvais traitemens.

2°. Il ne souffrira pas les médisans ni les calomniateurs près de sa personne, parce qu'ils ne sont propres qu'à causer le trouble & la sédition. Il ne doit pas hésiter de mettre le glaive en usage, pour faire mourir le premier qu'il connoîtra être de ce nombre, afin d'éteindre, dès son origine, le feu qui pourroit s'allumer & faire de grands ravages dans ses états. Et il doit se souvenir qu'il n'y a pas d'autre remède au feu qui menace de consumer les mortels, que de l'éteindre.

3°. Il entretiendra la bonne intelligence entre les ministres & les principaux seigneurs de ses états, parce que les affaires importantes ne peuvent réussir que par leur bonne union, & particulièrement les grandes conquêtes. De même qu'une parfaite beauté doit donner de l'amour à tout le monde, de même aussi une parfaite union est capable de conquérir l'univers.

4°. Il ne se laissera pas séduire par les dehors trompeurs, ni par les flatteries intéressées & dissimulées de ses ennemis. Quelqu'amitié & quelqu'apparence de soumission qu'il remarque en eux, qu'il prenne toujours ses précautions, & n'ajoute pas foi légèrement

ment à toutes leurs proteſtations de bonne intelligence, qui n'eſt pas plus poſſible, qu'il eſt vrai qu'il y ait un griffon, ou que l'on ait trouvé la pierre philoſophale. En fait de politique, jamais un ennemi ne devient ami, & jamais l'on ne voit rien de ſa part qui annonce une parfaite union.

5°. Lorſqu'après beaucoup de peines & de travaux, il ſera venu à bout de ſes deſſeins par de grandes conquêtes, il ne doit rien négliger pour les conſerver, & pour empêcher qu'elles ne lui échappent par ſa faute; car une flèche une fois décochée ne revient plus à la main, quand même, par dépit, l'on mangeroit à belles dents le poing qui l'a lâchée.

6°. Il n'agira pas avec précipitation dans les affaires qu'il entreprendra; il en examinera & pèſera bientôt toutes les circonſtances, parce que la patience & le temps produiſent des avantages infinis, au lieu que la précipitation cauſe ſouvent des malheurs difficiles à réparer. Qu'il ne faſſe donc rien qu'après y avoir mûrement réfléchi. On peut faire ce qui n'eſt pas fait; mais le repentir eſt vain, lorſque la faute qu'on a faite eſt irréparable.

7°. Jamais il n'abandonnera les rênes de

la prudence, & dans le cas où ses ennemis se ligueroient pour venir l'attaquer, s'il entrevoit le moindre stratagême pour se délivrer du danger en dissimulant, & en affectant le plus grand désir de vivre en paix avec eux, qu'il n'hésite pas d'embrasser ce parti. Un semblable détour tient lieu de bataille gagnée, & c'est un trait de sagesse d'éviter & de faire ainsi avorter leurs desseins. L'on peut, par adresse, disent les sages, se soustraire à la méchanceté de ses ennemis.

8°. Qu'il ait pour maxime, de ne se croire jamais en sûreté parmi les envieux, ni d'ajouter foi à leurs adulations, ni à leurs flatteries. Lorsque l'envie est enracinée dans le cœur des hommes, elle est souvent la source de bien des crimes.

9°. Il sera toujours prêt à pardonner, & ne mortifiera pas même ses courtisans pour des fautes légères. Il est glorieux pour un prince d'être clément envers ses sujets; & ce n'est que lorsque les crimes intéressent sa personne ou l'état, qu'il doit se résoudre, non sans regret, à employer toute la rigueur des loix pour punir les coupables. Un roi doit craindre de suivre les premiers mouvemens de sa colère à l'égard de ceux qui, par un abus de leur rang & de leur crédit, auroient fomenté

des troubles ; car ſouvent un ſouverain peut ramener, par la douceur, ces illuſtres criminels à leur devoir, & les rendre les plus fidelles de ſes ſujets. Ne précipitez pas, diſent les ſages, dans le premier mouvement de votre colère, ceux que votre main bienfaiſante a élevés.

10°. Qu'il ne faſſe de mal ni de tort à perſonne, afin que l'on en uſe de même envers lui ; le mal, ſelon le proverbe, eſt la récompenſe du mal. Qu'il répande plutôt ſes bienfaits & ſes largeſſes, afin qu'on lui rende le bien pour le bien. Si l'on fait du bien, l'on reçoit du bien récompenſe ; ſi l'on fait du mal, on reçoit ordinairement un plus grand mal. Souvent l'on vit dans l'ignorance du bien & du mal ; un jour arrive, cependant, que l'on rend compte du bien & du mal que l'on a fait.

11°. Qu'il n'entre pas dans les affaires, qui ne regardent ni ſa perſonne, ni ſon caractère, ni ſes états. Mille gens, pour avoir entrepris de ſe mêler des affaires qui ne les touchoient pas, non-ſeulement n'y ont pas réuſſi, mais même ont reſſenti un très-grand dommage dans leurs propres affaires. Un corbeau pour avoir voulu apprendre à marcher comme la perdrix, ne vint pas à bout

de ce qu'il prétendoit ; il oublia même la manière de marcher qui lui étoit naturelle.

12°. Qu'il joigne un cœur doux à ses perfections : un cœur doux & affable est capable de gagner tout le monde. La douceur fait plus d'effet qu'un sabre de fin acier. Elle est plus propre à vaincre & soumettre que cent armées jointes ensemble.

13°. Lorsqu'il aura à sa cour des ministres sûrs & fidelles, il se gardera d'y admettre des fourbes & des séditieux. Quand les ministres sont une fois tels qu'on peut les souhaiter, les secrets de l'état ne sont pas exposés aux surprises des mal-intentionnés, & les peuples sont à couvert. Mais, si les ministres ont de méchantes intentions, il peut arriver qu'en les écoutant, le prince fasse périr un innocent, & cela peut lui attirer quelque malheur imprévu.

14°. Les afflictions & les revers de fortune ne doivent causer aucun changement, ni dans sa conduite, ni dans la grandeur de son courage. Il considèrera que le sage est toujours dans les travaux ; mais qu'il les souffre patiemment, & qu'il n'est pas ébranlé de voir l'insensé dans les plaisirs & dans les délices. Qu'il se console de la fermeté du lion dans les chaînes, & qu'il se soucie peu

que le renard ait la liberté de faire ſa retraite dans des palais ruinés. Il doit, enfin, être perſuadé que l'on n'arrive à la félicité parfaite, que par une grâce particulière d'en-haut, & que l'on ne tire aucun avantage de toutes les grandeurs du monde, ſans le ſecours du ciel. La félicité ne s'acquiert dans la vie, ni par la ſcience, ni par les arts. Elle conſiſte en une ſoumiſſion très-étroite aux décrets de la divine providence.

Chacun de ces quatorze préceptes a rapport à une hiſtoire ſurprenante & merveilleuſe : ſi le grand raï déſire d'entendre ces hiſtoires, il faut qu'il aille à la montagne de l'isle de Sarandib, où le premier des hommes vint du paradis terreſtre ſur la terre. Il y trouvera auſſi la ſolution de toutes ces difficultés, & les queſtions qu'il pourra faire lui ſeront expliquées.

L'écrit finiſſoit en cet endroit, & le philoſophe, en achevant, le remit entre les mains de Dabchelim. Ce monarque le reprit avec beaucoup de reſpect, comme un préſervatif qu'il étoit réſolu de porter ſur lui, attaché au bras, ou pendu au cou. Il embraſſa le philoſophe, pour lui marquer ſa ſatisfaction : Par la lecture que je viens d'entendre, lui dit-il, je connois que ce tréſor ne m'a

pas été indiqué seulement pour l'or, ni pour l'argent qui le composent ; mais pour les conseils si utiles qui y étoient cachés. Avec la grâce de Dieu, je n'ai pas lieu de désirer plus de richesses que j'en possède. Je me contente des avis salutaires que renferme cet écrit, que j'estime plus que tous les trésors du monde ; je donne même tout le reste aux pauvres de bon cœur, en action de grâces à Dieu, tant pour le soulagement que l'ame du roi Houschenk pourra en recevoir, que pour le mérite qui peut en retomber sur ma personne.

En même-temps, Dabchelim fit faire la distribution de toutes les richesses contenues dans ce trésor, & par ce moyen après qu'il se fut délivré de l'inquiétude qu'elles auroient pu lui causer, il retourna à sa capitale, & rentra dans son palais, où il passa la nuit, l'esprit occupé du voyage à la montagne de Sarandib, dans l'impatience où il étoit de voir la fin d'une découverte si heureuse.

Le lendemain dès que le soleil eut commencé à répandre ses rayons sur la surface de la terre, il envoya chercher deux de ses visirs, qu'il considéroit le plus, & qui avoient toute sa confiance ; il les reçut avec les témoignages de la plus parfaite satisfac-

tion, & leur tint ce langage : Depuis l'aventure d'hier j'éprouve le plus vif désir d'aller dans l'isle de Sarandib, & je sens qu'il me seroit impossible de ne pas le satisfaire ; mais avant tout, je serois bien-aise de savoir votre sentiment touchant mon dessein. Il y a long-temps que je me sers avantageusement de vos conseils pour résoudre les plus grandes difficultés, & que je me repose sur votre capacité, de l'administration de mon empire, tant pour ce qui regarde sa sûreté, que pour ce qui concerne mes finances ; j'espère qu'aujourd'hui vous voudrez bien m'aider de vos lumières sur cette entreprise, afin que je puisse prendre une résolution conforme à vos avis, étant persuadé d'ailleurs, qu'on ne doit rien entreprendre d'important, sans en soumettre la cause aux réflexions de gens sages & éclairés.

Les deux visirs répondirent unanimément que cette affaire étoit d'une assez grande importance, pour mériter que l'on y fît de sérieuses réflexions ; & que comme elles ne pouvoient être l'ouvrage d'un moment, ils le supplioient de leur accorder ce jour-là & la nuit suivante pour y penser, & que le lendemain matin ils auroient l'honneur de communiquer à sa majesté le fruit de leur

examen. Dabchelim leur accorda ce délai. Le lendemain les deux vifirs retournèrent à l'heure marquée, prirent leur place ordinaire, & attendirent que Dabchelim leur ordonnât de parler. Le grand-vifir qui eut ordre de commencer le premier, mit le genou en terre, & après la prière ordinaire pour la profpérité de fa majefté, il commença ainfi fon difcours :

Puiffant & jufte monarque, l'avis de votre efclave touchant le voyage que votre majefté fe propofe, eft, qu'à la vérité, il paroît qu'elle tirera quelqu'avantage de l'entreprendre. Mais, je ne puis me difpenfer de lui remontrer qu'elle aura de terribles fatigues à effuyer dans les chemins; & elle doit être affurée qu'elle n'aura ni plaifir ni repos, tant qu'elle fera obligée d'être en marche; elle fera au contraire expofée à fouffrir les plus grandes incommodités. D'ailleurs votre majefté n'ignore pas le proverbe qui compare les peines qu'éprouve un voyageur aux tourmens que l'on endure dans l'enfer. Si la prunelle fait le plus bel ornement de l'œil, c'eft qu'elle ne fort jamais de fon orbite, au lieu que les larmes qui en tombent font foulées aux pieds. Ainfi, confidérant l'état de peines & de fatigues qu'éprouve

un voyageur, avec les douceurs du repos que goûtent ceux qui se fixent dans le même lieu, il est plus sage de jouir avec modération des biens présens, quels qu'ils soient, que de courir après un fantôme de bonheur que notre imagination, toujours accessible à l'illusion, nous peint sous les traits les plus séduisans, mais dont l'expérience a seule le droit de nous détromper. C'est pour s'y être trop légèrement livré, qu'un pigeon éprouva le malheur trop ordinaire à ceux qui n'ont pour guides que leurs passions. Dabchelim interrompit le grand-visir en cet endroit, & le chargea de lui faire le récit de cette aventure: le visir le satisfit en ces termes.

LES DEUX PIGEONS,

FABLE.

DEUX pigeons s'aimoient au point de n'avoir que le même nid pour demeure, & la provision de grains & d'eau qu'ils y avoient en abondance, leur faisoit préférer ce genre de vie retirée, à toutes les délices du monde, qu'une résolution réfléchie, & appuyée sur de puissans motifs de retraite,

les avoit déterminés à abandonner. L'un se nommoit Bazendeh, & l'autre Nevazendeh. Unis par le caractère & les mêmes inclinations, ils paſſoient des jours heureux; chaque aurore voyoit croître leur amour, & étoit le témoin du ſerment qu'ils ſe faiſoient mutuellement de ne ſe ſéparer jamais. Cependant le temps, qui détruit tout, parut être jaloux de la durée d'une union ſi intime, & leur apprit qu'il faut ſe défier des réſolutions les plus fermes. Bientôt ſuccédèrent à l'amitié la plus tendre, l'indifférence & le dégoût de n'habiter toujours que le même lieu. Ces idées long-temps combattues, mais ſans ſuccès, forcèrent enfin Bazendeh, à déclarer à ſon ami le ſujet de ſa mélancolie : Ma chère ame, lui dit-il, prétendons-nous paſſer toute notre vie dans ce nid comme dans une priſon ? pour moi, je ne puis vous cacher que j'ai le plus vif déſir de voyager, & de voir un peu le monde. Je conçois qu'en le faiſant, je verrai beaucoup de choſes extraordinaires qui, en m'inſtruiſant, me procureront de l'expérience. Le ſabre n'eſt pas deſtiné à reſter dans le fourreau, mais pour agir dans les combats; & la plume ne met pas au jour tant de belles productions d'eſprit en demeurant dans ſon étui; mais

en faisant son chemin sur le papier. Le ciel qui est toujours en mouvement, est à l'endroit le plus élevé de l'univers ; la terre qui est dans un repos continuel, est foulée aux pieds des hommes & des animaux. C'est dans les voyages enfin que l'on s'instruit, & que l'on acquiert de l'honneur, des richesses & de la vertu.

Nevazendeh n'étoit nullement touché de la passion qui obligeoit Bazendeh à lui tenir ce langage : Cher & inséparable Bazendeh, reprit-il, il m'est aisé de juger par ce que vous me dites, que vous n'avez pas éprouvé les peines que l'on souffre dans les voyages, ni les fatigues qu'il faut essuyer dans les pays étrangers, & vous ignorez sans doute la maxime très-véritable, qui dit que les voyages ne sont semés que d'afflictions & de chagrins inévitables ; & une autre qui porte que la séparation d'avec ce que l'on aime, (je suppose que vous êtes dans le même cas) affecte le cœur & ôte toute espèce de repos. Le beau plaisir de se trouver à la fin de chaque journée sur le bord d'un chemin, saisi de crainte & de frayeur !

Je ne nie pas, repartit Bazendeh, que l'on ne souffre en voyageant ; il y a de la fatigue à essuyer, j'en conviens ; mais on

en eſt bien récompenſé par le plaiſir que l'on a de paſſer de province en province, & de voir tous les jours quelque choſe de nouveau & d'extraordinaire. On ſe fait à la fatigue, & pendant que l'on eſt occupé des choſes que l'on remarque, on eſt peu ſenſible à ce que l'on ſouffre.

A la bonne heure, reprit Nevazendeh, voyagez par le monde, voyez-en toutes les beautés; mais que ce ſoit en la compagnie de vos amis. On ne peut goûter de vrai plaiſir, même en voyant les plus beaux objets, lorſqu'on eſt éloigné de ſes amis intimes & de ſes parens; c'eſt abſolument ce qui ne peut pas être. C'eſt auſſi ce qui a fait dire que la ſéparation d'avec ſes amis eſt une image de l'enfer. Mais, l'on peut encore dire avec plus de raiſon, que l'enfer eſt l'image de tout ce que fait ſouffrir l'abſence. Ainſi, puiſque par la grâce de Dieu vous avez de quoi vivre largement, & une demeure commode, contentez-vous de votre bonheur: ne vous abandonnez pas ſi facilement à une paſſion mal réglée qui vous entraîne, & demeurez dans l'état où vous êtes.

La penſée de notre ſéparation, répliqua Bazendeh, ne doit pas ſi fort vous alarmer.

L'on trouve des amis autant que l'on veut, & l'on n'en a pas si-tôt perdu un, qu'il est aisé d'en retrouver un autre. Vous avez sans doute entendu ce qu'un poëte dit là-dessus, en ce sens : Ne vous attachez pas trop à aucun ami ni à aucun pays : les hommes sont en si grand nombre qu'il n'en manque pas, & la terre & la mer sont d'une vaste étendue. Si ce raisonnement ne vous satisfait pas, prenez la chose d'un autre sens, & considérez que l'absence n'est pas fâcheuse à un point, qu'elle n'ait encore ses douceurs; & que les plaisirs de l'amitié, & même de l'amour, les plus satisfaisans, ne sont pas tous renfermés dans la possession de ce que l'on aime.

A ce discours, Nevazendeh s'écria; Ah Bazendeh! vous trouverez des amis en voyageant, je l'avoue, mais ce seront des amis passagers, & ils ne seront amis qu'autant de temps que vous serez ensemble. Je vois bien pourquoi vous vous obstinez si fort à vouloir voyager, sur quelqu'apparence de plaisir & de satisfaction que vous entrevoyez; c'est que vous n'avez pas encore senti ce qu'il en coûte pour se séparer d'un véritable ami. Je ne puis m'empêcher de vous répéter, que rien au monde n'est plus

fâcheux que d'abandonner ſon pays & ſes amis ; & que ſans parler de la difficulté des chemins, l'on s'expoſe à mille accidens & à mille dangers. Rendez-vous donc aux vœux d'un ami qui vous chérit, & qui veut vous éviter le repentir que vous cauſera infailliblement l'exécution d'un deſſein dont l'iſſue ne peut que vous être funeſte.

Cela paſſe votre connoiſſance, interrompit Bazendeh; ceſſez de me parler davantage des peines & des fatigues que l'on ſouffre dans les voyages. Il faut les avoir eſſuyées, pour ſavoir ce que c'eſt que de vivre, & pour acquérir un eſprit mûr. Ne ſavez-vous pas que la viande crue ne ſe cuit qu'à force d'être tournée & retournée devant le feu ?

Je vois bien, dit encore Nevazendeh, que vous êtes réſolu de vous éloigner de moi, & que la conſidération d'une amitié auſſi ancienne que la nôtre n'eſt pas capable de vous arrêter. Vous devriez cependant écouter le conſeil d'un ſage, qui dit, qu'il ne faut jamais ſe détacher d'un vieil ami, pour ſe donner au premier venu, dont on ne ſe trouve jamais bien. Mais vous voulez voir d'autres pays, pour ſuivre la maxime pernicieuſe de ceux qui ſe flattent,

& disent que chaque nouveauté a sa douceur & son plaisir particulier. Puisqu'il n'est pas possible que les conseils que je vous donne avec tant de chaleur, échauffent la froideur de votre cœur insensible, il est inutile de vous parler davantage. Souvenez-vous seulement de ce que je vous prédis, que la fin de votre voyage ne sera pas heureuse, que vous vous repentirez de l'avoir entrepris; &, ce qui m'afflige le plus, que votre répentir sera accompagné de chagrins & de mortifications très-sensibles.

La contestation finit en cet endroit; les deux pigeons s'embrassèrent & versèrent des larmes en se disant adieu, & Bazendeh se sépara & partit. En ce moment, Nevazendeh, les yeux baignés de larmes, ne put s'empêcher de dire: Mon ami s'éloigne de moi, en me donnant le coup de la mort. Tout le monde redoute la nuit de la mort, & moi j'abhorre le jour d'un départ.

Bazendeh, qui n'étoit pas encore assez éloigné pour ne pas entendre ces paroles, n'en fut pas plus touché que des conseils qu'il n'avoit pas voulu écouter. Il prit son vol, & s'éloigna en s'élevant dans l'air. Il vola long-temps par d'agréables campagnes qui le divertirent; & vers la fin du jour,

il alla ſe poſer dans un jardin qui étoit à l'abri d'une haute montagne, dont la verdure, les eaux & l'émail d'une grande variété de fleurs faiſoient un ſpectacle admirable. Cela lui plut extrêmement, & il admira le tout dans le détail avec beaucoup de ſatisfaction. Après que le ſoleil fut couché, lorſque les ténèbres commencèrent d'obſcurcir l'horiſon, il ſe poſa ſur un des plus beaux arbres du jardin, qui ſembloit être une greffe du Toba (1) du paradis terreſtre, dans l'intention d'y paſſer la nuit tranquillement. Mais il eut à peine le temps de ſe remettre de la fatigue du chemin qu'il venoit de faire, qu'un vent impétueux couvrit tout-à-coup de nuages épais l'air qui étoit auparavant fort ſerein. Les éclairs & le tonnerre qui ſuivirent, interrompirent le repos dont l'univers commençoit de jouir; & Bazendeh effrayé du bruit, & de voir l'air tout en feu, fut encore aſſailli d'une groſſe grêle; de ſorte que loin de dormir, il étoit fort embarraſſé de ſa contenance, pour ſe garantir du danger où il étoit. Il changeoit de place à chaque moment, pour ſe faire

(1) Arbre que les mahométans placent dans leur paradis.

un abri des branches ou des feuilles contre la grêle & la pluie. Cela ne lui servoit presque de rien, & l'orage augmentoit toujours avec un vent véhément, & une pluie si forte, qu'elle sembloit menacer d'un second déluge. Il essuya tout ce mauvais temps, qui continua jusqu'au matin. Au plus fort d'un temps si fâcheux, il rappela son nid en sa mémoire, & il regretta la compagnie de son ami Nevazendeh. Ah! disoit-il avec de profonds soupirs, si j'avois cru devoir tant souffrir en me séparant d'avec vous, jamais je ne m'en serois éloigné d'un seul moment.

La nuit disparut enfin, & dès qu'il fut jour, Bazendeh reprit son vol, mais il étoit incertain s'il retourneroit à sa demeure, ou s'il poursuivroit son voyage. Il ne s'étoit pas encore déterminé, lorsqu'il apperçut un faucon, qui, en cherchant sa proie, avoit déjà jeté l'œil sur lui, & fendoit l'air d'une vîtesse & d'une force incroyable pour le saisir entre ses griffes, dont il étoit aussi sûr que si elles eussent été de fer.

A cet objet, il seroit difficile d'exprimer de quelle frayeur Bazendeh fut frappé. Il ne savoit plus où il en étoit; toute grande qu'étoit alors la lumière du jour, ses yeux ne voyoient que des ténèbres, & il lui

ſembloit que le monde étoit enu priſon pour lui : les forces lui manquoient enfin, & il trembloit comme la feuille, tant il craignoit de perdre la vie. En effet, parmi les foibles oiſeaux, c'eſt un terrible embarras que d'être pourſuivi par un faucon. En ces momens ſi preſſans, il ſe ſouvint encore des ſages conſeils de Nevazendeh; mais avec la mortification la plus ſenſible que l'on puiſſe s'imaginer, & cela le jeta dans un abattement à demeurer immobile, & à ne rien faire pour ſe ſauver. Il fit néanmoins un effort, avec des vœux & une promeſſe ſolemnelle, s'il pouvoit ſortir heureuſement du danger qui le menaçoit, de ne plus conſidérer ſon cher Nevazendeh, que comme un élixir, qui l'auroit retiré de l'anéantiſſement, & de n'avoir jamais la penſée de voyager une autre fois. Il pouſſa encore ſa proteſtation plus loin : il fit ſerment de ne jamais prononcer le mot de voyage tant qu'il vivroit, & de ne faire jamais le moindre pas pour s'éloigner de ſon nid, s'il pouvoit une fois y arriver. Et cette réſolution parut avoir contribué à le tirer d'un pas ſi dangereux.

Comme l'heure fatale de Bazendeh n'étoit pas encore venue, ſelon le mot qui porte que Dieu diſpoſe les cauſes des choſes qu'il

veut être exécutées; dans le temps que le faucon le pourſuivoit, un aigle cherchoit du haut de l'air une proie qui lui fût convenable, & il apperçut ce qui ſe paſſoit entre lui & le pigeon : Choſe étrange! dit-il en lui-même; peut-on voir rien de pareil? j'ai ſoif, comme dit le proverbe, & au lieu d'une eau ſalutaire, je trouve devant moi une eau empoiſonnée. Il eſt vrai qu'un pigeon eſt un morceau mépriſable, & de trop peu de conſéquence pour moi; dans la faim néanmoins qui me dévore, c'eſt de quoi l'appaiſer, & me conſoler en attendant une meilleure aventure dans quelques heures. En même-temps l'aigle fondit en terre, pour prévenir le faucon, & lui enlever le pigeon de devant le bec. Comme le faucon, qui ne manquoit ni de courage ni de forces, vit qu'il ne pouvoit éviter de céder à l'aigle, il ne ſe ſoucia pas de perdre ſa proie, pourvu que l'aigle n'en eût pas plus que lui; & pour l'en empêcher, il alla l'attaquer. Alors il s'éleva une guerre cruelle entre les deux oiſeaux à coups de becs & de griffes. Bazendeh les laiſſa aux priſes: il ne manqua pas l'occaſion de ſe ſauver. Il s'échappa, & alla ſe fourrer ſous des pierres, dans un trou ſi étroit, qu'un nid de moineau eſt

d'une lieue d'étendue à le comparer avec ce trou, & il y demeura tout le reſte du jour & de la nuit, avec bien de la peine & de la douleur.

Le lendemain, dès que le ſoleil parut; quoique Bazendeh fût extrêmement foible d'avoir été ſi long-temps ſans manger, il ſe fit néanmoins violence, & prit ſon vol le mieux qu'il put, après avoir regardé à droite & à gauche, & examiné s'il n'avoit rien à craindre. En volant, il vit à l'entrée d'un petit bois un autre pigeon, avec du grain devant lui en abondance; & à cet objet, comme la faim le preſſoit, il alla droit au grain, & ſe jeta deſſus avec d'autant plus de confiance, qu'il voyoit auprès un pigeon comme lui, avec lequel il étoit bien aiſe de faire amitié en paſſant. Il eut à peine avalé un grain ou deux, qu'il ſe ſentit le corps embarraſſé dans des filets. Il ſe lamenta, & en ſe plaignant au pigeon de ſa mauvaiſe foi, il lui dit: Mon frère, j'ai vu que vous étiez de même eſpèce que moi; & ſachant que chaque oiſeau a de l'inclination pour ſon ſemblable, j'étois venu pour faire connoiſſance & m'entretenir avec vous. Pourquoi ne m'avez-vous pas averti, & pourquoi avez-vous ainſi manqué de prati-

quer à mon égard le droit d'hoſpitalité? Je me fuſſe gardé de ce danger, & j'euſſe continué ma route juſqu'où je devois aller.

Cher hôte, répondit le pigeon, l'on ne peut que rarement éviter ce qui doit arriver, & lorſque l'arrêt du deſtin eſt prononcé, aucune prévoyance ne peut ſouſtraire à ſes coups. N'avez-vous jamais entendu dire que les plus clairvoyans & les plus ſpirituels ſont eux-mêmes étonnés & étourdis à la préſence du deſtin, & que lorſque l'on en ſent l'effet, il n'y a d'autre remède que celui de ſe réſigner, & de ſe ſoumettre à la volonté de Dieu? Lorſqu'une fois le deſtin a paſſé en commandement au conſeil éternel, & qu'il a été couché ſur le regiſtre de la toute-puiſſance, ſachez que vous, & les oiſeaux les plus fameux, deſcendent des branches où ils ſont poſés, pour venir ſe laiſſer prendre dans les filets. Ainſi, puiſqu'il étoit réſolu de toute éternité que vous fuſſiez pris, il n'y a pas d'autre remède que de ſouffrir votre mal ſans murmurer. Vous ſavez le proverbe qui dit, que l'oiſeau pris dans les filets doit prendre patience.

Il ne s'agit pas ici de faire parade de votre éloquence, ni de votre mémoire, repartit

Bazendeh, dites-moi ſeulement ſi vous pouvez m'indiquer un moyen pour me tirer d'ici, je vous en ſaurai gré, & vous en trouverez la récompenſe qu'une auſſi bonne action vous aura méritée.

Mais vous n'y penſez pas, reprit le pigeon; ſi je ſavois ce que vous me demandez, & s'il m'étoit poſſible de contribuer à délivrer quelqu'un, je n'aurois pas le pied lié, comme vous le voyez, & je commencerois par me délivrer moi-même, ſans attendre, auſſi vainement que je l'ai fait juſqu'à préſent, les caravanes des oiſeaux, pour me procurer une liberté après laquelle je ſoupire. De la manière dont vous me parlez, vous reſſemblez aſſez au jeune chameau, qui, fatigué de marcher en voyageant avec ſa mère, lui diſoit en pleurant: Mère ſans amour, arrêtez-vous un peu; juſqu'à quand voulez-vous donc marcher? Eſt-ce ainſi qu'une mère doit avoir compaſſion de ſon fils? Moi, pauvre petit chameau à qui vous avez donné la vie, je n'ai plus de forces, & je vais périr par votre faute. Fils étourdi & dépourvu de bon ſens, répondit la mère; ne vois-tu pas que ce que tu demandes ne dépend pas de moi, & n'eſt nullement en mon pouvoir? Ne jetterois-je pas à terre le fardeau dont je ſuis

chargée, & ne me délivrerois-je pas de la fatigue de marcher ſur les épines, ſans différer plus long-temps, ſi j'étois libre de le faire? Plût à dieu que cela fût! jamais on ne me verroit dans les caravanes, liée à la queue d'un autre chameau.

Bazendeh n'écoutant que ſon déſeſpoir, ſe mit à battre des pieds & des aîles, pour eſſayer de s'envoler. Heureuſement les filets étant vieux & pourris, ſe rompirent par les efforts qu'il fit, & il ſe mit en liberté. Il prit auſſitôt la route de ſon pays natal; &, ſatiſfait d'avoir la vie ſauve, il ne ſongea plus à la faim: il paſſa près d'un village, où, pour ſe délaſſer un peu, il alla ſe poſer ſur un mur près d'un champ nouvellement ſemé. Un jeune payſan, muni d'une arbalête, gardoit ce champ, & ſe promenoit à l'entour, dès qu'il apperçut le pauvre voyageur, il forma le projet de le tuer, pour ſe procurer par là un régal dont ſon imagination ſavouroit déjà les délices. Se croyant donc preſque sûr de ſa proie, il tire ſans ajuſter ſur le pauvre Bazendeh, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à cet accident; le coup porte dans une de ſes aîles, & le précipite dans un puits à peu de diſtance de l'endroit où il s'étoit poſé: heureuſement il ne ſe trouvoit point d'eau

dedans, & ſa profondeur fit déſeſpérer au jeune payſan de pouvoir l'en retirer.

Bazendeh reſte dans ce pitoyable état le reſte du jour & la nuit qui ſuivit. Lorſqu'il fut revenu de l'évanouiſſement que lui avoit cauſé ſa chûte, il ſe rappela avec douleur les prédictions de Nevazendeh : & croyant parler à cet ami, il lui adreſſoit ces mots : Où eſt l'heureux temps, diſoit-il, où j'étois continuellement près de vous, & que je ne jetois mes regards ſur aucun objet ? Rien alors n'égaloit mon bonheur, & je paſſois mes jours le plus agréablement du monde. Le jour ſuivant, comme il ſe ſentit aſſez bien remis de ſa douleur & de ſon étourdiſſement, il gagna le haut du puits avec aſſez de peine ; & de-là, malgré ſa foibleſſe, il prit ſon vol & arriva à ſon nid vers le midi.

Nevazendeh connut au battement des aîles que c'étoit Bazendeh qui arrivoit, il alla au-devant, & en l'abordant : Je ne ſais, lui dit-il, comment vous exprimer la joie que j'ai de vous revoir. Ils ſe firent pluſieurs complimens l'un & l'autre ; mais quand Nevazendeh ſe fut apperçu combien Bazendeh étoit changé : Cher ami, cher compagnon de mes jours, lui demanda-t-il, que veut dire cette foibleſſe ? d'où vient que vous baiſ-

ſez les aîles, que vous êtes ſi changé, & que je ne reconnois plus cet air de ſanté que vous aviez quand vous partîtes ?

Cher Nevazendeh, répondit Bazendeh, je vous conjure au nom de dieu, ſi vous m'aimez encore, de ne pas me faire de demandes ſur le mauvais état où vous me voyez. Ne m'interrogez pas ſur mes douleurs, ni ſur les ſoupirs cuiſans que je n'ai ceſſé d'avoir durant le peu de temps de mon abſence. Il me ſeroit impoſſible de vous expliquer en détail, même la moindre partie de ce que j'ai ſouffert depuis que je me ſuis éloigné de votre préſence. Il me faudroit trop de temps pour vous raconter & exprimer la grandeur de mes maux avec toutes leurs circonſtances. Pour vous dire la choſe en peu de mots, j'avois entendu dire que les voyageurs rapportoient de belles expériences de leurs voyages. De celle que je viens de faire, je conclus que jamais, tant que je vivrai, l'envie de voyager ne me tentera; que je ne ſortirai point de mon nid, à moins qu'un malheureux deſtin ne m'y contraigne, & que de mon bon gré je ne changerai pas le plaiſir de voir un ami comme vous, pour le déplaiſir & le chagrin d'une fâcheuſe abſence. Non, je ne m'aviſerai point de m'éloigner

de vous d'un ſeul pas. Je ſais trop bien préſentement ce que l'on ſouffre, en ne voyant pas ce que l'on aime.

Si votre majeſté, ajouta le grand-viſir en achevant, a entendu le récit de cette fable avec attention, il n'eſt pas néceſſaire de lui faire un plus long diſcours, celui-ci doit lui faire comprendre qu'elle fera bien de renoncer au deſſein qu'elle a de ſe priver de ſon repos pour voyager, & de ne pas mettre ſes états dans un deuil univerſel, par une abſence volontaire. Je la ſupplie de faire réflexion ſur les paroles d'un poëte touchant les voyages: Je baigne, dit-il, de mes larmes, les lieux où je me trouve en mon abſence, toutes les fois que je penſe à ce que j'aime, & au pays qui m'a vu naître.

Dabchelim prit la parole après le grand-viſir : Je veux, dit-il, que l'on ſouffre dans les voyages, mais il faut auſſi que vous conveniez avec moi que l'on en tire de grandes utilités. L'on a beaucoup de choſes à dire contre le vin; mais l'on peut auſſi dire bien des choſes favorables pour ſon apologie. Qui voyage, profite & s'inſtruit par les difficultés qu'il rencontre, & qu'il a à eſſuyer. Il fait une infinité d'expériences du bien & du mal, qui lui ſervent d'inſtructions pour

le reste de ses jours. Quoique l'on puisse dire, il est constant qu'à travers les peines du voyage, l'on acquiert plusieurs sortes de perfections. Ne voyez-vous pas au jeu des échecs, qu'un pion devient dame en avançant, de case en case, à force de surmonter les difficultés qu'il rencontre en son chemin? De même aussi, la lune qui fait sa course avec tant de légèreté, en parcourant les signes du zodiaque, de croissant devient pleine, à force de faire du chemin pendant quatorze jours & quatorze nuits. Cette pensée a fait dire à un poëte, qu'à l'imitation de la lune, un monarque ne pouvoit faire des conquêtes, qu'en voyageant par le monde. Ajoutez à cela que ceux qui se réduisent à une vie sédentaire, & qui se font une loi de ne pas s'éloigner d'un pas du lieu qu'ils ont choisi pour leur repos, sont privés de la vue de toutes les choses singulières qui se remarquent en chaque pays, & de la fréquentation des personnes illustres & distinguées dans l'univers, de même que de la connoissance de mille choses qu'il est impossible d'acquérir autrement que par cette voie. Le faucon est logé dans le palais des sultans, parce qu'il ne peut demeurer renfermé dans son nid au haut d'un rocher, pendant que les hibous,

vils & mépriſés, ſe cachent dans les vieilles maſures, d'où ils ne ſortent que pour être importuns par leur ramage lugubre.

Un ſcheikh, grand homme de bien, exhortoit ſes diſciples à voyager, & il leur diſoit qu'un voyageur eſt bien reçu, & qu'on le voit par-tout avec plaiſir; parce que ceux qui ne voyagent pas, ſoit par inclination, ſoit à cauſe de leur emploi ou de leur profeſſion qui les en empêche, aiment généralement les étrangers, & ſe plaiſent dans leur entretien. Pour les y exciter davantage, il ajoutoit que rien n'étoit plus net & plus pur que l'eau, mais qu'elle devenoit trouble & puante quand elle croupiſſoit. Si un certain faucon, qui avoit été élevé avec de petits vautours, fût toujours demeuré avec eux dans leur nid, & qu'il n'eût pas voyagé en volant par les campagnes, jamais il ne ſeroit parvenu au bonheur de baiſer la main d'un ſultan.

En cet endroit le grand-viſir prit la liberté d'interrompre Dabchelim, le ſupplia reſpectueuſement de vouloir bien les honorer, ſon collègue & lui, du récit de cette fable; le ſultan voulut bien avoir cette complaiſance, & reprit la parole en ces termes:

LE VAUTOUR ET LE JEUNE FAUCON,

FABLE.

DEUX faucons, mâle & femelle, dit-il, qui étoient liés d'une telle amitié qu'ils ne se séparoient ni jour ni nuit, avoient posé leur nid à la pointe d'un rocher qui étoit d'une hauteur prodigieuse & très-escarpée, comme dans un endroit de sûreté & hors d'insulte. Là, ils passoient la vie, l'esprit libre & content, avec toute la satisfaction qu'ils pouvoient souhaiter, & ils profitoient du bonheur qu'ils avoient de voir régner entr'eux une union parfaite. En effet, ils savoient que le véritable bonheur ne consistoit que dans cette union, qui produisoit la tranquillité dont ils jouissoient, que hors de cet état, le monde n'avoit que des amertumes.

Au bout d'un temps, le ciel les favorisa d'un petit faucon; & comme les enfans sont l'objet des soins des pères & des mères, la tendresse qu'ils avoient pour lui faisoit qu'ils

alloient tous les jours lui chercher de quoi vivre, & lui mettoient dans le bec, avec beaucoup d'affection, ce qu'ils apportoient; par ce moyen, le petit faucon prit des forces & de la vigueur en peu de temps. Un jour les deux faucons le laissèrent seul, &, selon leur coutume, ils allèrent, chacun de son côté, à la quête de sa nourriture, & demeurèrent dehors plus long-temps qu'à l'ordinaire. Le petit faucon cependant, tourmenté par la faim, commença à se démener & à se tourner si fort, de tous les côtés du nid, qu'il se trouva sur le bord, & tomba. Voici quel fut son bonheur.

Un vautour qui cherchoit de la nourriture pour ses petits, étoit alors sur cette montagne, il vit tomber ce petit faucon, & crut d'abord que c'étoit une souris qu'un autre vautour avoit lâchée dans l'air: il vola à lui promptement, le reçut dans son bec, avant qu'il fût tombé sur les rochers, & l'emporta à son nid. Quand il l'eut posé au milieu de ses petits, il le considéra & connut à ses griffes & à son bec, qu'il étoit de la race des oiseaux carnassiers. Il conçut aussitôt de l'amitié pour le petit faucon, par la considération qu'il étoit de même genre d'oiseaux que lui, & il lui en donna des marques, comme

s'il eût été ſon propre pére. Il diſoit en lui-même en le regardant avec attention : La grace toute particulière, & en même-temps la ſageſſe de dieu ſont admirables, d'avoir voulu que je fuſſe la cauſe que ce petit oiſeau eſt encore en vie. Si je ne me fuſſe trouvé en cet endroit-là, le petit miſérable tomboit ſur les rochers, où il ſe fût rompu & briſé les os. Puiſque les décrets de dieu l'ont conſervé par mon miniſtère, la raiſon & la charité veulent que je le nourriſſe & que je l'élève avec mes petits, & même que je l'adopte, & que je faſſe pour lui la même choſe que je ſuis obligé de faire pour eux. Cette réſolution priſe, le vautour eut ſoin du petit faucon, avec la même affection & la même tendreſſe que pour ſes petits vautours, & il ne faiſoit rien pour eux qu'il ne fît auſſi pour lui.

Le petit faucon devint gros & grand, ſes aîles, ſon bec & ſes griffes prirent la figure & la conſiſtance qu'ils devoient avoir ; & comme il prenoit des forces de jour en jour, il commença de ſuivre ſon inſtinct, & à vouloir ſortir du nid pour voler. Il n'héſitoit pas, dans la croyance où il étoit d'être fils du vautour. Quand il faiſoit réflexion néanmoins ſur ce qu'il ſentoit de vif en lui,

& qu'il confidéroit que fa conformation & fes manières étoient différentes des autres petits, cela le jetoit dans une profonde rêverie, & lui donnoit un jufte fujet de s'en étonner. Il difoit quelquefois en lui-même : Si je fuis étranger, par quelle aventure ai-je été apporté en ce nid ? Si je fuis de la famille, comment fuis-je d'une autre figure que mes frères ? D'un côté il femble qu'il n'y a point de différence entre nous : d'un autre, il paroît que je ne fuis pas de leur efpèce. Dans l'incertitude de ce que je fuis, & de ce que je ne fuis pas, je ne laifferai pas d'être joyeux, & de paffer le temps agréablement.

Malgré cette réfolution, le jeune faucon avoit toujours quelque chofe de fombre, le vautour s'en apperçut : Mon fils, lui dit-il un jour, je vous vois toujours trifte & rêveur ; quel fujet pouvez-vous avoir d'être en cet état ? Si cela vient d'une indifpofition, & fi vous avez befoin de quelque chofe, ne craignez pas d'en parler & de nous le dire, nous n'oublierons rien pour vous procurer la fanté. Si ce n'eft pas cela, & que ce foit quelque chofe que vous ayez dans l'efprit, déclarez-nous ce que c'eft, nous ferons ce que nous pourrons pour y fatisfaire.

J'apperçois auſſi en moi des marques de triſteſſe, répondit le jeune faucon, mais je vous aſſure que moi-même je n'en ſais pas la cauſe; & quand je la ſaurois, je me garderois de vous en rien dire, pour ne vous pas donner de chagrin. Je vous avouerai cependant que je ne ſuis pas maître d'empêcher que ce que je ſens ne paroiſſe à l'extérieur. Autant qu'il me le ſemble, ce qui contribueroit à diſſiper cette mélancolie, ce ſeroit d'obtenir de vous la permiſſion de voler quelque temps, & de voir un peu le monde; peut-être que cet exercice contribueroit à bannir le chagrin que j'ai dans le cœur. Oui, ſi vous me faites cette faveur, j'eſpère en voyant tant de belles choſes que je n'ai jamais vues, & tant de pays & de campagnes, que la joie prendra en moi la place de la triſteſſe dont vous vous êtes apperçu.

A ces paroles, qui marquoient que le petit faucon cherchoit à ſe ſéparer, le vautour qui avoit trop de tendreſſe pour y conſentir facilement, répartit en ſoupirant: Ah! ce diſcours de ſéparation que vous me tenez eſt bien amer. Vous ferez telle autre choſe que vous voudrez; mais, au nom de Dieu, ne parlez pas de vous éloigner. Mon cher fils, quelle penſée vous eſt venue de vous

abſenter ? Se pourroit-il que vous vous ſeriez mis dans l'imagination celle de voyager ? Je ne puis mieux vous exprimer combien le voyage eſt affreux, qu'en vous diſant que c'eſt une mer qui engloutit tout, & un ſerpent qui dévore tout. On ne voyage pas que l'on ne s'expoſe à mille dangers & à mille fatigues, & jamais l'on ne doit s'y engager, que l'on ne ſoit réduit à chercher ſa vie, ou que l'on ne ſoit dans la néceſſité d'abandonner ſa patrie. Dieu merci, vous n'êtes pas réduit à ces extrémités : vous vivez ſans ſoin de maiſon, ſans ſoin de nourriture, & vous êtes celui de mes fils que je conſidère le plus. Vous êtes le premier de tous, & je les ai ſi bien élevés, qu'ils ſont entièrement ſous votre dépendance, & prêts d'obéir à vos ordres. Puiſque rien ne vous manque, que vous avez tout en abondance, & que vous n'avez qu'à vivre joyeux & content, banniſſez le deſſein de voyager, je vous en conjure. Le bon ſens ne veut pas que l'on abandonne ſa patrie, ſes parens & ſes amis, lorſque l'on a toutes les commodités que vous avez. Qui ſe porte bien, qui a de quoi vivre & un lieu de retraite, ne ſe met au ſervice de perſonne, ni ne voyage.

Le conſeil que vous me donnez, reprit le

petit faucon, part de l'affection paternelle, & de la tendresse que vous avez pour moi; mais, tout bien examiné, je ne trouve pas que ce lieu, ni la nourriture que je prends conviennent à ma santé; & pour vous dire la vérité, je ne puis m'y accoutumer.

A ce langage & à cette sincérité du faucon, le vautour reconnut la vérité du proverbe, qui dit que chaque chose retourne à son origine & à sa source; & il se souvint en même-temps de certains vers qui disent: Mettez sous le paon du paradis terrestre, l'œuf d'un corbeau, de qui la nourriture ne peut se changer; nourrissez le paon de figues de ce jardin délicieux, & ne lui donnez à boire que de l'eau de la fontaine de vie: avec cela que l'ange Gabriel échauffe l'œuf de son haleine; à la fin de ces soins & de toutes ces précautions, l'œuf de corbeau ne produira qu'un corbeau, & le paon du paradis terrestre aura perdu sa peine & son temps. Ainsi, comme il vit que tout ce qu'il venoit de dire n'avoit pu le persuader, il tâcha d'y réussir par un autre endroit; & continua de lui parler, en disant:

Ce que je vous ai dit ci-devant tendoit à vous obliger de vous contenir dans les bornes de la sobriété, dans laquelle je vous ai

élevé jusqu'à présent. Mais ce que vous venez de me dire, me fait connoître que c'est l'intempérance qui vous gouverne. Sachez, mon fils, que cette avidité a été la perte de mille & mille oiseaux les plus distingués, qu'elle a fait descendre du haut de l'air, pour se laisser prendre le pied dans des entrâves. Il y a long-temps que les sages ont dit que l'avide n'obtient jamais l'objet de son avidité. Croyez-moi, ceux qui ne vivent pas dans la sobriété, n'ont jamais de repos; & ceux qui ne connoissent pas le prix de cette vertu, ne réussissent en aucune chose. L'on ne peut imaginer un trésor plus riche, que celui de cette vertu, lorsque l'on en sait faire bon usage. Le sage peut il souhaiter une demeure plus commode, que celle où il s'est dépouillé du soin de toutes les affaires du monde? Vous n'êtes pas reconnoissant envers Dieu des avantages dont vous jouissez, & vous ne comprenez pas l'importance de n'avoir pas d'embarras dans la vie. Je crains fort que vous ne tombiez dans le même malheur qu'un certain chat avide & gourmand éprouva. Le faucon demanda quel étoit ce malheur, & comment il étoit arrivé au chat; à quoi le vautour satisfit par le récit de la fable suivante:

LA VIEILLE ET LE CHAT MAIGRE,

FABLE.

UNE vieille, dit-il, plus maigre qu'une épine sèche, demeuroit dans une cahute auſſi peu ſolide qu'une toile d'araignée, plus étroite que la main d'un avare, & plus obſcure que l'eſprit d'un ignorant. Elle n'avoit qu'un chat pour toute compagnie. Ce chat ne vivoit que de méchant brouet que la vieille lui donnoit, & jamais il n'avoit vu image ou figure de pain, pas même en idée, ni entendu prononcer à étranger ou ami, le nom de quelque viande que ce fût. Tout ſon plaiſir & toutes ſes délices ſe terminoient à s'approcher de l'entrée du trou d'une ſouris, & à ſe repaître de l'odeur qui lui en venoit au cerveau, ou à contempler les traces des pattes de ſouris ſur la pouſſière; & lorſque cela lui arrivoit, il étoit auſſi content & auſſi éveillé qu'un pauvre qui a trouvé une maille. Mais lorſque le bonheur vouloit qu'il attrapât une ſouris, & qu'il la tînt entre ſes

pattes, il étoit dans une joie auſſi inexprimable que celle d'un gueux qui a trouvé de l'or. Cette joie duroit des mois entiers, & le chagrin étoit banni de ſa tête à cent journées de diſtance. Il étoit même du temps ſans manger après un repas de cette importance, & il tenoit cela pour une faveur très-ſingulière qui lui venoit d'en-haut. Qu'eſt-ceci, diſoit-il, que vois-je? Ciel! eſt-ce veille ou ſonge, d'être ſi à mon aiſe après tant de misère? Comme cela lui arrivoit néanmoins très-rarement, & que la maiſon de la vieille étoit pour lui un lieu de famine, de peine & d'affliction, à la fin il ſe trouva ſi atténué, qu'il pouvoit à peine ſe ſoutenir.

Un jour qu'il étoit ſi foible qu'il n'en pouvoit plus, il grimpa ſur le toît avec beaucoup de peine; & là en regardant de côté & d'autre, il apperçut un autre chat, dont la vue le ſurprit; c'étoit un chat bien nourri, qui avoit le port d'un lion, l'embonpoint d'un léopard, l'œil vif & brillant comme l'œil du chat des Indes, le poil fin comme de la ſoie, auſſi beau & auſſi luiſant que la marthe zibeline. Avec cela, il jetoit les yeux fièrement çà & là, & ſon miaulement approchoit du rugiſſement d'un lion. Il mar-

choit auſſi avec gravité & à pas comptés, tant il étoit gros & chargé de graiſſe.

Quand le chat de la vieille vit un autre chat de ſon eſpèce, ſi puiſſant & ſi gaillard : Vraiment, lui dit-il, à vous voir marcher ſi majeſteuſement & à cet air de ſanté, il ne faut pas demander d'où vous venez. Vous êtes de ceux qui mangent à la table d'Abouherireh, ou vous venez de la ſalle des feſtins du kan de la Chine. D'où vient cet air de grandeur ? Quelle eſt la cauſe de l'embonpoint & de la force qui paroiſſent en vous ? Ne dédaignez pas la demande que je vous fais ; je vous conjure de me dire qui vous nourrit ſi bien.

Le chat voiſin répondit d'un air de ſatisfaction : Je mange les reſtes de la table du ſultan. Je me trouve chaque matin à la porte de ſon palais, avec la même exactitude que ſi j'en étois portier ; & lorſque la ſalle où l'on mange eſt remplie de plats que l'on a deſſervis, je me jette deſſus hardiment, & je prends quelque bon morceau de viande bien graſſe, ou de pain qui vaut du gâteau, & j'ai de quoi faire bonne chère pour ce jour-là, & pour la nuit ſuivante. Voilà de quelle manière je paſſe la vie.

Dites-moi, je vous prie, lui demanda le

chat de la veille, qu'eſt-ce que de la viande graſſe dont vous venez de parler, & qu'entendez-vous par ce pain qui vaut du gâteau? Jamais je n'ai entendu parler de ces ragoûts, & je n'ai mangé de ma vie que de la ſoupe d'une vieille, & de la chair de ſouris, mais rarement. Le chat voiſin ſurpris de cette ſimplicité, le regarda avec étonnement, & lui dit en raillant : C'eſt de-là que tu es ſi léger, & que tu as la taille ſi raccourcie, avec un ventre de toile d'araignée. Miſérable que tu es, comme te voilà fait! Tu couvres de confuſion & d'une infamie éternelle tout ce que nous ſommes de chats, par le bel état où te voilà. Tu n'as que les oreilles & la reſpiration de chat. Dans tout le reſte, tu n'es proprement qu'une toile d'araignée. Si tu fréquentois le palais du ſultan, & ſi tu y rempliſſois tes entrailles de morceaux friands & de viandes exquiſes, peut-être qu'avec une nouvelle vie tu trouverois l'embonpoint que tu n'as pas.

A cette réprimande outrageante, l'avidité & la gourmandiſe firent un étrange ravage & un terrible remuement dans les entrailles du chat de la vieille, & ce fut ce qui lui fit dire au chat voiſin, d'une manière ſuppliante : Mon frère, vous êtes mon voiſin,

& de même eſpèce que moi, & vous ſavez qu'entre les animaux, les chats obſervent religieuſement les loix de l'amitié entr'eux. La première fois que vous irez au palais du ſultan, qui vous empêche de faire paroître votre générоſité, d'uſer du devoir d'un frère envers un frère, & de vouloir bien que ce miſérable qui vous en ſupplie, ait l'avantage de vous ſervir de compagnie? Peut-être que par votre appui & votre autorité, ce corps ruiné & défait ſe remettra, & deviendra tout autre. Le chat voiſin ſe laiſſa toucher de compaſſion à ſes prières, & il lui promit qu'il viendroit le prendre le lendemain pour le mener au feſtin, après quoi ils ſe ſéparèrent.

Le chat maigre deſcendit du toît rempli de joie & d'eſpérance, & fit le récit de ſon aventure à la bonne vieille. Comme elle l'aimoit & le conſervoit depuis long-temps, elle tâcha de le détourner de ſon deſſein, de crainte de le perdre. Cher camarade, lui dit-elle, prends garde, ne te laiſſe pas tromper par les ruſes des gens du monde, & ne change pas pour tous les autres biens, la proviſion de ſobriété dont tu jouis avec moi. L'avidité préſente d'abord un beau dehors, mais ce n'eſt que de la pouſſière &

de la pourriture au-dedans, de même que dans les tombeaux; & toutes les belles efpérances qu'elle donne finiffent plutôt par la mort, que par la poffeffion de ce que l'on attend d'elle. Ainfi, puifque cette trompeufe conduit à l'infini, le plus sûr eft de fe fixer. Ceux qui ne fe fixent pas ne font jamais riches, quand même ils auroient toutes les richeffes de Caroun (1). Elle lui dit encore plufieurs autres chofes pour lui repréfenter le danger auquel il s'expofoit. Mais le chat mal-avifé étoit tellement enchanté & rempli du défir de goûter du feftin du fultan, qu'il n'étoit plus capable de recevoir, ni d'écouter aucun avis. Il en étoit de lui, de même que des amans auprès de qui les confeils font comme du vent que l'on voudroit renfermer dans une cage, ou comme de l'eau dont on entreprendroit de remplir un crible.

En un mot, le lendemain, au temps & à l'heure prefcrite, le chat de la vieille n'alla pas, (il n'en avoit pas la force) mais il fe traîna au palais du fultan avec le chat voifin. Par malheur pour lui, la maxime qui porte que le gourmand va où fa paffion le con-

(1) Caroun, felon les mahométans, vivoit du temps de Moïfe, & poffédoit des richeffes immenfes.

duit, dans le temps qu'il doit être fruſtré de ſon attente, ſe trouva véritable à ſon égard. En effet, avant qu'il arrivât, ſon mauvais deſtin avoit diſpoſé les choſes d'une manière toute contraire à ce qu'il s'étoit promis : car le jour précédent les chats avoient commis un ſi grand déſordre, que le ſultan en colère avoit ordonné très-expreſſément, que des archers armés d'arcs & de flèches ſe miſſent en embuſcade, & tiraſſent ſur tous les chats qui paroîtroient, ou qui prendroient le premier morceau, qui devoit être le dernier de leur vie.

Le chat de la vieille, qui ne ſavoit rien de cette ordonnance, enivré de la gourmandiſe dont il étoit pouſſé, n'eut pas plutôt ſenti l'odeur des viandes, & entendu le ſon des plats, des baſſins & des autres vaſes de porcelaine, dans leſquels elles étoient ſervies, qu'il ſe jeta deſſus, malgré ſa foibleſſe, avec l'impétuoſité d'un épervier ſur ſa proie, ſans conſidérer qu'elles étoient préparées pour le ſultan. Mais ſon heure étoit venue, & ce n'étoit pas pour lui que la marmite avoit bouilli. A peine ſe fut-il ſaiſi d'un gros morceau, qu'il ſe ſentit frappé d'une flèche. Il le lâcha dans le moment, & s'enfuit à toutes jambes, juſqu'à ce que les forces lui

manquèrent. Alors voyant ruisseler le sang de ses entrailles : Si, dit-il, je ne meurs pas de ce coup fatal, je me contenterai de souris & de la soupe de ma vieille. Puisque la douceur du miel ne console pas de la piquûre de l'abeille, il vaut mieux manger du raisinet que du miel.

Je vous ai rapporté cette histoire remarquable, ajouta le vautour, afin que vous teniez à grand honneur, d'avoir place dans notre nid, & que vous compreniez quel est l'avantage que vous avez de trouver de quoi vivre en abondance, sans peine & sans soin, que vous vous contentiez de ce que dieu nous envoie, & que vous n'en cherchiez pas davantage. Puisque vous êtes si bien ici, ne vous éloignez pas pour voyager. N'abandonnez pas le bonheur que vous possédez, & ne vous précipitez pas vous-même dans le malheur. En un mot, n'étendez pas vos désirs jusqu'au dérèglement, & passez-vous avec ce que la providence vous donne. Si la fourmi n'avoit cette retenue, & si elle vouloit entrer dans toutes les maisons pour en tirer de quoi remplir ses magasins, elle seroit tous les jours écrasée à l'entrée des portes.

Ce discours pathétique ne fut pas capable de convaincre le faucon. Il répliqua, &

dit encore au vautour : Je vois bien que tous ces conſeils ſont un effet de la bonne volonté que vous avez pour moi ; mais permettez-moi de vous dire, qu'ils ne ſont pas conformes à mon génie, qui me porte à des choſes grandes & relevées. Et pour vous dire mon ſentiment avec liberté, j'ajouterai qu'il n'y a que les bêtes les plus groſſières, qui ſe contentent ſimplement de boire & de manger. Qui aſpire au bonheur parfait, ne doit avoir pour but que de hautes entrepriſes ; & qui veut porter la couronne parmi les grands monarques, doit mettre la main à l'œuvre, & faire des efforts dignes de la nobleſſe de ſes idées. Un eſprit élevé comme le mien ne ſe borne pas à des actions de gens qui vivent de ménage. Qui veut habiter dans les logemens les plus apparens, ne s'arrête point parmi le menu peuple ; & qui tend à une haute élévation, proportionne ſes démarches à ſon ambition.

Le vautour inſiſta pour combattre le ſentiment du faucon : Il eſt impoſſible, dit-il encore, qu'une penſée déraiſonnable, mal fondée & ſingulière comme la vôtre, puiſſe avoir ſon effet, & qu'une paſſion ſi démeſurée, puiſſe arriver à ſa fin. Un ouvrier ne fait rien ſans avoir les inſtrumens néceſſaires

avant de travailler, & l'on ne ſe propoſe pas une fin, que l'on n'ait les moyens pour y parvenir : il eſt donc déraiſonnable de prétendre une place parmi les grands, ſi auparavant on n'eſt muni de tous les avantages qui les accompagnent.

Le faucon interrompit le vautour en cet endroit : Eſt-ce, dit-il, que la force de mes griffes n'eſt pas capable de m'élever à de grandes dignités ? & mon bec ne peut-il pas contribuer à me procurer le même avantage ? Sans doute que vous n'avez pas connoiſſance de l'hiſtoire de ce brave qui arriva au plus haut degré du bonheur, que des oiſeaux racontoient l'autre jour près de ce nid, & que j'écoutai avec plaiſir. Je vous en ferai le récit, ſi vous avez la patience de m'écouter. Comme il vit le vautour diſpoſé à l'entendre, il continua de parler en ces termes :

LE FILS D'UN ARTISAN,

CONTE.

Un pauvre artiſan, qui travailloit à force de bras, & qui avoit beaucoup de peine à gagner de quoi ſubſiſter lui & ſa famille, eut

un fils qui naquit ſous une heureuſe étoile ; ce fils donna d'abord une marque de ce qu'il ſeroit un jour, en ce que, dès le moment de ſa naiſſance, ſon père commença de gagner beaucoup plus qu'il ne dépenſoit chaque jour, ce qui n'étoit pas arrivé auparavant. Cela fit qu'en attribuant ce bonheur à l'augmentation de ſa famille, il n'oublia rien pour lui donner une bonne éducation. Mais l'inclination du fils ſe porta d'abord aux armes. Car l'on eut à peine ceſſé de l'envelopper dans les langes, qu'il avoit continuellement l'arc & les flèches à la main, & cette paſſion augmenta ſi fort avec l'âge, que lorſque l'on voulut lui apprendre à écrire, on lui voyoit plutôt manier la lance ou le ſabre, qu'une table ou de la craie pour former ſes lettres deſſus. Il n'y avoit pas d'exercices guerriers enfin auxquels il ne s'appliquât plutôt qu'à l'étude.

Lorſqu'il fut arrivé à l'âge propre au mariage, ſon père le prit en particulier, & lui parla ainſi : Mon fils, lui dit-il, pour vous donner une marque du ſoin que je prends de vous, je veux bien vous avertir de conſidérer que vous êtes préſentement dans un âge mûr, & que l'âge d'enfance eſt paſſé, ſurtout en ce temps où l'on n'eſt déterminé

à rien, que l'on n'agit que par paſſion, & que le ſang bouillonne dans les veines. Ainſi, avant que le déréglement vous jette dans le précipice de la tentation, & que le démon ſe ſerve de la concupiſcence pour vous faire égarer dans le chemin de perdition, comme le mariage eſt un moyen propre pour retirer la jeuneſſe de la débauche, je veux vous unir avec une fille de même état & de même rang que vous, & pour cela je vous ferai tout l'avantage qui ſera en mon pouvoir. Dites-moi ce que vous en penſez, & ſi vous conſentez à la propoſition que je vous fais. Mon père, répondit le fils, je vous prie de ne pas vous embarraſſer du ſoin de me marier. Je ne vous ferai pas à charge à l'égard de celle à qui je dois m'unir & donner ma foi, & je n'attends de vous aucun ſecours pour ce ſujet. Mon fils, reprit le père, je ſais ce que vous pouvez & ce que vous ne pouvez pas. Mais je voudrois ſavoir l'argent que vous pouvez compter, & quel eſt le mariage dont vous entendez parler? Le fils ſe leva & entra dans une chambre, d'où il apporta un ſabre tranchant cent fois plus terrible que les regards des belles, & mille fois plus précieux, à ſon avis, que le corail de leurs lèvres, & en le montrant à ſon père:

Je

Je vous déclare, dit-il, que c'eſt une couronne à laquelle je dois me marier, & que ce ſabre eſt le bien que je porterai à la communauté du mariage. Une haute fortune n'eſt déshonorable à perſonne, & le ſabre eſt le ſceau le plus propre pour légitimer le contrat d'une pareille alliance.

Ce jeune brave, guidé par ſon courage, n'eut pas de peine à venir a bout du deſſein qu'il avoit formé de conquérir un empire. Il ſe fit chef de parti, & ſubjugua en peu de temps de grands pays, dont il ſe fit reconnoître ſouverain. Cela nous apprend, ajouta le faucon, qu'un ſabre pour tout bien ſuffit pour ſe rendre maître d'un royaume; & je vous cite cet exemple pour vous faire comprendre qu'avec mon courage & mon intrépidité, je ne déſeſpère pas de parvenir à la dignité la plus élevée & la plus ſublime. Le cœur me dit que je réuſſirai dans mon projet, & que je parviendrai à l'objet de mes déſirs. Ainſi, quoique vous puiſſiez dire, j'exécuterai ce que j'ai réſolu, & toutes vos raiſons ne m'en empêcheront pas.

Le vautour vit bien que le faucon étoit né pour de grandes choſes, que ſon parti étoit pris, & que ce ſeroit inutilement qu'il s'efforceroit de le diſſuader. Il lui témoigna

néanmoins par ſes ſoupirs, la douleur qu'il reſſentoit de cette ſéparation. Le faucon prit donc congé de ſon nourricier & des petits vautours, s'éloigna d'un nid où ſa fortune ne devoit pas ſe borner, & alla en chercher une autre qui lui fût plus convenable. Il vola long-temps par la vaſte étendue de l'air, & enfin il ſe poſa ſur le ſommet d'une montagne, pour prendre un peu de repos. Là, en jetant les yeux de tous les côtés, il apperçut une perdrix qui ſe promenoit & faiſoit retentir la campagne de ſon chant. Pouſſé par ſon naturel, qui le portoit à la chaſſe des perdrix, il s'élança deſſus ſans héſiter, & s'en ſaiſit du premier vol. D'abord il la mit en pièces par l'eſtomac, & remplit ſon goſier de ſa chair; il commença de goûter la délicateſſe d'une viande qui ſurpaſſoit, à ſon goût, tout ce que l'on dit de l'excellence de l'eau de la fontaine de vie, & de la douceur du ſucre. Comme il n'avoit rien mangé de ſi friand juſqu'alors, il diſoit en lui-même en s'adreſſant à la perdrix qui n'étoit plus en état de l'entendre: Je te trouve excellente depuis les pieds juſqu'à la tête, & je vois bien que c'eſt pour moi que tu as été créée. Puis ſe parlant à lui-même: N'eſt-ce pas, diſoit-il, avoir gagné beaucoup en voya-

geant, que de t'être délivré ſi heureuſement des méchans alimens dont l'on te nourriſſoit? En peu de temps, te voilà parvenu au bonheur de te repaître de viandes délicieuſes; &, au lieu d'être renfermé dans un nid étroit & obſcur, accompagné d'oiſeaux vils & mépriſables, tu jouis d'une pleine liberté en des lieux ſpacieux, où tout contribue à ta félicité. Mais ce ne ſont ici, ſans doute, que les prémices des douceurs du monde. Qui ſait ce que la fortune fera encore pour moi, & quelles faveurs elle prépare pour ma ſatiſfaction? Eprouvons quelle doit être notre deſtinée. Après ces réflexions, il reprit ſon vol, l'eſprit ſatisfait, en s'occupant & en ſe divertiſſant à chaſſer aux perdrix.

Etant un jour ſur le haut d'un rocher, qui faiſoit partie d'une montagne, & attentif à découvrir quelque proie, il vit au pied de la montagne une troupe de chaſſeurs & pluſieurs faucons; c'étoit le roi du pays, accompagné des gens de ſa cour, qui prenoit le divertiſſement de la chaſſe. Attentif à un ſpectacle auſſi nouveau pour lui, ſon étonnement redouble en voyant un faucon s'élever de deſſus le poing du roi, & voler après un oiſeau: cette action enflamme ſon courage; il devance d'une aîle rapide le faucon

royal, & lui dérobe ſa proie. Le roi, témoin de la vîteſſe, de l'ardeur & de la hardieſſe du jeune faucon, fut enchanté de cette action; il commanda aux plus habiles de ſes chaſſeurs de faire enſorte de le prendre. Les chaſſeurs obéirent, & lâchèrent un faucon du côté où il étoit; il ne s'effaroucha pas quand il l'eut reconnu pour un oiſeau de ſon eſpèce. Il vola même au-devant de lui, le ſalua & lui fit un compliment & pluſieurs demandes ſur ſon état & ſur ſa fortune. Le faucon du roi, ſurpris de ſes manières honnêtes, le ſatisfit ſur ſa curioſité, & lui fit naître inſenſiblement le déſir de devenir courtiſan; il y réuſſit ſi bien qu'il le perſuada, & qu'il ſe laiſſa prendre par les chaſſeurs.

Ce fut de cette manière que le jeune faucon parvint au bonheur où ſon courage l'avoit conduit, & le roi n'eut pas plutôt remarqué toutes ſes bonnes qualités, qu'il l'établit dans l'honneur d'être ordinairement ſur ſon poing. C'eſt ainſi que parmi les faucons, il ſe vit au ſouverain degré de félicité, après s'être vu dans la dernière baſſeſſe.

Ce que je conclus de cette fable, ajouta Dabchelim, c'eſt que qui ne fait point de démarches pour arriver à la gloire eſt mépriſable, & qu'on ne doit pas ſe rebuter,

malgré la fortune contraire. Pour bien mériter le nom d'homme, il faut avoir de grands desseins, & de hautes idées. Tel est l'homme, tel est son courage. Si ce brave faucon se fût borné à demeurer dans le nid des vautours, s'il n'eût pas abandonné leur compagnie, s'il n'eût point parcouru la mer aërienne, & s'il n'eût pas traversé montagnes & campagnes, & rôdé en mille endroits, jamais il ne fût arrivé à ce bonheur. De-là, il est manifeste qu'un homme, même de néant malgré les difficultés qu'il rencontre, s'élève au-dessus de sa condition en voyageant, & se procure une haute fortune. Le voyage est le printemps du cœur, & le chemin pour acquérir ce que l'on peut souhaiter; un poëte dit excellemment :

Le voyageur obtient l'objet de ses désirs.

Dabchelim acheva son discours en cet endroit, & alors l'autre visir lui fit une inclination très-respectueuse, & parla en ces termes : Sire, l'on ne peut avoir aucun doute sur toutes les maximes que votre majesté vient d'avancer avec tant d'éloquence & tant de netteté. Ce qui fait de la peine à vos serviteurs, c'est que la conservation de l'état & le repos de ses sujets sont attachés

à ſa ſanté, & qu'il ne convient pas à ſa ſageſſe d'entreprendre un voyage ſi pénible, & de renoncer aux plaiſirs & aux commodités dont elle jouit, pour aller s'engager en des déſerts impraticables.

Dabchelim arrêta le viſir en cet endroit: Les hommes, répliqua-t-il, doivent être accoutumés aux peines & aux fatigues, de même que les lions aux aſſauts & aux combats. On ne peut pas nier que les peuples ne peuvent être à couvert des inſultes, ſi les rois eux-mêmes ne ſe mettent en campagne, & ne parcourent leurs frontières pour les mettre en sûreté. Vous ſavez, viſirs, qu'il y a deux ſortes de ſerviteurs de Dieu: les rois, à qui le gouvernement des états & des empires eſt confié, les peuples, auxquels les rois ſont obligés de procurer toute ſorte de sûreté, de repos & de tranquillité. Si cela eſt conſtant, comme l'on ne peut en douter, le roi & les ſujets ne peuvent avoir en même-temps le même privilége. Si le roi veut jouir du repos, il ne peut le faire ſans lâcher les rênes de l'empire; & s'il veut faire ſon devoir & prendre ſoin de ſa gloire, il faut qu'il renonce à la douceur du repos. Quiconque ſe donne tout entier aux plaiſirs & aux délicateſſes, mène la vie du monde

la plus heureuſe en fait de plaiſirs ; mais un monarque doit être dans ſon empire, comme la roſe au milieu d'un jardin où elle couche ſur les épines. Selon les philoſophes, il faut voyager pour arriver à une demeure ſtable. Malgré la longueur de ſes peines, un amant arrive au bonheur de voir l'objet après lequel il ſoupire. L'acquiſition d'un état paiſible & tranquille dépend d'une ſuite de travaux & de ſoins, de même que la poſſeſſion de ce que l'on cherche dépend de la patience dans les ſouffrances. Qui donne dans la moleſſe, ne doit pas ſe charger du fardeau d'un empire. Mais qui veut bien s'acquitter de ſon devoir en régnant, doit ſe priver du repos & du ſommeil, & s'abſtenir de la débauche du vin & de l'oiſiveté. Par ces moyens il acquiert une gloire ſolide dans tout le monde, & réuſſit dans tous ſes ſouhaits. Ce fut ainſi qu'un jeune léopard parvint en peu de temps au comble de ſes vœux, & rentra dans la poſſeſſion de la forêt de Ferah-Efza, qui lui appartenoit de droit & par héritage. Dabchelim ayant remarqué ſur le viſage des deux viſirs, la curioſité qu'ils avoient d'entendre le récit de la conduite du léopard, il leur en donna la ſatisfaction, & dit en continuant ſon diſcours :

LE JEUNE LÉOPARD,

FABLE.

Aux environs de la ville de Balſora, il y avoit une isle, dont l'air étoit extrêmement tempéré, couverte d'une forêt agréable, & arroſée de pluſieurs ſources d'eau vive, d'où couloient des ruiſſeaux qui ſerpentoient de tous les côtés, & excitoient par-tout de doux zéphirs rafraîchiſſans, qui donnoient la vie. Ces ruiſſeaux étoient bordés de fleurs de différentes couleurs, & les arbres qui régnoient le long des rivages, formoient des berceaux, dont l'ombrage étoit impénétrable à l'ardeur des rayons du ſoleil. Le cyprès s'entremêloit avec le buis, le ſapin avec le platane, & ainſi des autres arbres de différentes eſpèces, tellement preſſés les uns contre les autres, que le vent paſſoit ſeulement au-deſſus, & laiſſoit jouir au-deſſous d'un grand calme & d'une fraîcheur admirable; & tous ces agrémens avoient fait donner à cette forêt le nom de *Ferah-Efza*, c'eſt-à-dire, augmentation de joie.

Un léopard des plus féroces s'étoit em-

paré & rendu maître de cette forêt, avec un pouvoir ſi abſolu, que les lions les plus fiers n'oſoient ſeulement penſer à cette retraite, tant il s'étoit rendu redoutable. Il en étoit de même, à plus forte raiſon, de toutes les autres bêtes ſauvages, dont pas une de ſa vie ne paſſoit même par l'endroit où il s'étoit arrêté un ſeul moment. Il y avoit long-temps qu'il en étoit en pleine poſſeſſion, ſans que rien lui eût donné le moindre ombrage, ou qu'il eût trouvé aucun obſtacle à ſes volontés. Il n'avoit pour ſucceſſeur qu'un jeune léopard, qu'il aimoit comme la prunelle de ſes yeux, & ſon deſſein étoit, dès qu'il ſeroit dans un âge mûr, & qu'il auroit enſanglanté ſes griffes & ſes dents du ſang des lions, de lui remettre le commandement entier de la forêt, & de ſe retirer dans une ſolitude pour y paſſer le reſte de ſes jours en repos. Mais le deſtin ne lui donna pas le temps d'accomplir ce qu'il avoit projeté. Il avoit à peine commencé de faire quelque fondement ſur cette eſpérance, que le vent impétueux de ſa dernière heure ſurvint, & fit tomber en même-temps les feuilles & les fruits de ſa vie.

Après la mort du léopard, les animaux du voiſinage qui attendoient ce moment

depuis long-temps, accoururent de toutes parts, & s'emparèrent de la forêt; le jeune léopard qui ne se sentoit pas assez fort pour s'y opposer, prit le parti de leur céder la place, & de se retirer ailleurs. Ils se disputèrent le terrain entr'eux avec beaucoup de chaleur; enfin, un lion plein de courage les mit tous à la raison, & demeura seul possesseur de la forêt.

Le jeune léopard marcha long-temps par des montagnes & par des déserts, & ne put se résoudre de s'arrêter en aucun endroit: il arriva enfin dans un bois où il rencontra plusieurs animaux, auxquels il fit le récit de sa disgrace, & acheva en leur demandant du secours pour la réparer. Les animaux, qui avoient appris que le lion étoit en possession de l'état où il prétendoit rentrer, s'excusèrent par la bouche d'un des principaux d'entr'eux: Nous compatissons, lui dit-il, avec bien de la douleur, à la disgrace dont vous nous parlez, mais la forêt qui vous appartient avec justice, est présentement sous la patte d'un lion si fier, que l'éléphant le plus puissant ne mettroit pas même le pied impunément sur le bord de ses terres. La crainte que les autres animaux ont du malheur qui pourroit leur en arriver, fait

qu'ils ne paſſent ni par les bocages, ni par les collines de ſa dépendance. Nous pouvons encore vous aſſurer que le griffon du Caucaſe ne ſe haſarderoit pas de voler par-deſſus ſes états, à cauſe de ſon ſouffle envenimé, & vous pouvez juger ſi les autres oiſeaux oſent le faire. Vous devez donc croire que des animaux comme nous, auſſi foibles que des gazelles, n'oſent ſe meſurer avec lui; & vous ſavez qu'un renard ne peut pas tenir contre un loup. Vous ne devez pas non plus ſonger à l'attaquer corps à corps, parce qu'un léopard, jeune & foible, comme vous l'êtes, qui entreprend de venir aux mains avec un ennemi plus fort que lui, court riſque de tomber d'une manière à ne ſe relever jamais. Pour vous dire notre ſentiment touchant vos intérêts, ſi vous voulez nous croire, allez vous réfugier à ſa cour, excuſez-vous de votre hardieſſe ſur l'état miſérable où vous êtes, & dites-lui avec ſincérité & ſans déguiſement, que vous vous remettez à ſa merci. Dans le mauvais état où ſont vos affaires, le meilleur conſeil que vous puiſſiez prendre eſt de diſſimuler.

Le jeune léopard goûta l'avis de ces animaux; il les remercia & ſe mit en chemin ſans différer, réſolu de ſe ſoumettre à tout.

En arrivant à la cour du lion, il ſe préſenta à lui, & lui fit ſon compliment, avec le reſpect & toutes les humiliations d'un eſclave le plus ſoumis. Le lion lui fit un accueil très-favorable, & lui donna un emploi conforme à ſa qualité, dont le léopard le remercia avec des vœux pour ſa proſpérité, & en des termes choiſis, qui firent admirer la vivacité de ſon eſprit par le lion même, & par les courtiſans qui étoient préſens. Le léopard s'appliqua à remplir tous les devoirs de ſa charge avec exactitude, & il le fit d'une manière qui ne marquoit pas moins ſon zèle qu'une capacité extraordinaire. Le lion, qui connoiſſoit & qui ſavoit récompenſer le mérite, le diſtingua bientôt pardeſſus les autres. Pour lui donner des marques réelles de ſon eſtime, & de la ſatisfaction qu'il avoit de ſa conduite, il le combla de bienfaits, & le reçut dans ſa faveur. Cela lui attira l'envie des autres courtiſans; mais quelque bonté que le lion lui témoignât, il n'en abuſoit pas; il étoit au contraire plus aſſidu à faire ſa cour, & n'étoit pas un moment ſans s'appliquer aux affaires que le lion lui avoit confiées. Il ſavoit que plus l'on travaille, & plus l'on eſt conſidéré en quelqu'état que ce ſoit.

Un jour le lion eut une commiſſion preſſante à faire exécuter dans un bois un peu éloigné, mais dans un temps de chaleur ſi grande, que les montagnes & les campagnes paroiſſoient impraticables, & que la moëlle bouilloit dans les os des animaux: Par une chaleur ſi exceſſive, diſoit-il en lui-même, que l'huître au fond de la mer, & les oiſeaux dans l'air en ſont rôtis, & que la ſalamandre, même pour l'éviter, ſe tient cachée dans ſon feu; qui ſeroit celui de mes officiers, qui, ſans ſe ménager & ſans avoir égard à un ſi grand obſtacle, voudroit ſe charger de mes ordres, qui ne demandent pas de retardement?

Le jeune léopard arriva pour faire ſa cour, dans le moment que le lion étoit occupé de cette penſée, & il remarqua qu'il étoit recueilli en lui-même. Alors, comme il ſe ſentoit aſſez de courage pour entreprendre les choſes les plus difficiles, il s'approcha du trône du lion, & après lui avoir témoigné qu'il s'appercevoit que quelque choſe lui faiſoit peine, il le ſupplia de vouloir bien lui en faire part, s'il le jugeoit capable de contribuer à l'en délivrer. Le lion s'expliqua, & le jeune léopard ſe chargea de ſes ordres. Il prit un nombre d'animaux ſujets du lion,

dont il avoit befoin pour l'exécution, & avec une grande diligence, il arriva fur le midi, au lieu où il devoit fe rendre, & après avoir exécuté l'ordre qu'il avoit, il retourna de même auprès du lion, qui fut très-fatisfait de fon zèle & de ce qu'il avoit fait. Comme il fe retiroit chez lui, des courtifans qui étoient d'intelligence, & qui avoient leur deffein, l'abordèrent : Vous avez fait, lui dirent-ils, beaucoup de chemin par cette grande chaleur ; dieu foit loué, votre voyage a été heureux, & il ne refte aucune crainte de trouble. Vous feriez fagement de venir vous repofer quelques momens à l'ombre d'un arbre, & appaifer avec de bonne eau fraîche la grande foif que vous devez avoir. Venez, prenez un peu de relâche, les peines de ce monde ne font pas le but que l'on doit fe propofer dans la vie.

Le jeune léopard ne fe laiffa pas furprendre par ce confeil diffimulé : C'eft en travaillant pour le repos du lion notre maître, répondit-il avec un fourire, que j'ai acquis le bonheur d'être bien dans fon eftime ; voulez-vous que je contribue moi-même à la détruire par mon oifiveté & par ma négligence ? Après avoir achevé cet ouvrage

avec tant de difficulté, feroit-il de bon fens que j'en fapaffe les fondemens, en m'abandonnant aux plaifirs & à la moleffe? Peut-on amaffer un tréfor fans foins? Tréfor & foins font deux chofes qui s'accompagnent, & qui ne fe quittent point. On n'arrive où je me fuis propofé d'arriver qu'en fouffrant tout ce qu'il y a de plus difficile, & l'on n'y arrive pas en fe laiffant entraîner par le torrent de fes défirs & de fes paffions.

Le lion fut informé des particularités de cet entretien, & il demeura un efpace de temps plongé dans une mer de différentes penfées, dont il fut agité. Il leva la tête enfin avec un vifage ouvert, qui marquoit fa bonne intention: Qui afpire, dit-il, à commander aux autres, doit s'élever lui-même au travers des peines & des fouffrances, & les peuples ne peuvent jouir du repos, que lorfqu'ils font commandés par des princes qui ne mettent pas la tête fur le couffin pour en prendre. Le monarque qui ne fe donne pas de repos, fait naître le repos. En achevant ces paroles, il fit appeler le jeune léopard, & après de grands honneurs & toutes les careffes imaginables, il lui remit en toute fouveraineté la forêt qui lui appartenoit par droit de fucceffion; non con-

tent de cette grâce, il le déclara encore ſon lieutenant-général dans tout ce qui étoit du reſſort de ſes états.

Par cette fable, ajouta Dabchelim, il eſt aiſé de connoître que perſonne n'eſt jamais arrivé à la fin de ſes eſpérances, qu'en y employant toute ſorte d'efforts. C'eſt pourquoi, puiſque dans le voyage de l'isle de Sarandib, je ne me propoſe autre choſe que d'acquérir de la vertu, c'eſt une réſolution que je veux exécuter abſolument, quelques peines, quelques fatigues, quelques difficultés qu'il y ait à eſſuyer.

Les viſirs connoiſſant que rien n'étoit capable de détourner le roi de ſon deſſein, ſe rendirent à tout ce qu'il voulut. Ainſi ils ne ſongèrent plus qu'à mettre ordre aux préparatifs du voyage. Dabchelim cependant reçut les complimens des ſeigneurs de ſon empire ſur ſon départ, & il en choiſit un ſur la fidélité & ſur la capacité duquel il avoit le plus de confiance, qu'il chargea du gouvernement pendant ſon abſence : & afin qu'il s'en acquittât avec plus de connoiſſance pour le bien de ſes ſujets, il lui laiſſa une inſtruction fort ample, remplie des maximes qu'il devoit ſuivre dans l'adminiſtration de la juſtice. Après avoir pourvu à tout ce qu'il

jugea néceſſaire, il partit enfin, accompagné des officiers qui approchoient le plus près de ſa perſonne, & avec une ſuite convenable à ſa grandeur & à ſa puiſſance. Il paſſa de ville en ville, en faiſant de belles remarques qui l'inſtruiſoient, & qui le conſoloient ſuffiſamment des incommodités & des peines qu'il ſouffroit; & après un long voyage, tant par terre que par mer, il aborda enfin à l'isle de Sarandib, avec une ſatisfaction d'autant plus grande, qu'il y reſpiroit un air le plus pur & le plus délicieux du monde. Avec cela, il trouva que l'eau que l'on y buvoit étoit très-excellente, que la terre y ſentoit le muſc & l'ambre, & que les quatre élémens y conſervoient une température ſi parfaite, qu'il étoit impoſſible de n'y pas vivre agréablement.

Quand ce monarque fut arrivé dans la ville qui donne ſon nom à toute l'isle, il s'y remit de ſes fatigues pendant quelques jours, avant de prendre le chemin de la montagne, qui étoit au milieu de l'isle. Il fit ce voyage ſeulement avec un nombre choiſi de ſes courtiſans les plus favoris, & d'officiers les plus néceſſaires. Quoique la montagne fût d'une hauteur exceſſive, les envi-

rons néanmoins n'en étoient pas affreux, comme il arrive assez souvent. Ce n'étoit que verdure émaillée de fleurs de tous les côtés, & que jardins arrosés de ruisseaux, parsemés de roses & de toutes sortes d'herbes odoriférantes. Il vit & parcourut tous ces lieux qui avoient été honorés de la présence d'Adam, selon la tradition, avec autant de plaisir que de dévotion. Il arriva enfin à un endroit où il apperçut une ouverture de grotte, dont l'entrée, quoiqu'obscure, avoit quelque chose de majestueux. Il s'informa dans les habitations voisines de ce que c'étoit, & il apprit qu'un philosophe, ou bramine de grande réputation, y faisoit sa demeure, que son nom étoit Bidpaï, c'est-à-dire, *philosophe charitable*, & que c'étoit un personnage de grande vertu, rempli de plusieurs belles connoissances, lequel avoit défriché les épines des mœurs dépravées, par une vie pénible & solitaire, & passoit les jours & les nuits en des prières & veilles continuelles.

Dabchelim s'avança jusqu'à la grotte, & s'arrêta quelque temps à l'entrée, avec grande impatience de voir le bramine; mais sans ouvrir la bouche, de crainte de l'interrompre. Le vénérable vieillard, qui savoit par

révélation le ſujet du voyage du roi des Indes, étoit au fond de la grotte, d'où il l'apperçut, & connut ſon inquiétude : Entrez en paix, lui cria-t-il. Dabchelim entra, & en ſaluant celui qui l'avoit appelé, il ne douta pas qu'il ne fût celui qu'il cherchoit, & le perſonnage qui lui donneroit la ſatisfaction qu'il ſouhaitoit. Le bramine le reçut avec reſpect & avec honneur, le pria de s'aſſeoir, lui demanda le ſujet d'un ſi grand voyage, qui devoit lui avoir coûté beaucoup de peines. Dabchelim lui fit le récit du ſonge qu'il avoit eu, du tréſor qu'il avoit trouvé, & ſur toute choſe du teſtament qui l'avoit principalement déterminé à l'entreprendre ; & lorſqu'il eut achevé : Béni ſoit le monarque de grand courage, dit le bramine avec un viſage rempli de joie, qui s'eſt expoſé à tant de fatigues, dans l'intention d'acquérir de la vertu, des connoiſſances & des inſtructions, pour le bien de ſes états, & pour le repos de ſes ſujets. Alors, ſans ſe faire prier, il témoigna qu'il étoit prêt de découvrir ſes ſecrets, & d'ouvrir le tréſor de ſa ſageſſe ; & que pour cela il vouloit bien ſe priver, pendant quelques jours, de ſes exercices ordinaires, afin de lui faire part des hautes maximes de ſon profond ſavoir.

Dans le cours des entretiens qu'ils eurent ensemble, Dabchelim, qui possédoit le testament de Houschenk en sa mémoire, proposoit les articles; sur chacun, le bramine lui donnoit des explications, avec des enseignemens convenables au sujet dont il s'agissoit, & Dabchelim ne perdoit rien de tout ce qu'il lui disoit.

CHAPITRE PREMIER.

Qu'il ne faut pas écouter les discours des médisans.

LE premier enseignement du testament, dit Dabchelim au bramine, porte que celui qui se trouve honoré de la faveur d'un sultan, devient d'abord l'objet de l'envie, tant des peuples que des courtisans, & que ceux de ces derniers qui approchent le plus près de la personne du prince, emploient toutes les adresses & toutes les ruses imaginables pour détruire les autres dans son esprit par leurs médisances; ainsi, un monarque doit être continuellement sur ses gardes, afin de ne pas se laisser surprendre par leurs discours. C'est d'après ce principe, qu'un sage a dit: Ne

donnez pas accès auprès de vous aux médiſans, qui ne s'épargnent pas eux-mêmes en dardant leurs aiguillons les uns contre les autres. Ils témoignent de l'amitié en apparence ; dans le fond, ils n'ont d'autre intention que de tromper. Vénérable philoſophe & ſage bramine, j'eſpère que, pour me ſervir d'exemple & de modèle ſur ce ſujet, vous me ferez l'hiſtoire d'un favori ou d'un miniſtre que les diſcours empoiſonnés de l'envie auront privé de l'amitié de ſon maître.

Croyez-moi, puiſſant roi, répondit le bramine, il eſt conſtant que le fondement le plus ſolide d'une monarchie, eſt poſé ſur cette maxime : Que ſi un monarque prête une fois l'oreille aux diſcours pernicieux des courtiſans animés, par envie contre ceux qu'il a favoriſés de ſa confiance pour l'adminiſtration de ſes affaires, il n'aura pas long-temps pour eux la conſidération qu'il doit avoir, il les éloignera, ou même leur fera perdre la vie. Ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt que l'on ne détruit pas un miniſtre que l'état n'en ſouffre conſidérablement. J'ajouterai même, que toutes les fois qu'un mal-intentionné trouve le moyen de ſe mettre entre deux amis bien unis, il ne manque pas

de diſſoudre cette union par ſes artifices. Un fourbe de renard en donne un bel exemple dans l'amitié qui étoit entre un bœuf & un lion, qu'il détruiſit par une méchanceté ſignalée : en voici l'hiſtoire.

UN MARCHAND ET SES DEUX FILS,

CONTE.

AUTREFOIS un marchand qui avoit vu le monde, & qui avoit éprouvé également les bonnes & les mauvaiſes fortunes, avoit auſſi acquis en même-temps de la ſageſſe, de la prudence, de la bonne foi, de l'intelligence dans les affaires, & la connoiſſance d'une infinité de choſes. Il avoit voyagé en plusieurs états, où le négoce l'avoit appelé; & à force d'avoir paſſé de provinces en provinces, il étoit auſſi peu embarraſſé de ſe mettre en chemin pour aller à l'extrémité d'une quatrième partie de la terre, que s'il n'eût eu à faire qu'un voyage d'une ſemaine. Auſſi, par les peines & par les fatigues qu'il s'étoit données, il avoit amaſſé de grandes

richeſſes, tant en argent qu'en poſſeſſions & en beſtiaux.

Après une vie d'une aſſez longue durée, ſe voyant les cheveux blancs, foible, voûté & accablé d'incommodités, il connut fort bien que la mort approchoit, & que ſes infirmités lui marquoient ſuffiſamment qu'il devoit ſonger à partir de ce monde, & abandonner toutes ces choſes. Pour s'y diſpoſer, il appela deux fils qu'il avoit, & qu'il conſidéroit comme des rejetons par leſquels il devoit revivre. A l'âge qu'ils avoient l'un & l'autre, ils ne manquoient ni de courage, ni de lumières ſuffiſantes pour ſe conduire eux-mêmes. Comme ils ſe fioient néanmoins aux grands biens qui ne pouvoient leur échapper, & que par un emportement de jeuneſſe ils faiſoient de grandes dépenſes, & paſſoient leurs plus belles années dans la débauche & dans l'oiſiveté, le père, qui les aimoit tendrement, & vouloit tâcher de les mettre dans le bon chemin par ſes conſeils, leur dit : Mes enfans, vous n'avez pas éprouvé quelle eſt la peine d'acquérir des richeſſes ; c'eſt pourquoi vous êtes excuſables de n'en pas connoître la valeur, parce que, ſelon le proverbe, l'on ne connoît qu'après avoir goûté. Il eſt bon que vous

ſachiez que les richeſſes ſont le capital ſur lequel on doit fonder le bonheur de cette vie, & que c'eſt par elles que l'on ſe met au-deſſus du commun des hommes, qui peuvent être rangés en trois claſſes. Les uns recherchent les plaiſirs & la tranquillité de la vie, & n'ont d'autre but que de manger, de boire & de ſatisfaire leurs paſſions. Les ſeconds veulent s'élever au-deſſus des autres, & ce ſont ceux qui aſpirent après les charges & les dignités; ces deux ſortes de perſonnes ont beſoin de richeſſes pour vivre ſuivant leurs déſirs. Les troiſièmes s'appliquent ſeulement à mériter pour l'autre monde, & par cet endroit ils ſont préférables aux autres, & d'un ordre plus relevé. Ils ont néanmoins beſoin de richeſſes bien acquiſes, pour en faire de bonnes œuvres, & on ne peut les employer à un meilleur uſage. Ainſi, en quelqu'état que ce ſoit, les richeſſes ſont néceſſaires; mais il eſt impoſſible de les acquérir, ſans ſe donner beaucoup de peine; & ſi quelqu'un en obtient par d'autres voies, elles ſe diſſipent bientôt, parce qu'il n'en connoît pas la valeur, & n'a pas travaillé à les amaſſer. Un vent les lui a amenées, & un vent les emporte de même. Je vous dis tout ceci, afin de vous faire comprendre la néceſſité

néceſſité qu'il y a de vous retirer de la négligence à laquelle vous vous êtes abandonnés, & afin que vous vous donniez entièrement à l'épargne, & au ſoin de ménager & d'acquérir, en vous attachant au négoce, l'unique reſſource pour amaſſer des biens ſolides, comme vous ſavez que je m'y ſuis appliqué.

Quand le bon vieillard eut achevé de parler, ſon fils aîné prit la parole : Mon père, dit-il, vous nous prêchez d'amaſſer & d'acquérir du bien; mais vous me permettrez de vous repréſenter que vos conſeils ſont oppoſés à la réſignation & à la confiance que l'on doit avoir aux décrets éternels du ciel. En effet, il eſt conſtant que perſonne n'a de richeſſes, ni de quoi ſubſiſter, qu'autant qu'il plaît à Dieu. Quelque peine que l'on ſe donne, l'on n'en a pas plus pour cela, ni au-delà de ce qu'on en doit avoir. Qu'on ſe fatigue, ou que l'on demeure en repos, l'on n'a d'abondance ou de diſette qu'autant que le deſtin en a ordonné. Chacun a ſon deſtin de toute éternité, qui n'eſt ſujet à aucun changement, malgré tous les efforts & tous les ſoins du monde. J'ai voulu éviter mon deſtin, me diſoit une perſonne de bon ſens & de diſtinction; à la fin, ce-

pendant, je n'ai pas laiſſé d'en ſentir les effets; & quelque peine que je me ſois donnée pour arriver à mon but, jamais je n'ai pu y réuſſir. Ainſi, ſoit que nous travaillions mon frère & moi, & que nous embraſſions une profeſſion à gagner du bien, ou que nous paſſions notre vie à ne rien faire, jamais nous ne ferons changer le ſort qui nous eſt preſcrit. Ce qui arriva à deux princes, eſt un témoignage bien authentique de ce que j'avance. L'un acquit un tréſor, & l'autre perdit un royaume, ſur la confiance qu'il avoit que ce tréſor étoit en ſa poſſeſſion, quoique cela ne fût pas. Le père demanda comment cela étoit arrivé, & le fils en continuant, dit :

LE ROI ET LE DERVICHE,

CONTE.

DANS la ville d'Alep, aux confins de l'Arabie, régnoit un puiſſant roi qui avoit eſſuyé pluſieurs revers de fortune, & paſſé pour le moins autant de fâcheuſes nuits que d'heureux jours. Deux princes, ſes fils, enflés de la grandeur de leur naiſſance, des tréſors & de la couronne qu'ils attendoient, paſ-

ſoient les jours & les nuits dans la débauche, & au milieu des concerts de voix & d'inſtrumens, en ſe faiſant chanter différentes chanſons à boire, & une particulièrement, dont voici le ſens : « Garçon, fais rouler le verre que tu tiens à la main. Puiſque nous devons bientôt être privés de ce monde, que la voûte des cieux emploie ſi peu de momens à meſurer le cours de notre vie, & qu'à peine on a le temps d'ouvrir & de fermer l'œil pour s'appercevoir que l'on vit, ne ſois pas auſſi un moment ſans nous verſer à boire ; redouble, que nous n'ayons pas même le temps de cligner l'œil ». Et cette autre : « Garçon, apporte-nous de ce vin de couleur & d'odeur de roſe. Puiſque perſonne ne demeure éternellement en ce monde, réjouiſſons-nous au moins dans le moment que nous avons à vivre, & chantons à pleine gorge, comme le roſſignol ».

Quoique le roi leur père, ſage, prudent & d'une grande expérience, eût de grands tréſors en pierreries & en argent comptant, il craignit que les princes ſes fils ne diſſipaſſent mal-à-propos tant de richeſſes qu'il avoit amaſſées avec des peines incroyables : pour empêcher que cela n'arrivât, il fit enterrer

toutes ces richesses dans l'hermitage d'un derviche retiré près de la ville, qu'il honoroit de son estime, & qui d'ailleurs s'étoit acquis une grande vénération parmi le peuple qui le regardoit comme un saint personnage; il le fit si secrètement, que personne n'en eût connoissance. Il chargea même sur cela le derviche de sa dernière volonté, & lui dit : Lorsque la grandeur & les honneurs inconstans auront abandonné les princes mes fils, qu'ils seront pauvres, misérables, & réduits à la dernière nécessité, je vous recommande de leur donner avis de ce trésor, & pas plutôt. Peut-être qu'après avoir bien souffert, ils sortiront de leur assoupissement, songeront à leurs affaires, & s'abstiendront des dépenses frivoles qui les auront jetés dans cette misère. Le derviche promit de s'acquitter fidellement & ponctuellement de sa dernière volonté.

Pour mieux cacher ce qu'il venoit de faire, le roi fit construire une espèce de tour forte dans son palais, &, en feignant qu'il y avoit enfermé toutes ses richesses, il dit aux princes qu'ils y trouveroient tout ce qu'il avoit de plus précieux ; Si par la révolution du temps inconstant, ajouta-t-il, vous vous trouviez dans l'indigence, ouvrez ce trésor,

il y a de quoi rétablir le mauvais état de vos affaires.

Peu de temps après, ſelon le cours de la nature, par laquelle tout homme eſt mortel, le roi & le derviche moururent en peu de jours l'un après l'autre, & le tréſor demeura dans l'hermitage, ſans que perſonne en pût donner la moindre nouvelle. Le roi mort, les deux frères ſe firent une guerre cruelle & ſanglante pour la ſucceſſion du royaume & pour la poſſeſſion du tréſor; l'aîné, enfin, de qui le parti étoit plus puiſſant, demeura vainqueur & poſſeſſeur abſolu de l'un & de l'autre, à ce qu'il croyoit, & laiſſa ſon frère dans un état à ne pouvoir ſe relever.

Ce dernier, qui ſe vit déchu de ſes eſpérances, & même privé de ce qui lui appartenoit par droit d'héritage, dit en lui-même: Puiſque du ſuprême degré de bonheur où je me ſuis vu, me voici tombé dans le dernier degré de misère, que le ciel trompeur & la fortune outrageante ont fait éclater leur haine contre moi, que gagnerois-je autre choſe qu'un fâcheux repentir, ſi j'entreprenois une autre fois de monter au même degré de félicité? Je n'en aurois que du chagrin & de l'affliction, & la ſeconde tentative ne ſeroit pas plus heureuſe que la pre-

mière. Il faut donc abandonner ſe monde, puiſqu'il eſt paſſager, autant pour les jeunes gens que pour les vieillards. Je veux chercher un autre royaume plus eſtimable que celui qui vient de m'être ravi, & m'ouvrir une porte plus heureuſe que celle qui vient de m'être fermée. Puiſque la ſouveraineté à laquelle je croyois déja être arrivé m'eſt échappée, le parti le plus avantageux que je puiſſe prendre, eſt d'embraſſer la vie de retraite & de réſignation à Dieu, & de m'engager dans la profeſſion de derviche, que l'on peut appeler avec juſtice un empire qui n'eſt pas ſujet à révolution. Le derviche qui a pris le tréſor de la ſolitude en partage, eſt derviche de nom; mais, dans la vérité, il eſt maître de tout le monde.

Cette réſolution priſe, le prince ſortit de la ville, & en marchant, ſans avoir encore déterminé de quel côté il tourneroit ſes pas pour l'exécution de ſon deſſein: Un tel derviche, ſe dit-il à ſoi-même, étoit grand ami du roi mon père, qui avoit beaucoup de vénération pour lui, je ne puis mieux faire que d'aller à ſon hermitage comme à un aſyle de ſûreté. J'eſpère que ce ſera une bénédiction pour moi de demeurer dans un lieu où il reſpire, & dont il foule la terre

ſous ſes pieds, pour ſe perfectionner dans le culte de Dieu, & arriver à la poſſeſſion du royaume d'un parfait abandonnement de toutes choſes. Il arriva à l'hermitage; mais il n'y trouva perſonne. On lui dit que le derviche avoit paſſé de cette vie à l'autre monde, & que depuis ſa mort perſonne ne s'étoit préſenté pour prendre ſa place. Cela l'affligea ſenſiblement, & lui fit faire encore pluſieurs réflexions ſur le malheureux état ſa deſtinée. Il prit néanmoins confiance ſur les grâces qu'il eſpéroit d'obtenir par l'entremiſe de ce ſaint homme, & après s'être déterminé à s'établir dans l'hermitage, il y reſta.

Au bout de quelques jours, comme le prince examinoit toutes les dépendances de l'hermitage, il apperçut un tuyau qui ſervoit à conduire de l'eau de pluie dans une cîterne, & même une ouverture pour en puiſer l'eau. Il eſſaya d'en tirer, & il ne s'y en trouva pas. Il s'étoit pourvu d'eau d'ailleurs juſqu'alors : mais l'avantage d'en trouver chez lui, le fit réſoudre à mettre la cîterne en état de s'en ſervir. Il y deſcendit, & en l'examinant, outre qu'il apperçut que le tuyau étoit bouché, il remarqua auſſi un endroit où il paroiſſoit que l'on avoit remué la terre

il n'y avoit pas long-temps. Il voulut voir ce que c'étoit, & en peu de temps, il découvrit l'entrée du trésor que le roi son père avoit fait cacher. Il l'ouvrit, & lorsqu'il eut vu les pierreries, l'or & l'argent dont il étoit rempli, il se prosterna & remercia Dieu de sa bonté, & de la faveur dont il le combloit. En le consultant sur cette aventure : Voilà, dit-il, des richesses immenses & prodigieuses ; mais je serois indigne de ma bonne fortune, si je passois les bornes de la modération par une joie trop éclatante de cette découverte. Il ne faut pas que cela me porte à rien faire d'opposé à la vie retirée que j'ai embrassée, ni à m'écarter des routes de la médiocrité, pour m'exposer à tout perdre. Je veux attendre & voir ce que le temps fera naître de favorable, pour en pouvoir faire un usage légitime.

Le roi son frère occupoit cependant le trône, & jouissoit du pouvoir absolu ; mais il n'avoit ni expérience, ni habileté pour maintenir ses troupes dans la discipline : il se fia sur le trésor qu'il prétendoit que son père avoit caché dans le palais, & dépensa le peu qu'il avoit sans ménagement. Avec cela il étoit si prévenu de sa puissance, qu'il tenoit beaucoup au-dessous de sa grandeur,

de penſer ſeulement que ſes voiſins oſaſſent l'attaquer. Il négligeoit même de s'informer de ce que le prince ſon frère étoit devenu.

Il étoit dans cette tranquillité apparente, lorſque tout-à-coup un puiſſant ennemi prit les armes contre lui, réſolu de le chaſſer de ſes états, & de s'en emparer. A cette nouvelle, ſachant que le peu de finances qu'il avoit trouvé à ſon avènement à la couronne étoit épuiſé, & que ſes troupes n'avoient ni armes ni équipage, il eut recours à la tour où ſon père avoit caché ſes tréſors. Le beſoin de s'en ſervir étoit preſſant pour ſe maintenir dans ſon royaume, fondé ſur la maxime qui dit, que les rois ne ſont rois que par leurs troupes, & que l'on n'a de troupes qu'à proportion que l'on a de l'argent. Il chercha le tréſor avec grand empreſſement; mais il ne trouva rien, & tous ſes ſoins ne ſervirent qu'à lui cauſer l'affliction la plus ſenſible que l'on puiſſe imaginer, puiſque la douleur de ne pas trouver ce qu'il cherchoit, dans le beſoin qu'il en avoit, augmentoit d'autant plus qu'il ſe donnoit de peine à le chercher inutilement.

Privé de la reſſource qu'il croyoit lui reſter, il ramaſſa autant de troupes qu'il lui fut poſſible, & marcha à leur tête au-de-

vant de l'ennemi; il le rencontra, & accepta la bataille qui lui fut présentée. Il combattit en personne avec valeur, pour donner exemple à ses soldats; mais au plus fort de la mêlée, il reçut un coup de flèche, dont il mourut. De l'autre côté, le roi ennemi reçut un coup de sabre qui lui abattit la tête. Par cette perte mutuelle, les deux armées demeurées sans roi & sans chef, furent dans une grande confusion, & peu s'en fallut qu'elles ne s'entre-détruisissent l'une & l'autre, tant elles étoient animées à venger une mort qui leur étoit réciproquement si funeste. Après beaucoup de sang répandu, les généraux de l'une & de l'autre armée s'abouchèrent enfin, & consultèrent sur les moyens de rendre les deux nations amies. Ils convinrent qu'il falloit choisir pour roi des deux nations, un sujet qui fût d'une maison royale, & en chercher un avec cette qualité, capable d'ailleurs de soutenir dignement le poids du pouvoir souverain. Après plusieurs délibérations, ils fixèrent leur choix sur la personne du prince retiré dans l'hermitage, prévenus qu'après avoir pris la résolution d'abandonner le monde, il les gouverneroit avec toute la justice & l'équité possible.

En conséquence de cette élection, les plus distingués des deux états, députés pour lui offrir la couronne dont il avoit été jugé digne, se rendirent à l'hermitage, & après lui avoir rendu leurs respects, ils lui firent part du vœu des deux nations. Le prince ne put se dispenser d'accepter l'honneur qu'on lui faisoit, & les députés l'ayant tiré de l'hermitage, le mirent sur le trône. Ainsi, après s'être abandonné à la volonté de Dieu, il se vit en possession, non-seulement du trésor du roi son père, mais même de deux puissans états.

Cet exemple, ajouta le fils du marchand, fait voir que tous les soins & toutes les peines que l'on se donne ne produisent aucune avance pour arriver à l'état où l'on est appelé, & que le plus grand secret est de demeurer là-dessus dans une parfaite résignation sur ce que Dieu en a ordonné. C'est Dieu qui se charge du soin de tout le monde, & particulièrement de ceux qui se donnent à lui, qu'il protège par-dessus les autres. Rien n'est plus avantageux que cette résignation. En effet, est-il rien de plus aimable que de renoncer à soi-même? C'est aussi le seul parti que j'ai résolu de suivre.

Mon fils, répliqua le père à ce discours,

quoiqu'il y ait de la vérité dans ce que vous venez de me dire; rien néanmoins ne se fait en ce monde que par un concours de causes, & Dieu gouverne toutes choses de manière que les plantes & les arbres, par exemple, ne produisent rien qu'à force d'une bonne culture. C'est pour cela qu'un laboureur qui avoit l'expérience de plusieurs années, disoit à son fils, que le bonheur du labourage consistoit à bien employer la charrue. La véritable résignation que vous devez embrasser, est de n'entreprendre aucune chose, qu'en vous servant des moyens par lesquels vous pouvez les obtenir, & posséder en même-temps ce que Dieu vous accorde. C'est ce qui a fait dire à des personnes d'une grande sagesse, qu'il faut agir pour ne pas croupir dans l'oisiveté, & rapporter à Dieu tout ce que l'on acquiert par le travail; qu'autrement l'on seroit coupable d'une négligence criminelle. Un poëte nous avertit de notre devoir, quand il dit:

La resignation ne doit pas vous jeter dans l'inaction.

Ecoutez aussi ce qu'un ami de Dieu dit sur le même sujet: Travaillez & mettez votre confiance au Tout-Puissant, & en vous résignant à sa volonté, ne laissez pas de tra-

vailler. Sans doute que vous n'avez pas entendu parler de l'hiſtoire d'un derviche, qui après avoir vu ce qui étoit arrivé entre un faucon & une petite corneille, ſe mit en fantaiſie d'abandonner toute ſorte de travail, même celui qui étoit néceſſaire pour ſa ſubſiſtance. Mais cela lui attira une rude réprimande de la part de celui qui a fait toutes choſes. Le père qui vit que ſes enfans lui prêtoient attention, leur récita le conte ſuivant :

LE DERVICHE ET LA PETITE CORNEILLE,

CONTE.

Un derviche traverſoit un jour une forêt, & faiſoit de profondes réflexions ſur les marques viſibles & continuelles de la bonté, de la miſéricorde & de la Toute-Puiſſance de Dieu. Il étoit en cette méditation, lorſqu'il vit un faucon voler & ſe poſer ſur un arbre avec un morceau de viande au bec, qu'il dépoſa dans un nid en le couvrant de ſes aîles, & en criant d'une manière qui mar-

quoit qu'il faiſoit une action de piété & de compaſſion. Surpris de cet objet, il s'arrêta pour découvrir ce que c'étoit : il vit qu'il y avoit dans ce nid une petite corneille ſans plumes & ſans aîles, abandonnée de père & de mère, que le faucon nourriſſoit de cette viande par morceaux, à proportion de la capacité de ſon goſier.

A cette merveille : Que la bonté & la miſéricorde de Dieu ſont admirables, s'écria le derviche, de ne pas permettre qu'une petite corneille orpheline, & incapable de ſortir de ſon nid, manque de nourriture ; & par ſa providence, un faucon qui a les griffes fortes & le bec perçant, prend ſoin d'un petit oiſeau d'une eſpèce toute différente de la ſienne, & fait plus pour lui, que ne feroient peut-être le père & la mère de cette corneille ! La ſurface de la terre eſt une table commune que Dieu a préparée à toutes ſes créatures, elles y ſont également invitées. Sa libéralité s'étend même à pourvoir le griffon d'alimens ſur le Caucaſe. Abſorbé dans une profonde avarice, j'emploie cependant tous mes ſoins à chercher ma vie, & à me pourvoir d'un morceau de pain. C'en eſt fait, je veux dorénavant me délivrer de tout cet embarras, & effacer abſolument

de mon cœur la passion d'acquérir, dans laquelle je suis malheureusement plongé: je laisserai même toute sorte de travail qui peut y avoir rapport, puisque Dieu est la source de tout bien.

La résolution du derviche, toute inconsidérée qu'elle étoit, fut si ferme, qu'il commença dès-lors à l'exécuter. Il se retira dans un lieu à l'écart; & là, sans faire aucune démarche pour sa subsistance, il se remit entièrement à la providence de celui qui prend soin généralement de toutes choses. Pour se confirmer davantage dans cette résignation: N'attache pas ton cœur, se disoit-il, aux causes secondes, repose-toi sur la première de toutes. Il demeura trois jours & trois nuits dans une inaction parfaite, sans boire & sans manger, en attendant en sa faveur un miracle semblable à celui de la petite corneille. A la fin, il fut attaqué d'une foiblesse si grande, qu'il n'étoit plus en état de faire même ses exercices de dévotion. Pour le tirer de son erreur, Dieu lui fit entendre une voix qui lui dit: Toi qui me sers, sache que j'ai créé la machine de l'univers telle qu'elle est, à la charge & condition que les causes secondes agiroient, & que les hommes travailleroient pour se nour-

rir. Je pourrois, par ma puiſſance, contribuer immédiatement à ta nourriture, ſans aucun ſoin de ta part; mais par un décret de ma ſageſſe, les beſoins des créatures ſont ſujets aux cauſes ſecondes, & c'eſt par elles qu'elles ſubſiſtent, & maintiennent. Prétends-tu, par ta réſignation, t'oppoſer à ma ſageſſe & à ma providence?

Mon fils, pourſuivit le père, apprenez de cet exemple, que les cauſes ſecondes doivent avoir leur cours, & par conſéquent qu'il eſt néceſſaire d'agir & de travailler. Poſons encore comme une vérité, ſelon votre prétention, que l'on obtient tout en ſe remettant à la volonté de Dieu & à ſa providence; cela n'empêchera pas qu'il ne ſoit toujours vrai de dire, que les avantages du travail ſont plus eſtimables, & beaucoup au-deſſus des avantages de votre prétendue réſignation. En effet, la réſignation ne peut tout au plus être avantageuſe qu'à celui qui ſe réſigne. Mais les avantages du travail ne ſont pas ſeulement pour celui qui agit, ils ſe communiquent encore au-dehors, & cette communication eſt ce qui détermine le bien. C'eſt, comme vous devez le ſavoir, ce qui a auſſi donné lieu à la maxime qui dit, que le meilleur des hommes eſt celui qui fait

du bien aux hommes. C'eſt un crime à celui qui eſt capable de faire du bien, de demeurer dans l'oiſiveté, & de s'attendre qu'un autre lui en faſſe. Imitez le faucon, & pourſuivez la proie comme lui; c'eſt-à-dire, travaillez pour nourrir vos enfans, & gardez-vous bien de ſuivre l'exemple de la petite corneille, qui n'eſt pas encore en état de chercher ſa nourriture.

Le fils aîné, qui n'avoit rien à repartir au raiſonnement ſi convainquant du bon vieillard, ſe tut, en laiſſant la parole à ſon cadet. Mon père, dit le cadet, je vois fort bien que nous ne devons pas prendre le parti de nous abandonner à la providence, de la manière que mon frère l'entendoit. Mais après que nous aurons fait nos efforts pour acquérir, & que Dieu par ſa libéralité parfaite, nous aura donné du bien & des richeſſes, qu'en ferons-nous pour les conſerver? Nous attendons vos ſages conſeils là-deſſus.

Mon fils, répondit le père, votre demande eſt juſte. Il eſt aiſé d'amaſſer des richeſſes, il eſt vrai, la difficulté eſt de les garder & d'en faire un bon uſage. A meſure qu'on les acquiert, l'on doit obſerver deux choſes. La première, de les mettre en un lieu de

sûreté, afin qu'elles ne ſe perdent pas, & qu'elles ne ſoient pas expoſées à être enlevées par les voleurs; parce qu'une infinité de gens aiment les richeſſes, & que ceux qui les poſsèdent ont des ennemis ſans nombre. La ſeconde, de ne les pas prodiguer, & de s'en ſervir à propos. Au lieu de ſe contenter du revenu, ſi l'on dépenſe ſur le fonds, l'on ne ſe trouve en peu de temps que du vent dans les mains. Le lit d'une rivière où l'eau ne coule pas demeure bientôt à ſec; & ſi l'on ôte toujours d'une montagne ſans rien mettre à la place, l'on en trouve le pied en peu de temps. Il en eſt de même de celui qui, ſans aucun revenu, tire toujours de ſa bourſe & ſe plaît à faire de la dépenſe, il tombe infailliblement dans le beſoin, & on le voit périr ſans reſſource. C'eſt ce qui arriva à une ſouris qui ſe tua elle-même de déplaiſir, & dont Lokman (1) nous a

---

(1) Les orientaux ſont de différens avis au ſujet de Lokman. Les uns croyent qu'il étoit neveu de Job du côté de ſa ſœur, d'autres petit-neveu d'Abraham, & quelques-uns qu'il naquit ſous le règne de David, qu'il vivoit encore ſous le prophète Jonas, & que le cours de ſa vie dura près de 300 ans; que ſa condition étoit ſervile, & qu'il étoit tailleur, charpentier ou berger: mais tous conviennent qu'il étoit habaſ-

conservé l'histoire. Le père fut interrompu en cet endroit par le fils, qui le pria de ne pas le priver du récit de cette aventure, qu'il raconta de la manière qui suit :

---

chi, c'est-à-dire, abissin, natif d'Ethiopie ou de Nubie, de la race de ces esclaves noirs, à grosses lèvres, que l'on vendoit en ce pays, de sorte que Lokman se trouva porté & vendu par les israëlites, sous les règnes de David & de Salomon. Son maître trouva en lui tant de vertu & de sagesse, qu'il lui donna la liberté.

Il y a beaucoup de vraisemblance que Lokman est le même qu'Esope, qui en grec signifie éthiopien. En effet, on trouve dans la vie, les paraboles, proverbes & apologues de Lokman, les mêmes traits que nous lisons dans les fables d'Esope; de sorte que l'on ne sait pas précisément si les arabes les ont emruntés des grecs, ou si les grecs les ont pris des arabes. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette manière d'instruire par des fables, est plus conforme au génie des orientaux qu'à celui des autres peuples, & que la plupart des fables de ce recueil, ont leur source dans les œuvres de Lokman, si recommandable par la supériorité de son génie, que Mahomet, dans le 31e chapitre de l'alcoran, fait parler Dieu en ces termes : *Nous avons donné la sagesse à Lokman.*

LA SOURIS PRODIGUE,

FABLE.

UN jour, après une moiſſon abondante, un laboureur, qui ſongeoit à l'avenir, enferma une grande quantité de bled dans un magaſin, réſolu de ne l'ouvrir que dans un temps de diſette, & il cacha la clef dans un lieu que perſonne que lui ne ſavoit.

Le haſard voulut qu'une ſouris affamée, qui avoit pris ſon trou près du magaſin, ſe mit à ronger le bois, & fit tant avec ſes petites dents aigues, qu'elle s'apperçut que du bled tomboit dans ſon trou, par l'ouverture qu'elle avoit faite. Elle ſe réjouit de ſon bonheur, & le regarda comme un don du ciel. Mais la découverte de ce magaſin la rendoit ſi fière, qu'en ce moment elle ne s'eſtima pas moins que Caroun & Pharaon, qui furent autrefois ſi puiſſans, l'un par ſes richeſſes immenſes, & l'autre par des tréſors qui répondoient à ſa grandeur. Les ſouris du voiſinage, au bruit de ſa fortune, qui ſe répandit en peu de temps, vinrent en diligence & en foule lui faire la cour, & lui

offrir leur amitié par l'efpérance de profiter de la fienne, femblables aux mouches qui s'affemblent autour du miel. Elles lui firent mille révérences à leur manière, & mille complimens, en lui témoignant la joie qu'elles avoient de fon bonheur, avec des louanges flatteufes, & des vœux pour fa profpérité.

La fouris, enivrée de fa félicité, ne fe contenta pas de parler de fa découverte à fes compagnes, comme une infenfée; elle fit encore la libérale, dans la croyance que le magafin ne défempliroit jamais, & que le bled couleroit inceffamment par le trou comme du fable, & elle leur fit large table. Elle ne difoit pas : C'eft affez pour aujourd'hui, gardons quelque chofe pour demain. Elle ne penfoit qu'au temps préfent, & l'avenir ne lui faifoit aucune peine. Au contraire, elle chantoit hautement, & le fens de fa chanfon étoit : Garçon, verfe-nous à boire aujourd'hui ; perfonne n'a vu le jour de demain.

Pendant que la fouris & fes amies fe régaloient ainfi avec profufion, une famine extraordinaire furvint dans le pays, qui mit tout le monde dans la dernière difette de vivres. Les cris du peuple, qui fouffroit, mon-

toient jusqu'aux cieux, & l'on n'entendoit partout que des gens qui offroient de se donner pour du pain, & personne ne se présentoit pour accepter l'offre. D'autres mettoient tout leur bien en vente, pour en avoir un morceau, & ils ne trouvoient pas d'acheteur. La misère enfin étoit si grande, que tout étoit en désordre & en confusion, pendant que la souris faisoit bonne chère, sans se mettre en peine si le bled lui manqueroit, ou s'il y avoit famine.

Au bout de quelques jours, le laboureur, pressé par le mal qui devenoit plus grand, alla visiter son magasin. A l'ouverture, il fut fort étonné d'y trouver une diminution considérable, & il en fut d'autant plus affligé, qu'il en attribua la cause à sa négligence, & que la perte lui en étoit alors très-sensible. Il connut bientôt d'où le dommage étoit venu, & pour y remédier sans attendre davantage, il fit transporter le bled dans un lieu où il étoit sûr qu'il ne s'en perdroit pas un grain.

Dans le temps que cela se passoit, la souris, qui faisoit la maîtresse & la distributrice du bled, étoit plongée dans un profond sommeil, & les autres souris étoient tellement occupées à sauter & à danser, que le bruit & le tintamare qu'elles faisoient leur ôta la connois-

fance des allées & des venues des gens du laboureur occupés à vuider le magafin. Une des plus avifées s'apperçut néanmoins de quelque chofe; curieufe de favoir ce que c'étoit, elle regarda par un coin de l'ouverture du magafin, elle vit qu'il étoit vuide. Elle courut avec précipitation annoncer cette trifte nouvelle à fes compagnes, après quoi elle fut la première à difparoître; & les autres ne demeurèrent pas après elle. Chacune prit fon parti, & elles laifsèrent là leur bienfaitrice toute feule.

Voilà ce que la plupart des amis font ordinairement: ils fe rangent auprès de vous, attirés par votre table; ils vous abandonnent dès que vos biens diminuent. Ils établiffent leur bonheur fur le vôtre, & vous n'êtes pas plutôt dans la difgrace, qu'ils s'éloignent de vous avec la dernière lâcheté; lâcheté que fouvent ils pouffent encore plus loin. Dans le temps même que vous les comblez de bienfaits, ils vous fouhaitent du mal dans la vue de leur intérêt. N'attendez pas que ces amis diffimulés vous abandonnent, foyez le premier à vous éloigner d'eux.

Après un fommeil d'une longue durée, la fouris s'éveilla, & ne vit plus d'amies auprès d'elle. Epouvantée de cette folitude, elle

regarde à droite, à gauche, elle court de tous côtés; pas une ne paroît. Alors le cœur outré de douleur; J'avois, dit-elle, des amies, que ſont-elles devenues? quel malheur peut les avoir obligées de m'abandonner? Elle ſort de ſon trou pour en avoir des nouvelles; au lieu d'en entendre parler, elle vit que la famine étoit ſi grande, que tout le monde crioit généralement après du pain. Elle revient en diligence pour mettre en reſerve quelque choſe du bled qu'elle croyoit être encore en ſa diſpoſition: mais elle n'en trouva pas un grain. Elle entre dans le magaſin par le trou qu'elle avoit fait; elle furète par tous les coins, & ne trouve rien abſolument. En ce moment, abandonnée à la confuſion & à la douleur, elle ſe livra à un déſeſpoir furieux, & ſe heurta la tête tant de fois contre tout ce qu'elle rencontra, qu'elle ſe fit ſortir la cervelle, & expira.

Mes enfans, ajouta le père, le fruit que vous devez tirer de cette fable, c'eſt d'apprendre que la dépenſe doit toujours être proportionnée au revenu, de manière qu'elle ne l'excède point, & qu'il ne faut jamais toucher au fonds, qui doit demeurer en ſon entier. Je vous recommande d'obſerver mes conſeils, & de ménager ſi bien ce que je vous

vous laiſſe, que vous n'ayez pas ſujet de vous repentir de ne l'avoir pas fait.

Le ſecond fils, très-ſatisfait de tant de bons enſeignemens, fit encore cette demande à ſon père : Je ſuppoſe, dit-il, qu'un homme ait fait un fonds raiſonnable, & qu'il ait pourvu ſuffiſamment à ſa sûreté, je vous ſupplie de me dire de quels moyens convenables il doit ſe ſervir pour en dépenſer le revenu à propos ?

Mon fils, répondit le père, la médiocrité eſt louable en toutes choſes, & particulièrement dans ce qui regarde l'économie. Un père de famille, après avoir reçu la rente de ſes biens, ou retiré le profit de l'argent qu'il a en fonds, doit obſerver deux choſes. La première, de ne faire aucune dépenſe inutile, parce qu'à la fin elle ne cauſe que du repentir & du chagrin. De plus, comme la dépenſe inutile ſe fait ordinairement pour les plaiſirs, rien ne marque davantage le peu de conduite, le peu de religion, & la foibleſſe indigne d'un homme, que de ſuccomber aux tentations du démon, en s'y abandonnant. Il ſeroit, ce me ſemble, plus tolérable, d'être avare, avec de grandes richeſſes, que de tomber dans un excès ſi condamnable. Il eſt bon de remarquer encore une choſe à ce ſu-

jet. Quoique rien ne ſoit ſi beau & ſi généreux que de donner, même avec profuſion, il faut le pratiquer néanmoins avec égalité & meſure.

La ſeconde choſe à obſerver, c'eſt de s'abſtenir de toute ſorte d'avarice. L'avare eſt un objet de malédiction, également par rapport au monde, & par rapport à la religion, & l'ennemi général de tous les pauvres, qui doivent être un objet de compaſſion pour tous ceux qui ſont en état de leur faire du bien. A quoi ſert à un avare d'avoir tant de tréſors, dont il ne fait pas bon uſage? D'une manière ou d'une autre, ils ſe conſument à la fin, & ſe diſſipent miſérablement. Conſidérez avec moi, un grand réſervoir de maçonnerie, qui reçoit de l'eau en quantité, & qui n'a qu'une petite décharge pour la laiſſer écouler. Il ſe remplit, & l'eau non-ſeulement ſe déborde, elle mine même la maçonnerie, & s'écoule de manière qu'il n'en reſte plus. Il en arrive de même des richeſſes de l'avare, lorſque ſes coffres ſont pleins, ou il s'en voit privé dès ſon vivant, par quelque malheur imprévu, ou elles tombent en partage à des héritiers qui les prodiguent, & qui ne parlent jamais de lui qu'en déteſtant ſa mé-

moire, ou qu'en faiſant des railleries de ſa ſimplicité.

Après avoir bien écouté les ſages remontrances du bon vieillard, les deux fils, pour en profiter, choiſirent chacun une profeſſion. Sans parler du cadet, qui ſe contenta d'une vie plus tranquille, l'aîné ſe tourna du côté du négoce, & voyagea dans les pays éloignés. Pour le tranſport de ſes marchandiſes, il ſe pourvut de deux bœufs les plus gros & les plus capables de lui rendre le ſervice dont il avoit beſoin, & nomma l'un Choutourbeh, c'eſt-à-dire, *reſſemblant au chameau*, & l'autre Mehterbeh, c'eſt-à-dire, *le grand* ou *le puiſſant* par excellence. Il les panſoit lui-même, il les nourriſſoit graſſement, & il en prenoit autant de ſoin que de ſa perſonne. Mais à force de faire des voyages continuels, de marcher jour & nuit chargés de peſans fardeaux, & de traverſer des déſerts affreux, ils perdirent peu à peu leur embonpoint, & devinrent maigres & fort foibles. En cet état, ils ſe trouvèrent un jour dans un chemin ſi fâcheux & ſi rompu, que Choutourbeh, fatigué & abattu, y demeura ſans pouvoir s'en tirer.

Le marchand, extrêmement affligé de cette diſgrace, employa tout le monde de la ca-

ravane qu'il put aſſembler, pour tirer de-là Choutourbeh, & il en vint à bout. Mais comme il n'étoit pas en état de marcher, il le laiſſa avec un valet pour avoir ſoin de lui, & le ramener dès qu'il ſeroit un peu remis de ſa laſſitude. La frayeur ſaiſit le valet quand il ſe vit ſeul au milieu d'un déſert, il en fut ſi peu le maître, qu'il abandonna Choutourbeh, & fit accroire au marchand, lorſqu'il eut rejoint la caravane, que le pauvre animal étoit mort.

Au premier gîte où la caravane s'arrêta, Mehterbeh, accablé de fatigues & de laſſitude, & affligé de ſe voir ſéparé de Choutourbeh, fut tellement preſſé de ſes maux & de chagrin, qu'il en mourut. Choutourbeh, au contraire, dans le déſert où il avoit été abandonné, ſe trouva dans d'excellens pâturages diverſifiés de ruiſſeaux, & il reprit ſes forces en peu de jours. Il s'y trouva même ſi agréablement, qu'il réſolut de n'en point partir, & d'y faire ſa réſidence. Comme il ſe nourriſſoit parfaitement bien, & qu'il vivoit ſans ſoin, ſans embarras & ſans aucune fatigue, dans la plus grande liberté du monde, il devint gras & robuſte au dernier point, & un jour il ſe mit à beugler

d'une telle force, que tous les environs en retentirent.

Dans la même campagne, il y avoit un lion d'une force & d'une fierté non commune, qui avoit ſous ſon obéiſſance une grande multitude d'autres lions, & de bêtes ſauvages, dont il étoit reconnu pour roi. Comme il étoit jeune, qu'il commandoit d'un ton abſolu, & qu'il ſe voyoit une cour nombreuſe, grand équipage, & des ſujets ſoumis à ſes volontés, il s'étoit perſuadé que rien dans l'univers ne lui étoit comparable en grandeur ni en puiſſance. En effet, ſa réputation étoit ſi répandue, que les tigres les plus féroces & les éléphans les plus effroyables le redoutoient dans tous les environs. Il s'étoit rencontré ſouvent avec ces animaux dans les combats; mais il n'avoit jamais vu de bœufs, ni entendu leur beuglement, de ſorte qu'il fut dans une grande frayeur, lorſqu'il entendit beugler Choutourbeh. Ce qui lui fit le plus de peine, ce fut la crainte qu'il eut que les lions & ſes autres ſujets ne s'apperçuſſent de ſa foibleſſe. Il fit tout ce qu'il put pour la diſſimuler; mais comme elle l'obligeoit de ſe priver de la chaſſe qu'il avoit coutume de faire aux bêtes ſauvages, qui ne relevoient

pas de lui, & de tout autre divertiſſement; un renard s'apperçut qu'il n'avoit pas l'eſprit dans ſon aſſiette ordinaire. Il en avoit deux auprès de lui fort aſſidus à lui faire la cour, l'un nommé Kelileh, c'eſt-à-dire, *couronné*, ou digne *d'une couronne*, & l'autre Demneh, c'eſt-à-dire, *envieux*.

Ces deux renards avoient l'éloquence & la ruſe en partage, conformément à leur naturel. Demneh, néanmoins, plein d'ambition, étoit plus propre à l'intrigue, & avoit plus de ſavoir faire. Auſſi, comme il avoit plus de pénétration, il fut le premier à s'appercevoir de la frayeur du lion. Il s'en expliqua à Kelileh : Mon frère, dit-il, (la grande amitié qui étoit entr'eux, faiſoit qu'ils ſe traitoient de frères) que dites-vous du roi ? Ne vous appercevez-vous pas qu'il abandonne toutes ſortes de divertiſſemens depuis quelques jours ; qu'il demeure dans une même place, & garde un profond ſilence ? Il n'a plus même cette ſérénité qui éclatoit ſur ſon viſage. C'eſt la marque d'une triſteſſe intérieure qui le ronge.

Bon dieu, Demneh, répondit Kelileh : quelle hardieſſe avez-vous de me tenir ce diſcours ? Que vous importe de prendre garde à ce que le roi fait ou ne fait pas ? Dieu bé-

nisse ceux qui, comme nous, sont persuadés de sa grandeur, qui savent l'étendue de sa puissance, & ne s'écartent ni de leur devoir, ni du respect qu'ils lui doivent. Nous jouissons du bonheur d'être les esclaves du trône de sa majesté, & c'est par sa libéralité que nous subsistons vous & moi. Demeurons-en dans ces termes, & éloignons de nous la curiosité de pénétrer dans les actions & dans les secrets des rois. Il n'appartient pas à nous de nous donner cette liberté. Contentons-nous d'être du nombre de ceux qui composent la cour de ce sultan. Son estime doit nous tenir lieu de toute chose auprès de lui. Il est trop dangereux de se mêler d'approfondir les secrets des souverains, & ce seroit une entreprise qui pourroit conduire à la fin tragique d'un singe, qui voulut se mêler de l'art d'un menuisier. Demneh interrompit Kelileh en cet endroit, pour le prier de lui raconter cette fable, & Kelileh ne refusa pas de lui donner cette satisfaction.

LE SINGE ET LE MENUISIER,

FABLE.

Un menuisier étoit assis sur une pièce de bois qu'il scioit, & pour manier la scie avec plus de facilité, il avoit deux coins qu'il mettoit dans la fente alternativement, à mesure qu'il avançoit son ouvrage, & un singe le regardoit faire avec attention. Par hasard le menuisier quitta son travail, & alla à quelqu'affaire. Le singe, pendant son absence, monta sur la pièce de bois, & s'assit de manière que sa queue pendoit au travers de la fente. Quand il eut ôté le coin qui écartoit les deux côtés sciés, sans mettre l'autre auparavant, les deux côtés se resserrèrent si fortement, que sa queue en fut meurtrie & écrasée. Il fit de grands cris, & en se lamentant dans le fort de sa douleur : En ce monde, dit-il, il faut que chacun fasse son ouvrage, on ne fait que gâter celui d'un autre, en se mêlant de le faire; mon métier est de manger des fruits, de quoi me suis-je mêlé de

vouloir ſcier ? il en pend autant à ceux qui voudront m'imiter. Dans le temps qu'il ſe faiſoit cette correction à lui-même, le menuiſier ſurvint, & vit le ſinge en ce pitoyable état : Voilà, dit-il, ce qui arrive à qui ſe mêle d'un métier dont il n'a pas fait apprentiſſage. Et au lieu de le délivrer, il le battit ſi rudement, que les coups qu'il reçut, joints au mal qu'il ſouffroit déjà, le firent mourir.

Je vous apporte cette fable pour exemple, ajouta Kelileh, afin de vous faire mieux connoître que chacun doit ſe mêler de ce qui le regarde, & que l'on ne doit pas ſortir de la circonférence du cercle où l'on ſe trouve enfermé. Le proverbe dit auſſi fort à propos là-deſſus, que chaque entrepriſe demande un homme en particulier. Ainſi, cher Demneh, ne vous chargez pas d'une fonction qui ne vous convient pas.

Il ne faut pas, repartit Demneh, avoir la prévention où je vois que vous êtes, que l'on doit être à la cour des rois, ſimplement pour boire, pour manger & s'empêcher de mourir de faim. Quelque prévention que l'on prenne, on rend toujours le tribut à ſa deſtinée, de quelque manière que ce ſoit, L'eſtomac ne demeure

jamais vide pour peu que l'on mange, & une ſeule ſorte de viande le remplit. Il faut tenter la fortune; l'on n'eſt que ce que l'on doit être. Sachez qu'on n'a point d'autre avantage à la cour, que celui, ſi l'on le peut, d'arriver à une dignité plus relevée que celle que l'on y poſsède. On doit y aſpirer, afin d'être en état de faire du bien à ſes amis, & d'empêcher par la force & par l'autorité que les ennemis que l'on a ne puiſſent nuire. Qui n'a pour objet que les bons morceaux, doit être placé au dernier ordre des bêtes. Ne voyez-vous pas que le chien, naturellement affamé, eſt le plus content du monde lorſqu'il ronge un os, & que le chat eſt dans la dernière joie, lorſqu'il tient un morceau de viande entre les dents. Mais, écoutez ce que dit un poëte: « Ayez, dit-il, de vaſtes deſſeins devant dieu & devant les hommes. Vous n'arriverez à la gloire, qu'à proportion de vos entrepriſes. L'on doit faire des efforts pour s'élever, quand l'élévation ne devroit pas durer plus long-temps que la ſaiſon des roſes. La mémoire de celui qui agit ſi noblement eſt en bonne odeur auprès des gens d'eſprit, qui le diſtinguent de ceux qui vivent plus long-temps, mais avec moins d'éclat. Quand on

a une certaine élévation d'ame, on regarde tous ceux dont les inclinations ſont baſſes, comme s'ils étoient morts, & on ne les conſidère que comme des épines sèches, qui ne laiſſent pas de ſubſiſter long-temps dans leur état de ſéchereſſe. Qui s'eſt acquis de la gloire, jamais ne meurt; mais qui jamais n'a fait une belle action, peut véritablement être compté pour mort.»

C'eſt à ceux, reprit Kelileh, qui ſont d'une haute naiſſance, ou qui ont un grand mérite, qu'il convient d'aſpirer à de hautes dignités; mais vous & moi, nous n'avons ni l'un ni l'autre. Par quel endroit prétendez-vous donc que nous arrivions à ces grandeurs que vous vous mettez dans la tête?

Cher ami, répliqua Demneh, il ne s'agit ni de la naiſſance ni de la valeur pour arriver aux grandes charges, il ne faut que de la vivacité d'eſprit. Les eſprits foibles & rampans s'éloignent de cette ſplendeur, & demeurent dans la pouſſière. Mais il eſt permis d'aſpirer à tout, lorſqu'on a de l'eſprit, quand même il s'agiroit de grimper au haut des cieux, & de s'y établir. Les philoſophes moraux & politiques diſent, qu'il faut beaucoup ſouffrir pour s'élever aux degrés d'honneur; & que l'on en deſcend avec fort peu

de peine. Il en eſt de même d'un gros marbre que l'on enlève de terre avec difficulté, & que l'on y peut faire tomber à la moindre impulſion. Ces difficultés empêchent de s'élever ceux qui ne s'ébranlent pas facilement. Mais pour me ſervir des termes qu'un poëte met à la bouche d'une amante : « Je ne veux pas d'un amant délicat & impatient, j'en veux un qui ſoit brave, & qui ſupporte avec patience tous les aſſauts qu'il faut livrer, ou ſoutenir en amour. Quiconque ſe borne à une vie fainéante, & ne veut rien faire ni rien entreprendre, demeure dans le mépris. Mais celui qui ne ſe rebute pas des épines qu'il rencontre en marchant à la gloire, arrive infailliblement en peu de temps au comble de ſes ſouhaits. L'on n'acquiert de la gloire, qu'au milieu des ſouffrances & des dangers que l'on eſſuie, & un cœur n'a de prix qu'autant qu'il eſt teint de ſang ; de même qu'entre les rubis, les plus chargés en couleur ſont les plus précieux & les plus eſtimés. Il faut donc marcher avec intrépidité dans les routes qui conduiſent à la gloire, & dans la réſolution de ſouffrir, puiſque l'on n'y arrive qu'à ce prix. » Je vois bien que vous n'avez pas connoiſſance de l'hiſtoire de ces deux amis, compagnons de voyage, dont l'un parvint à

être roi, parce qu'il eut le courage d'essuyer des dangers, pendant que l'autre demeura dans l'obscurité, parce qu'il n'avoit pas voulu s'y exposer comme lui. Kalileh témoigna qu'il apprendroit cette histoire avec plaisir, & pria Demneh de la lui raconter; ce qu'il fit en cette manière :

LES DEUX VOYAGEURS,

CONTE.

SALEM & Ganem, poursuivit Demneh, étoient amis, & faisoient ensemble un voyage de plusieurs journées. Un jour ils arrivèrent à une haute montagne, & en la côtoyant par le bas, ils rencontrèrent une fontaine, dont l'eau étoit fraîche & excellente. Près de la fontaine étoit un canal d'eau vive, bordé & ombragé de cyprès, de pins & de platanes, au milieu d'une prairie parsemée de fleurs qui rendoit le lieu encore plus agréable. Tous ces agrémens invitèrent les deux voyageurs à s'y arrêter & à prendre un peu de repos, pour se remettre de la fatigue d'un fâcheux désert qu'ils venoient de traverser; ils choisirent un endroit commode,

où ils s'aſſirent ſur l'herbe. Après qu'ils ſe furent délaſſés quelque temps, ils ſe promenèrent autour de la fontaine, & le long du canal. Ils s'approchèrent auſſi de l'endroit par où l'eau de la fontaine ſe jetoit dans un grand baſſin, & ſur le bord ils apperçurent un marbre blanc, orné de caractères d'azur, ſi bien formés, qu'il étoit aiſé de juger de l'excellence de l'ouvrier qui les avoit gravés; l'inſcription étoit conçue en ces termes: « Voyageur, qui honores ce lieu de ta préſence, nous avons un logement magnifique pour te recevoir, ſi tu veux être notre hôte. Mais, à condition que tu paſſeras ce canal à la nage, ſans craindre ſa profondeur, ni la rapidité du courant de l'eau. Quand tu ſeras ſur l'autre bord, tu chargeras ſur tes épaules le lion de marbre poſé au pied de la montagne, & ſans héſiter, tu le porteras tout d'une courſe & tout d'une haleine juſqu'au ſommet, ſans avoir égard ni aux lions rugiſſans que tu pourrois rencontrer, ni aux épines dont le chemin eſt jonché. Ces choſes exécutées, tu ſeras heureux pour jamais. L'on n'arrive pas au gîte, ſi l'on ne marche. Qui ne travaille point, n'obtient pas ce qu'il ſouhaite. La lumière du ſoleil remplit tout l'univers; les moins délicats & les plus déterminés

en reçoivent & en souffrent les rayons les plus vifs & les plus ardens. »

La lecture achevée : Venez, dit Ganem à Salem, entrons en cette lice, & surmontons le péril qu'on nous propose. Faisons nos efforts, éprouvons si la promesse de ce talisman est véritable ; tentons, voyons ce qui nous en arrivera.

Cher ami, répondit Salem, il y auroit peu de bon sens de s'exposer à un danger aussi évident, sur une simple écriture, qui promet un bonheur fort incertain. Un homme raisonnable ne voudroit pas hasarder sa vie pour un bien aussi imaginaire que celui-là ; & jamais sage ne s'engagera à un danger présent & visible, pour un plaisir qui n'a point d'apparence. Croyez-moi, mille années de délices ne valent pas la peine que l'on expose sa vie un seul moment pour en jouir.

Ganem ne se paya pas de ces maximes. Camarade, répliqua-t-il, la passion de vivre à son aise sans rien hasarder ; est l'avant-coureur d'une vie méprisable & ignominieuse ; mais on court à la gloire & à la félicité en s'exposant aux dangers. Qui donne dans la mollesse, ne goûte ni la joie, ni le plaisir d'avoir souffert, & qui craint le mal de tête, se prive de la douceur du bon vin. Qui a

du courage, ne borne pas ſon bonheur à mener une vie privée & miſérable. Le véritable repos eſt celui dont on jouit, lorſqu'on eſt élevé au-deſſus des autres. Ne délibérons pas plus long-temps. Il n'eſt pas moins de notre honneur que de notre intérêt, de ne pas continuer notre voyage que nous n'ayons monté au haut de cette montagne, malgré le courant rapide, malgré les lions & malgré les épines. Nous ſouffrirons quelque choſe; mais après cela, il eſt à croire qu'en récompenſe de nos peines, & des déſerts que nous aurons paſſés, nous trouverons des belles campagnes.

Faites ce qu'il vous plaira, répliqua Salem. Pour moi, je ne puis m'empêcher de vous dire encore, qu'il n'y a pas moins de folie d'entreprendre ce que vous prétendez, que de vouloir voyager par un déſert dont on n'eſt pas certain de trouver bientôt l'extrémité, ou de naviger ſur une mer dont on ne trouve jamais le rivage. En quelqu'entrepriſe que ce ſoit, il ne faut pas moins ſavoir comment on en ſortira, l'endroit par où l'on doit la commencer, afin de ne pas travailler inutilement, & de ne pas expoſer ſa vie, que nous devons chérir plus que toutes choſes du monde. Ecoutez encore le

ſentiment d'un ſage, qui dit: « En quelqu'endroit que vous deviez entrer, n'avancez jamais le pied, qu'auparavant vous n'ayez bien affermi la place où vous voulez le poſer, & que l'ouverture par où vous devez en ſortir ſoit ſuffiſamment large. »

De plus, peut-être que cette écriture n'eſt pas bien correcte, ou qu'on l'a miſe là ſimplement pour ſe divertir, & pour abuſer de la ſimplicité des ſots; peut-être auſſi que l'eau eſt inſurmontable, & qu'il n'eſt pas poſſible de gagner l'autre bord. Je veux que vous la paſſiez; mais quand vous l'aurez paſſée, peut-être que vous trouverez le lion de pierre ſi peſant, que vous ne pourrez pas ſeulement le lever de terre. Mais je veux que vous l'enleviez, êtes-vous sûr de l'emporter tout d'une courſe juſqu'au haut de la montagne? A la fin de tout cela, vous ne ſavez à quoi aboutiront tant de difficultés. Pour moi, je vous déclare que je ne me ſuis pas joint à votre compagnie, pour partager, avec vous, un péril de cette nature. Ce que je puis faire, c'eſt de vous conjurer, comme je le fais, d'abandonner un deſſein ſi mal conçu.

Cette inſtance de Salem étoit forte, mais Ganem y réſiſta: Je ne puis, lui dit-il,

écouter votre prière, & rien n'eſt capable de m'empêcher d'exécuter la réſolution que j'ai priſe. Ni démons, ni eſprits, quels qu'ils puiſſent être, ne m'en détourneront pas par leurs ſuggeſtions. Je ſais que vous ne vous êtes pas joint avec moi en ce voyage pour me ſuivre en cela, & je vois que vous ne voulez pas avoir cette complaiſance pour moi. Venez au moins, approchez-vous ſeulement pour voir, & accompagnez ce que je vais faire, de vos prières & de vos vœux. Permettez-moi de vous faire ſouvenir de ce que dit un poëte : « Je ſais que vous » n'êtes pas d'un tempérament à boire du » vin; ne laiſſez pas néanmoins de venir » & d'entrer au cabaret, pour voir les » buveurs le verre à la main ».

Quand Salem vit la réſolution de Ganem, il lui dit encore : Par cette raillerie dont je ne m'offenſe pas, je connois aſſez que vous ne vous mettez pas en peine de mes avis, & que vous ne voulez pas vous déſiſter de votre deſſein, qui n'eſt appuyé ſur aucun bon fondement. Je ne me ſens pas l'eſprit aſſez fort pour en ſoutenir l'exécution de mes yeux. De plus, je ne ſuis pas curieux de voir un ſpectacle pour lequel j'ai naturellement de la répugnance. Ainſi je vous laiſſe

faire, & je m'éloigne d'un objet qui me feroit de la peine. En achevant ces paroles, il prit ſa beſace, dit adieu à Ganem, & reprit ſon chemin.

Lorſque Ganem fut ſeul, il ſe remit à tout événement, & en s'approchant du canal: Il faut, dit-il, que je me plonge en cette mer pour y périr, ou pour en rapporter la perle que j'eſpère. Avec cette réſolution, il ſe jette dans l'eau, qui étoit très-profonde & très-rapide; mais il ſe poſſéda ſi bien dans cette action courageuſe, qu'il aborda heureuſement à l'autre bord. Il reprit haleine, chargea le lion de marbre ſur ſes épaules, & monta juſqu'au haut de la montagne, d'un même pas, nonobſtant les difficultés qu'il rencontra, & la peſanteur du fardeau qu'il poſa à terre en arrivant.

De l'autre côté, au pied de la montagne, Ganem apperçut une belle ville, dont les environs, parſemés de maiſons de campagne bien bâties, avec de grands jardins, faiſoient un très-beau ſpectacle à voir. Dans le temps qu'il étoit attaché à conſidérer ces objets agréables, le lion de marbre pouſſa un cri ſi effroyable, que la montagne en trembla, & que toute la campagne voiſine en retentit.

A ce cri, qui fut entendu de la ville, les habitans ſortirent en foule, & s'acheminèrent vers la montagne, ce qui ne cauſa pas moins d'étonnement à Ganem, que le cri du lion. Les plus ſignalés & les plus diſtingués avancèrent à la tête des autres, & rendirent de profonds reſpects à Ganem, & lui firent de grands complimens, en lui ſouhaitant toute ſorte de proſpérités. Enſuite ils lui préſentèrent un beau cheval, richement harnaché. Il monta deſſus à leur prière, & ils lui firent cortège juſqu'à la ville, avec tout le peuple qui étoit ſorti au-devant : ils le conduiſirent dans un palais magnifique, & le firent entrer dans un bain d'eau de roſes, après quoi on le frotta avec des eſſences de muſc & d'ambre. Ils le revêtirent enfin d'un manteau royal, le proclamèrent leur roi, & lui prêtèrent foi & hommage en cette qualité.

Juſques-là Ganem n'avoit rien trouvé d'extraordinaire dans les honneurs qu'on lui avoit rendus, il les avoit regardés comme un effet de la conſidération ſingulière de ce peuple envers les étrangers ; mais quand il vit qu'on le proclamoit roi, il demanda la raiſon du choix que l'on faiſoit de ſa perſonne pour commander & pour régner. Sire, répondit un des chefs, les anciens

philoſophes de ce pays ont poſé un taliſman à la fontaine que vous avez vue, & dreſſé, pour ce ſujet, ſous des conſtellations faites ſelon les règles de leur art. Lorſque quelque brave, après avoir paſſé l'eau à la nage, apporte au haut de la montagne le lion de marbre, (ce qui arrive ſeulement quand le roi de cette ville & de l'état qui en dépend, eſt mort,) la ville, comme votre majeſté a pu le voir, va au-devant de lui, au rugiſſement du lion, & le met ſur le trône à la place du défunt. Il y a nombre d'années, & même pluſieurs ſiècles, que cette coutume eſt en uſage parmi nous.

A ce diſcours, Ganem connut que toutes les diſgraces & toutes les peines qu'il avoit ſouffertes, avoient été autant de degrés pour arriver à cette haute fortune, & que lorſque les belles actions ont la gloire pour but, la gloire, de ſon côté, fait réciproquement toutes les démarches néceſſaires, pour être leur récompenſe.

En achevant ce conte: De cette aventure, ajouta Demneh, vous pouvez aiſément conclure, que l'on ne jouit des douceurs qu'après les amertumes. C'eſt une maxime auſſi ancienne que le monde, & vous la trouverez dans tous les livres de morale. Un Ganem,

qui a de hautes idées, ne peut jamais être un ſujet de mépris, parce qu'il ne borne pas ſes déſirs à des objets bas & vils. De toutes les raiſons que je vous ai apportées, je tire enfin cette conſéquence, que je ne ſerai jamais en repos, que je ne me ſois inſinué dans la faveur du lion, & que l'on ne me compte au nombre de ſes favoris les plus intimes; & je ne ceſſerai point d'agir conformément à ce deſſein, que je n'en ſois venu à bout.

Mais, dit alors Kelileh, par quelle ouverture prétendez-vous vous acheminer au but que vous vous propoſez ? Quels moyens imaginez-vous, pour vaincre les difficultés que vous avez à ſurmonter avant que d'y arriver ?

Dans la conjoncture préſente, répondit Demneh, que le lion a l'eſprit embarraſſé, je prendrai l'occaſion de me préſenter à lui; peut-être que les bonnes choſes dont je l'entretiendrai, jointes à l'éloquence dont je ſaurai les aſſaiſonner, feront impreſſion ſur ſon eſprit en ma faveur, & que les avis que je lui donnerai, ſans perdre le reſpect que je lui dois, diſſiperont les nuages de l'humeur ſombre où nous le voyons, & lui

feront reprendre l'air de ſérénité qu'il n'a plus depuis quelques jours.

Votre vanité, repartit Kelileh, eſt à un point qui n'eſt pas ſupportable, d'avoir la penſée que vous avez, & de vous flatter d'entrer dans la faveur & dans la familiarité que vous prétendez. Je veux bien convenir avec vous que cela puiſſe arriver. Mais comme vous n'avez jamais été au ſervice des rois, & que vous n'avez aucune teinture des égards reſpectueux qu'il faut avoir près de leurs perſonnes, vous ne ſerez pas long-temps à vous voir déchu du fruit de vos peines & de vos ſoins, & votre diſgrace ſera de nature que vous ne pourrez jamais la réparer.

Qui a du ſavoir-faire, répliqua Demneh, trouve de la facilité dans le manîment des affaires des grands, & qui a un génie tranſcendant, une circonſpection parfaite, de la capacité & de l'adreſſe, réuſſit en tout ce qu'il entreprend. L'hiſtoire en fournit un exemple fameux en la perſonne d'un artiſan, qui éleva ſa fortune juſqu'à devenir roi. Un roi de ſes voiſins ſavoit qu'il avoit été menuiſier & charpentier; curieux de ſavoir comment il avoit appris l'art de gouverner, dont il s'acquittoit parfaitement bien, il le

pria, par une lettre, de vouloir bien l'en inſtruire. Ce roi lui fit réponſe que la même faveur du ciel, qui lui avoit donné de l'eſprit en partage, & de la conduite pour arriver au trône, ne lui avoit auſſi rien caché des leçons les plus particulières dont il avoit eu beſoin pour bien gouverner; & que la prudence, pour faire toutes choſes avec droiture, ne lui manquoit pas dans les occaſions.

Les rois, inſiſta Kelileh, ne prennent pas toujours pour leurs miniſtres & pour leurs favoris, ceux qui ont le plus de mérite & de capacité. La plupart de ceux qui ont eu cet avantage, ſont au contraire arrivés à ce degré, parce qu'ils étoient fils de favoris, ou par quelque ſervice ſignalé, ou par une inclination particulière du prince, qui les trouvoit plus conformes à ſon humeur. Mais vous n'êtes pas fils de miniſtres ou de favoris, à peine même êtes-vous connu du roi. Ainſi, il y a beaucoup d'apparence que vous ne réuſſirez pas dans vos prétentions frivoles. Conſidérez, ſi cela vous arrivoit, que vos ennemis s'en réjouiroient, que vos amis en auroient une affliction ſenſible, & que vous vous attireriez un grand nombre d'autres ennemis.

Pour

Pour vous répondre là-dessus, reprit Demneh, je vous dirai que ceux qui s'élèvent à la cour des rois le font par degrés, & avec une patience de longue durée, avant de mériter l'estime du monarque, auquel ils se consacrent. C'est mon intention de les imiter & de me servir des mêmes moyens. Je suis donc résolu de m'attacher tout de bon à faire ma cour, & de travailler uniquement dans la vue de me faire considérer du prince, & de mériter d'être employé pour son service. Les douceurs que je prévois, m'encouragent à essuyer les peines & les rebuts qui y conduisent. Pour y réussir, je sais que les courtisans doivent indispensablement observer cinq choses : la première, de réprimer par la douceur & par la complaisance, le penchant qu'ils pourroient avoir aux emportemens; la seconde, de ne pas se laisser séduire par le démon de l'orgueil; la troisieme, de n'être pas attachés à leur intérêt; la quatrième, d'être sincères dans l'administration des affaires; & la cinquième, de ne pas s'ébranler pour tous les contre-temps qui peuvent leur arriver. En telle cour que ce soit, l'on ne peut pas manquer de venir à bout de ses desseins, en suivant ponctuellement ces maximes.

A la bonne heure, dit encore Kelileh, vous paroiſſez bien inſtruit des devoirs d'un courtiſan ; je veux que la pratique vous en ſoit heureuſe, & que vous arriviez à la tête de tous les favoris du ſultan : mais en ce haut degré d'élévation, comment vous maintiendrez-vous dans ſon amitié, dans ſa bienveillance & dans ſa confiance ?

A cette nouvelle demande, Demneh répondit : Dès que je ſerai parvenu à la faveur & à l'eſtime la plus intime de ſa majeſté, je me ferai une loi de pratiquer cinq autres préceptes. En premier lieu, je le ſervirai avec la fidélité la plus exacte ; enſuite, je ſerai attaché uniquement à ſa perſonne ; en troiſième lieu, j'applaudirai à toutes ſes volontés & à toutes ſes actions : de plus, lorſque j'appercevrai qu'il ſe portera à une choſe, qui aura la moindre apparence d'équité, pour ſon bien particulier & pour le bien de l'état, je lui en mettrai devant les yeux toutes les utilités, & tous les avantages dans leur jour, & j'employerai toutes les raiſons qu'il me ſera poſſible, pour lui perſuader qu'il ne pourra rien faire de plus convenable à ſa gloire, afin que l'événement lui donne la joie d'avoir bien rencontré. Lorſqu'au contraire il formera un

deſſein dont l'exécution pourroit être préjudiciable, tant à l'état qu'à ſes intérêts, je lui en repréſenterai les conſéquences fâcheuſes avec douceur, & en même-temps avec toute la force & toute l'amitié à quoi je ſerai obligé par mon devoir. J'eſpère que par cette conduite il ſera bientôt convaincu de ma capacité & de mes bonnes intentions. Alors, ſans difficulté, il aura de la conſidération pour moi, il déſirera de m'avoir toujours près de ſa perſonne pour l'entretenir, & il recherchera mes conſeils. J'aurai auſſi, par ce moyen, l'avantage, qu'aucune de mes bonnes qualités ne lui ſera cachée. Qui ſe diſtingue par ces endroits, ne manque jamais d'être reconnu pour ce qu'il eſt, ni d'être chéri. La vertu reſſemble au muſc. Le muſc, tout caché qu'il eſt, ne laiſſe pas de répandre ſon odeur aux environs. Va, marche, dit un philoſophe moral, acquiers de la vertu, c'eſt le moyen de remplir incontinent l'univers de ta réputation.

Par votre diſcours, reprit Kelileh, je connois que c'eſt une affaire réſolue, & que vous allez vous engager dans ce grand ouvrage. Je vois même que dans la ſpéculation, vous paroiſſez aſſez inſtruit des devoirs du haut emploi après lequel vous

aſpirez. Je crains fort que, dans la pratique, vous ne trouviez plus de difficultés que vous ne croyez. Souffrez encore que je vous donne cet avertiſſement. Le ſervice des rois eſt plein de dangers, & c'eſt ce qui a fait dire aux ſages, qu'il y a trois choſes qui ne ſont pratiquées que par ceux qui ſont dépourvus de bon ſens : Rechercher la faveur des ſultans ; avaler du poiſon pour faire l'épreuve de la thériaque, & découvrir ſon ſecret à une femme. Ils comparent auſſi les rois à une haute montagne couverte de pierreries, dont il ne faut pas s'approcher, parce que des tigres & des ſerpens y font leur retraite ; ou à la mer, ſur laquelle navigent des marchands, dont les uns font naufrage, & d'où les autres rapportent de grandes richeſſes. Je n'ai plus que ceci à vous dire : il eſt vrai que l'on trouve au fond de la mer des perles d'un prix exceſſif ; ſi néanmoins vous voulez vivre en ſûreté, croyez-moi, demeurez ſur le rivage.

Demneh ne demeura pas encore ſans réplique : J'avoue, dit-il, que vous me dites les meilleures choſes du monde, & que l'on ne peut donner des conſeils plus véritables ni plus ſalutaires. L'approche des grands eſt périlleuſe. C'eſt un feu auquel on ſe brûle.

Je ſais qu'un poëte s'écrie là-deſſus, & dit: Gardez-vous de la fréquentation des rois, avec le même ſoin que le bois ſec doit s'éloigner du feu. Tout cela eſt vrai, j'en demeure d'accord; mais écoutez ce qui me confirme encore dans ma généreuſe réſolution. Qui ne combat point, craint le danger, & n'arrive jamais à la gloire. Qui ne haſarde rien dans le négoce, ne gagne rien. Je conviens encore, comme on le dit, qu'il faut s'abſtenir de trois choſes, de l'amitié des ſouverains, de la navigation, & de s'attaquer à des ennemis ſupérieurs en forces & en nombre. Mais comme je ne me ſens pas des forces inférieures à mon courage, par quelle raiſon ne m'engagerois-je pas tout de bon à m'avancer à la cour de notre ſultan? Je tiens preſque pour aſſuré, que tout ce que je m'y promets m'arrivera. Voulez-vous, dit encore un bon auteur, de l'honneur & de la gloire, employez le courage dont vous êtes partagé, vous en obtiendrez à proportion de la peine que vous y aurez miſe.

Kelileh conclut ce long entretien par ces paroles: C'eſt contre mon ſentiment & mon avis, que vous allez vous embarquer ſur une mer des plus orageuſes; puiſque vous voulez

néanmoins faire à votre volonté abſolument, je ſouhaite que vous ayez un ſuccès plus heureux que le preſſentiment que j'en ai ne me permet d'eſpérer. C'eſt par un principe de l'affection & de l'amitié que j'ai pour vous, que je vous ai fait tant d'objections. Dieu vous garde de mal.

Demneh prit congé de Kelileh, partit, & ſe rendit auprès du lion. Lorſqu'il fut arrivé, il prit la hardieſſe de s'approcher plus près qu'il n'avoit de coutume; & après de profondes révérences du plus loin qu'il l'avoit apperçu, en lui ſouhaitant toute ſorte de bonheur à haute voix, il demeura débout parmi les courtiſans qui faiſoient un cercle autour de ſa perſonne. Le lion demanda aux miniſtres les plus voiſins de ſon trône, qui étoit Demneh. Un d'eux qui prit la parole, répondit que c'étoit le fils d'un tel officier mort il n'y avoit pas long-temps, après de longs ſervices. Le lion qui le reconnut, le fit approcher: Où eſt votre demeure? Quelle eſt votre occupation? Sire, répondit Demneh, je ſuis le plus humble de tous les ſerviteurs de votre majeſté, & du nombre des eſclaves qui ont le bonheur d'être à ſa porte. J'y tiens la place de mon père, & je borne toutes mes volontés aux

ordres qui pourront venir jusqu'à moi. J'attens que quelqu'affaire à laquelle je puisse être employé se présente, & que votre majesté me fasse l'honneur de me commander. Je suis près, en l'exécutant avec tout le zèle possible, de faire paroître la pénétration, la sagesse & la diligence dont je suis capable. Pendant que les ministres de votre majesté sont occupés aux affaires les plus importantes, d'autres propres à être exécutées par des officiers subalternes peuvent se présenter. Un sage dit qu'il ne faut pas détourner personne d'une affaire pour l'occuper à une autre; la lance qui perce les cuirasses, ne doit pas être employée au ministère d'une aiguille, ni le sabre à faire la fonction d'un canif. Un poëte dit aussi qu'une corde ne peut servir d'aiguille, plus on se donneroit de peine à l'éguiser, & moins l'on avanceroit. Le sabre est fait pour faire couler le sang, & le diamant pour polir & percer les autres pierreries. On ne laisse pas même de tirer du service d'un serviteur foible & mal habile. Une épine foulée aux pieds dans un chemin, peut un jour être employée utilement, quand ce ne seroit qu'à en faire un curedent.

Le lion écouta le discours de Demneh

avec plaiſir, & ne fut pas moins ſurpris de ſon éloquence qu'il en fut charmé. Qui a de l'eſprit, dit-il en s'adreſſant à ſes courtiſans, fait paroître dans l'occaſion de quoi il eſt capable, nonobſtant la baſſeſſe & l'obſcurité de ſa naiſſance. C'eſt ainſi que le feu porte toujours ſa flamme en haut, en quelque bas lieu qu'il ſe trouve. La vertu éclate comme le muſc, qui ſe fait ſentir, quelque ſoin que l'on prenne de le cacher. L'amour caché dans le cœur d'une maîtreſſe, que la pudeur empêche de ſe déclarer, paroît à l'amant plus clairement que les cheveux qui font l'ornement de ſa tête.

Demneh entendit ces paroles avec d'autant plus de joie, qu'elles lui firent connoître que ſon diſcours avoit plu au lion, & qu'il en étoit content. Cela lui donna la hardieſſe de reprendre la parole, & de profiter de l'occaſion pour lui inſinuer quelque choſe de plus engageant en ſa faveur, en y mêlant adroitement des conſeils pour la conduite des rois, & voici ce qu'il lui dit : Sire, il eſt de la ſageſſe & de la juſtice des rois, de donner généralement à tous leurs ſerviteurs de l'emploi dans les affaires, pour l'avantage de leurs états, chacun ſelon la force de leur eſprit, leur pouvoir, leur ſageſſe,

& la ſincérité de leurs intentions. Perſonne ne ſe met en peine de la ſemence cachée ſous la terre ; mais dès qu'elle commence à pouſſer, qu'elle fait paroître ſa verdure, & que l'on connoît à ſes feuilles que c'eſt un arbre fruitier, l'on en prend grand ſoin, & l'on en recueille du fruit dans la ſuite. De même, il eſt de l'intérêt des rois, de cultiver & de favoriſer les perſonnes vertueuſes, parce qu'ils en reçoivent des ſervices proportionnés aux bienfaits dont ils prennent ſoin de les récompenſer. En cela, ils reſſemblent au ſoleil qui darde ſes rayons ſur les épines & ſur la terre, & qui produit des roſes & des tulipes.

Demneh n'avoit pas encore achevé ce qu'il avoit à dire ; mais le lion l'interrompit pour lui demander de quelle manière il croyoit que l'on pouvoit élever les perſonnages de vertu, pour en tirer les avantages qu'il diſoit.

Sire, répondit Demneh, la première maxime qu'un monarque doit obſerver là-deſſus, c'eſt de ne pas s'arrêter à la naiſſance peu illuſtre, mais de s'attacher uniquement au mérite. Quelque nobleſſe éclatante qu'un ſujet puiſſe avoir par une longue ſuite d'ayeux, un roi ne doit pas en faire eſtime, lorſqu'il ne répond pas à cette ſplendeur, par des vertus

& par de belles qualités. La raiſon en eſt évidente ; c'eſt que la vertu doit rendre l'homme recommandable, & que ce n'eſt pas une vertu d'avoir une grande naiſſance : un auteur dit merveilleuſement bien ſur cette penſée ; Fais parade de ta vertu, ne te fonde pas ſur l'ancienneté de ton origine, ne produis pas un vivant par un mort, & ne donne pas un mort pour un vivant. Jeune homme, ne vante pas ton père qui n'eſt plus, & n'imite pas le chien qui ſe fait un magaſin d'os à ronger. Quoique les ſouris demeurent avec les hommes ſous un même toît, on les pourſuit néanmoins, & on les détruit autant que l'on peut, à cauſe du mal & de l'incommodité que l'on en ſouffre ; mais l'on porte le faucon ſur le poing, tout inconnu & tout étranger qu'il eſt, à cauſe du grand avantage que l'on en tire. C'eſt pour cela qu'un roi ne doit pas uſer de ces termes : Celui-ci m'eſt familier, je le connois, & je ſuis fait à ſes manières ; je ne connois pas celui-là, c'eſt un étranger. Le bien de ſes états demande qu'il recherche les perſonnes diſtinguées par leur mérite, & qu'il faſſe une grande différence entr'eux & ceux qui n'ont aucune connoiſſance des affaires, ni aucune bonne qualité qui les rende con-

ſidérables. Le plus grand inconvénient où il peut tomber, c'eſt de conférer à des perſonnes inhabiles, des charges qui doivent n'être confiées qu'à des perſonnes d'expérience. La couronne eſt faite pour la tête, & les entraves ſont deſtinées à arrêter les pieds. C'eſt un auſſi grand mal de faire du bien à ceux qui ne le méritent pas, que de faire du mal aux gens de bien. En tout état où les perſonnes de vertu ſont rebutées & mépriſées, & où les ignorans au contraire, occupent les charges & ſont eſtimés, les rois & les ſujets ſont également malheureux. Le huma, le plus noble entre toutes les eſpèces d'aigles & tous les autres oiſeaux, n'honore jamais de ſa préſence un pays où le vautour eſt plus eſtimé que le roſſignol.

Ce dernier diſcours de Demneh, étoit extrêmement hardi; & tout autre roi que que le lion, qui n'eût pas eu les intentions droites comme lui, n'eût pu écouter tant de vérités ſans s'en offenſer. Mais le lion qui connut par-là le mérite de Demneh, lui en ſut bon gré. Il le lui témoigna même en l'admettant dès-lors au nombre de ſes miniſtres, & de ceux qui approchoient de plus près de ſa perſonne. Demneh de ſon côté employa ſon eſprit, ſa ſagacité, ſon ſavoir

& ſon adreſſe avec bonheur dans les commiſſions dont il fut chargé ; en peu de temps il entra dans les ſecrets les plus réſervés de ſon maître, & le lion enfin lui conféra la charge de grand-viſir, & de premier miniſtre.

Après que Demneh ſe fut introduit de la ſorte dans la confiance entière du lion, il crut avoir la liberté de lui demander à lui-même ce qui l'obligeoit d'être ſi triſte depuis quelque temps, & il ſe promit de mériter davantage ſes bonnes grâces, s'il pouvoit le délivrer de l'embarras où il étoit, lorſqu'il en auroit connu le ſujet. Dans ce deſſein, comme il étoit un jour avec lui, dans une audience particulière, il lui parla en ces termes : Sire, j'ai remarqué depuis long-temps que votre majeſté ne ſort plus de ſon palais, qu'elle ne fait plus d'exercice, & ſe prive de la chaſſe qu'elle aimoit avec tant de paſſion. Je la ſupplie d'agréer la liberté que je prends de lui demander quelle peut en être la cauſe ? Si quelque choſe lui fait de la peine, le zèle que j'ai pour employer le peu que je puis à ſon ſervice, m'excite à lui faire cette demande.

Le lion ſentoit ſi bien la foibleſſe qu'il y auroit de découvrir à Demneh le ſujet du

changement de ſa conduite, qu'il ne lui eût rien dit abſolument, ſi Choutourbeh n'eût encore beuglé dans le moment qu'ils étoient enſemble. La frayeur fit tout de nouveau un effet ſi puiſſant ſur lui, que Demneh ſe ſeroit apperçu de ce qui la cauſoit, quand il eût perſiſté à le diſſimuler plus long-temps; il lui avoua la choſe comme elle étoit: C'eſt, lui dit-il, le bruit que vous venez d'entendre, qui fait le ſujet de mon trouble. Je ne ſais pas qui peut être celui qui le fait; mais j'avoue que j'en ſuis alarmé, & qui que ce puiſſe être, ma penſée eſt que ſa force eſt égale à ſa voix: ſi cela étoit, il faudroit abandonner ces lieux.

Demneh qui avoit beaucoup d'expérience, & qui méritoit le poſte qu'il occupoit, s'il eût eu moins d'ambition, chercha à raſſurer le lion. Il lui demanda ſi quelqu'autre ſujet l'obligeoit de prendre cette réſolution. N'eſt-ce pas, repartit le lion, un ſujet ſuffiſant pour la prendre, que d'être continuellement dans la frayeur & dans l'inquiétude? On ne ſauroit prendre trop de précaution, lorſqu'il s'agit de ſe mettre en état de ne rien craindre.

Sire, répliqua Demneh, il ne ſeroit pas honnête à votre majeſté d'abandonner, pour ſi peu de choſe, un état qui lui appartient par

ſucceſſion, & où elle a pris naiſſance. Voix, bruit, cri, tintamarre, rien de tout cela ne doit jamais réduire un monarque à abandonner ſon royaume, ſon héritage & ſa patrie : ceux qui ſont dans les hautes dignités. & les rois particulièrement, doivent être auſſi fermes & auſſi inébranlables que les montagnes, & ne s'effrayer de rien. Les ſages diſent que l'on ne doit s'arrêter ni à bruit épouvantable, ni à groſſeur de corps, parce que le plus ſouvent cela ne ſignifie rien, & qu'il ne faut pas s'imaginer qu'il y ait du myſtère caché en tout ce que l'on ne comprend pas d'abord. Quelque gros que ſoit un roſeau, on le met aiſément en pièces. La grue eſt grande & groſſe ; mais le faucon, tout petit qu'il eſt, ne laiſſe pas de la maltraiter avec ſon bec & ſes griffes. Qui ſe laiſſe prévenir par la groſſeur, peut tomber dans la même diſgrace qu'un certain renard qui fut pris pour dupe. Le lion témoigna qu'il déſiroit d'entendre cette fable, & Demneh la lui raconta.

LE RENARD ET LE TAMBOUR,

FABLE.

Un renard, continua-t-il, pressé de la faim, rôdoit dans un bois & cherchoit quelque proie. Par hasard il arriva près d'un arbre, où l'on avoit attaché un tambour ; une branche agitée par le vent frappoit dessus de temps en temps, & faisoit un grand bruit en cet endroit-là : il apperçut un coq orné d'une belle crête & d'un beau plumage, qui marchoit grâvement sur l'herbe, avec un nombre de poules. Le renard ne courut pas d'abord sur le coq, il n'étoit pas encore à portée, il se mit seulement en embuscade pour prendre son temps, & ne le pas manquer. En ce moment, ses oreilles furent frappées du son du tambour, qu'il n'avoit pas encore entendu. Il regarda du côté d'où il venoit, & il apperçut un gros corps qu'il prit pour quelque chose de propre à s'en bien régaler. Il cessa d'observer le coq, & il sortit de l'embuscade pour aller droit à l'arbre. Comme il ne put le faire sans bruit,

le coq l'entrevit, & se sauva avec ses poules.

Le renard monte sur l'arbre avec beaucoup de peine, & se pose sur le tambour, qu'il brisa avec ses dents. Mais il ne trouva que du vent, & rien autre chose que du bois sec, & une peau qui n'avoit aucun goût & étoit incapable de le rassasier. Le dépit & la douleur succédèrent à sa vaine joie : Malheureux que je suis, dit-il, pourquoi me suis-je laissé tromper par la chose qui devoit me tromper le moins, pour abandonner une proie dont j'étois comme le maître ? Il ne faut pas se fier aux apparences ; le tambour avec le bruit qu'il fait n'est rempli de rien.

Sire, ajouta Demneh, j'ai apporté cet exemple à votre majesté, afin qu'elle ne s'étonne pas de la voix extraordinaire qu'elle a entendue, & que cela ne la prive pas du divertissement de la chasse. Si elle veut me charger de la commission, j'irai voir moi-même qui en est l'auteur, & je lui en rapporterai la vérité en peu de temps. Le lion agréa la bonne volonté de Demneh, qui partit sur le champ, & marcha du côté d'où la voix s'étoit fait entendre.

A peine Damneh ne paroissoit plus, que le lion se plongea dans une profonde rêverie, & se repentit de ce qu'il venoit de

faire. Je viens de commettre une grande faute, dit-il en lui-même, & je m'expose à un inconvénient terrible. Les politiques, sur toutes choses, recommandent aux souverains de ne pas communiquer les secrets qui regardent leurs personnes, à neuf sortes de gens, & de bien se garder de les admettre dans aucune de leurs affaires personnelles. Ce sont ceux qui ont reçu quelque mauvais traitement à leur cour, sans avoir rien fait qui le méritât : ceux qui ont perdu leurs biens ou leur réputation à leur service, & qui sont demeurés dans le mépris; ceux qui, après avoir été chassés & privés de leurs charges, ont été absolument éloignés des affaires de l'état, sans espoir de jamais y rentrer; les séditieux & les médisans; ceux qui savent que l'on a fait grâce à d'autres qui avoient commis la même faute qu'eux, dans le temps qu'on leur en a fait subir le châtiment; les criminels d'état qui ont été châtiés plus rigoureusement que leurs complices; ceux qui, après de longs services & une fidélité reconnue, demeurent privés des grâces & des bienfaits du prince, pendant que ceux qui ont moins fait qu'eux sont récompensés & honorés; ceux qui ont préféré leurs propres intérêts aux intérêts du prince;

ceux enfin qui, après avoir méprisé l'honneur de servir leur prince, se sont jetés dans le parti des ennemis, & qui ont eu de l'emploi parmi eux.

Non-seulement les princes ne doivent pas se découvrir à ces sortes de personnes; mais ils doivent user des mêmes précautions à l'égard de tous ceux qui les approchent, jusqu'à ce qu'ils aient éprouvé plusieurs fois leur religion, leur droiture & leur sincérité. Je ne suis donc pas excusable d'avoir été si prompt à déclarer à Demneh ce que je tenois caché, avant de l'avoir bien examiné. Il paroît fin, & il y a du temps qu'on ne le voyoit pas à ma cour. S'il avoit le cœur offensé de quelque mécontentement que je ne puis connoître, il pourroit bien se servir de cette occasion pour causer du trouble. En effet, si celui que Demneh va trouver est mon ennemi, & qu'il reconnût en lui plus de forces que je n'en ai, ne pourroit-il pas abandonner mon service, se donner à lui, & lui révéler le secret de ma frayeur, dont il a connoissance? Quoiqu'il en soit, mon imprudence peut lui donner lieu d'imaginer beaucoup de méchancetés, auxquelles il me seroit impossible de m'opposer. Je devrois n'avoir pas oublié la maxime qui

enſeigne que c'eſt procurer ſa ſûreté, que de ſe mêfier; ni celle d'un ſage, qui dit : N'ayez pas la conſcience méchante; mais ayez de la méfiance, vous ne ſerez ni ſurpris, ni trompé. Si, après la démarche que je viens de faire, il m'arrive du malheur, j'ai fait le mal moi-même, & j'aurois tort de me plaindre de perſonne. Ces penſées l'agitèrent long-temps, & il en étoit ſi fort épouvanté & dans un ſi grand chagrin, qu'il ne pouvoit demeurer en place. Il s'aſſeyoit, il ſe levoit & marchoit à grands pas avec la plus grande inquiétude. On vint lui annoncer enfin que Demneh étoit de retour de ſa commiſſion, & qu'il n'étoit pas loin. Cela le remit, & diſſipa un peu l'embarras où il ſe trouvoit.

Demneh arriva quelques momens après, & en s'approchant il dit reſpectueuſement au lion : Sire, le ciel ſoit toujours favorable à votre majeſté. Que la félicité éclate à la porte de ſon palais comme un ſoleil, & que rien ne traverſe jamais ſon bonheur. L'animal de qui votre majeſté a entendu la voix ſi terrible, & qui a troublé ſon repos, n'eſt autre choſe qu'un bœuf qui paît dans le voiſinage de cette forêt. Il eſt puiſſant, de haute taille, d'un abord facile, d'une couleur agréa-

ble, & d'un embonpoint qui fait plaiſir à voir : mais ſon courage ne répond pas à une ſi belle apparence. Sa paſſion dominante eſt de manger, de boire & de dormir; & toute ſon ambition ſe borne à mener une vie tranquille.

A quoi, demanda le lion, avez-vous connu que cet animal, auſſi puiſſant que vous le repréſentez, a peu de forces?

Sire, répondit Demneh, c'eſt qu'avec cette belle apparence, comme je l'ai dit à votre majeſté, je n'ai rien remarqué en lui qui m'oblige de croire qu'il ſoit vaillant, & je ſuis caution que ce n'eſt pas un animal redoutable, ni qui mérite que l'on prenne des précautions pour ſe garder de lui.

Afin de ne pas ſe tromper, reprit le lion, il eſt mieux de ne pas croire qu'il eſt ſi foible. Quoique le vent ne faſſe pas de mal à l'herbe qui plie devant lui, il arrache néanmoins les arbres les plus gros & les plus puiſſans. Les plus braves ne font paroître ce qu'ils ſont que dans le champ de bataille, tête à tête devant leurs ennemis. Le faucon ne vole pas ſur les perdrix, qu'il n'ait des aîles & des plumes, & le griffon ne s'amuſe pas à chaſſer aux mouches.

Sire, repartit Demneh, ce que j'ai eu

l'honneur de rapporter à votre majeſté n'eſt que trop véritable, & elle peut s'aſſurer que j'ai aſſez de pénétration, pour avoir connu d'abord cet animal à fond. Si elle le juge à propos, & ſi elle me l'ordonne, j'eſpère de faire ſi bien par mes diſcours, que je l'amènerai au pied de ſon trône. Alors, elle en diſpoſera à ſa volonté, & je ſuis garant qu'il fera tout ce qu'elle pourra ſouhaiter pour ſauver ſa vie. Le lion joyeux de cette aſſurance, lui donna ordre de le faire venir.

Demneh, qui ſavoit bien comment il ſe tireroit d'affaire, ne s'en fit pas une d'obéir au lion; ſans autre détour, avec une grande confiance ſur ſon éloquence, & appuyé de l'autorité du lion, il alla droit à Choutourbeh, qu'il ſalua civilement, & lui demanda d'où il venoit, ce qui l'avoit obligé de quitter ſon pays, pourquoi il étoit venu en ces quartiers, & quelle raiſon il avoit de s'y arrêter. Choutourbeh répondit de point en point à toutes ces demandes avec naïveté, en expoſant ſon aventure par le détail. Quand il eut achevé, Demneh prit un ton grave & ſérieux: Le roi de ce pays, lui dit-il, eſt un lion ſi vaillant, que le lion même du zodiaque n'eſt rien en comparaiſon de lui, & que l'éléphant tremble à le voir. Je viens

de ſa part vous ſignifier de venir le trouver, & vous déclarer que la diligence que vous apporterez à venir vous préſenter devant lui, l'obligera de vous pardonner la négligence que vous avez eue de ne vous pas acquitter plutôt de ce devoir; & ſur votre refus, j'ai ordre de retourner inceſſamment pour lui en donner avis.

Au nom d'un lion tel que Demneh venoit de le dépeindre: Je ſuis prêt, répondit Choutourbeh, d'obéir au commandement que vous m'apportez. Je n'euſſe pas attendu ſi long-temps à m'acquitter de mon devoir, ſi j'euſſe pu deviner que j'étois ſur les terres d'un monarque ſi puiſſant. Je vous ſupplie de me le rendre favorable, & d'employer votre crédit pour me procurer l'honneur d'être de ſa cour. Demneh lui donna là-deſſus toute ſorte d'aſſurances avec joie, & d'une manière qui le perſuada de ſa ſincérité. Ils ſe mirent en chemin, & ils arrivèrent bientôt au palais du lion; Demneh prit le devant, & après avoir annoncé à ſon maître le ſuccès de ſa commiſſion, il revint avec l'ordre de faire entrer le bœuf. Choutourbeh entra, & rendit ſes reſpects au lion, avec proteſtation d'une ſoumiſſion entière à ſes volontés. Le lion lui fit un accueil auſſi honnête

qu'il pouvoit ſouhaiter, & lui demanda depuis quand il étoit arrivé dans le pays, & quel motif il avoit eu d'y venir; à quoi Choutourbeh répondit, en lui faiſant le même récit qu'il avoit fait à Demneh: Vous êtes le bien venu, lui dit le lion, j'aurai ſoin que l'on vous rende tous les honneurs dûs à un hôte de votre conſidération. La paix & le bonheur vous accompagnent. Vous pouvez demeurer avec nous. Vous y trouverez toute ſorte de faveurs & de bienveillance de notre part. Nos bienfaits s'étendent généralement ſur tous ceux qui compoſent notre cour. Perſonne, auſſi n'a ſujet de ſe plaindre dans l'étendue de nos états, par le ſoin que nous prenons de faire enſorte que chacun ſoit content. A ce diſcours obligeant, Choutourbeh répondit ſeulement par des vœux pour la proſpérité du lion, par des louanges, & par la proteſtation du déſir de lui donner des marques de ſon zèle par ſon aſſiduité & par la fidélité de ſes ſervices.

En effet, le lion n'oublia rien pour rendre le ſéjour de ſa cour agréable à Choutourbeh. Il lui donna d'abord un rang parmi ceux qui l'approchoient. Peu de temps après il l'avança & l'honora davantage, à meſure

qu'il reconnut l'affection avec laquelle il étoit attaché à lui plaire.

Comme il avoit toujours les yeux ſur lui, & qu'il l'obſervoit & l'examinoit juſques dans les moindres choſes, il s'apperçut qu'il étoit non-ſeulement irréprochable en ſes mœurs & en ſes actions, mais même qu'il avoit infiniment d'eſprit, de la pénétration, une conduite admirable, & de plus une grande expérience en toutes choſes, après l'avoir conſulté & éprouvé en pluſieurs affaires. Cela l'obligea de lui donner toute ſon eſtime, de l'employer en pluſieurs charges conſidérables, & enfin de le déclarer ſon grand-viſir, ſon premier miniſtre, & de lui confier tous les ſecrets de l'état. Il lui conféra en même-temps l'autorité néceſſaire pour gouverner ſous ſes ordres.

Choutourbeh remplit ſi bien tous les devoirs de ſa charge par une application également juſte, exacte & régulière ſur toutes les affaires, que le lion à la fin n'eut plus rien de réſervé pour lui, & qu'il n'agiſſoit plus que par ſon canal, à l'excluſion de tous les autres miniſtres & conſeillers d'état, qui en murmurèrent & en témoignèrent leur mécontentement.

Le dépit de Demneh, à l'occaſion de l'élévation

l'élévation de Choutourbeh à ſon préjudice, fut au-deſſus de tout ce que l'on en pourroit dire. Lorſqu'il ſe vit ſupplanté par un étranger, à la fortune duquel il avoit contribué lui-même, il ne put ſouffrir qu'il poſſédât lui ſeul la faveur & les grâces du lion. L'envie & la jalouſie s'emparèrent de ſon cœur ſi fortement, qu'il paſſoit les nuits ſans dormir, & les jours dans des agitations continuelles, qui le tourmentoient & lui ôtoient le repos. Il ne put enfin ſe contraindre davantage, il chercha à ſe ſoulager, en déclarant ſon reſſentiment, & en ſe plaignant de ſon malheur en toute liberté. Pour ſe contenter, il s'adreſſa à Kelileh, & lui parla en ces termes :

Mon frère, n'admirez-vous pas le peu de bon ſens & d'eſprit que j'ai eu. Je m'étois propoſé de me mettre entièrement dans les bonnes grâces du roi, & je croyois y avoir aſſez bien réuſſi par mon adreſſe à lui amener & à lui livrer Choutourbeh, qu'il redoutoit. Mais Choutourbeh s'eſt emparé de l'eſprit de ſa majeſté, d'une manière qu'elle ne me regarde plus, ni perſonne de ſes courtiſans, & qu'elle n'a de conſidération que pour cet étranger. Ainſi me voilà chaſſé

& éloigné du premier rang que j'occupois à ſa cour.

A qui vous plaignez-vous, répondit Kelileh? Ne vous êtes-vous pas attiré cette diſgrace vous-même? Pourquoi vous êtes-vous mis cette épine au pied? Il vous eſt arrivé juſtement la même choſe qu'à un certain derviche. Qu'arriva-t-il à ce derviche, demanda Demneh? Ecoutez, reprit Kelileh, je vais vous l'apprendre.

LE DERVICHE ET LE VOLEUR,

CONTE.

Un roi, dit Kelileh, fit un jour préſent d'une robe de grand prix à un derviche; un voleur des plus fins & des plus adroits en eut nouvelle, & conçut auſſitôt le deſſein de la lui enlever. Pour le faire réuſſir, il alla trouver le derviche à ſon hermitage, & le pria de le recevoir à ſon ſervice & ſous ſa diſcipline, en feignant qu'il vouloit abandonner le monde, & apprendre de lui les maximes de la vie ſpirituelle. Le derviche

le reçut avec beaucoup d'humanité; mais au bout de quelques jours, le voleur abufa de l'eftime & de la confiance qu'il s'étoit déjà acquife auprès du derviche, il s'empara de la robe une belle nuit, & difparut.

Le lendemain matin, quand le derviche ne vit plus ni le novice, ni la robe, il n'eut pas de peine à juger que le novice étoit un voleur, & qu'il l'avoit emportée. Pour tâcher d'en avoir nouvelle, il fortit auffitôt de fon hermitage, & prit le chemin de la ville. Occupé de la perte qu'il avoit faite, comme il marchoit avec action, il rencontra deux béliers qui fe battoient, & qui fe heurtoient la tête fi furieufement l'un contre l'autre, que le fang ruiffeloit des bleffures qu'ils fe faifoient, & un renard qui fe trouva là par hafard, léchoit le fang répandu fur le champ de bataille. Les béliers animés continuoient le combat, & ils avançoient tête baiffée l'un contre l'autre. Après plufieurs affauts, le renard fe rencontra entr'eux; ils le heurtèrent en même-temps chacun d'un coup fi furieux par le milieu du corps, qu'ils lui crevèrent le cœur, & qu'il demeura mort fur la place. Un accident fi peu ordinaire furprit le derviche qui en fit le profit qu'il devoit, & paffa outre.

Il étoit ſi tard lorſqu'il arriva à la ville, qu'il trouva les portes fermées, & qu'il fut obligé de chercher un logement dans le fauxbourg. Une femme, qui par haſard avoit la tête à la fenêtre, ſe douta qu'il cherchoit un lieu de retraite, elle l'appela & lui offrit de le recevoir chez elle. Le derviche accepta l'offre, & la femme, après l'avoir régalé à ſoupé, l'introduiſit dans un endroit où il ſe mit à réciter ſes prières avant que de ſe coucher.

La femme qui l'avoit appelé, & reçu avec tant de charité, n'étoit pourtant pas de celles qui mènent une vie réglée, & qui ont ſoin de leur réputation. Elle faiſoit au contraire profeſſion de tenir chez elle de belles filles pour le plaiſir des jeunes débauchés. Une de celles qu'elle avoit alors dans ſa maiſon, étoit aimée par un cavalier du voiſinage, avec tant de paſſion, qu'il ne vouloit pas que perſonne que lui la vît. Comme la maîtreſſe du logis n'y trouvoit pas ſon compte, & que le cavalier, par ſa jalouſie, éloignoit toutes ſes pratiques, elle chercha le moyen d'exécuter un deſſein déteſtable, dont l'occaſion ſe préſenta la même nuit qu'elle venoit de retirer le derviche chez elle, mais ſa méchanceté retomba ſur elle-même.

Elle avoit trouvé le ſecret d'enivrer le cavalier & ſa maîtreſſe : lorſqu'elle les vit endormis, & qu'elle crut que tout le monde dormoit chez elle, elle mit du poiſon dans un tuyau de roſeau, prit le tuyau à la bouche par un bout, & porta l'autre au nez du cavalier pour y ſouffler le poiſon, afin qu'il lui montât au cerveau, & qu'il l'étouffât. Mais dans le moment qu'elle alloit ſouffler, le cavalier éternua avec tant de véhémence, que ſon ſouffle fit entrer tout le poiſon dans la bouche de la femme juſqu'au goſier. Le poiſon fit ſon effet avec tant de violence, qu'elle mourut en peu de momens, & par ſa mort elle confirma la maxime qui porte, que celui qui creuſe une foſſe pour y faire tomber ſon frère, y tombe lui-même.

Le derviche, témoin de cette aventure, trouva cette nuit ſi funeſte, extraordinairement longue, & il n'en vit la fin qu'avec des peines inconcevables; le jour parut enfin, & il ſortit d'un lieu ſi pernicieux. Il entra dans la ville, & comme il cherchoit un autre gîte, il rencontra un cordonnier, qui, par vénération envers les derviches, ſe fit un plaiſir de le mener chez lui, & d'ordonner à ſa famille de prendre ſoin de lui & de le

bien régaler, pendant qu'il étoit obligé de faire compagnie à quelques amis qui l'avoient invité à un régal.

La femme du cordonnier avoit une intrigue d'amour avec un cavalier, qui n'avoit pas moins d'amour pour elle qu'elle en avoit pour lui. Leur entremetteuse étoit la femme d'un chirurgien, si adroite & si insinuante, qu'elle eût été capable, par ses discours, d'accorder le feu & l'eau, de faire descendre les étoiles du ciel en terre, d'amolir l'acier comme de la cire, & de réduire en poussière le rocher le plus dur, si elle s'en fût mêlée. La cordonnière ne vit pas plutôt que son mari s'absentoit, qu'elle prit cette occasion pour se divertir, & qu'elle manda à la chirurgienne de donner avis à son amant de venir la nuit suivante, en l'assurant que rien ne troubleroit leurs plaisirs, que les mouches ne l'empêcheroient pas de goûter le sucre dont elle vouloit le régaler, & qu'elle seroit seule avec lui.

La nuit vint, & sur l'avis le cavalier ne manqua pas de venir au rendez-vous. Mais dans le temps qu'il étoit à la porte, & qu'il attendoit que la cordonnière ouvrît, le cordonnier arriva, & l'apperçut. Comme il avoit déjà du soupçon de ce qui se paf-

ſoit, il ne fut pas plutôt entré chez lui, ardent de colère, qu'il penſa aſſommer ſa femme de coups; non content de ce traitement, il l'attacha à un pilier, & il ſe coucha.

Cela ſcandaliſa fort le derviche, qui crut d'abord que le cordonnier battoit ſa femme par caprice, ou parce qu'il avoit bu, & il ſe reprocha de ne s'être pas préſenté pour empêcher ce déſordre. Il étoit encore occupé de cette penſée, lorſqu'il entendit la voix de la chirurgienne, qui avoit trouvé la porte ouverte, par la précipitation du mari, qui ne l'avoit pas fermée. Voiſine, crioit-elle à la cordonnière, d'une voix baſſe : voiſine, à quoi penſez-vous? pourquoi vous faites-vous attendre ſi long-temps? C'eſt une honte, venez vîte, & ne perdez pas l'occaſion. La cordonnière l'appela d'une voix triſte, & quand elle fut près d'elle : Voyez, lui dit-elle, l'état où je ſuis, & ſi vous êtes raiſonnable de me reprocher ma négligence : mon mari a vu l'ami à la porte, il eſt venu à moi comme un démon enragé, il m'a battue cruellement & liée comme vous voyez, & il dort préſentement. Elle ajouta avec de grands ſoupirs : Si, dans ce miſérable état, je pouvois vous toucher de compaſ-

ſion, vous me détacheriez, & vous ſouffririez que je vous attachaſſe à ma place, pendant que j'irois m'excuſer d'avoir fait attendre mon amant ſi long-temps, & je reviendrois d'abord vous délivrer & me remettre à la même place; vous feriez auſſi plaiſir à celui que j'aime, qui ne manqueroit pas de vous en témoigner de la reconnoiſſance. Par amitié & par compaſſion, la chirurgienne lui accorda ce qu'elle demandoit, & ſe laiſſa attacher. La cordonnière alla trouver le cavalier, qui l'attendoit avec impatience; & alors le derviche, qui entendoit tout ce qui ſe paſſoit, comprit le ſujet de la colère du mari, & jugea qu'il n'avoit pas tort.

Pendant que la cordonnière étoit dehors, le cordonnier s'éveilla & l'appela; la chirurgienne ſe garda bien de répondre, parce qu'elle eût tout gâté. Après avoir appelé pluſieurs fois ſans tirer aucune parole, l'impatience prend au cordonnier, il ſe lève, court à la chirurgienne, qu'il croyoit être ſa femme, avec un coûteau à la main, lui coupe le bout du nez, & le lui met dans la main: Envoie cela à ton galant, lui dit-il, c'eſt un beau préſent à lui faire. La pauvre chirurgienne, de la peur qu'elle avoit

d'être découverte, souffrit cet outrage sans ouvrir la bouche, en disant en elle-même : Etrange aventure ! Le personnage que je fais est singulier ; la cordonnière se divertit, & moi j'en porte la peine.

La cordonnière revint enfin, & fut extrêmement affligée, quand elle sut que son amie étoit sans nez. Comme elle ne pouvoit réparer ce qu'elle venoit de souffrir pour elle, elle lui en demanda mille pardons les larmes aux yeux. Elle se remit à sa place, & se fit attacher comme auparavant. La chirurgienne, qui n'avoit pas d'autre parti à prendre, retourna chez elle dans une inquiétude extrême de savoir de quelle manière elle déguiseroit la chose à son mari.

La cordonnière, rattachée au pilier, rompit le silence au bout d'une heure, & adressant cette prière à Dieu à haute voix, afin que son mari l'entendît : Seigneur, dit-elle, qui commandez dans tout l'univers, Dieu créateur de toutes choses, Dieu tout-puissant, qui maintenez & qui conservez toutes les créatures, rien ne vous est caché ; la vérité vous est connue ; vous savez que mon mari m'a fait ce mauvais traitement par une action condamnable, & pour un fait dont je suis innocente. C'est pour cela que j'implore

votre bonté & votre miſéricorde. Je vous ſupplie de rétablir cette partie de mon viſage, qui en faiſoit l'ornement, comme elle étoit auparavant. Faites paroître mon innocence avec éclat; ôtez le voile de l'impoſture qui la cache, & délivrez-moi d'une infamie qui va me déshonorer pour jamais ſi je parois devant le monde en l'état où je ſuis.

Le mari, qui s'étoit éveillé, & qui avoit entendu cette prière d'hypocrite : Effrontée, lui cria-t-il, infâme, quelle ſorte de prière adreſſes-tu à Dieu? Ne ſais-tu pas que les prières des femmes impures ne ſont pas reçues à ſon tribunal, & que la cour céleſte eſt une cour où les impudiques ne ſont pas écoutées? Pour être exaucée, il faudroit que tu euſſes la bouche pure & le cœur net.

La femme, ſûre de ſon fait, interrompit le mari : Lève-toi, cruel, s'écria-t-elle; viens & vois une marque de la puiſſance infinie de Dieu, qui a eu pitié de mon malheur, & qui a exaucé ma prière, afin que mon innocence ſoit connue. Oui, ſeigneur, vous ſavez que je ſuis innocente, & je vous remercie mille fois de la grâce que vous me faites, & de ce que vous

me lavez du déshonneur dont j'allois être noircie.

A ce discours, le mari, qui ne savoit pas le fin de l'aventure, & qui jamais ne se fût douté d'une si grande malice, se lève avec grand étonnement, se procure de la lumière, & voit en effet que sa femme avoit le nez en son entier: J'ai tort, lui dit-il, en la déliant, & je vous demande pardon: jamais il ne m'arrivera de vous traiter de la sorte, & je vous laisse le gouvernement du ménage, & la liberté entière de faire ce que vous voudrez.

La chirurgienne avec le nez coupé étoit chez elle dans une grande inquiétude, & elle cherchoit de quelle manière elle cacheroit son malheur, quel prétexte elle donneroit à son mari, à ses parens & aux voisins, & comment elle se tireroit d'affaire. Elle étoit encore plongée dans ces pensées & dans l'irrésolution, lorsqu'un peu avant le jour le chirurgien, qui s'étoit éveillé, se leva & demanda son étui pour aller panser une plaie. La chirurgienne lui dit de se donner patience, le fit attendre long-temps, & comme le mari la pressoit, elle tira un rasoir de l'étui, & le lui jeta en grondant, & en demandant si c'étoit ce qu'il vouloit. Le mari, qui étoit déjà

dans l'impatience, lui rejeta le rasoir avec des injures, & c'étoit ce qu'elle demandoit. Elle prit avantage de ce qu'il n'étoit pas encore jour, & se mit à crier : Ah ciel ! j'ai le nez coupé ; & en même-temps elle se jeta contre terre, & se roula par la chambre avec de grands cris. Le mari demeura confus, & les voisins & les parens qui accoururent, furent dans un grand étonnement de voir sa femme sans nez & toute en sang. Ils chargèrent le mari d'injures, & le mari étoit tellement troublé, qu'il ne pouvoit même ouvrir la bouche pour nier ou avouer le fait. Le jour parut, les parens assemblés se saisirent de lui, & le conduisirent au juge, chez qui le derviche étoit déjà, parce qu'il étoit sorti de chez le cordonnier de grand matin, pour faire des poursuites contre le prétendu novice qui l'avoit volé.

Les parens exposèrent le fait au cadi, qui demanda au chirurgien pourquoi il avoit traité sa femme d'une manière si barbare, & parce qu'il ne put apporter une cause légitime, il alloit le condamner à la mort, si le derviche, qui savoit son innocence, ne se fût approché & n'eût pris la parole : Seigneur, dit-il au cadi, cette affaire mérite

plus d'attention que vous n'en donnez. Ce n'eſt pas le voleur qui a emporté ma robe, les béliers n'ont pas tué le renard, ce n'eſt pas auſſi le poiſon qui a fait mourir la méchante femme, ni le cordonnier qui a coupé le nez de la chirurgienne. Nous ſommes tous nous-mêmes la cauſe de ces différens événemens. A ces mots le cadi ſe tourna de ſon côté: Ce que vous venez de dire, lui dit-il, eſt une énigme que l'on ne peut entendre, ſi vous ne l'expliquez.

Pour développer toute l'affaire, le derviche raconta ce qui lui étoit arrivé, & toutes les choſes dont il avoit été témoin; & en finiſſant, il ajouta: Si je ne me fuſſe pas laiſſé prévenir par l'ambition de faire des diſciples, je n'euſſe pas reçu un voleur dans mon hèrmitage, & je ne lui euſſe pas donné lieu de me faire le vol qui m'a amené ici. Si le renard n'eut pas été gourmand & avide de ſang, les béliers ne l'euſſent pas écraſé; la méchante femme ne ſe fut pas donné la mort à elle-même, ſi elle n'eût pas entrepris de faire mourir le cavalier; & le cordonnier n'eut pas coupé le nez à la chirurgienne, ſi elle ne ſe fût pas mêlée du négoce infâme que je viens de vous raconter. Pour concluſion, rien n'eſt

plus vrai que ce que nous ſavons tous : Ne faites pas de mal, on ne vous en fera pas. Par le récit de cette hiſtoire, ajouta Kelileh en achevant, vous pouvez comprendre que vous vous êtes attiré le mal dont vous vous plaignez. Il falloit demeurer dans l'état où vous étiez, cela ne vous fût pas arrivé. De qui avez-vous à vous plaindre, ſi ce n'eſt de vous-même ?

Vous avez raiſon, repartit Demneh, je ſuis moi-même la cauſe du mal que je ſens. Mais cela ne doit pas empêcher que vous ne me diſiez là-deſſus quel eſt votre avis, & ce que vous croyez que je devrois faire pour réparer mon malheur.

Vous ſavez, répliqua Kelileh, que je n'ai nullement conſenti à ce que vous avez fait, & que je vous ai déclaré que je ne voulois pas m'en mêler. Je vous répète la même choſe, & je me garderai bien de le faire, en quelque manière que ce ſoit. Songez-y vous-même, c'eſt votre affaire. Vous n'ignorez pas le bon mot qui dit, que chacun fait mieux ſes affaires qu'aucun autre.

Quand Demneh vit que Kelileh ne vouloit pas s'ouvrir davantage : Et moi, lui dit-il, je déclare que mon deſſein eſt d'em-

ployer tous mes efforts pour faire chaſſer le bœuf, non-ſeulement du poſte où il eſt, & le faire éloigner de la préſence du roi, mais même pour le faire bannir hors de l'état, & peut-être qu'il pourra bien en arriver un plus grand malheur. Je ne prétends pas que l'on puiſſe me reprocher d'avoir manqué de courage en cette occaſion. Les habiles politiques & les gens d'eſprit ne me le pardonneroient jamais, ſi j'en demeurois-là. A le bien prendre, ma cauſe eſt juſte. Je demande à rentrer dans un bien que je puis dire m'appartenir. Je cherche ce que je poſſédois déjà, & ce qui eſt d'ailleurs à ma bienſéance. En bonne politique, l'on peut faire cinq choſes librement, avec l'approbation de tout le monde : demander la charge dont on étoit en poſſeſſion ; ſe garder de retomber dans l'inconvénient où l'on eſt une fois tombé ; conſerver ce que l'on a acquis ; employer toute ſon induſtrie à ſe délivrer du mal que l'on ſouffre ; & enfin amaſſer du bien, & repouſſer le mal lorſque l'occaſion s'en préſente. L'intention que j'ai eſt auſſi de tâcher de rentrer dans la charge que j'avois ci-devant, & de me voir dans la même ſituation où j'étois. Pour cela, il faut que je réduiſe le bœuf

à l'extrêmité ou de perdre la vie, ou de quitter la place. Je ne ſuis pas de pire condition que le moineau qui ſe vengea d'un épervier, dont je vous raconterai l'hiſtoire ſi vous le ſouhaitez. Voyons, dit Kelileh, je vous écoute.

LES DEUX MOINEAUX ET L'ÉPERVIER,

FABLE.

DEUX moineaux, pourſuivit Demneh, avoient leur nid ſur un arbre où ils vivoient enſemble, & ſe contentoient du grain & de l'eau qu'ils trouvoient dans le voiſinage. Mais l'arbre étoit au pied d'une montagne, hériſſée de rochers eſcarpés, au haut de l'un deſquels un épervier s'étoit niché. L'épervier s'étoit fait une coutume de venir fondre ſur leur nid, & d'enlever leurs petits l'un après l'autre, ſitôt qu'ils avoient des plumes, & qu'ils commençoient à voler. Nonobſtant cette traverſe, l'amour de la patrie étoit ſi fort dans le cœur des moineaux, qu'ils ne pouvoient ſe réſoudre de

l'abandonner, & qu'ils aimoient mieux souffrir le mal que l'épervier leur faisoit, que de changer de demeure.

Un jour leurs petits commençoient de voltiger, & ils les regardoient faire leur premier essai avec un plaisir incroyable ; mais la pensée de l'épervier, qui leur vint dans l'esprit en ce moment, changea leur joie en tristesse & en des lamentations. Celui des petits qui avoit plus de vivacité que les autres, s'apperçut de ce changement, & leur en demanda le sujet. Le mâle prit la parole : Cher fils, répondit-il, portion de notre cœur, ce n'est pas à nous qu'il faut faire cette demande, adresse-toi aux larmes qui coulent de nos yeux ; elles seront nos interprètes, & elles suppléeront à notre défaut. Alors il lui fit comprendre la cause de leurs pleurs, en lui apprenant la cruauté de l'épervier.

Le petit moineau, qui avoit déjà beaucoup de connoissance pour son âge : Mon père, reprit-il, agréez, je vous prie, ce que je prends la liberté de vous dire. Quoique les créatures de Dieu ne doivent pas se soustraire à la soumission due aux décrets de sa toute-puissance ; ce même Dieu, néanmoins, qui a donné l'être à toutes choses, a aussi assigné

un remède à chaque mal, & à chaque plaie une manière de la guérir : au lieu que, jusqu'à préſent, il ne paroît pas que vous ayez rien fait pour détourner le mal qui renouvelle votre douleur, & que vous craigniez encore ; ſi vous faites au moins ce qui ſera en votre pouvoir, il y a à eſpérer que vous empêcherez qu'il n'arrive plus, & que vous vous délivrerez de ce chagrin.

Cet avis plut aux moineaux, & le mâle, pendant que la femelle reſta pour prendre ſoin des petits, prit ſon vol, réſolu de chercher quelque moyen d'arrêter le cours de l'inſolence de l'épervier. Il vola quelque temps, & dans la penſée qu'il avoit : De quel côté, diſoit-il, tournerai-je ? A qui m'adreſſerai-je, pour raconter mon affliction ? En ce moment, par une diſpoſition de Dieu, il apperçut une ſalamandre qui ſortoit d'un lieu ſouterrain dont des flammes s'élevoient, & qui prenoit ſon chemin par la campagne. En la voyant : Je veux, dit-il, m'adreſſer à cet animal ; nonobſtant ce qu'il a d'affreux & de ſurprenant en ſa figure, peut-être me dira-t-il quelque choſe qui ſervira à me tirer d'affaire. Il vola vers la ſalamandre, s'approcha d'elle, & la ſalua avec reſpect ; la ſalamandre de ſon côté lui

fit de grandes civilités. La ſalamandre n'attendit pas que le moineau lui parlât, elle prit la parole la première. A vous voir, lui dit-elle, il paroît que vous êtes triſte, & que vous avez quelque choſe dans l'eſprit qui vous chagrine. Si vous êtes fatigué, vous pouvez vous arrêter, & vous repoſer près de moi, ou ſi vous avez quelque mal, vous pouvez me le découvrir, j'aurai peut-être quelque remède à vous donner. Le moineau lui fit le récit du ſujet de ſes douleurs, d'une manière ſi touchante, que les rochers les plus durs y euſſent été ſenſibles. Elle en fut touchée, & indignée de la cruauté de l'épervier : Ne vous affligez pas davantage, lui dit-elle, je vous délivrerai de cette tyrannie ; dès cette nuit j'irai mettre le feu à ſon nid, & je vous ſuis caution que lui & le nid ſeront conſumés. Dites-moi ſeulement où je vous trouverai, afin que vous me ſerviez de guide, & ſans vous arrêter ici plus long-temps, retournez chez vous, vous y apprendrez de mes nouvelles. Le moineau lui donna ſon adreſſe, & après avoir pris congé d'elle, il retourna à ſes petits avec grande joie.

Lorſqu'il fut nuit, la ſalamandre, à la tête de pluſieurs autres ſalamandres armées de

ſoufre & de bithume enflammé, ſe mit en chemin, & prit en paſſant le père & la mère des petits moineaux, qui la conduiſirent au nid de l'épervier, plongé alors dans un profond ſommeil, lui & ſes petits. Les ſalamandres y mirent le feu, & comme il étoit de matière fort sèche, il prit flamme auſſitôt, de ſorte qu'en peu de temps il fut réduit en cendre avec l'épervier & ſa famille. Une étincelle de la colère de Dieu, excitée par la malice de l'épervier, cauſa cet embrâſement : pour peu que l'on faſſe d'attention, ajouta Demneh, & que l'on prenne ſon temps & les meſures néceſſaires, cet exemple fait voir, que ſi foible que l'on puiſſe être, il y a des moyens de ſe venger, même des ennemis les plus puiſſans.

Quand je ſerois capable, dit Kelileh, d'approuver un deſſein auſſi pervers que le vôtre, qu'aucun exemple ne peut autoriſer, je ne crois pas qu'il ſoit aiſé de l'exécuter. En l'état où je vois que les choſes ſont préſentement, que le roi fait diſtinction de Choutourbeh par-deſſus tous ceux qui forment ſa cour, vous entreprenez inutilement de l'obliger à changer de ſentiment. Les rois n'abandonnent pas ſans ſujet un favori qu'ils ont une fois élevé au premier degré de leur

faveur. Il faut que le favori soit très-coupable avant d'en venir à cette extrêmité; savez-vous pourquoi le bois va au-dessus de l'eau, & ne coule pas à fond? C'est que l'eau croiroit faire une injustice, d'abaisser ce qu'elle a nourri & élevé.

Ne trouvez-vous pas, répliqua Demneh, que c'est un sujet suffisant pour travailler à la destruction de Choutourbeh, que le roi lui donne toute sa confiance, qu'il ne veut plus voir que lui, & que par cette préférence il rebute généralement tout ce qu'il y a de plus considérable à sa cour? qu'il ne fait rien que par son avis, & n'écoute plus les conseils de ses autres ministres? L'état & la personne même du roi seroient exposés à de trop grands dangers, si cela continuoit. Je ne vous dis rien de moi-même; ce sont les politiques qui remarquent que la ruine d'un royaume, & d'un roi qui le gouverne, peut être causée en six manières.

1°. Par le désespoir des courtisans privés de charges, ou négligés, & par le mépris des personnes sages & expérimentées, lorsqu'on les éloigne des conseils.

2°. Par une guerre déclarée sans sujet, & par un gouvernement inégal, & purement de caprice.

3°. Par le dérèglement des paſſions ; c'eſt-à-dire, en ſe donnant aux femmes, à la chaſſe, à la débauche du vin, au jeu, aux concerts.

4°. Par les diſgraces du temps, comme par la peſte, par la famine, par les incendies, par les enfoncemens des terrains que cauſent les tremblemens de terre, ou par les inondations.

5°. Cela arrive encore par une trop grande ſévérité, en faiſant tout par colère, & en châtiant trop rigoureuſement.

6°. Enfin, en prenant le contrepied de toutes choſes ; c'eſt-à-dire, en faiſant la paix lorſqu'il faut faire la guerre, en faiſant la guerre lorſqu'il faut faire la paix ; en uſant de clémence, lorſqu'il faut être ſévère, & en donnant des récompenſes à ceux qui mériteroient d'être punis.

Kelileh interrompit Demneh en cet endroit : C'en eſt aſſez, dit-il, je vois bien, Demneh, que ce n'eſt ni l'intérêt du roi, ni l'intérêt de l'état qui vous touche. Vous êtes animé par le ſeul reſſentiment que vous avez dans le cœur contre Choutourbeh, de qui vous avez réſolu la perte. Ne vous y trompez pas ; la fin de ceux qui font le mal n'eſt pas heureuſe, & les mauvais deſſeins des

envieux retombent ſur les envieux mêmes. C'eſt une vérité conſtante: Qui fait le mal, trouve le mal. Il ne jouit pas long-temps de ſa malice, il en reçoit bientôt le châtiment. Si l'on veut profiter de ce qui ſe paſſe tous les jours dans le monde, le bien eſt ſuivi de la récompenſe, & le châtiment ſuit les méchantes actions. Un tyran en profita comme il le devoit, & il fut le roi le plus juſte de ſon temps. Demneh voulut ſavoir cette hiſtoire, & Kelileh la lui raconta en ces termes:

LE TYRAN,

CONTE.

Un roi des ſiècles paſſés gouvernoit ſes états avec tant de barbarie, que ſes ſujets ne pouvoient plus le ſupporter, & n'avoient d'autre recours qu'à Dieu, qu'ils prioient de l'ôter de ce monde, ni d'autre conſolation, que de le combler de mille imprécations. Il étoit même ſi connu au-dehors, que jamais ſes voiſins ne parloient de lui qu'en le nommant le tyran. Au retour d'une chaſſe, ce roi, par un changement d'autant plus

ſurprenant que perſonne ne s'y attendoit, envoya des hérauts par les carrefours de la ville, faire cette proclamation de ſa part: « Mon peuple, mon inſenſibilité a été juſqu'à préſent un voile qui m'a empêché d'appercevoir la droiture que je devois ſuivre en régnant, & ma cruauté m'a fait plonger le poignard dans le ſein des innocens. Ce que je vous annonce doit vous réjouir. Je vous déclare que déſormais je ſerai ferme & conſtant à vous procurer toute ſorte de bonheur, & à vous rendre fidellement la juſtice que je vous dois. J'ai aſſez de confiance ſur la ſincérité de la conduite que je me propoſe, pour aſſurer que dans la ſuite perſonne ne ſouffrira le moindre dommage. Toute la terre ſera remplie du bruit de ma modération, & la joie ſera dans tous mes états par les libéralités & les bienfaits que j'y répandrai ».

Cette proclamation cauſa une joie inexprimable à tout le peuple, & encore plus l'effet qui la ſuivit. Tous les ſujets goûtèrent un repos qui leur étoit inconnu; la juſtice fut obſervée ſi exactement pendant le reſte du règne de leur roi, que l'on voyoit les faons & les agneaux ſucer le lait des lionnes; le lièvre ſe jouer avec le lévrier; le

faucon

faucon & la perdrix dans le même nid, & l'oie voler de compagnie avec l'aigle. L'on ne parla plus même de la juſtice qui rendoit la mémoire de Nouſchirvan ſi fameuſe, ſa place fut remplie par ce roi, avec le ſurnom de *Juſte*.

Ce changement parut d'autant plus admirable à tout le monde, que l'on en ignoroit la cauſe, & que l'on ne pouvoit comprendre comment l'on pouvoit ſi ſubitement paſſer de tant de vices à tant de vertus, & montrer tant de conſtance à y perſévérer. L'on en fut éclairci par l'entremiſe d'un favori du roi, qui le ſupplia un jour d'agréer la liberté qu'il prenoit de lui demander le motif d'un retour ſi ſurprenant: En voici la raiſon, répondit ce monarque. Dans la dernière chaſſe que je fis, comme je pouſſois un lièvre, je vis qu'un chien avoit pris le change, & pourſuivoit un renard. Il l'attrapa par une jambe, & la lui rompit. Le renard échappa, & ſe fourra dans une tanière. Le chien, qui vit que le renard ne ſortiroit pas de-là, pour venir ſe jeter entre ſes pattes, le laiſſa & ſe remit ſur les voies du lièvre avec les autres chiens. Un paſſant, qui vit le chien traverſer ſon chemin, lui jeta une pierre avec tant d'adreſſe, qu'il lui rompit

une jambe, de même qu'il avoit rompu celle du renard. Peu de temps après, un cheval marcha ſur le pied du paſſant, & vengea le chien. Mais le cheval n'eut pas fait quelques pas, qu'il fourra le pied dans un trou, & ſe bleſſa ſi dangereuſement, qu'il en fut boiteux. Témoin de ces exemples : Vois-tu, me dis-je à moi-même, que ces différens ſujets ont reçu chacun la récompenſe de leur méchante action ? La perdrix mange la fourmi, le faucon punit la perdrix, & l'aigle traite le faucon de la même manière que celui-ci a traité la perdrix. Qui tue enfin eſt tué. Rien ne demeure impuni ou ſans récompenſe, ſoit que l'on faſſe le mal ou que l'on faſſe le bien. Un exemple comme celui-ci, ajouta Kelileh, devroit vous détourner du deſſein que vous avez de vous venger, de crainte que vous n'en ayez pas le ſuccès que vous attendez.

Demneh ne profita pas d'une remontrance ſi vive : Je ne ſuis pas, inſiſta-t-il, l'agreſſeur dans cette affaire ; je ſuis l'offenſé & le maltraité. Pourquoi voulez-vous que celui que l'on attaque mérite châtiment en cherchant à ſe venger de l'agreſſeur ? L'offenſé eſt-il coupable en repouſſant le mal par le mal ?

Puiſque je ne puis vaincre votre opiniâtreté, répondit Kelileh, je veux que vous ayez toutes les raiſons imaginables de vous venger. Mais comment pourrez-vous venir à bout de faire périr Choutourbeh ? Vos forces ne ſont pas égales aux ſiennes. Il aura beaucoup plus d'amis & de gens qui prendront ſon parti que vous n'en avez.

Ce n'eſt point par la force, repartit Demneh, ni par les puiſſans ſecours que l'on réuſſit, même dans les affaires les plus périlleuſes. La prudence & la ſageſſe y opèrent davantage. Dans la morale, comme vous le ſavez, la ſageſſe eſt préférée à la force ; parce qu'elle exécute des choſes dont la force ne peut venir à bout. Le ſage, dit un poëte, exécute des choſes par ſes paroles que cent armées jointes enſemble ne pourroient pas exécuter. N'avez-vous jamais ouï dire, de quelle manière un corbeau fit périr un ſerpent ? Je n'ai pas connoiſſance de cette hiſtoire, dit Kelileh, vous poûvez me l'apprendre. Demneh la lui raconta, & dit :

LE CORBEAU, LE SERPENT ET LE RENARD,

FABLE.

Un corbeau avoit choisi le lieu de sa retraite sur la pente d'une montagne, & avoit construit & ménagé son nid dans la fente d'un rocher. Mais un serpent du voisinage avoit la malice d'aller dévorer ses petits, toutes les fois qu'il en avoit. Le corbeau piqué de l'insolence du serpent, affligé de la perte qu'il faisoit, résolut enfin d'en tirer vengeance, & il en imagina le moyen. Avant de rien entreprendre, il alla le communiquer à un renard de ses voisins & de ses amis, & après qu'il lui eut raconté le sujet de sa douleur: Ma pensée, dit-il, est d'observer le temps que le serpent sera endormi, & de lui arracher les yeux, afin qu'il ne puisse pas voir mes petits, & que je n'aie plus rien à craindre du mal qui m'est déjà arrivé.

Je me garderois bien, repartit le renard, d'approuver votre conseil, il est très-mé-

chant. Quand on a de l'efprit, & que l'on veut détruire un ennemi, l'on s'y prend d'une manière à ne pas expofer fa vie comme vous l'expoferiez en exécutant votre projet. Il pourroit vous arriver la même chofe qu'à un certain oifeau de rivière, grand mangeur de poiffons, qui périt lui-même entre les ferres d'une écreviffe en voulant la faire périr. Le corbeau pria le renard de lui raconter de quelle manière la chofe étoit arrivée, & le renard le fatisfit.

LE HÉRON, L'ÉCREVISSE ET LES POISSONS,

FABLE.

UN héron, dit le renard, demeuroit fur le bord d'un étang, & faifoit un grand butin de poiffons, dont il pêchoit chaque jour ce qui lui fuffifoit pour fa fubfiftance; & de cette manière, il paffoit fa vie avec toutes les commodités & tout le plaifir imaginables. Il la continua plufieurs années; mais enfin, parvenu à une grande vieilleffe, fes forces diminuèrent confidérablement, &

il s'apperçut qu'il n'avoit plus la même agilité pour pêcher qu'il avoit autrefois; effrayé de cette disgrace : Infortuné que je suis, dit-il en lui-même, mes ans sont écoulés, & ne retourneront plus. Ne devois-je pas dans la force de mon âge, connoître mieux le bon usage que j'en devois faire, & amasser dès-lors de quoi vivre dans ma vieillesse ? Présentement les forces me manquent absolument, & je ne suis plus propre à rien. Il faut vivre cependant, ou m'attendre à mourir de faim. Ne pourrois-je pas trouver quelque moyen de suppléer au défaut de ma vigueur passée ? Il faisoit ce raisonnement sur le bord de l'étang, fort triste & mélancolique, & il étoit en cette dernière pensée, lorsqu'une écrevisse qui l'avoit apperçu s'approcha de lui : Ami, lui dit-elle, vous voilà bien triste & rêveur ! Peut-on vous demander quel sujet vous avez de n'avoir pas l'air gai & content ?

Le héron profita de cette demande, & inventa en même-temps une fausse nouvelle : Comment voulez vous, répondit-il à l'écrevisse, que je ne sois pas triste, ou plutôt comment voulez-vous que je ne meure pas de chagrin ? Vous savez que le bonheur de ma vie consistoit à pêcher chaque jour un

certain nombre de poiſſons ; dont je vivois ſans leur faire une trop grande perſécution, parce que j'avois la retenue de n'en pas prendre au-delà de ce que j'en avois beſoin. Mais un de ces jours, deux pêcheurs qui paſſoient le long de cet étang, s'entretenoient de la grande quantité de poiſſons qu'il renferme, & diſoient qu'il falloit y remédier. L'un des deux ajoutoit : Il y a plus de poiſſons dans un tel étang, que dans celui-ci ; nous viendrons à ce dernier, quand nous aurons vidé celui-là. Si cela arrive, continua le héron, c'eſt-à-dire qu'il faut ſonger à ſortir de ce monde, & me réſoudre à ſubir bientôt la mort.

L'écreviſſe épouvantée de cette nouvelle, alla ſur le champ l'annoncer à tous les poiſſons de l'étang, qui en eurent une grande alarme. Dans leur conſternation, ils vinrent tous au héron conduits par l'écreviſſe, & l'un d'eux prit ainſi la parole : L'écreviſſe que voici, dit-il, nous a annoncé une nouvelle qu'elle a appriſe de vous, & qui nous jette dans la dernière affliction. Plus nous nous efforçons de chercher comment nous pourrons parer le coup, plus nous ſommes dans l'irréſolution, & nous venons à vous pour vous ſupplier de nous aider de votre conſeil.

Il eſt vrai que vous êtes notre ennemi ; mais un ennemi ſage comme vous l'êtes ne refuſe pas d'écouter ſes ennemis, lorſqu'ils ont recours à lui, ſurtout dans une affaire comme celle-ci, où il y a quelqu'intérêt. Vous tombez même d'accord que votre conſervation dépend de la nôtre. C'eſt pour cela que nous n'héſitons pas de vous demander ce que vous croyez que nous pouvons faire pour éviter le mal dont nous ſommes menacés.

Le rapport que l'on vous a fait, répondit le héron diſſimulé, eſt très-véritable. J'ai entendu moi-même la nouvelle de la bouche des pêcheurs, & autant que j'ai pu juger au ton dont ils parloient, rien n'eſt capable d'empêcher qu'ils n'exécutent leur réſolution. J'ai penſé avec ſoin au remède que l'on pourroit y apporter ; mais je n'en vois pas d'autre que celui que je vais vous propoſer. Il y a dans le voiſinage un autre grand étang, dont l'eau eſt la plus nette & la plus claire que l'on puiſſe voir, juſques-là que l'on diſtingue tous les grains de ſable qui ſont au fond, quoique les plongeurs les plus habiles ne puiſſent pas y arriver. Les pêcheurs n'y touchent auſſi jamais, parce qu'il n'y a pas d'iſſue pour en faire écouler l'eau. C'eſt juſtement la retraite qui vous

convient. Trouvez ſeulement le moyen de vous y faire tranſporter, & vous paſſerez le reſte de votre vie tranquillement, & le plus agréablement du monde.

Votre conſeil eſt admirable, dit le poiſſon qui avoit déjà parlé, nous vous en ſommes obligés ; mais nous ne pouvons paſſer à l'étang que vous dites, ſi vous ne voulez bien nous ſecourir en cela, & nous prêter votre aſſiſtance.

Je ne refuſe pas, repartit le héron, d'employer le peu de forces qui me reſtent pour vous obliger en cette occaſion. Convenons donc de la récompenſe que vous me donnerez, & hâtons-nous de faire diligence. Il eſt à craindre que les pêcheurs ne viennent, & que leur arrivée ne rende nos réſolutions inutiles, ſi nous ne profitons du temps.

Les poiſſons le prièrent avec inſtance & les larmes aux yeux, de ne pas les abandonner. L'accord ſe fit enfin de part & d'autre, & le héron ſe chargea d'en prendre chaque jour ce qu'il pourroit, & de les tranſporter à l'étang qu'il leur avoit marqué. Ainſi il ſe préſentoit le matin chaque jour, & les poiſſons venoient à lui en foule. Il en prenoit autant qu'il vouloit, & les tranſportoit dans un bocage voiſin, où il en

mangeoit une partie, & faisoit un magasin des autres pour sa provision. Chaque fois qu'il retournoit à l'étang, il trouvoit les poissons assemblés qui se pressoient à qui seroient transportés les premiers, & son plaisir étoit de voir comment ils se hâtoient d'arriver eux-mêmes à leur perte. Delà, il est aisé de remarquer avec quel aveuglement ceux qui se fient trop facilement à leurs ennemis, se jettent eux-mêmes dans le précipice.

Au bout de quelques jours, l'écrevisse qui avoit aussi une forte envie d'être transportée au nouvel étang, se présenta, & supplia le héron de la prendre. Il s'approcha d'elle, & après l'avoir prise sur son col, il la porta non pas à l'étang, mais au cimetière des poissons. L'écrevisse apperçut de loin les arrêtes des poissons, & comprit d'abord la trahison & la fourberie. Qui connoît, dit-elle en elle-même, que son ennemi va lui ôter la vie, & ne le prévient pas quand il a la puissance de le faire, devient homicide de soi-même. S'il fait succomber son ennemi, il s'acquiert une gloire immortelle dans la postérité: s'il succombe, la postérité l'excuse & le loue d'avoir fait voir qu'il ne manquoit pas de courage. En achevant ce raisonnement, l'écrevisse se colla au col du héron,

& le pinça ſi vivement de ſes ſerres, qu'elle n'eût pas de peine à l'étouffer. Il tomba du haut de l'air en terre, où l'écreviſſe ne le quitta point, qu'il n'eût perdu tout mouvement. Enfin, quand elle vit qu'il étoit mort, elle lâcha priſe, & retourna à l'étang en grande diligence. Là, en préſence du reſte des poiſſons étonnés de la revoir, & qui s'aſſemblèrent autour d'elle, elle fit l'oraiſon funèbre des amis & des camarades qu'ils avoient perdus, & les conſola en même-temps de cette perte, en leur faiſant connoître le danger dont ils étoient délivrés, par la vengeance qu'elle avoit priſe de leur ennemi commun. Les poiſſons regrettèrent les morts, comme ils le devoient, & deteſtèrent la perfidie du héron; mais ils eurent deux grands ſujets de joie, l'un de ce qu'ils vivoient, & l'autre de ce que leur ennemi mortel n'étoit plus. Cette fable, ajouta le renard, en adreſſant toujours la parole au corbeau, nous apprend que la plûpart de ceux qui entreprennent de tromper, périſſent par les mêmes fourberies dont ils ſe ſervent. Mais je veux vous mettre en un chemin par où vous viendrez à bout infailliblement de ce que vous ſouhaitez, ſans courir aucun riſque.

Le corbeau, joyeux de l'affection avec laquelle le renard entroit dans ses intérêts : Vous pouvez, lui dit-il, m'ordonner tout ce que vous jugerez à propos, je suivrai exactement votre conseil.

Il faut, reprit le renard, que vous preniez votre vol du côté des maisons les plus voisines, & que là, élevé en l'air, vous observiez s'il n'y a rien d'exposé sur les terrasses que vous puissiez enlever, comme du linge, ou autre chose. Prenez en votre bec ce qui se présentera, & continuez de voler, mais de manière que l'on ne vous perde pas de vue. Lorsque vous serez arrivé à l'endroit où sera le serpent, laissez tomber la chose enlevée, en présence de tous ceux qui vous auront suivi. Il est certain qu'en courant pour la recueillir, ils appercevront le serpent, & le tueront. Voilà un moyen très-sûr pour vous délivrer de votre ennemi, sans rien hasarder de votre part.

Le corbeau instruit par le renard ; prit son vol du côté de la ville, où il apperçut sur une terrasse une femme, qui, prête à savonner du linge, ôta de son col un talisman d'or, & le posa dans un coin pour être plus libre. Elle n'eut pas plutôt le dos tourné, que le corbeau fondit sur le talisman, &

l'enleva. Au bruit qu'il fit, la femme se retourna, cria au secours, & pria que l'on observât le voleur. Le corbeau vola avec la précaution que le renard lui avoit marquée, arriva à l'endroit où étoit le serpent, & laissa tomber le talisman sur lui. Ceux qui l'avoient suivi apperçurent le serpent, & ne manquèrent pas de l'écraser, & de rendre au corbeau ce service signalé qu'il attendoit d'eux. De ce que je viens de rapporter, ajouta Demneh, vous voyez que l'on obtient par adresse ce que l'on ne peut obtenir par la force.

Il faut avouer, répliqua Kelileh, que vous avez un talent particulier pour dire les plus belles choses du monde, mais Choutourbeh est plus robuste que vous & a plus d'esprit que vous n'en avez. Quelque chose que vous puissiez tenter pour le surprendre par votre malice, sa prudence lui fournira des moyens pour s'en appercevoir & pour y remédier, & quelques ruses que vous mettiez en usage, jamais vous ne viendrez à bout de faire autant de nœuds que vous voudrez, qu'il ne les dénoue par sa sagesse. Je vois bien que l'histoire du lièvre qui tomba dans le piège qu'il avoit tendu vous est inconnue. Demneh avoua qu'il n'en avoit

point de connoiſſance, & témoigna qu'il l'apprendroit avec plaiſir; Kelileh la lui raconta ainſi:

LE LOUP,

LE LIÈVRE ET LE RENARD,

FABLE.

Un loup, dit-il, que la faim avoit contraint de ſortir hors du bois, marchoit par la campagne, & cherchoit de quoi ſe raſſaſier. En paſſant près d'un buiſſon, il apperçut un lièvre qui dormoit au milieu d'un profond ſommeil. Ravi de ſon bonheur, il s'approche à petits pas & ſans bruit, autant qu'il lui étoit poſſible. A ſon ſouffle, néanmoins, & au bruit qu'il faiſoit en marchant, le lièvre s'éveilla, & fit un ſaut pour prendre la fuite. Le loup le prévint, & l'arrêta: Viens, viens, dit il, ne t'éloigne pas, j'ai beſoin de ta préſence pour ma conſolation dans l'état où je me trouve. Le lièvre effrayé de l'aſpect affreux du loup, eut recours aux prières pour le fléchir, & en baiſſant la tête à ſes pieds: Seigneur, dit-il,

qui tenez un des premiers rangs parmi les animaux, je ſais que vous avez une faim des plus ardentes, qu'elle vous prend ſouvent, & que vous ne pouvez être long-temps ſans manger. Mais quel repas pourriez-vous faire d'un morceau d'auſſi peu de conſéquence que je ſuis ? Un renard gros & gras demeure dans ce voiſinage. C'eſt bien plutôt votre fait, ſi vous voulez prendre la peine de venir avec moi, j'aurai l'honneur de vous conduire au lieu de ſa retraite, & là, par un tour de mon adreſſe, je promets de le mettre entre vos pattes. Si cette bonne fortune vous agrée, à la bonne heure, ſi elle ne vous plaît pas, je ſuis toujours prêt de ſubir mon deſtin. Vous ne perdrez rien à différer de quelques momens, & vous avez à eſpérer d'y gagner beaucoup davantage.

L'eſpérance d'un meilleur butin fit que le loup ſe laiſſa perſuader, & qu'il ſuivit le lièvre juſqu'à la tanière du renard. Mais ce renard étoit le plus intelligent, le plus fin, le plus adroit & le plus ruſé de tous les renards d'alentour, & il eut pu faire des leçons de fourberies à ceux qui ſe piquoient d'y exceller. Le lièvre avoit un démêlé avec lui depuis long-temps, & vouloit profiter de l'occaſion pour en prendre vengeance ſans

y rien mettre du ſien. Il laiſſa le loup à l'entrée, entra dans la tanière, & ſalua le renard avec beaucoup de civilité. Le renard de ſon côté lui rendit civilité pour civilité. Vous êtes le bien venu, lui dit-il, d'où venez-vous ? Approchez, prenez place, j'ai bien de la joie de vous voir.

Il y a long-temps, dit le lièvre, que je déſirois de vous voir ; mais différens obſtacles, cauſés par de fâcheuſes conjonctures, & ma mauvaiſe fortune m'ont privé malgré moi du plaiſir que je me propoſois. Il y a je ne ſais quel démon en ce monde, qui ſe fait une loi de mettre barrières ſur barrières entre les meilleurs amis, & de leur ôter la ſatisfaction de ſe rencontrer & de jouir les uns des autres. Mais enfin, un ſaint perſonnage d'entre les animaux nos confrères, d'un mérite très-rare, & d'une vertu conſommée, qui honore cette contrée de ſa préſence au retour d'un pélerinage, déſire de vous voir en paſſant, & de profiter de votre exemple ſur le bruit d'une retraite telle que la vôtre. Il s'eſt adreſſé à moi pour lui ſervir d'introducteur auprès de vous. C'eſt ce qui me donne lieu en même-temps de vous aſſurer de mon amitié, & de vous demander la continuation de la vôtre. Le perſonnage

dont je viens de vous parler attend à votre porte. Si vous voulez bien lui faire l'honneur de le recevoir, & si vous en avez la commodité, il vous en sera sensiblement obligé. Si quelqu'occupation vous en empêche, ce sera pour une autre fois, & nous prendrons mieux notre temps.

Le renard se doutant de quelque tromperie cachée sous ce discours étudié, ne balança pas à prendre son parti, & résolut de rendre tromperie pour tromperie. Mais en cachant son dessein : Nous faisons profession, répondit-il au lièvre, d'obliger & de recevoir toutes sortes de personnes, particulièrement les pélerins, à qui nous ouvrons la porte de notre demeure, toute misérable qu'elle est. Jugez de-là si je pourrois manquer au devoir d'hospitalité envers une personne aussi sainte & aussi vertueuse que vous me la dépeignez, & envers un scheich d'une vénération si grande ; persuadé qu'un hôte porte le bonheur par-tout où il entre, obligez-moi seulement de dire à ce saint personnage, que je le supplie d'attendre un moment que j'aie balayé mon appartement, & préparé une collation convenable à son mérite.

Sur cette réponse, le lièvre s'imagina que le renard donnoit dans le panneau, & s'ap-

plaudit en lui-même d'avoir réuſſi dans ſa négociation. Il ne douta pas même qu'il ne dût s'aboucher avec le loup. Dans cette penſée : La perſonne, repartit-il, que je vous amène, eſt toute en Dieu, & ennemie de ces ſortes de cérémonies. Elle ne veut point de contrainte, & ſi vous voulez me croire, il ne ſeroit pas beſoin de tous ces préparatifs. Si votre générosité néanmoins ne permet pas que vous vous en diſpenſiez, nous ne nous y oppoſons pas, faites à votre loiſir.

En achevant ces paroles, le lièvre ſortit, & en rendant compte au loup de ce qu'il venoit de faire, il lui aſſura pour certain que le renard avoit donné dans le panneau; & comme on ſe plaît naturellement dans ſes entrepriſes, lorſqu'on ſe flatte d'un heureux ſuccès, il lui exagéra l'embonpoint du renard, & lui fit comprendre que jamais il n'avoit mangé rien de plus délicieux. La faim du loup étoit ſi grande, que l'eau lui en vint à la bouche, & le lièvre croyoit lui-même ſi fermement que c'étoit une affaire faite, qu'il s'imaginoit déjà avoir la vie ſauve, en conſidération du ſervice qu'il rendoit au loup; mais il s'abuſa vainement dans ſa folle imagination.

Le renard, naturellement prévoyant en tout ce qui regardoit ſa conſervation & ſa ſûreté, avoit creuſé une foſſe au milieu de ſa tanière, qu'il avoit couverte de brouſſailles, & avoit préparé une iſſue ſecrète pour ſortir & ſe ſauver dans la néceſſité. Ainſi, du moment que le lièvre fut ſorti pour rejoindre le loup, il diſpoſa les brouſſailles d'une manière à faire l'effet qu'il s'étoit propoſé; prêt à ſortir par la porte ſecrète, il appela le lièvre & le loup: Chers hôtes, leur cria-t-il, prenez, s'il vous plaît, la peine d'entrer. Dès qu'il eut entendu qu'ils entroient, il ſortit & gagna la campagne. Le lièvre & le loup entrèrent avec précipitation, & en mettant le pied ſur les brouſſailles, ils tombèrent dans la foſſe l'un ſur l'autre. Le loup s'imagina que le lièvre l'avoit joué & le mit en pièces, & en le laiſſant en cet état, il ſe retira de la foſſe pour aller chercher fortune ailleurs. Selon cette hiſtoire, dit encore Kelileh, jamais le ſage ne néglige rien pour détourner les tromperies, & ſa vigilance empêche qu'on ne le ſurprenne.

Je ne doute pas, reprit Demneh, que ce que vous venez de dire ne puiſſe arriver quelquefois; mais Choutóurbeh eſt ébloui de l'éclat de ſa grandeur à un tel excès, qu'il

ne ſe connoît pas lui-même. Il ne ſoupçonne pas que je puiſſe jamais avoir de l'inimitié contre lui, ni que perſonne ait intention de le ſurprendre. Jugez ſi je ne dois pas profiter de ſon aveuglement, & me ſervir de la facilité que je trouve pour le précipiter du haut de ſa gloire. Moins un ennemi craint d'être découvert, mieux il porte ſon coup. Mais en reconnoiſſance de l'hiſtoire que vous venez de me raconter, je veux vous parler d'un autre lièvre qui eut plus d'adreſſe à faire périr un lion, ſi vous n'en êtes déjà informé. Non, repartit Kelileh, elle n'eſt pas venue juſqu'à moi, vous pouvez m'en faire le récit. Demneh continua de parler, & dit :

LE LION TROMPÉ PAR LE LIÈVRE,

FABLE.

Aux environs de Bagdad, pluſieurs ſortes d'animaux habitoient une campagne extrêmement agréable par les pâturages, les bocages, les fontaines & les ruiſſeaux dont elle étoit arroſée, & ils y avoient été attirés par tous

ces avantages. Mais leur repos étoit furieusement troublé par la cruauté d'un lion sanguinaire, qui les dévoroit chaque jour en grand nombre.

Après plusieurs assemblées & plusieurs délibérations sur le remède qu'ils apporteroient à cette persécution, les animaux en corps se présentèrent à lui avec un grand respect, & après une révérence profonde, celui qui avoit été député pour porter la parole, parla en ces termes: Sire, nous sommes tous courtisans, domestiques, ou sujets de votre majesté; en quelque qualité que nous ayions l'honneur d'être auprès d'elle, nous sommes en des craintes continuelles, tant lorsqu'elle poursuit quelqu'un de nous pour en faire son repas, que lorsqu'elle nous laisse en repos, dans l'attente où nous sommes d'un semblable destin. Pour la délivrer de la peine qu'elle se donne, & nous d'une inquiétude mortelle, nous avons pensé de lui envoyer chaque jour suffisamment de quoi vivre, & cette pitance ne lui manquera jamais à l'heure qui nous sera marquée, si elle veut bien agréer l'offre que nous lui faisons.

Le lion voulut bien accepter cette proposition; les animaux pour s'acquitter de leur promesse, tiroient tous les jours au sort, &

lui envoyoient régulièrement celui d'entr'eux ſur lequel il étoit tombé. Cela dura long-temps de cette manière, juſqu'à ce que le ſort tomba ſur un lièvre qui le reçut avec une grande fermeté. Il demeura néanmoins quelque temps la tête baiſſée, en faiſant réflexion ſur ſa deſtinée, & en cherchant quelque moyen pour ſe tirer d'affaire. Enſuite il tint ce diſcours aux animaux qui étoient encore aſſemblés : Je ne vous demande pas, leur dit-il, que vous me diſpenſiez d'aller me préſenter au lion comme une victime; le ſort m'y oblige, je ne veux pas que l'on puiſſe me reprocher d'avoir moins de réſignation que mes confrères, qui m'ont précédé dans ce ſacrifice. Permettez-moi ſeulement de différer de quelques momens l'exécution de mon devoir auquel je me ſoumets de bon cœur. J'ai un deſſein dont le ſuccès peut vous délivrer tous de l'inſolence du tyran, & le peu de retardement que je demande contribuera peut-être à le faire réuſſir. Les animaux ſe firent un plaiſir de lui accorder ce qu'il demandoit, & l'encouragèrent par mille bénédictions, à faire ce qu'il jugeroit à propos pour un ſi grand bien. Le temps qu'il avoit demandé étoit uniquement pour attendre que l'heure du repas du lion fût écoulée.

Lorſqu'elle fut paſſée, & qu'il vit que ſa pitance n'étoit pas arrivée, il entra dans une très-grande colère, il frémit, il grinça les dents, & ſe mit à rugir d'une force épouvantable. Il étoit en cet état, lorſque le lièvre arriva, & remarqua qu'il frappoit la terre de ſa queue, marque de l'excès de la vengeance qu'il méditoit. Il s'approcha, & le ſaluant avec de grandes humiliations : D'où viens-tu, lui demanda le lion, d'un ton qui faiſoit aſſez connoître ſon emportement ? Que font tes frères ? Quel motif ont-ils d'avoir été aujourd'hui ſi négligens ?

Sire, répondit le lièvre, ils avoient député votre eſclave que voici, pour amener à votre cuiſine un de mes camarades que le ſort avoit deſtiné à votre majeſté ; mais par malheur en paſſant par la forêt voiſine, un autre lion nouvellement venu, me l'a enlevé malgré moi. J'ai voulu lui remontrer qu'il enlevoit ce qui appartenoit au roi de ces campagnes, mais inutilement. Il n'a pas eu d'égard à mes inſtances ; il m'a reparti en vomiſſant mille injures, & des blaſphêmes horribles : Malheureux & inſenſé, m'a-t-il dit, ignores-tu que cette forêt eſt la garenne de réſerve de ma majeſté, & ne ſais-tu pas que chaque forêt a ſon lion pour ſeigneur ? A

ce diſcours inſolent il a ajouté des railleries piquantes contre le reſpect dû à votre majeſté, qui n'euſſent pas été impunies, ſi ma force eût égalé mon courage. Mais le danger où j'étois moi-même, m'a obligé de m'éloigner au plus vîte de ſa préſence, & de venir rendre compte à votre majeſté de la violence de ſon procédé.

Le lion furieux & comme enragé, au récit de cette nouvelle : C'eſt moi, dit-il, qui apprends le devoir aux lions, lorſqu'ils ont la témérité de m'inſulter : où eſt ce rebelle, qui a oſé mettre la patte ſur un morceau qui m'appartenoit ? Pourrois-tu me conduire où il eſt, afin que tu voyes comment je te ferai bonne juſtice, & de quelle manière je me vengerai ?

Oui, ſire, répondit le lièvre, je ſais le lieu de ſa retraite, & je ſuis prêt de vous y ſervir de guide. Après ſa malhonnêteté, & les paroles inſolentes dont il a maltraité votre perſonne royale, je me fuſſe repu de ſon ſang avec autant de plaiſir que les bons buveurs avalent le vin, ſi j'euſſe pu le faire, & je vous euſſe apporté ſon crâne pour vous ſervir de taſſe. Mais j'eſpère de le voir bientôt réduit à la raiſon par votre valeur incomparable. En diſant cela, il marchoit devant

le

le lion, & le lion qui n'entendoit pas de finesse, & qui croyoit tout ce qu'il venoit d'entendre, le suivoit. Ils arrivèrent près d'un puits dont l'eau étoit très-profonde; & comme elle étoit très-claire, elle représentoit tous les objets qu'elle recevoit avec une netteté admirable. Sire, dit alors le lièvre au lion, c'est ici que l'ennemi de votre majesté a fait sa retraite; mais je crains de me présenter devant sa face redoutable, & je ne puis le lui montrer, qu'elle ne veuille bien me prendre sur son dos pour ma sûreté. Le lion le prit sur ses épaules, & regarda dans le puits, où il se vit lui & le lièvre. Animé comme il étoit, il crut que ce qu'il voyoit étoit le lion qu'il cherchoit, & le lièvre qui lui avoit été enlevé, & poussé par le désir de vengeance, il donna seulement au lièvre le temps de se retirer de dessus son dos; & d'un saut léger, il se jeta dans le puits, où il se noya.

Le lièvre, sain & sauf, alla rejoindre les animaux, leur fit le récit de la belle action qu'il venoit de faire; & les animaux après mille remercîmens, témoignèrent par autant d'exclamations, la joie qu'ils avoient de pouvoir vivre désormais dans une liberté entière. Quelle douceur! s'écrièrent-ils, d'être ven-

gés d'un ennemi ! Quel plaisir de pouvoir passer la vie en ce monde sans obstacles ! Cette histoire, ajouta Demneh, vous fait voir que l'on peut surprendre & vaincre un ennemi quelque puissant qu'il soit, & lui donner le coup mortel, malgré les avantages & les ressources qu'il peut avoir. Je tombe d'accord, lui dit encore Kelileh, que l'on pourroit en quelque manière vous excuser chez les politiques, s'il étoit possible de faire périr Choutourbeh, sans risque de la personne du roi; mais si cela ne se peut sans l'inconvénient que je vous marque, croyez-moi, je vous en supplie, abandonnez cette pensée, & n'exécutez pas un dessein si criminel. Vous deviendriez l'exécration de tout l'univers, si le moindre mal étoit arrivé à votre bienfaiteur par votre faute.

Leur entretien finit en cet endroit, & Demneh se retira chez lui, où il demeura pendant un temps considérable sans aller rendre ses respects au roi.

Le fourbe Demneh vouloit que son absence de la cour du lion pût servir à ce qu'il méditoit; lorsqu'il crut qu'il y avoit assez long-temps qu'il ne paroissoit pas, il se rendit au palais, & il affecta de demeurer parmi la foule des courtisans. Le lion qui l'apperçut,

le fit approcher, & ſe plaignit de ſa négligence, en lui diſant qu'il avoit tort d'avoir été tant de temps ſans ſe faire voir. Demneh répondit ſeulement par des ſouhaits pour ſa ſanté, & pour la proſpérité de ſon règne. Il me paroît, dit le lion, que tu es triſte & affligé : peut-on ſavoir de toi ce qui en eſt la cauſe ?

Sire, répondit l'artificieux Demneh, l'on n'eſt pas maître d'empêcher que les chagrins que l'on a ne paroiſſent à l'extérieur ; mais il y en a dont les cauſes ne doivent pas être expoſées publiquement. Le lion connut à ces paroles que Demneh vouloit lui parler en particulier ; il fit retirer les animaux qui étoient préſens, & il le retint ſeul auprès de lui. Je vois, lui dit-il, que tu as quelqu'avis de conſéquence à me communiquer, & j'ai à me plaindre de ton retardement, après la connoiſſance que j'ai de la part que tu prends à mes intérêts. Dis-moi promptement ce qu'il y a. La remiſe d'un ſeul jour, en quelqu'affaire que ce ſoit, peut cauſer de grands malheurs. Parle, & ne diffère pas davantage à me découvrir ce que je ſouhaite d'apprendre.

Demneh fut ravi de voir le lion dans ce ſentiment & dans cette impatience : Sire,

dit-il, lorſque l'on a une méchante nouvelle à annoncer à celui qui a intérêt de l'apprendre, on ne ſauroit ſe munir de trop de précautions, parce qu'il n'eſt pas à propos de révéler inconſidérément ce qui ne doit pas être appris avec plaiſir. L'intéreſſé doit auſſi connoître parfaitement celui qui a un ſemblable rapport à lui faire, & diſcerner s'il le fait avec bonne intention, s'il en prévoit la ſuite, & ſi ce n'eſt pas un perturbateur ou un calomniateur. Mais votre majeſté, ſire, doit être perſuadée que l'unique but que je me propoſe, eſt de lui donner des marques de ma reconnoiſſance pour toutes les faveurs dont elle m'a comblé; & j'eſpère qu'elle m'entendra avec patience; particulièrement en ce qui regarde ſes intérêts les plus importans, & ne doutera pas de ma ſincérité, non plus que de ma fidélité.

Tu ſais, reprit le lion, qu'il n'y a pas un roi au monde, qui ait une plus grande réputation que moi d'être ſage & prudent, & que perſonne de tous ceux qui ont le même caractère que je porte, ne donne audience avec plus de bonté que je la donne à ceux qui s'adreſſent à moi. Tu peux donc, ſans autre préparation, me déclarer avec confiance tout ce que tu voudras.

Sire, répliqua Demneh, j'ai voulu prendre cette assurance de votre majesté, en lui demandant permission de lui parler librement, parce que je fais un grand fondement sur sa pénétration, & sur les profondes connoissances qu'elle a, telles que tous les rois devroient les avoir. Je suis son sujet, & en cette qualité, je ne lui dirai rien qui ne soit très-véritable & très-sincère; je la supplie de croire que je n'y mélerai rien qui doive lui donner le moindre soupçon contre moi, & que ma sincérité est aussi claire & aussi manifeste que le soleil au milieu du ciel.

Oui, je te le dis encore, lui répéta le lion, je suis persuadé de ta bonne foi & de ta capacité, & je suis prêt de recevoir tes conseils de bonne part, comme je les ai toujours reçus.

Demneh, après avoir prévenu le lion par ces artifices & par ces déguisemens : Sire, lui dit-il encore, il est certain que la conservation de tous les animaux dépend de la continuation de la vie de votre majesté, & c'est pour cela que ses sujets les mieux intentionnés doivent lui dire la vérité, & l'aider de leurs bons conseils en tout ce qui la regarde. Pour cette raison, les sages remarquent que celui qui cache la vérité à son prince, sa maladie à

ſon médecin, & ſa pauvreté à ſes amis, ſe rend coupable & digne de mort.

J'ai éprouvé plus d'une fois, dit encore le lion à Demneh, ta foi, ta ſincérité & ton zèle, & j'ai eu des témoignages de ta droiture en pluſieurs rencontres. Dis-moi, ſans plus héſiter, ce que tu as à me communiquer, afin que je voye les meſures que j'aurai à prendre lorſque j'en ſerai informé.

Demneh perſuadé que le lion étoit diſpoſé à l'entendre, comme il le ſouhaitoit, s'expliqua enfin ſur la calomnie qu'il avoit inventée contre Choutourbeh, & lui dit avec effronterie: Sire, la victoire ſoit inſéparable de la durée de votre règne. Je me ſens obligé de donner avis à votre majeſté, qu'elle a un ennemi fort voiſin & même domeſtique. Mais, ſire, cet ennemi n'eſt pas extrêmement redoutable, c'eſt de Choutourbeh que j'entends parler. Je ſais qu'il a eu des conférences ſecrètes avec des généraux de vos armées, & avec quelques-uns de vos miniſtres. J'ai, leur a-t-il dit, éprouvé le lion; j'ai examiné ſa force, ſon eſprit & ſa conduite. J'ai remarqué en tout cela beaucoup de foibleſſe. Ce n'eſt pas ce que je m'en étois imaginé, ni rien qui ne approche, & je m'étois formé là-deſſus un ſonge ſans fonde-

ment. Sire, continua Demneh, mon ſentiment eſt que votre majeſté a paſſé les bornes dans les honneurs dont elle a comblé cet ingrat, en l'aſſociant, pour ainſi dire, à l'autorité royale, par l'abandon qu'elle lui a fait de l'adminiſtration de toutes choſes, & que le trop de conſidération qu'elle a pour lui, le porte à la rébellion. C'eſt où l'on vient naturellement, quand on a de l'ambition, dès que l'on ſe voit en quelque manière le commandement abſolu en main, & que l'on eſt arbitre également des affaires ſecrètes & des affaires générales. C'eſt, comme dit un habile politique, un grand miracle, ſi dans cette poſition, on n'aſpire pas à la puiſſance ſouveraine, & ſi l'on ne fait pas périr celui qui nous fait obſtacle.

Le lion fut ému par ce diſcours : Demneh, dit-il, ce que tu viens de me déclarer me ſurprend. Comment as-tu découvert cette malignité de Choutourbeh, qui tend à une conſpiration ? Qui te l'a appriſe ? Si la choſe eſt comme tu la racontes, quel remède pourroit-on y apporter ?

Demneh répondit aſſez légèrement ſur les premières demandes, aſſez néanmoins pour trouver de la créance dans l'eſprit du lion, déjà occupé d'un mal imaginaire qu'on lui

faisoit craindre : il s'arrêta particulièrement sur la dernière : Votre majesté, poursuivit-il, ne manque pas de lumières pour remédier à un semblable désordre. Lorsqu'un ministre est dans une situation si avantageuse, qu'il est si riche, si puissant & environné d'une cour si nombreuse & si éclatante, que rien ne le distingue plus d'avec le souverain, elle n'ignore pas que le devoir d'un monarque est non-seulement de l'éloigner de sa présence, mais même de le détruire, & de le faire périr absolument. S'il ne le fait, il court risque lui-même de perdre ses états, & de les voir passer en d'autres mains. Dans la nécessité pressante où se trouve votre majesté, je n'ai pas la capacité ni la présomption de lui prescrire les mesures qu'elle doit prendre. Elle connoît beaucoup mieux que moi les moyens de prendre les précautions les plus convenables. Ce que je puis entrevoir, c'est qu'elle doit songer à se défaire incessamment de Choutourbeh ; le retardement de l'exécution feroit que dans la suite elle pourroit être dans l'impuissance d'y réussir. Ce n'est présentement qu'un jeune serpent, dont il faut écraser la tête, afin de ne pas lui donner le temps de devenir dragon. En ce monde, les uns ne sont propres à

rien, & les autres ſont capables de toutes ſortes d'entrepriſes. Les premiers ne prennent pas d'intérêt à ce qui ſe paſſe dans le cours des affaires, & ils vivent ſans ſoin de même que ſans chagrin. Les derniers ont de l'eſprit, de l'entendement, & ſont prompts à prévoir les événemens de chaque choſe; on peut les conſidérer de deux manières, les uns comme partagés d'aſſez de vivacité d'eſprit, pour prévoir les dangers long-temps avant qu'ils y ſoient expoſés, & les autres, pour appercevoir ſeulement peu de temps avant qu'ils arrivent. Ceux-là ſe mettent à couvert de bonne heure pour ne pas être ſurpris; & ceux-ci, à la vue du danger, ne donnent aucun accès à l'épouvante. Voilà trois ſortes de génies ſur leſquels il faut bien faire réflexion. Les uns ſont parfaitement éclairés, les ſeconds le ſont à demi, & les autres ſont ignorans ou inſenſés. Trois poiſſons nous en fourniſſent un exemple; ils avoient chacun une de ces trois qualités, & vivoient enſemble dans un même étang. Le lion témoigna de la curioſité d'en apprendre les particularités, & Demneh lui en fit ainſi le récit:

LES TROIS POISSONS ET LES PÊCHEURS,

FABLE.

TROIS poiſſons ſe trouvoient dans un étang de fort belle eau, éloigné des grands chemins, près d'une rivière. L'un avoit beaucoup d'eſprit, le ſecond en avoit médiocrement, & le troiſième en étoit entièrement dépourvu. Des pêcheurs qui paſſoient le long de l'étang, les remarquèrent par haſard; & comme ils étoient d'une groſſeur extraordinaire, chacun pour leur eſpèce, ils réſolurent de venir en faire la pêche le lendemain; ils le dirent même entr'eux ſi hautement, que les poiſſons les entendirent. Celui qui avoit le plus de pénétration, vit tout d'un coup le danger où il étoit expoſé, & prit d'abord le parti de ſe ſauver en s'évadant par la communication de l'étang avec la rivière, ſans conſulter ſes compagnons ſur ce qu'il avoit à faire.

Les pêcheurs arrivèrent le lendemain de grand matin, & bouchèrent d'abord deux

Les trois Poissons et les Pêcheurs.

C. P. Marillier del.   J. Hubert.

endroits qui communiquoient avec la rivière. Le poiſſon qui avoit de l'eſprit, mais qui manquoit d'expérience néceſſaire pour s'en ſervir, ſe repentit de ſa négligence, lorſqu'il vit que le danger étoit inévitable. Mon malheur, dit-il, eſt extrême, d'avoir eu ſi peu de prévoyance. Je devois me délivrer de l'embarras où me voilà tombé, & ſuivre l'exemple de mon camarade, qui ſe ſauva dès hier. J'euſſe ſauvé ma vie comme lui. Que n'ai-je remédié à cette diſgrace avant qu'elle arrivât ? Hélas ! quel remède apporter à ce coup fatal ? J'en ai laiſſé paſſer le moment favorable. Puiſque l'occaſion eſt perdue, il faut néanmoins recourir à la ruſe. Je ſais que les plus éclairés prétendent qu'il n'y a plus de conſeil à prendre lorſque le mal eſt préſent, & que toutes les fineſſes ne ſervent plus à rien. Nonobſtant cela je ne perdrai pas courage, & je veux tenter la fortune. En achevant ce raiſonnement, il s'éleva au-deſſus de l'eau & fit le mort. Un des Pêcheurs qui le vit en cet état, le croyant mort véritablement, & peut-être depuis du temps, le prit & le jeta ſur l'herbe. Alors le poiſſon ayant attendu que les pêcheurs ſe fuſſent retirés, fit tant de ſauts en avançant vers la rivière, qu'il s'élança dedans & ſe ſauva,

joyeux d'avoir profité ſi heureuſement de la maxime d'un ſage, qui a dit que pour ſe mettre en liberté il falloit quelquefois mourir. Le troiſième poiſſon, inſenſé & ſans prévoyance, fit mille tours de côté & d'autre, ſans ſavoir ce qu'il faiſoit dans la frayeur où il étoit. Tantôt il ſe plongeoit juſqu'au fond de l'eau, tantôt il revenoit au-deſſus. Après avoir fait long-temps ce manège en étourdi, il s'embarraſſa enfin dans les filets des pêcheurs, & fut pris. Cet exemple, ajouta Demneh, doit faire connoître à votre majeſté, que pour ſa conſervation & pour ſon repos, elle doit ſe hâter de ravir la vie à Choutourbeh, & ôter le perfide de ce monde; elle doit le faire ſans différer, elle en a le pouvoir.

Je comprends tout ce que tu viens de me dire, repartit le lion; mais je ne puis me perſuader que Choutourbeh ait aucune penſée de rébellion, & veuille manquer de reconnoiſſance après tous les bienfaits qu'il a reçus de moi. Je ne lui ai fait que du bien, & il eſt comblé des témoignages de ma bienveillance.

Il eſt vrai, ſire, reprit Demneh; mais toutes ces faveurs ont contribué à le rendre plus méchant, & à l'engager dans l'eſprit de

révolte. Il en eſt de lui, de même que de ces plaies malignes, qui ne guériſſent jamais, quels que ſoient les remèdes que l'on y applique. Il eſt de ces ſortes de malhonnêtes gens qui ne témoignent du zèle & de l'affection, qu'autant de temps qu'ils eſpèrent arriver au degré qu'ils ſe ſont propoſé, mais qui aſpirent à des choſes qui ne leur conviennent pas, dès qu'ils ſont en poſſeſſion de ce qu'ils ſouhaitoient. Les politiques diſent fort à propos ſur ce ſujet, que ceux qui ont l'ame baſſe & vile, ſervent toujours entre la crainte & l'eſpérance; mais dès qu'ils ne voient plus rien à craindre, & qu'ils ſe croient bien appuyés, ils cherchent à troubler tout, & à faire éclater leur ingratitude.

Demneh, demanda le lion, comment crois-tu qu'il faudroit s'y prendre, pour empêcher que ces ſortes de gens ne devinſſent ingrats ou rebelles?

Sire, répondit Demneh, le prince au ſervice duquel ils ſont, ne doit pas les regarder avec ſi peu de conſidération, ni les priver tellement de ſes bienfaits, qu'ils entrent dans le déſeſpoir, & qu'ils aillent ſe jeter dans le parti de l'ennemi. D'un autre côté, il ne doit pas auſſi les en combler avec tant de profuſion, que la grandeur,

le faste & l'ambition les excitent à se méconnoître, à perdre le respect, & à prendre les armes contre leur souverain. Il faut que le prince soit dans la réserve, & que le ministre, dans l'attente continuelle de la récompense, soit dans un équilibre parfait entre la crainte & l'espérance. En voici la raison. C'est que le trop de confiance engendre l'orgueil, & l'orgueil la rebellion & l'ingratitude, & que le désespoir donne de l'audace qui renverse les empires les mieux affermis. Le désespoir, dit un poëte, est audacieux, se déchaîne en injures, & entreprend toutes choses. Ami, prends garde de ne pas me réduire à cette extrémité.

Non, reprit le lion, je ne puis pas regarder Choutourbeh comme coupable; il m'a toujours paru qu'il avoit le cœur très-éloigné d'une méchanceté si noire. Il n'a pas l'intention déréglée comme tu le prétends; j'ai eu pour lui jusqu'à présent toute la considération possible, & je lui ai fait plus de bien que je n'en ai jamais fait à aucun de mes ministres. Chéri, aimé, considéré & chargé sans cesse de bienfaits, comment se pourroit-il faire qu'il eût conçu la pensée de se révolter, & de me faire du mal? Je

ne puis croire que tout ce que tu viens de me dire ait aucun fondement.

Pour ſoutenir ce que Demneh avoit avancé : Je répondrai à votre majeſté, dit-il, qu'elle n'ignore pas qu'une méchante conſtitution ne peut ſe changer en une parfaite ſanté, & que des mœurs perverſes & corrompues puiſſent ſe transformer en des mœurs louables & irréprochables. Toutes choſes retournent à leur premier principe, & l'on ne peut tirer d'un vaſe que ce qui s'y trouve. A ce propos, je ſupplie votre majeſté de me permettre de lui raconter l'hiſtoire d'un ſcorpion & d'une tortue, dont je ne crois pas qu'elle ait entendu parler. Le lion lui dit qu'il l'écouteroit avec plaiſir.

LA TORTUE ET LE SCORPION,

FABLE.

UNE tortue & un ſcorpion, continua Demneh, avoient lié enſemble une amitié ſi étroite, qu'ils étoient inſéparables, & qu'ils ſe donnoient continuellement des té-

moignages d'une affection réciproque, la plus tendre qu'on puisse imaginer. Une nécessité pressante les contraignit d'abandonner le lieu de leur résidence ; ils partirent de compagnie pour se retirer ailleurs. En leur chemin ils trouvèrent une rivière large & profonde, qu'il falloit passer; cela troubla le scorpion. La tortue s'en apperçut : Cher ami, lui dit-elle, il me semble que la vue de cette rivière vous embarrasse; d'où vient que cela vous donne du chagrin ? C'est, répondit le scorpion, que je ne sais point nager, & que si nous avons à la passer, je ne pourrai souffrir notre séparation sans douleur.

Que cela ne vous chagrine pas, repartit la tortue, mon dos vous servira de barque, & je vous passerai à l'autre bord, non-seulement sans peine, mais même avec plaisir. Rassurez-vous donc, vous arriverez de l'autre côté sain & sauf. Je suis du sentiment de ceux qui connoissent bien la nature de l'amitié, & qui disent que la raison ne veut pas que l'on abandonne à la moindre occasion un ami que l'on a eu beaucoup de peine à acquérir ; qu'il faut au contraire le conserver précieusement par tous les moyens imaginables. Elle prit donc le scorpion sur

son dos, & se mit à traverser la rivière à la nage.

Comme la tortue avançoit, ses oreilles furent frappées d'un bruit importun, causé par le scorpion; elle lui demanda : Mon frère, quel est le bruit que j'entends? A quoi vous occupez-vous-là ? Ma sœur, reprit le scorpion, j'éprouve la pointe de mon aiguillon sur l'écaille dont vous êtes cuirassée, & je voudrois voir si je pourrois la percer. Vous êtes un mal-honnête, reprit la tortue; je souffre, & vous êtes à votre aise; je vous prête mon dos pour vous servir de pont, & pendant que je travaille à votre conservation, en fendant l'eau, vous cherchez à me donner la mort. Est-ce là l'action d'un ami véritable? Non, c'est une perfidie épouvantable & digne de châtiment; je sais bien que vous ne me faites point de mal, mais quelle obligation vous en ai-je? Ne faites-vous pas tout ce qui est en votre pouvoir pour m'en faire; & si mon écaille n'étoit pas impénétrable à votre aiguillon & au venin qu'il renferme, n'aurois-je pas déjà éprouvé toute la malignité de votre intention? Que jugeroit-on de celui qui donneroit des coups de poing contre un mur? Ne seroit-on pas

bien fondé à croire qu'il brûleroit d'envie de l'abattre ?

Jamais, repartit le ſcorpion, un deſſein ſemblable à celui que vous vous imaginez, ne m'eſt venu dans l'eſprit. Dieu m'en préſerve. C'eſt mon naturel de frapper de mon aiguillon, & j'en frappe les pierres, & toute autre choſe, comme j'en frappe votre dos. Mais mon intention n'eſt pas de faire du mal, & ſi j'en fais, c'eſt contre ma volonté.

Ce diſcours fit faire de grandes réflexions à la tortue : Avoir de l'honnêteté, dit-elle en elle-même, & de la conſidération pour les méchans & pour les mal-honnêtes gens, c'eſt cultiver une épine & nourrir un ſerpent dans ſon ſein ; quelque ſoin que l'on apporte à la culture de la coloquinte, jamais elle n'a la douceur de la canne de ſucre, & toutes les épines ne portent pas des roſes. Les ſages ne ſe ſont pas trompés, quand ils ont dit que les méchans, naturellement méchans, ne font jamais rien de bon, & qu'un ſerviteur enclin à mal faire, ne ſort du monde qu'après avoir payé ſon maître d'ingratitude. C'eſt enfin ſe jeter ſoi-même de la pouſſière aux yeux, d'eſpérer que des eſprits ſi pervers faſſent jamais rien de bien. En même-temps elle ſe plongea dans l'eau,

le ſcorpion y reſta & ſe noya ; elle crut alors avoir fait une bonne action, en lui ôtant déſormais le moyen de faire mal à perſonne.

Cet exemple, continua Demneh, peut déterminer votre majeſté à faire une réflexion ſérieuſe ſur l'inutilité des ſervices de Chouтоurbeh, de même que ſur toutes les méchantes qualités qui doivent le lui rendre ſuſpect & mépriſable, & enſuite à écouter les conſeils de ceux qui font profeſſion de les lui donner ſincèrement, & qui s'intéreſſent à tout ce qui la regarde. Elle ſe repentiroit de ne l'avoir pas fait : ſemblable en cela à un malade, qui, pour avoir négligé & mépriſé les ordres de ſon médecin, en mangeant & buvant à ſon appétit, perd à la fin toutes ſes forces, & ſe voit en danger de mourir. Lorſque l'on donne conſeil dans le même eſprit que j'ai l'honneur d'en uſer préſentement envers votre majeſté, l'on ne craint rien en diſant librement ſon ſentiment. Si l'on a le chagrin de s'être expliqué inutilement, au moins avec la patience & le temps, on a la conſolation de voir par le ſuccès, que l'on avoit raiſon. On ne peut pas reprocher à votre majeſté le défaut de lumières en tout ce qui eſt de ſon devoir. Elle ſait très-bien que les rois les plus à plaindre ſont

ceux qui ne prévoient pas de loin les ſuites fâcheuſes de certaines affaires ; qui regardent avec mépris les choſes qui leur ſont de la plus grande importance, & qui, lorſqu'il s'agit de diligence pour remédier à quelque déſordre, ſe laiſſent conduire par les conſeils pernicieux de leurs miniſtres peu intelligens, & deviennent les victimes des fauſſes démarches qu'ils leur ont fait faire. Un ſage parlant aux monarques, leur dit : Pourquoi vous déchargez-vous ſur un autre d'un ſoin qui vous regarde ? Pourquoi imputez-vous à d'autres la faute que vous faites vous-mêmes ?

Demneh eut pouſſé ce diſcours plus loin, mais le lion l'interrompit : Tu parles d'un ton un peu trop haut, lui dit-il, tu paſſes même les bornes du reſpect que tu me dois; comme cependant je t'ai donné la permiſſion de me parler librement, je veux bien ne te rien dire de plus fâcheux. Mais, comme tu le prétends, ſuppoſons que Choutourbeh ſoit mon ennemi déclaré, de quoi eſt-il capable ? Quel riſque puis-je courir ? Arrive ce qui pourra, j'en ferai un bon repas. Il vit d'herbe, & tous les animaux de pâturages, juſqu'aux cerfs dont la chair eſt ſi délicate, ne ſont faits que pour me ſervir de nourriture, à

moi & mes ſemblables, qui vivons de carnage. Qu'il ſoit robuſte & vaillant autant qu'on le voudra, peut-il ſeulement avoir la penſée de m'attaquer ? Il ſuccomberoit ſous les efforts de ma valeur, s'il oſoit l'entreprendre.

Votre majeſté, reprit Demneh, me permettra de lui dire, qu'elle ne doit pas préſumer qu'elle feroit un bon repas de Choutourbeh, ni comparer ſes forces aux ſiennes. S'il n'eſt pas en état de l'attaquer ſeul à ſeul, qu'elle conſidère de quoi il peut être capable à la tête d'une armée qu'il peut aſſembler. Je ſais auſſi de bonne part que c'eſt un grand magicien, qui n'excelle pas moins dans ſon art dangereux que les fameux Sam & Sameri. Il eſt encore à craindre que les animaux qui veulent du mal à votre majeſté ne ſe joignent à lui. Un ſeul, auſſi vaillant qu'il ſoit, ne peut tenir tête à tant de monde : ſi fort, ſi gros & ſi puiſſant que ſoit un éléphant, un moucheron, nonobſtant ſa petiteſſe, le renverſe, & pluſieurs fourmis enſemble mettent un lion dans un grand embarras, lorſqu'elles ſe jettent ſur ſa peau.

Je veux croire, repartit le lion, que tu me parles avec bonne intention, & que c'eſt

par une affection non diſſimulée que tu me preſſes ſi vivement. Mais une choſe me fait de la peine, pour en venir à l'exécution; lorſque j'ai donné accès à Choutourbeh auprès de ma perſonne, je lui ai accordé en même-temps mon eſtime. Je l'ai élevé au plus haut degré où il pouvoit aſpirer, & en l'élevant à la face de mon conſeil, j'ai fait connoître que je lui avois donné mon cœur, & que je le regardois comme le plus ſage, le plus fidelle & le plus affectionné de tous. Préſentement, ſi, par une action contraire à tous ces égards que j'ai eus pour lui, je détruiſois tout ce que j'ai fait, mes ſujets auroient lieu de murmurer de ce que j'aurai manqué à ma parole, & de m'accuſer de légèreté. Un ſouverain doit être réduit à de grandes extrêmités, avant de détruire l'ouvrage de ſes propres mains.

De ce diſcours de votre majeſté, répliqua Demneh, l'on doit tirer cette conſéquence, qu'il ne faut pas héſiter de ſe ſéparer d'un ami, au moment que l'on s'apperçoit que d'ami il eſt devenu ennemi. Quelqu'utile que ſoit une dent, on ne fait pas difficulté de l'arracher dès qu'elle eſt gâtée, ſans avoir égard à la liaiſon étroite qu'elle a avec le corps. C'eſt auſſi pour la même raiſon que

l'on ſe prive des viandes, lorſqu'elles cauſent des humeurs corrompues, quoiqu'auparavant elles ayent contribué à la vie.

Le lion ſe rendit enfin aux inſtances du vindicatif Demneh : Eh bien, dit-il, c'en eſt fait, je renonce abſolument à l'amitié que j'ai eue pour Choutourbeh, je ne le verrai plus en aucune manière, & je ſuis réſolu d'envoyer un de mes ſeigneurs lui en faire la déclaration, & lui ſignifier qu'il peut ſe retirer où bon lui ſemblera.

Demneh ne s'accommoda pas de cette réſolution du lion ; il craignit, s'il l'exécutoit, que Choutourbeh, apprenant ce qui ſe ſeroit paſſé, ne publiât enſuite de quelle part ſon malheur ſeroit venu, & ne découvrît en même-temps la calomnie & le calomniateur. Pour l'en détourner : Sire, reprit-il, je repréſenterai à votre majeſté, que ce qu'elle ſe propoſe n'eſt pas conforme aux règles. On a toujours la liberté de faire ce que l'on veut ſur une affaire que l'on tient cachée ; mais on ne l'a plus dès qu'elle eſt divulguée. On eſt maître de dire ce que l'on n'a pas encore dit ; mais on ne peut plus cacher ce que l'on a dit une fois. Une parole lâchée ne retourne plus à la bouche, ni une flèche tirée, à la corde de l'arc. Un

oiſeau hors de ſa cage ne ſe reprend plus, quelque ruſe que l'on emploie pour y parvenir. Les Perſes marquent, par un de leurs proverbes, que ce que la langue a une fois prononcé, eſt nud & à découvert. La langue, ſelon les ſages, eſt l'interprête du cœur, & le cœur eſt ſouverain dans l'empire du corps. La parole eſt la choſe la plus précieuſe que le ſein renferme, & c'eſt un préſervatif pour la vie, tant qu'elle ne ſort pas de la bouche; mais dès qu'elle en eſt échappée, il eſt fort incertain ſi elle réjouira le cœur, ſi elle fortifiera le cerveau, ou ſi elle ne cauſera pas des maux de tête, ou d'autres plus dangereux. En effet, l'on a vu ſouvent par expérience un mot lâché, lorſqu'il falloit avoir la bouche fermée, cauſer mille déſordres, & que d'éloquens perſonnages ſe ſont attiré de très-méchantes affaires, pour avoir parlé mal-à-propos. De plus, à conſidérer la parole par les lumières de la ſageſſe, l'on trouvera que ſi l'éloquence a de grands avantages, elle eſt auſſi expoſée à de grands inconvéniens. Ce ſeroit peu de choſe, ſi, en parlant à contre-temps, on ne s'expoſoit qu'à des inquiétudes, mais ſouvent on y engage ſa vie. Quoiqu'il en ſoit, ce qui marque le danger où l'on s'expoſe

en

en parlant, c'eſt que la parole eſt au vent dès que la langue a fait ſa fonction. Si cela eſt, ſire, dès que Choutourbeh aura appris ce que votre majeſté prétend lui faire ſavoir, il emploiera peut-être ſon éloquence à pervertir les ſeigneurs de votre cour, & ſe mettra à leur tête contre votre perſonne, ou, pour le moins, il ſuſcitera quelque grande ſédition. Les politiques bien éclairés ne puniſſent pas ſecrètement les crimes manifeſtes, mais auſſi ils ne puniſſent pas les crimes cachés en public. Comme la rébellion de Choutourbeh n'eſt pas publique, il ſuffit de ménager ſon châtiment d'une manière qu'il ne ſe faſſe pas avec éclat & de longues formalités.

Mais, objecta le lion, il eſt contre l'équité de ſe faire juſtice par ſoi-même, & d'abattre à ſes pieds un favori ſans aucune raiſon apparente. Les loix & la prudence même, ne veulent pas qu'un roi donne des ordres en l'air, ou qu'il donne la vie aux uns, & condamne les autres à la mort ſans forme de procès.

Les ſouverains, répondit Demneh, n'ont pas beſoin de plus fortes preuves, ni d'autres témoignages que de leur ſagacité. Lorſqu'un mal-intentionné ſe préſente devant eux, ils

doivent jeter les yeux ſur lui fixément, & le bien examiner depuis les pieds juſqu'à la tête. Alors ils ne manquent pas de découvrir ſa méchanceté à ſa contenance déconcertée. Que votre majeſté en faſſe la preuve ſur Choutourbeh, elle verra un changement en toute ſa perſonne; il regardera à droite & à gauche, devant & derrière, & ſe mettra en même-temps en état de ſe battre.

J'approuve cet expédient, dit le lion, j'examinerai Choutourbeh, & je ne douterai nullement de ſa perfidie, à la moindre des marques que tu viens de m'indiquer.

C'eſt ainſi que Demneh anima le lion contre l'innocent Choutourbeh, & qu'il le fit réſoudre à ſa perte. Mais cela ne ſuffiſoit pas, il falloit irriter auſſi Choutourbeh contre le lion. Comme il ne pouvoit le voir ſans en avoir la permiſſion, après ce qu'il venoit de dire contre lui: Sire, dit-il au lion, ſi votre majeſté veut bien me l'ordonner, j'irai voir Choutourbeh, & je tâcherai adroitement de pénétrer plus avant dans ſon deſſein, afin de lui en rendre un compte fidelle. Il obtint ce qu'il demandoit, & alla après trouver Choutourbeh, cachant ſous un viſage triſte la joie qu'il avoit en lui-même.

Choutourbeh, qui croyoit que Demneh étoit toujours de ses amis, & qui n'avoit pas le moindre soupçon de sa trahison, le reçut avec un visage ouvert, & lui dit : Il y a si long-temps que je n'ai eu l'honneur de vous voir, que je m'imaginois n'être plus dans votre souvenir, & que vous m'aviez mis au rang des morts. Ce n'est pas ainsi qu'il faut agir avec ses amis.

Il est vrai, répondit Demneh, que j'ai péché en apparence contre les loix de l'amitié, en ne vous rendant pas ce devoir que je vous dois, non-seulement en qualité d'ami, mais même de votre humble serviteur. Je puis vous assurer néanmoins que je vous ai toujours eu présent à mon esprit, & qu'en cela je me suis parfaitement bien acquitté du devoir de notre amitié. Je n'ai pas aussi manqué dans ma retraite de faire des vœux pour l'augmentation de votre bonheur & de votre prospérité.

Dites-moi, je vous prie, lui demanda Choutourbeh, quel motif vous a obligé d'abandonner le monde, pour vous jeter dans la solitude ?

Peut-on s'empêcher, répondit Demneh, de chercher la solitude pour asyle, quand on est esclave, qu'on ne peut passer un mo-

me et sans crainte & sans danger, & que l'on est agité de frayeurs continuelles dans l'appréhension de perdre la vie ? N'approuvez-vous pas que l'on s'éloigne de la ruine dont on est menacé ? Levez-vous, dit un sage, éloignez-vous du malheur que peut vous susciter la fortune périlleuse où vous êtes ; sauvez-vous où vous pourrez, & si les pieds vous manquent pour fuir bien loin, retirez-vous chez vous & ne voyez personne.

De si beaux sentimens me charment, repartit Choutourbeh ; obligez-moi de vous étendre davantage sur une matière qui m'est si agréable, afin que je fasse plus de profit de votre exhortation.

Six choses au monde, reprit Demneh, en continuant son discours avec la même dissimulation, sont accompagnées de six autres choses. Les richesses sont inséparables de la vanité ; l'abandonnement aux passions déréglées est suivi d'afflictions ; la compagnie des femmes attire le chagrin après soi ; la fréquentation des méchans, le repentir ; la bassesse de la naissance donne lieu à des actions méprisables ; & la cour des grands est remplie de périls & de malheurs. Vous ne trouverez pas un riche qui, enivré de

ſes grands biens, ne croie que tout lui eſt dû, qui n'aſpire à ſe faire chef de parti, & qui ne cauſe des ſéditions, ſans que rien ſoit capable de l'en détourner. Vous ne verrez preſque pas un ſeul de ceux qui, lâchant la bride à leurs paſſions, ne périſſe miſérablement. Peu d'hommes ſe donnent aux femmes, ſans qu'ils en aient de grands mécontentemens par la ſuite. Tôt ou tard, l'on a à ſe reprocher d'avoir fréquenté les méchans. On ne s'attire que du mépris & du blâme par un trop grand commerce avec les gens de rien; & enfin, il arrive rarement que l'on ſe ſauve de l'abîme caché ſous la belle apparence du ſervice des grands. Faites état, dit un auteur, que le ſervice des grands eſt une mer remplie de craintes & de dangers; plus on y eſt engagé, plus le riſque que l'on y court eſt grand.

A vous entendre parler ſur ce ton, dit Choutourbeh, je comprends que quelque mécontentement de la part du roi vous a rebuté, & vous donne de l'épouvante.

Excuſez-moi, repartit Demneh, ce n'eſt pas cela: tout ce que je vous dis ici ne me regarde en aucune manière. Je ſuis au contraire touché, pour l'amour de mes amis, & particulièrement pour l'amour de vous.

C'eſt à votre conſidération que je ſuis triſte & abattu comme vous le voyez. Vous ſavez de quelle manière nous avions commencé d'établir entre nous une bonne amitié, tout ce que j'ai fait pour la cultiver, & pour répondre à celle que vous m'avez témoignée de votre côté. Ainſi, comme je ne puis me défendre de m'intéreſſer à tout ce qui vous regarde, je crois être obligé de vous rendre compte, également, du bien & du mal que j'entends dire de vous.

Choutourbeh, alarmé & effrayé de ce diſcours tiré de loin exprès pour l'épouvanter, dit à Demneh: Cher ami, qui prenez tant de part à mes intérêts, je vous conjure de ne pas me faire languir, dites-moi ſans déguiſement ce que vous ſavez.

J'ai entendu dire, reprit Demneh, & même à un viſir digne de foi, que le roi parloit de vous un de ces jours: Choutourbeh devient plus gras de jour en jour, il eſt d'une groſſeur ſi prodigieuſe, qu'il a bien de la peine à ſe mouvoir. Il ne ſupportera pas long-temps une ſi grande fatigue. Mais ſa préſence & ſon abſence en cette cour me ſont égales, il m'importe peu qu'il meure ou ne meure pas. A quoi eſt-il bon pour les affaires de mes états? A dire vrai, je

ne crois pas qu'il ſoit propre à autre choſe qu'à être mangé ; il ſera bon un de ces jours à en faire un repas magnifique à toute ma cour. Le récit de cet entretien, continua Demneh, m'a touché ſi ſenſiblement, que je ſuis venu d'abord vous en faire part, & vous faire connoître que je ſais obſerver les loix de la fraternité que nous avons contractées enſemble. Je vous dis librement & en ami ce qui vous regarde, ſans examiner ſi la choſe peut vous être agréable ou non. Mais il me ſemble que cela doit vous faire réſoudre à prendre garde à vous, & à ſonger aux moyens de vous garantir. Je ne doute pas que vous ne ſachiez bien vous tirer d'affaire, & que vous n'ayez plus d'une reſſource pour détruire le mauvais deſſein que l'on a contre vous. J'eſpère cependant que vous me ſaurez bon gré de l'avis que je vous donne.

Choutourbeh ſe rappela alors les careſſe que le lion lui avoit faites, & les marques d'amitié qu'il en avoit reçues. Eſt-il poſſible, dit-il, que le roi me traite d'une manière ſi outrageante ? moi, qui n'ai pas à me reprocher la moindre choſe qui puiſſe me faire ſoupçonner de rebellion, ni de déſobéiſſance à ſes ordres, & qui ai tout

l'attachement imaginable pour ſon ſervice ? Pour ne pas mentir, je doute encore de la vérité de votre rapport, à moins que mes envieux ne l'ayent emporté par leur médiſance, & qu'ils ne ſe ſoient ligués pour me perdre dans ſon eſprit. Si cela eſt, il juge de moi comme il a eu occaſion de juger d'eux, qui l'ont ſouvent abuſé par leurs menſonges, & qui lui ont donné plus d'une alarme, en voulant ſe révolter. Il s'imagine qu'il en eſt de même de tous ceux qu'il admet auprès de lui. Voilà de quoi l'on eſt capable, lorſqu'on ſe laiſſe obſéder par les méchans. On interprète à mal toutes les actions des bons, leur droiture n'empêche pas que de mauvais ſoupçons n'offuſquent toujours ce qu'ils font de bien. L'exemple de la prévention d'un canard eſt applicable à ce ſujet.

LE CANARD ET LA LUNE,

FABLE.

Un canard, durant un beau clair de lune, continua Choutourbeh, voyant réfléchir cet aſtre dans l'eau, crut que c'étoit un poiſſon;

il s'y plongea pour en faire ſa proie, & ne trouva rien. Il fit la même choſe pluſieurs fois, toujours avec auſſi peu de ſuccès. Fatigué de cet exercice, il s'en abſtint, quoique le même objet reparût toujours à ſes yeux. Les nuits ſuivantes, que la lune n'éclairoit pas, il apperçoit de véritables poiſſons; mais comme il étoit prévenu qu'il en ſeroit de même que quand l'eau recevoit l'image de la lune, cela ne lui donnoit pas l'envie de les attaquer. J'y ai été attrapé pluſieurs fois, diſoit-il en lui-même, je n'y ſerai pas trompé davantage. Frappé de cette illuſion, il ſe laiſſoit plutôt mourir de faim, que de tenter encore une fois ſi la pêche lui ſeroit plus favorable.

Si le lion a reçu comme des vérités, les faux rapports que mes ennemis peuvent lui avoir faits de mes paroles ou de mes actions, il en ſera de même que du canard; il aura toujours cette penſée, & rien ne ſera capable de la lui faire abandonner. La vérité eſt, cependant, qu'entre moi & ceux qui lui ſuggèrent toutes ces fauſſetés, il y a autant de différence qu'entre le corbeau, oiſeau de mauvais augure, & le huma, qui ſe plaît à accompagner les rois heureux. C'eſt une indignité au lion de me comparer à eux,

& de mettre dans une même balance ce qui eſt précieux avec ce qui ne l'eſt pas. Il ne doit pas auſſi juger par lui-même ceux qui ſont profeſſion d'honnêteté. Les différentes ſortes de lait ſe reſſemblent en blancheur, mais non pas toujours en bonté. Certaines mouches ne ſe plaiſent qu'à piquer & à incommoder, tandis que d'autres s'occupent à faire le miel. Deux ſortes de gazelles paiſſent l'herbe & boivent de l'eau également, mais une ſeule de ces eſpèces porte le muſc.

Vous ne devez pas croire, reprit Demneh, que ce ſoit par un caprice particulier que le lion s'eſt laiſſé ſurprendre, & qu'il a de l'averſion pour vous; il agit par une coutume générale à tous les rois, qui élèvent les uns ſans mérite, & abaiſſent les autres ſans ſujet. On en voit qui font mille careſſes à des inconnus & à des étrangers, & d'autres qui n'ont pas la moindre reconnoiſſance pour ceux qui éterniſent leur mémoire en chantant leurs victoires.

Si, comme vous me le dites, répliqua Choutourbeh, le lion a de l'averſion pour moi ſans connoiſſance de cauſe, quoique ſa colère ſoit ſans fondement, je ne vois pas néanmoins, lorſqu'il la fera éclater, qu'il

ſoit néceſſaire d'en éviter les effets dangereux. Une colère bien fondée peut s'appaiſer par des ſoumiſſions, & par un ſincère repentir. Mais s'il eſt vrai qu'il ſoit irrité par des ſurpriſes & des calomnies, il ne ſera pas poſſible de pouvoir le ramener. Les ſurpriſes & les calomnies ſont un fonds qui ne tarit jamais, quand une fois on a donné dedans. Je ne reconnois en ma conduite aucune fauſſe démarche qui puiſſe m'avoir attiré la diſgrace que vous m'annoncez, à moins qu'il n'ait à me reprocher de n'avoir pas ſuivi ſon ſentiment dans l'exécution de certains projets, ou de lui avoir parlé avec trop de liberté en ſoutenant mon avis lorſqu'il étoit contraire à ſon intention. C'eſt peut-être ce qui l'anime, & lui fait croire que je veux me donner trop d'autorité. Mais en cela je n'ai rien fait que pour le bien de ſes affaires, que pour ſa gloire & ſa réputation, & qu'avec tous les égards & tout le reſpect que je lui devois. Qui eût jamais prévu ce changement, & qui eût cru que des conſeils ſi purs, & une affection ſi déſintéreſſée, duſſent m'attirer l'indignation & la haine de ſa majeſté ? J'ai cru bien faire, & c'eſt d'avoir fait le bien que vient mon mal. Un autre que moi eût mieux fait; car je ne ſuis pas

capable de lui donner un véritable ſujet de haine, en travaillant à m'élever ſur ſa ruine. Ce n'eſt pas un haſard ni un caprice, c'eſt une loi reçue pour conſtante chez les princes, de payer leurs miniſtres d'ingratitude, de n'écouter que les flatteurs & ceux qui machinent leur perte, & de les honorer de leurs faveurs. C'eſt auſſi ce qui a fait dire à des ſages, que le danger étoit moins grand d'être expoſé à un dragon marin, & de ſucer le ſang empoiſonné qui coule par la morſure d'un ſerpent, que d'être au ſervice des ſultans. J'éprouve par moi-même ce que j'avois appris ſur cette matière. Des politiques ont comparé les monarques au feu. Le feu diſſipe les ténèbres par ſa lumière; mais d'un autre côté, il conſume toutes les choſes où il s'attache. De même, les rois, par leurs bienfaits, donnent quelquefois de la ſatisfaction à ceux qui ſont attachés à eux; mais à la moindre occaſion, ils mettent leurs ſervices en oubli, & leur ôtent la vie. Plus on eſt près du feu, plus on court riſque d'être brûlé. Ceux qui en ſont éloignés, ſont hors de ce danger. On s'entête de l'avantage & du plaiſir d'être dans les cours; mais ſi l'on ſavoit ce que c'eſt que d'être expoſé continuellement au ſérieux

& à la févérité d'un monarque, l'on n'héfiteroit pas à fe perfuader que le rifque furpaffe la douceur imaginaire dont l'on fe repaît; & que mille années de la faveur d'un prince, par exemple, ne peuvent pas confoler d'une difgrace femblable à la mienne. Rien n'a plus de rapport à ce fujet, que l'entretien d'un faucon & d'un coq, que vous ferez bien-aife d'entendre.

LE FAUCON ET LE COQ.

FABLE.

Un faucon étoit un jour en conteftation avec un coq: Tu parois, lui difoit-il, être domeftique & apprivoifé; tes manières cependant font farouches. Tu annonces de l'amitié à l'extérieur, & tu n'as que diffimulation & haine dans l'intérieur. Dis-moi, pourquoi la fincérité ne règne-t-elle pas parmi vous? Pourquoi n'êtes-vous pas reconnoiffans aux bons traitemens que l'on vous fait? Il n'y a que mépris & ingratitude dans vos actions, & le foin de votre exiftence ne donne que de la peine & de l'incommodité. En apparence, vous êtes la

bonté même, & l'on craindroit de vous faire aucun reproche. Mais pour posséder la bonté au plus haut degré, savez-vous qu'il faut être sincère & uniforme dans ses actions, & que l'honnêteté & la reconnoissance demandent que l'on rende le bien pour le bien ? Le chien, quoiqu'incommode, ne laisse pas d'être louable, en ce que ses caresses sont sans dissimulation, & que l'on tire de lui de grands avantages.

Le coq demanda à son tour au faucon : En quoi avez-vous remarqué que nous ne sommes pas sincères, reconnoissans & uniformes en ce que l'on doit attendre de nous ?

La chose, repartit le faucon, est visible d'elle-même. Peut-on imaginer une ingratitude plus signalée que celle par laquelle vous vous distinguez ? Les hommes ont pour vous des considérations si grandes, qu'ils vous apprêtent tous les jours votre grain & votre eau, afin que vous n'ayez pas la moindre peine ni le moindre chagrin pour chercher votre vie. Pouvez-vous souhaiter un plus grand bonheur que celui d'être sûrs de ne pas mourir de faim ? Ils ont toujours l'œil sur vous ; ils veillent à votre conservation, & empêchent qu'il ne vous arrive aucun mal ; il n'y a cependant aucune soli-

dité dans votre cœur, & vous n'avez pas le moindre attachement pour eux. Je ne considère pas seulement le soin qu'ils prennent pour votre nourriture, ils exercent encore l'hospitalité envers vous, en vous logeant chez eux, dans un appartement qu'ils vous bâtissent exprès, afin que vous soyez à l'abri des injures du temps. Cela ne devroit-il pas vous obliger à être assidus auprès d'eux, & de venir à leur voix dès qu'ils vous appellent ? C'est alors que vous fuyez, & que vous volez de toît en toît pour vous en éloigner davantage. Allez, cela est honteux, & ce n'est pas-là marquer l'obligation que vous leur avez. En les regardant comme vos bienfaiteurs, vous devriez les prévenir en tout ce qu'ils peuvent exiger de vous, & ne pas les éviter comme vous faites. Quoique nous soyons sauvages & nourris dans les rochers, nous n'en usons pas néanmoins de même. Pour peu que nous ayons de communication avec eux, & que nous mangions sur leur poing, nous leur apportons la chasse que nous prenons, en reconnoissance de la nourriture qu'ils nous donnent; & s'il arrive que nous nous écartions, nous retournons à eux dès qu'ils nous appellent.

Tout ce que vous venez de dire contre notre conduite, reprit le coq, est véritable, je ne puis en disconvenir. Mais voulez-vous que je vous marque précisément la raison pour laquelle vous êtes si obéissans à la voix des hommes, & pourquoi nous ne suivons pas votre exemple ? c'est que jamais vous n'avez vu de faucon rôti dans un plat, & que souvent nous avons le triste spectacle de voir égorger à nos yeux nos femmes, nos enfans & nos parens, pour les rôtir ensuite impitoyablement à un grand feu. Si vous aviez les mêmes objets devant les yeux, vous ne vous arrêteriez pas un moment auprès des hommes, & vous ne regarderiez pas leurs maisons comme des asyles.

Par cet exemple, ajouta Choutourbeh, vous voyez que les favoris des princes, qui ne font pas réflexion aux disgraces qui arrivent tous les jours à leurs semblables, ni aux funestes effets de colère dont ceux qui les ont précédés ont été écrasés, sont autant d'insensés & de gens dépourvus d'esprit.

Je vous le répète, insista Demneh, je ne crois pas que le lion vous veuille du mal par un pur effet de tyrannie, lorsque je considère votre vertu & les perfections qui vous rendent recommandable. Les souve-

rains ne se lassent jamais des personnes de votre mérite, & je ne sais que penser de son aversion. Il y a grande apparence cependant, répliqua Choutourbeh, que ma vertu & les perfections que vous dites en sont la cause. Ne voyez-vous pas que l'on met des entraves aux pieds des bons chevaux, que l'on rompt les branches des arbres qui portent de bons fruits; que l'on enferme le rossignol dans une cage à cause de son chant; que l'on arrache les plumes du paon, qui en souffre une confusion mortelle, & que l'on enferme les perles. Ma sagesse me tient lieu de ce que la peau est à vous autres renards, & de ce que les plumes sont aux paons, & ma capacité fait mon malheur. Sans cela je serois heureux, & me voilà dans la dernière humiliation. Comme les méchans excèdent les gens de bien par leur multitude, ils prennent leur avantage avec tant de mesures, qu'ils font passer ceux-ci pour des fâcheux, des rebelles & des criminels, tandis que l'on devroit les chérir par leur douceur, leur fidélité & leur innocence. Ils les rendent un objet de mépris & de haine, lorsqu'ils devroient être honorés, respectés & élevés au faîte du bonheur. C'est de la sorte que ces esprits pernicieux

renverſent l'ordre des choſes, & font paroître le vice où régne la vertu. La vertu, diſent les ſages, ne jette pas plutôt de l'éclat, que le vice l'inſulte avec inſolence; que ceux qui font profeſſion de n'en avoir pas, la contrôlent, & n'oublient rien pour la décrier. Dans l'occurrence, diſent-ils encore, les perſonnes modérées & pacifiques, ne croyent pas trahir leur conſcience, en diſant que de fauſſes perles ſont véritables que les inhumains ſont remplis de compaſſion, & que ce qui eſt de laine eſt de ſoie. Cette manière d'agir eſt d'une ame noble; mais les ames viles & baſſes n'ont pas cette retenue. Ils publient que les épines ſont des épines.

Comme vous le dites, ajouta encore Demneh, il ſe peut faire que ce ſoit des impoſteurs & des calomniateurs qui vous aient rendu ce mauvais office; mais après tout, quelle peut être leur eſpérance, & quelle ſera leur récompenſe?

Ils ne reçoivent pas le châtiment dû à leur méchanceté, répondit Choutourbeh, tant qu'il plaît à la divine providence de les laiſſer dans le repos dont ils jouiſſent en apparence. Mais quand leur temps eſt venu, toutes leurs précautions deviennent inutiles,

& rien ne peut parer le coup fatal qui les attend.

Cela ne leur arriveroit pas, dit encore Demneh, s'ils se gouvernoient avec prudence. On doit agir en toute chose avec circonspection, & voir de loin l'événement de ce que l'on entreprend; & l'on ne peut pas dire que l'on ait pensé mûrement à ce que l'on fait, lorsque la fin ne répond pas à ce que l'on s'étoit proposé.

Ce que vous dites est très-véritable, reprit Choutourbeh; mais soit que l'on agisse par une véritable ou par une fausse prudence, il n'arrive que ce qu'il plaît au souverain créateur de toutes choses; c'est aussi ce qui fait que je me soumets entièrement à sa volonté, en ce qui regarde ma destinée. A ce sujet, je vous ferai le récit de ce qui arriva entre un paysan & un rossignol. C'est une querelle assez curieuse pour mériter votre attention.

LE PAYSAN ET LE ROSSIGNOL,

FABLE.

UN payſan, dit Choutourbeh, avoit un jardin d'autant plus beau, qu'il y avoit joint les agrémens de ſon art & de ſon induſtrie à ceux de la nature, qui y contribuoit largement de toutes les grâces dont elle abonde. Entre les fleurs différentes dont les parterres étoient émaillés, il y avoit un gros buiſſon formé par un roſier, qui produiſoit un nouveau bouton tous les jours, que le payſan voyoit s'épanouir avec un grand plaiſir. Un matin, comme il étoit venu pour le voir ſelon ſa coutume, il apperçut un roſſignol indiſcret, qui déchiroit le bouton de ſon bec, & faiſoit tomber les feuilles par terre; cela le mit dans une grande colère. Il obſerva la même choſe le lendemain & le jour ſuivant. Sa patience fut pouſſée à bout, il tendit des filets, il prit le roſſignol & le renferma dans une cage. Le roſſignol, mortifié de ſa captivité, ſe plaignit au pay-

ſan : Pour quel ſujet, dit-il, m'enfermez-vous dans cette priſon ? Quel crime ai-je commis pour me traiter ſi impitoyablement ? Si vous le faites pour entendre mon chant, il n'étoit pas néceſſaire que vous me fiſſiez cette violence, puiſque je vous en donnois le plaiſir entier dans votre jardin, d'où je ne ſortois point, parce que mon nid y eſt. Si vous avez une autre raiſon, ou ſi je vous ai offenſé en quelque choſe, je vous prie de me le dire, & de m'apprendre le motif de ma diſgrace.

Quoi ! répondit le bon-homme de payſan, tu m'as privé de ce qui m'étoit le plus cher, je veux dire des roſes que tu m'as gâtées, & tu voudrois que je ne m'en vengeaſſe pas ? C'eſt pour cela que je te prive de la compagnie de tes petits, des roſſignols tes amis, & de la liberté dont tu jouiſſois. Tu auras tout le temps de faire tes plaintes dans cette cage, & de déplorer ton malheur.

Ne me tenez pas ce diſcours, repartit le roſſignol, penſez plutôt que vous me faites ſouffrir la priſon pour une faute auſſi légère que celle d'avoir gâté quelques roſes, & que vous méritez un châtiment d'autant plus rigoureux, que votre cruauté excède de beaucoup le crime dont vous voulez que je ſois

coupable. Dieu n'eſt pas moins juſte à punir les méchans qu'à récompenſer les bons. Qui fait bien trouve le bien, & qui fait mal trouve ſon malheur.

Le payſan, touché de la remontrance du roſſignol, qui lui parut équitable, ſe fit juſtice lui-même. Il ouvrit la cage & le mit en liberté. Le roſſignol joyeux de ſe voir ſitôt délivré de l'eſclavage, ne ſe fut pas plutôt poſé ſur la première branche d'arbre, qu'il dit au payſan : Puiſque vous m'avez fait ce plaiſir ſi obligeamment, & que le bien eſt la récompenſe du bien, il eſt juſte que j'en aie la reconnoiſſance que je dois. Apprenez-donc qu'au pied de l'arbre que voilà derrière-vous, vous trouverez un vaſe rempli d'or & d'argent. Le payſan creuſa au pied de l'arbre, & trouva le vaſe : Je ſuis bien ſurpris, dit-il au roſſignol qui l'avoit accompagné, que tu aies apperçu ce vaſe ſous la terre, & que tu n'aies pas vu ſous les branches de ce roſier, les filets cachés pour te prendre. Ne ſavez-vous pas, répondit le roſſignol, que toutes les prévoyances ſont inutiles lorſque l'heure du deſtin eſt venue, & qu'alors il n'y a plus ni conſeil ni détour à prendre ? Cela peut vous faire concevoir, dit encore Choutourbeh en ache-

vant, que je n'ai pas des forces ſuffiſantes pour m'oppoſer à ma deſtinée, & que je n'ai pas d'autre réſolution à prendre, que celle de m'abandonner entre les mains de la divine providence, puiſque tout ce qui doit m'arriver ne doit arriver que de ſa part.

Pour vous expoſer encore ce que je penſe, dit Demneh à Choutourbeh, qu'il vouloit aigrir davantage, je penche fortement à croire que le lion ſe déclare contre vous, non pas à cauſe de votre vertu, ni de la calomnie de vos ennemis, ni de ſa vanité en voulant faire éclater ſon pouvoir; mais par la férocité qui lui eſt naturelle, dont il n'eſt pas poſſible qu'il ſe dépouille. Il fait tout ce qu'il peut pour paroître doux & accueillant; mais dans le fond c'eſt un diſſimulé & un perfide, & la fin du ſervice qu'on lui rend n'eſt qu'amertume.

Que faire à tout cela, repartit Choutourbeh? Je n'y vois pas de remède. Il y a long-temps que je ſuis heureux, l'heure de ſouffrir eſt venue; je vivois en repos, il faut préſentement que les chagrins & les afflictions ayent leur place. Les amans ne poſsèdent pas toujours ce qu'ils aiment, l'abſence ſuccède à la jouiſſance. C'eſt mon deſtin, je l'avoue, qui m'a amené au lion

comme une victime. Quelle liaiſon y avoi il entre lui & moi ? Qu'étoit-il beſoin qu je devinſſe le premier miniſtre du roi de animaux, lui qui en ſuçant le lait, a appri que j'étois au monde pour lui ſervir d pâture, que je n'ai point de forces qui puiſſent m'empêcher de tomber ſous ſes pattes, & que je ſuis propre à remplir ſon eſtomac. Plût à Dieu que jamais l'on n'eût employé les artifices dont on s'eſt ſervi pour me conduire à lui, & m'engager à ſon ſervice ! Mais, Demneh, ce ſont les décrets de Dieu, & vos perſuaſions qui m'ont jeté dans ce précipice. Diſons plutôt que c'eſt à moi-même que je dois imputer mon déſaſtre. Je comprends aſſez à quels malheurs l'on eſt conduit par la convoitiſe, par l'ambition & par le déſir des richeſſes. Je me ſuis laiſſé entraîner par ces paſſions, & je m'y ſuis abandonné avec trop d'aveuglement. Les ſages ont bien eu raiſon de comparer celui qui ne ſe contente pas de ce qu'il a, à un marchand qui arrive au pied d'une montagne de diamans, & qui n'eſt pas ſatisfait de ramaſſer ceux qu'il rencontre. Dans l'eſpérance d'en trouver de plus précieux & d'un plus grand prix, il avance toujours en montant, & monte ſi haut, qu'il trouve véri-

tablement

tablement de quoi contenter ſon avarice. Mais, dans l'aveuglement où il eſt, à force de marcher ſur les diamans, il ſe bleſſe ſi fort aux pieds, qu'il lui eſt impoſſible de retourner en arrière, & qu'il demeure expoſé à la pâture des oiſeaux carnaſſiers, des ſerpens & des fourmis. Prends garde, diſent ces mêmes ſages, tu en demandes trop, tu ne réuſſiras pas dans ton entrepriſe. Si tu ſouhaites un bien ſolide, ne demande rien au-delà de ce qui te convient.

Il eſt certain, dit Demneh, en applaudiſſant à ce diſcours, que ceux qui tombent dans les malheurs, y tombent par leur propre faute & par l'avidité qui les y précipite. Auſſi c'eſt une maladie bien dangereuſe que l'avidité; elle attaque l'ame & le cœur. Elle eſt ſi pernicieuſe, qu'en tout pays l'on fuit ceux qui en ſont malades, comme des peſtiférés. Il n'eſt pas plus poſſible qu'ils jouiſſent d'aucune ſatisfaction, qu'il eſt poſſible qu'un bon vin conſerve ſa bonté dans un vaſe où il y a du vinaigre. On en a vu périr une infinité, avec toutes les apparences de grandeur & de faſte dont ils ſe repaiſſoient, de même qu'un certain chaſſeur qui voulut attraper un renard, & tomba entre les pattes d'un léopard. C'eſt une

histoire curieuse, dont vous ne serez pas fâché d'entendre le détail.

LE CHASSEUR, LE RENARD ET LE LÉOPARD,

FABLE.

Un chasseur, continua Demneh, vit un jour en pleine campagne un renard courir & sauter d'une grande légèreté. L'envie d'avoir sa peau qui paroissoit d'un très-beau poil, fit qu'il ne le perdit pas de vue : il observa & reconnut la tanière où il se retiroit. Il creusa une fosse près de l'entrée, & après l'avoir couverte de branchages & de broussailles, il y posa une charogne, & se mit en embuscade, en attendant que le renard vint se prendre.

Quelque temps après le renard sortit de sa tanière, & fut d'abord attiré par l'odeur de la charogne ; il s'approcha jusques sur le bord de la fosse ; mais à l'appareil des branchages, il se douta de quelque tromperie. L'odeur qui part de cet endroit, dit-il en lui-même, me donne envie, mais il peut

y avoir une fosse là-dessous, & la conservation de ma vie est préférable au plaisir de manger ce que je vois. Mon cerveau, à la vérité, est embaumé de l'odeur agréable de cette viande, mais en même-temps je le sens troublé par le risque qui peut-être y est attaché. Gens bien avisés jamais n'affrontèrent le péril évident, & n'entreprirent rien qui pût leur apporter le moindre préjudice. Lorsque tu trouves un pas difficile, disent les sages, retire-toi un pas en arrière. Cet animal peut être mort où le voilà, peut-être aussi qu'on l'y a mis exprès pour me faire tomber dans le piége. Un bocage n'est pas seulement d'arbres & d'arbrisseaux, un léopard s'y rencontre quelquefois. L'on ne peut pas éviter son destin, il est vrai; mais il est bon de ne rien faire qu'avec précaution. De deux choses qui se présentent, dont l'une est dangereuse, & l'autre est sans danger, j'aime mieux me déterminer à suivre la dernière. Avec ce raisonnement, il laissa-là la charogne, & sauva sa vie en passant outre.

Peu de temps après, un léopard affamé descendit de la montagne, & vint jusqu'à la charogne; il se jeta dessus sans délibérer, mais en même-temps il tomba dans la fosse.

Au bruit, le chaſſeur crut le renard pris ; accourut & ſe jeta dans la foſſe. Le léopard s'imagina que le chaſſeur venoit lui enlever ſa proie qui étoit tombée avec lui, & qu'il commençoit de manger, il ſe jeta ſur lui & le mit en pièces. C'eſt ainſi que le chaſſeur avide de la peau du renard finit ſes jours, & que le renard ſobre & modéré, échappa du péril dont il étoit menacé. C'eſt auſſi de la ſorte, ajouta Demneh, que ceux qui cherchent ce qu'ils n'ont pas, mais dont ils pourroient ſe paſſer, deviennent eſclaves de libres qu'ils étoient ; eſclaves, dis-je, d'une manière à n'être plus les maîtres de leur propre vie.

Lorſque Demneh eut achevé le récit de cette fable, Choutourbeh dit encore : Je vous avoue que j'avois été dans l'erreur juſqu'au moment où l'envie me prit de profiter de l'occaſion d'entrer dans la faveur du lion, & que j'avois cru que le ſervice des grands étoit toute autre choſe. Mais je reconnus bien dans la ſuite que je m'étois trompé, lorſque je m'apperçus qu'il ne faiſoit pas grande eſtime des ſervices que je lui rendois, & qu'il marqua, par ſa conduite envers moi, qu'il n'y a pas de fondement à faire ſur l'amitié des ſouverains. Ce que l'on dit

eſt bien vrai, qu'il ne faut pas contracter amitié avec celui qui n'en iait pas le prix, ni rendre des ſervices à ceux qui ont l'ingratitude de ne les pas reconnoître ; & que l'on faiſoit la même choſe que ſi l'on ſemoit dans une méchante terre avec eſpérance de faire une ample moiſſon; que ſi l'on écrivoit ſur l'eau; que ſi l'on perçoit un rocher, pour trouver un tréſor ; que ſi l'on cherchoit du fruit bon à manger aux branches d'un cyprès; & enfin, que ſi l'on croyoit qu'un rejeton de ſaule dût produire des cannes de ſucre, même en l'arroſant de l'eau de la rivière du paradis.

Vos plaintes & vos regrets, reprit Demneh, ne ſervent de rien, ils ne feront pas changer la volonté du roi. Prenez vos meſures, & voyez ce que vous devez faire, pendant que vous en avez encore le temps qui vous eſt cher, & que vous ferez bien de ne pas laiſſer échapper.

Hélas! repartit Choutourbeh, en ſoupirant, quelles meſures voulez-vous que je prenne? Que puis-je faire? Quel remède, ou quel conſeil croyez-vous me pouvoir être avantageux? Je ne ſuis pas encore bien convaincu du mécontentement du lion à mon égard. Quoique vous ayez pu me dire, je

crois qu'il a de bons ſentimens, & que dans le fond il eſt bien intentionné pour moi. Mais comme les envieux ont juré ma perte & ma mort, je vois bien qu'ils mettent tout en uſage pour y réuſſir. Je m'attends que leur méchanceté l'emportera toujours ſur la bonté du lion. La médiſance & la calomnie ne quittent jamais priſe, qu'elles n'aient anéanti l'innocent qu'elles ont une fois attaqué. Il en ſera de même que du loup, du corbeau & du renard qui méditèrent de faire périr un chameau, & réuſſirent dans leur deſſein. En voici l'hiſtoire, écoutez-la, je vous prie :

LE CORBEAU, LE LOUP, LE RENARD, LE LION ET LE CHAMEAU,

FABLE.

UN corbeau, un loup & un renard étoient au ſervice d'un lion, qui faiſoit ſa retraite dans un bois peu éloigné d'un chemin, par où des caravanes paſſoient de temps en temps. Un jour une caravane paſſoit par cet endroit-

là, lorſqu'un chameau ſe trouva ſi fatigué, que le marchand à qui il appartenoit fut contraint de l'y abandonner. Au bout de quelque temps le chameau qui avoit repris ſes forces, marchoit indifféremment de côté & d'autre; & en paiſſant, il s'avança juſqu'au bord du bois. Il y entra, & il n'eut pas fait quelques pas, que le lion ſe préſenta devant lui. Epouvanté de cet objet déſagréable, il prit le ſeul parti qu'il avoit à prendre pour ſa vie, qui fut celui de ſe ſoumettre aux volontés du lion, & de lui faire offre de ſes ſervices. Le lion reçut ſes complimens fort honnêtement, s'informa de ce qu'il étoit, & de ce qui l'avoit arrêté dans la contrée. Le chameau le ſatisfit ſur ces demandes: J'étois, continua-t-il, libre de mes actions avant de vous voir, mais du moment que je vous ai vu, j'ai perdu cette liberté. Votre majeſté n'a qu'à me commander, je ſuis prêt d'obéir. Je vous reçois volontiers ſous ma protection, reprit le lion, & je puis vous aſſurer que vous vivrez ſans inquiétude & dans un grand repos à l'ombre de ma félicité. Le chameau joyeux de la bonté du lion & de l'aſſurance qu'il lui donna, reſta dans le bois en allant & en paiſſant où bon lui ſembloit, & de la ſorte il reprit ſon em-

bonpoint avec le temps, & devint fort gras.

Un jour le lion, qui étoit ſorti du bois, à la quête de quelque bonne proie, rencontra un puiſſant éléphant qu'il alla attaquer. Le combat fut fort rude entr'eux. Mais enfin le lion reçut pluſieurs bleſſures dangereuſes, & fut contraint de ſe retirer dans un ſi grand déſordre, qu'il pouvoit à peine ſe ſoutenir; il gagna néanmoins le bois, & arriva à ſon gîte avec de cuiſantes douleurs.

Le corbeau, le loup & le renard qui profitoient des reſtes de la bonne chère du lion, eurent une grande mortification de le voir en cet état, & ils ſe préſentèrent devant lui fort triſtes & fort mortifiés. Le lion, tout malade qu'il étoit, fut touché de cette marque de leur zèle: Pauvres infortunés, leur dit-il, je vous plains de la diſgrace qui vous arrive à l'occaſion de la mienne, & je ſouffre plus de ce que vous ſouffrez, que de mes douleurs. Allez, voyez ſi vous ne découvrirez pas quelque proie ici aux environs, & venez m'en donner avis, je ferai mes efforts pour lui donner la chaſſe, & pourvoir à votre nourriture. A ces paroles ils partirent, ſe ſéparèrent, & rôdèrent chacun de ſon côté; mais quelque diligence qu'ils fiſſent, ils n'apperçurent pas le moindre animal. Ils

se rejoignirent fort déconcertés d'avoir perdu leurs peines, & tinrent conseil sur les mesures qu'ils devoient prendre pour remédier à la faim dont ils étoient menacés. Le loup opina le premier : Quel avantage, dit-il, tirons nous de la société du chameau dans ce bois ? Il n'est même utile en rien au lion notre maître, & nous ne pouvons avoir commerce avec lui par aucun endroit. Mon avis seroit d'insinuer au lion qu'il peut se défaire de lui en attendant une meilleure santé. Par-là il auroit de quoi se nourrir quelques jours & nous en aurions notre part. Le renard pensoit bien la même chose que le loup, mais il ne vouloit pas qu'on pût lui reprocher d'avoir été de ce sentiment. Cette pensée, dit-il, n'est ni raisonnable ni équitable ; le lion lui a donné sa parole & l'a reçu sous sa protection. Il n'est pas permis sans crime & sans rebellion, de porter un roi à ne pas tenir la parole qu'il a donnée, & un rebelle est haï & maudit de Dieu & de tout le monde. L'affaire, repartit le corbeau, n'est pas si difficile que l'on pourroit s'imaginer. On peut la couvrir d'un prétexte, & je sais un moyen par où le lion peut manquer à sa parole sans apparence d'injustice. Attendez-moi ici, je vais le

trouver, je promets de vous apporter une bonne réponſe.

Le corbeau ſe rendit auprès du lion, lui fit une profonde révérence, & demeura devant lui dans le reſpect & dans le ſilence. Avez-vous vu quelque choſe ? lui demanda le lion. M'apportez-vous la nouvelle d'une bonne chaſſe à faire ? Je ne dirai rien ſur la demande de votre majeſté, répondit le corbeau, je l'aſſurerai ſeulement que la faim nous accable, de manière que la lumière de nos yeux s'affoiblit, & qu'à peine nous pouvons nous mouvoir. Mais nous avons imaginé un remède qui ſera d'un grand ſoulagement pour elle & pour nous, ſi elle l'a pour agréable. Si la choſe ſe peut faire, repartit le lion, je ne ferai pas difficulté de l'approuver. Votre majeſté, reprit le corbeau, a trop d'eſprit pour ne pas voir que le chameau n'a point de rapport avec elle, & que nous ne tirons pas le moindre avantage de ſa ſociété. C'eſt une chaſſe qui s'eſt préſentée, & qui eſt venue d'elle-même ſe jeter dans vos filets. Il ſemble qu'il ne faudroit pas en chercher une autre dans une conjoncture auſſi preſſante que celle-ci.

Ce diſcours mit le lion dans une grande colère : Siècle malheureux ! dit-il en rejetant

bien loin la proposition ; siècle corrompu ! à qui se fier présentement ? Les amis n'ont plus de fidélité, ce sont des perfides. Mille malédictions aux amis de ce siècle, qui ne se distinguent que par la dissimulation, par la ruse, & par la fourberie, & qui renoncent aux loix les plus sacrées de l'humanité. Je ne veux pas de ces amis qui ne causent que de la mortification, lorsque l'on a besoin de leur secours. Dis-moi, malheureux, en quel état a-t-il jamais été permis de manquer à sa parole ? En quelle religion a-t-on tenu pour maxime, de massacrer un étranger que l'on a reçu à bonne composition ? Je ne veux pas avoir le blâme d'avoir détruit ce que j'ai moi-même élevé.

Rien, répliqua le corbeau, n'est plus conforme à l'équité & à la droite raison, que ce que dit votre majesté ; mais je ne crois pas qu'elle ignore que les bons politiques tiennent qu'il faut perdre un membre pour conserver tout le corps ; un étranger pour sauver un domestique ; un domestique pour la conservation d'une famille ; une famille pour ne pas exposer toute une ville ; & une ville pour la personne d'un monarque qui se trouve en danger, parce que la vie d'un monarque est nécessaire à tout un puissant

état. Il faut tenir parole, il eſt vrai, mais il ne faut pas que cela porte préjudice à celui qui l'a donnée, & que la conſervation de ſa perſonne y ſoit intéreſſée.

A ces raiſons, le lion baiſſa la tête & ne dit mot. Le corbeau prit cela pour un conſentement, & retourna auſſitôt à ſes compagnons : J'ai, leur dit-il, repréſenté l'affaire au roi; il l'a d'abord rejetée bien loin; mais je lui ai apporté de ſi fortes raiſons, qu'enfin il y a donné ſon conſentement. Il ne s'agit plus que de l'exécuter. Pour y parvenir, il eſt néceſſaire que nous nous abouchions avec le chameau, & que nous lui repréſentions la faim extrême où le lion eſt réduit par ſes bleſſures. Nous lui inſinuerons enſuite que la longueur du temps qu'il y a que nous vivons ſous ſa puiſſante protection, ne nous permet pas de nous exempter de ſacrifier notre vie pour lui, autrement nous ſerions des ingrats, & indignes des bienfaits dont il nous a comblés. Nous ajouterons qu'il eſt de notre devoir d'aller tous enſemble le remercier des grâces dont nous lui ſommes obligés, & pour les reconnoître, lui marquer que nous ne pouvons moins faire que de nous ſacrifier pour ſa conſervation. Alors, chacun ſéparément, nous preſſerons le roi

de nous immoler à ſa faim, pendant que, d'un autre côté, nous lui fournirons quelque prétexte pour rejeter l'offre que nous lui ferons, afin de faire tomber le ſort ſur le chameau.

Ce complot arrêté, les trois animaux allèrent trouver le chameau, qui n'entendit pas de fineſſe à ce qu'ils lui proposèrent. Il donna au contraire ſi aiſément dans le panneau ſur tout ce qu'ils lui dirent, qu'ils n'eurent pas de peine à l'emmener avec eux devant le lion. Lorſqu'ils furent en ſa préſence, le corbeau commença un diſcours étudié : Sire, dit-il, que votre majeſté jouiſſe du ſouverain pouvoir avec toute la ſatisfaction qu'elle peut ſouhaiter. Le chameau, le loup, le renard & moi, vos très-humbles eſclaves, nous vous ſommes infiniment obligés du repos dont nous avons joui juſqu'à préſent ſous votre protection ; & dans la conjoncture fâcheuſe où vous êtes par le danger évident de mourir, nous ne pouvons mieux vous témoigner notre reconnoiſſance, qu'en mettant notre tête & notre vie à vos pieds, comme nous le faiſons préſentement, en vous ſuppliant d'accepter notre préſent. En mon particulier, je la ſupplie de vouloir bien épargner

mes camarades, & de remplir ſon eſtomac de mon corps, tout maigre qu'il eſt, afin qu'en mourant j'aie la ſatisfaction d'avoir contribué à conſerver une vie ſi précieuſe.

Le loup & le renard (le chameau fut auſſi du même ſentiment) ſe récrièrent que la chair du corbeau n'étoit pas la nourriture du lion; & quand ce ſeroit une viande propre à lui ſervir de mets, que ce n'étoit pas de quoi ſatisfaire la faim du roi. Ils dirent donc au corbeau de ſe retirer, & de ne pas ſe faire valoir dans une rencontre où l'on ne pouvoit ſonger à lui. Il baiſſa la tête pour marquer qu'il ſe ſoumettoit, & ſe tut.

Le renard s'avança: Sire, dit-il, en ce moment où le deſtin ſemble vouloir ravir la vie de votre majeſté, je ne puis choiſir une occaſion plus favorable pour lui marquer mon zèle & ma gratitude: je ſuis content d'avoir vécu ſi long-temps ſous ſes auſpices & ſous ſa protection. Dans le dangereux état où elle ſe trouve, je la ſupplie avec un ardent déſir, de contribuer à ſa conſervation, d'agréer que je lui ſerve d'un bon repas, afin qu'elle ſe délivre de la faim dont elle eſt tourmentée.

Le loup interrompit le renard: C'eſt, dit-il, un excès de zèle & d'affection, qui te fait tenir ce diſcours, pour marquer que tu

n'es pas un ingrat. Mais ta chair est puante & nuisible; & si le roi en mangeoit, sa maladie pourroit augmenter au lieu de diminuer. Il ne doit entrer que des viandes délicates dans la cuisine des rois; les viandes maigres comme la tienne en sont bannies. Comme il vit que le renard s'étoit retiré: Sire, dit-il au lion, que le bonheur accompagne toujours votre majesté, & que ses ennemis soient confondus. Je crois être plus propre que mes camarades pour lui servir de nourriture, & j'espère qu'elle aura un plaisir très-satisfaisant en se repaissant de ma chair; je la supplie donc d'agréer le sacrifice que je lui en fais.

Le corbeau & le renard s'écrièrent que c'étoit aussi l'amitié & l'affection qui faisoient parler le loup en ces termes, mais que sa chair causoit un mal de gosier qui étrangloit. Cela obligea le loup de se retirer en arrière.

Alors le chameau s'avança en allongeant le col avec sa tête à petite cervelle: Sire, dit-il, que le ciel vous rende toujours victorieux. Je suis l'esclave & en même-temps le nourrisson de la cour de votre majesté. Je suis digne de sa cuisine, & d'entrer dans son estomac. C'est assez délibérer; je la supplie de ne me pas épargner, qu'elle dispose de

moi comme il lui plaira, je ſuis prêt, & elle me verra mourir avec toute la patience & la conſtance d'un eſclave qui fait gloire de donner ſa vie pour elle.

Le corbeau, le renard & le loup, de concert, donnèrent mille louanges au chameau; & le renard prenant la parole au nom de tous: L'on ne peut, dit-il au chameau, donner un témoignage d'amour & d'affection plus grand que le ſacrifice que vous faites; votre chair eſt exquiſe & très-délicate, & votre ſang opérera plus pour la ſanté du roi qu'une boiſſon ſucrée, & que l'eau de la fontaine de vie. Dieu vous faſſe paix, voilà une action de la dernière généroſité, de prodiguer comme vous faites, votre vie pour votre bienfaiteur. En abandonnant le monde de cette manière, vous laiſſez après vous la renommée la plus parfaite que l'on puiſſe imaginer. De toutes les vertus, la généroſité eſt la plus eſtimable; mais le point eſſentiel eſt d'être généreux juſqu'à donner ſa vie.

Le lion, le loup, le renard & le corbeau ſe jetèrent tous alors ſur le chameau, & ce miſérable demeurant dans la même place, ſe laiſſa mettre en pièces ſans faire aucun mouvement qui marquât la moindre impatience, malgré les douleurs qu'ils lui firent ſouffrir.

Ainsi le corbeau, le loup & le renard, après le lion, eurent de quoi vivre long-temps, & attendirent avec patience le retour de la santé du lion. Cela, ajouta Choutourbeh, doit suffire pour vous marquer que les médisans, les calomniateurs & les imposteurs n'abandonnent jamais leur entreprise, qu'ils n'en voyent le succès tel qu'ils souhaitent, surtout lorsqu'ils agissent de concert.

Mais enfin, demanda l'artificieux Demneh à Choutourbeh, quelle résolution prenez-vous? & quel remède prétendez-vous employer contre ceux que vous accusez de votre disgrace?

Comme je vous l'ai déjà marqué, répondit Choutourbeh, je vois fort bien que ma perte est certaine & que je ne puis l'éviter. Il faut de toute nécessité que je me prépare au combat. Je n'ai pas pour cela la presomption de croire que je serai victorieux; c'est afin de mourir au moins glorieusement, en défendant ma vie autant qu'il me sera possible. Si mon destin est de succomber sous les efforts du lion, je mourrai avec la gloire d'avoir fait mon devoir, & je laisserai au monde la mémoire d'en être sorti avec courage. Puisque ce corps doit périr, je compte pour beaucoup de mourir avec une bonne répu-

tation, la seule chose qui puisse rester après moi.

Le sentiment des sages, repartit Demneh, n'est cependant pas que l'on précipite rien, lorsqu'il s'agit d'en venir aux mains. Cette voie est trop violente, & il est plus sûr de ne pas recourir si facilement à cette extrémité : il est bon, disent-ils, de dissimuler dans les inimitiés ; il y faut de la douceur & de la modération ; ce sont les seuls moyens de les étouffer : la colère, ajoutent-ils, pour être appaisée, demande des détours. Pour éteindre un incendie, il faut y jeter de l'eau & non pas du feu qui serviroit à l'augmenter. Pourquoi employer la violence, lorsque l'on a la modération pour obtenir ce que l'on souhaite ? Considérez de plus que ceux qui se piquent de courage & de valeur ne font pas de cas d'un ennemi foible, & qu'ils n'ont pas la bassesse de croire que l'on doit recourir à la ruse au défaut de la force. C'est pourquoi, comme vous savez à quel point le lion est vaillant, & l'impossibilité où vous êtes de vaincre, il est bon que vous preniez toutes les précautions imaginables, pour prévenir les suites dangereuses de son inimitié. Gardez-vous de vous exposer à combattre avec lui. Qui méprise un ennemi, &

s'engage à lui tenir tête, se répent souvent de son imprudence; & c'est ce qui arriva autrefois à la mer pour avoir méprisé les titavis, qui sont de très-petits oiseaux qui s'élèvent & se nourrissent le long des bords de la mer des Indes. En voici l'histoire, que vous entendrez avec plaisir :

LES TITAVIS ET LA MER,

FABLE.

DEUX de ces oiseaux, mâle & femelle, continua Demneh, faisoient leur séjour ordinaire sur le bord de la mer. Quand la femelle sentit que le temps de pondre & de faire leur nid approchoit : Pour sûreté de nos œufs, dit-elle au mâle, songez à choisir un lieu qui soit propre, afin que nous soyons hors d'inquiétude, & que nous n'ayions rien à craindre. Le lieu où nous sommes, dit le mâle, est bon; il est si commode & si agréable, que nous ne pouvons être mieux ailleurs, & je ne suis pas d'avis que nous le changions pour un autre. Vous n'y pensez pas, repartit la femelle. Si une fois la mer élève ses flots & emporte nos petits, ne sera-ce pas un sujet

de mortification & d'affliction pour le reste de notre vie? Quel remède apporterions-nous à ce malheur? Je ne crois pas, répliqua le mâle, que la mer ait l'audace de nous déclarer la guerre, ni de nous faire, sans sujet, l'affront & le déplaisir d'engloutir nos petits. Je saurois bien en prendre vengeance si cela arrivoit. Mais votre prévoyance est mal fondée, & cela ne peut pas arriver. Jamais, reprit la femelle, on ne doit avoir la présomption que vous avez, de tenir un discours si déraisonnable & si dépourvu de bon sens. Je voudrois bien savoir la puissance que vous avez, & comment vous vous y prendriez pour vous venger de la mer & de ses vagues, & de quelles armes vous vous serviriez pour vous battre contr'elle? Abandonnez cette pensée, & cherchez seulement un lieu où je puisse pondre sans danger. Ne négligez pas le conseil que je vous donne. Ceux qui ne suivent pas les avis qui tendent à leur bien, trouvent leur malheur, comme il est arrivé à une tortue, dont je vous prie de vouloir bien écouter la triste aventure. Rien n'est plus certain, & je l'ai apprise d'un bon endroit:

LES DEUX CANARDS ET LA TORTUE,

FABLE.

DEUX canards & une tortue vivoient dans un étang avec d'autant plus d'agrément, qu'il étoit net & bien entretenu; & la facilité qu'ils avoient de se voir tous les jours, leur avoit donné lieu de contracter une amitié si étroite, qu'il sembloit que rien n'étoit capable de les séparer. En effet, peut-on souhaiter un bonheur plus parfait, que celui de voir ses amis, & de passer la vie ensemble dans une intelligence que rien ne peut dissoudre? Un contre-temps cruel & fâcheux survint néanmoins, qui les mit dans la nécessité de se quitter ou de périr. L'eau de l'étang diminuoit tous les jours par une sécheresse extraordinaire, & les canards s'apperçurent que bientôt les moyens de subsister alloient leur manquer. Quoiqu'avec un grand regret, à cause que c'étoit-là le lieu de leur naissance, cette contrainte les fit résoudre d'aller chercher ailleurs une autre demeure. Ils virent

bien que le voyage leur cauſeroit de la peine ; mais ils conſidéroient qu'il valoit mieux ſouffrir quelque choſe, que de périr dans leur pays. Avant de partir, ils allèrent prendre congé de la tortue, leur bonne amie, & lui marquèrent le ſujet qui les obligeoit de ſe ſéparer d'elle, avec une triſteſſe qui faiſoit connoître leur douleur, & la peine que cette ſéparation leur cauſoit. L'un d'eux prit la parole : Ce ſont, dit-il, les fâcheuſes circonſtances du temps qui nous obligent, contre notre volonté, de nous éloigner de vous. Il n'eſt pas beſoin de vous en dire davantage. Vous ſavez vous-même à quoi l'on eſt réduit par les dures néceſſités qu'elles impoſent, lorſqu'il en arrive d'auſſi preſſantes que celles-ci.

La tortue fut ſurpriſe & affligée de ce diſcours : Ah ! dit-elle en ſoupirant, quelle nouvelle affligeante m'annoncez-vous ? Comment penſez-vous que je puiſſe vivre ſans vous, que je regarde comme l'ame qui m'anime. Non, je préfère de mourir plutôt que de vous quitter. Je ſens que je n'ai pas la force de vous dire adieu, jugez comment je ſupporterai l'affliction de ne vous plus voir ? Cette penſée m'accable.

Vous devez croire, repartit un des canards,

que nous ne ſouffrons pas moins que vous. Mais voilà la diſette d'eau qui nous réduit à la dernière extrémité ; & pour peu que nous reſtions ici, notre vie eſt en danger. C'eſt là ce qui nous contraint de la ſauver par la fuite & par l'éloignement. Si ce n'étoit cet obſtacle, jamais nous ne nous réſoudrions de nous ſéparer d'une amie comme vous, ni de l'abandonner d'un propos délibéré. Cela ne nous feroit pas plus poſſible, qu'il l'eſt à un amant de s'éloigner de ſon amante, lorſqu'il lui a donné ſon cœur.

Mes chers amis, répliqua la tortue, je ne ſuis pas moins intéreſſée que vous dans la diſette d'eau, & je ſuis perdue ſitôt que l'étang ſera entièrement deſſéché. Faites-moi une grâce, je vous en conjure par notre ancienne amitié, ne me laiſſez pas en ce lieu de misère ; prenez-moi avec vous & me menez où vous allez. Vous êtes mon ame, & vous partez : lorſque vous ſerez partis, que deviendra ce corps ?

Chère & ancienne amie, reprit le canard qui venoit de parler, nous vous répétons que c'eſt avec la dernière douleur que nous vous abandonnons. En quelqu'endroit que nous allions, notre repos ſera toujours troublé par votre abſence, & la ſeule choſe que nous ſou-

haiterions au monde, ce ſeroit d'être en votre compagnie, & de jouir de votre entretien. Mais comment voulez-vous que nous faſſions? Conſidérez la peine & la difficulté que ce ſeroit pour nous, avec notre corps peſant & nos pieds foibles, de marcher avec vous par monts, par vallées & par déſerts. D'un autre côté, vous ne pouvez non plus auſſi voler avec nous. De la ſorte, ſoit que nous voulions vous ſuivre, ou que votre intention ſoit de venir avec nous, nous ne pouvons pas aller de compagnie.

Vous avez l'eſprit libre, inſiſta la tortue, c'eſt à vous d'imaginer quelqu'expédient. Je ne puis y penſer, troublée comme je ſuis; & dans une conjoncture ſi malheureuſe & ſi imprévue, un eſprit agité comme le mien n'eſt pas capable d'application. Quand les deux canards virent que la tortue déſiroit ſi ardemment de n'être pas ſéparée d'eux, ils ſe conſultèrent enſemble ſur le moyen de partir de compagnie, & ils crurent l'avoir trouvé : Réjouiſſez-vous, lui dit un des canards, nous avons un expédient pour vous tirer d'ici avec nous; mais il y a du danger pour vous, & il ne s'agit pas moins que d'être briſée & miſe en petits morceaux, ſi vous n'obſervez

n'obſervez pas ce que nous avons imaginé pour vous en préſerver.

Seroit-il poſſible, repartit la tortue, que je n'obſervaſſe pas une condition qui doit être pour mon bien; & que, pour ma conſervation, je ne tinſſe pas une promeſſe que je vous aurai faite? Je vous promets donc d'obſerver exactement ce que vous me direz.

Ce que nous exigeons de vous, reprit le canard, lorſque nous vous porterons en l'air de la manière que nous avons imaginée, c'eſt que vous ne faſſiez aucun mouvement de vos pieds, que vous ne vous effrayiez pas de la hauteur où nous ſerons obligés de vous élever dans l'air, & que vous ne vous aviſiez point d'ouvrir la bouche pour parler, parce que ceux qui nous appercevront, ne manqueront pas de criailler & de faire mille choſes pour traverſer notre deſſein. Pour tout le bruit du monde, & pour toutes les démonſtrations que l'on fera, il ne faut cependant pas que vous faſſiez aucun mouvement contre votre promeſſe, ni que vous ouvriez la bouche pour répondre, ſoit en bien, ſoit en mal.

Je ſerai obéiſſante, répliqua la tortue, non-ſeulement pour cette fois, mais encore toute ma vie; & je vous jure que je ne

ferai rien contre votre volonté, que je n'aurai point de frayeur, & que je ne dirai pas un mot à qui que ce soit.

Ces précautions prises, les deux canards se munirent d'un bâton d'une grosseur raisonnable, proportionnée au poids qu'ils devoient porter, & le présentèrent à la bouche de la tortue: Prenez, tenez ferme avec les dents, lui dit un des canards, & ne lâchez pas que nous ne vous ayions mise à bas, au lieu de la demeure que nous allons chercher. Les deux canards prirent alors le bâton, chacun par un bout, s'élevèrent en l'air & partirent. Comme dans leur route ils passoient au haut d'un village, les villageois qui les apperçurent, hommes, femmes, enfans, grands & petits, sortirent de leurs maisons pour voir un spectacle si extraordinaire, & s'écrièrent de tous les côtés avec admiration : Voyez les merveilles, deux canards qui portent une tortue : miracle! Et parce qu'ils n'avoient jamais rien vu ni entendu de semblable, & que jamais ils ne se fussent imaginé que la chose dût arriver, leurs cris augmentoient de plus en plus. La tortue garda le silence quelque temps; mais enfin la patience lui échappa; elle voulut ouvrir la bouche pour s'écrier contre ces bonnes gens, qu'elle

croyoit porter envie à l'élévation où elle ſe trouvoit : mais elle n'eut pas le temps de leur en faire des reproches, elle tomba à terre ſi rudement, qu'elle en fut étouffée & écraſée. Les canards alors laiſsèrent tomber le bâton, & l'un d'eux lui cria : Inſenſée & petite cervelle que vous êtes, les amis n'ont que des conſeils à donner; c'eſt à ceux qui les reçoivent de les écouter & de les ſuivre, s'ils ont du bon ſens; & lorſque les ſages parlent, c'eſt afin que l'on exécute ce qu'ils diſent. Vous pouvez apprendre par-là, ajouta la femelle, que ceux qui ne ſuivent pas les conſeils de leurs amis, travaillent eux-mêmes à leur propre perte.

Cela eſt fort bon, repartit le titavis mâle, je comprends toute la conſéquence que l'on en peut tirer; mais ne craignez rien. Ceux qui, comme vous s'effrayent de la moindre choſe, ſont dans des inquiétudes continuelles, & jamais les ſoupçon eux & les craintifs ne ſont en repos. La mer avec ſes vagues nous ſera favorable; elle fait que nous ne manquons pas au reſpect que nous lui devons, ainſi elle ne ſera rien qui puiſſe lui attirer notre colère.

La femelle contrainte de céder, commença à faire ſes œufs; & quand elle eut achevé,

elle & le mâle les couvèrent chacun à leur tour. Mais quelque temps après que les petits furent éclos, la mer s'enfla ſi extraordinairement, que les vagues couvrirent & entraînèrent le nid avec les petits. La femelle en fit une grande querelle au mâle : Opiniâtre, lui dit-elle, je le ſavois bien, qu'il ne falloit ſe fier ni à l'eau ni à l'air. Pourquoi êtes-vous la cauſe de la perte de ce que nous avions de plus cher, & que les flots ont abſorbé & englouti notre petite famille ? Voyons préſentement ce que vous imaginerez pour y remédier.

Vos reproches, répondit le mâle, ne me touchent pas. Je veux tenir ma parole, & je ſais de quelle manière tirer raiſon de la mer & de ſes vagues. En diſant cela il partit, & alla chez tous les oiſeaux, dont il fit aſſembler les principaux chefs de toutes les eſpèces ; & après avoir raconté le ſujet de ſes plaintes : Vous connoiſſez, dit-il en implorant leur ſecours, la grandeur de mon affliction, par le récit que vous venez d'entendre. Je vous demande que vous me ſoyez favorables, & que vous m'aidiez de votre protection. Si vous ne vous liguez tous enſemble pour obliger la mer de me faire juſtice, votre indolence & votre négligence lui enfleront le cou-

rage, & lui donneront l'audace une autre fois de faire le même traitement aux petits des autres oiſeaux nos confédérés. Si cela arrive, vous devez vous attendre à une deſtruction totale de leurs eſpèces; à moins que, dès-à-préſent, ils ne prennent la réſolution de céder la place, & d'aller s'établir ailleurs.

Les oiſeaux ſurpris & touchés de ce diſcours, allèrent en corps à la cour du griffon, roi de tous les oiſeaux, qui leur accorda l'audience qu'ils lui firent demander. L'un d'eux prit la parole au nom de tous, & expoſa le ſujet qui les avoit obligés de venir: Si votre majeſté, ajouta-t-il, a compaſſion des mauvais traitemens faits à ſes ſujets, & ſi elle eſt dans la réſolution de châtier ceux qui les ont offenſés, nous la reconnoiſſons pour le ſouverain monarque des oiſeaux, & pour le digne généraliſſime des armées du grand Salomon. Mais ſi vous aviez la dureté de négliger la vengeance des offenſés, & de refuſer de détruire ceux contre qui ils ont un ſujet de plainte ſi juſte; nous vous déclarons avec douleur, que nous ſerions contraints de vous dépouiller de la ſouveraine puiſſance, & de la tranſmettre à un autre qui ſeroit plus exact à en faire la fonction. Nous eſpérons que vous ferez attention à l'équité de

notre remontrance, & que vous ne nous réduirez pas à la dure néceſſité de manquer au reſpect que nous vous devons.

Quoiqu'il y eût beaucoup de hardieſſe dans cette harangue, le griffon néanmoins l'attribua au zèle des oiſeaux, plutôt qu'à un eſprit de révolte, & les écouta favorablement. Il ne ſe contenta pas de les aſſurer ſimplement de ſa protection, il partit en même-temps à leur tête, & prit la route de la mer des Indes, dont il borda le rivage avec l'armée puiſſante & nombreuſe des oiſeaux, tous animés & bien réſolus de faire leur devoir de leur bec & de leurs griffes.

A l'arrivée du griffon, le zéphir qui mettoit les vagues en mouvement, en apprit la nouvelle à la mer; & la mer qui ne connoiſſoit pas moins la puiſſance & l'animoſité des oiſeaux, que l'impuiſſance où elle étoit de ſoutenir la guerre qu'ils lui avoient déclarée, fit ſon accommodement, & rendit les petits titavis, dont elle avoit épargné la vie en les entraînant dans leur nid.

Si foibles que ſoient les ennemis, ajouta Demneh, vous voyez par-là que jamais il ne faut les mépriſer. L'aiguille, toute petite & déliée qu'elle eſt, perfectionne des ouvrages, dont les piques, avec leur grandeur & leur

grosseur, ne peuvent venir à bout. Les philosophes moraux assurent aussi, que mille amis ne suffisent pas pour s'opposer à un seul ennemi. L'on dit de plus, que ce n'est pas assez d'amis d'en avoir mille, & que c'est trop d'ennemis d'en avoir un seul.

Afin de ne point passer pour un ingrat, dit Choutourbeh en reprenant la parole, je ne commencerai pas les actes d'hostilités le premier. Mais si le lion m'attaque, je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour défendre ma vie, afin que l'on connoisse que je ne suis pas un lâche, & que je ne manque ni de cœur, ni de courage.

Demneh ravi de voir Choutourbeh dans cette résolution, dit pour l'y fortifier : Lorsque vous verrez que le lion se lèvera de son séant, qu'il marquera la terre de ses ongles, qu'il la frappera de sa queue, qu'il reniflera, qu'il rugira & qu'il aura les yeux élevés & enflammés, sachez que cela s'adressera à vous, & qu'il aura résolu votre mort. Je vous suis très-obligé, repartit Choutourbeh; je ne feindrai pas, je vous assure, à la moindre de ces marques, & l'on ne me verra pas reculer en arrière : je donnerai d'abord sur lui.

Demneh laissa Choutourbeh dans ce senti-

ment où il avoit désiré de le voir ; & après avoir pris congé de lui, il se retira avec joie & en riant en lui-même du bon acheminement de ses fourberies. De chez Choutourbeh, il alla rejoindre Kelileh. Celui-ci lui demanda : Eh bien, comment vont vos affaires ? où en étes-vous avec Choutourbeh ? Je rends grâces au ciel de mon bonheur, répondit Demneh, tout va le mieux du monde, je me suis mis l'esprit dans une tranquillité entière, & j'ai réussi avec toute la façilité imaginable. Par ces paroles, il fit connoître la disposition de son cœur, & la joie intérieure dont il jouissoit. Mais par la tempête qui s'éleva contre lui, le temps fit connoître la vérité de la maxime, qui dit : Que ceux qui se réjouissent seroient heureux, si leur joie étoit constante, & si elle duroit toujours !

Kelileh & Demneh ne poussèrent pas la conversation plus loin ; ils partirent ensemble pour aller faire leur cour, & Choutourbeh arriva presqu'en même-temps qu'eux. Selon la leçon de Demneh, du plus loin que le lion apperçut Choutourbeh, il commença de prendre un air de gravité, d'armer ses yeux de colère, & de répandre en même-temps la frayeur autour de lui, en aiguisant ses ongles & en grinçant des dents.

Choutourbeh connut fort bien ſon malheur à toutes ces marques, & il ne douta pas qu'il ne fût au dernier moment de ſa vie. Il avança courageuſement vers le lion, & après qu'il ſe furent donnés de part & d'autre les ſignes dont Demneh les avoit prévenus, il y eut un ſanglant combat entr'eux; leur furie fut ſi grande, qu'ils firent trembler tous les lieux des environs par leurs cris effroyables.

Pendant que tous les animaux étoient attentifs à ce ſpectacle, Kelileh avoit tiré Demneh à part, & lui faiſoit de ſanglans reproches ſur ce qui ſe paſſoit: Malheureux, lui dit-il, c'eſt donc vous qui êtes la cauſe de cette ſanglante cataſtrophe? Ne vous appercevez-vous point de la fin malheureuſe qui vous attend? Quelle fin malheureuſe appercevez-vous vous-même, repartit Demneh, je ne vois rien en ce qui ſe paſſe qui puiſſe m'affliger.

Vous êtes l'auteur de cette affaire, reprit Kelileh; & en allumant ce feu, vous avez manifeſtement commis des fautes irréparables. Premièrement, ſans qu'il y eut aucune néceſſité, vous avez engagé votre bienfaiteur dans le danger où il eſt préſentement de perdre la vie. En ſecond lieu, vous manquez à

la reconnoiſſance des obligations que vous lui avez, en le jetant dans une infamie irréparable, par une action de cette violence & indigne de lui, que vous lui avez fait commettre. En troiſième lieu, vous êtes cauſe de la mort & de la perte de Choutourbeh ſans ſujet. En quatrième lieu, vous êtes vous-même ſon aſſaſſin, & coupable de ſa mort. Cinquièmement, vous donnez occaſion à tous les ſujets du roi, d'avoir des ſoupçons très-déſavantageux à ſa majeſté ; peut-être même qu'ils l'abandonneront tous, ſe retireront ailleurs, & préféreront tout ce qu'un exil a de plus affreux, aux ſuites fâcheuſes qu'ils auront ſujet de craindre. En ſixième lieu, vous faites périr le chef de l'armée de ſa majeſté, & vous êtes reſponſable du déſordre qui en naîtra. Vous faites voir vous-même, enfin, votre foibleſſe & votre peu de courage, par les moyens bas & indignes dont vous vous êtes ſervi pour arriver à votre but. Vous m'aviez fait entendre que la choſe ſe paſſeroit avec douceur, & vous avez fait tout le contraire. Après cela, n'ai-je pas raiſon de vous demander, ſi vous ne voyez pas la fin qui vous attend ? La ſédition dort, dit le proverbe, & Dieu maudit celui qui la réveille.

Mais cette menace n'a pas été capable de vous toucher.

Vous n'avez peut-être pas entendu dire, répliqua Demneh, qu'il faut employer la force, où l'esprit ne fournit pas de moyens.

Cette réponse, reprit Kelileh, ne justifie pas votre conduite. Il ne paroît pas que vous ayez employé tous les moyens dont votre esprit étoit capable, comme vous le prétendez. Vous avez été droit à la violence, comme au moyen le plus prompt pour ruiner d'abord toutes les loix de l'amitié. Vous n'ignorez pourtant pas que la prudence est au-dessus de la valeur, & que le sage fait plus par ses paroles, qu'il n'opéreroit à la tête de l'armée la plus puissante & la plus invincible. J'ai toujours connu par vos belles entreprises, que vous êtes enivré d'amour-propre. Je m'imaginois qu'à la fin vous reviendriez de cet égarement, & de cet assoupissement épouvantable. Mais puisque vous y persistez, il est temps que je vous reproche votre insensibilité inouie, & que je vous mette devant les yeux quelques-unes de vos infamies. Elles sont en trop grand nombre pour entreprendre de vous les représenter toutes. Mais je puis vous en faire recon-

noître quelques-unes plus clairement que le jour.

Demneh interrompit Kelileh en cet endroit : Je ne doute pas, dit-il, que je n'aie dit & fait un grand nombre de choſes inutiles depuis que je ſuis au monde ; l'amitié demande que vous m'avertiſſiez de ce que vous en avez remarqué.

Vos vices, reprit Kelileh, vos égaremens & vos méchancetés, comme je vous l'ai déjà dit, ſont en ſi grand nombre, qu'il ſeroit difficile d'en faire un dénombrement exact. Un de vos plus grands défauts, c'eſt celui de croire que vous n'en avez pas, & de dire toujours beaucoup plus que vous ne faites. L'endroit cependant par où un monarque reçoit le plus de dommage, c'eſt lorſque les actions de ſes miniſtres ne répondent pas à leurs paroles. L'on eſt partagé en quatre claſſes différentes en ce qui regarde les paroles & les actions. Les uns diſent & ne font pas, & ce ſont les calomniateurs & les méchans de profeſſion. D'autres ne diſent rien & agiſſent puiſſamment, & c'eſt ce que pratiquent les honnêtes gens. D'autres diſent qu'ils agiront, & agiſſent en effet dans le temps, ceux-ci ne ſont pas ſi eſtimables que les précédens ; mais au moins ils tiennent leur pa-

role. Les derniers, enfin, ne disent ni n'agissent, & ce sont ceux qui n'ont ni courage ni élévation d'esprit. Pour vous, vous êtes de ceux qui disent qu'ils agiront, & ne font rien de ce qu'ils avancent. Et pour ne rien déguiser, après avoir bien examiné votre conduite & toutes vos manières, je trouve non-seulement que vous dites beaucoup plus que vous ne faites, mais même que, sous l'apparence d'une grande vertu, vous cachez une infinité de défauts. Le lion persuadé par vos discours pernicieux, a fait une entreprise dont l'exécution va mettre tout ce pays en désordre, troubler le repos de tous ses sujets, & causer leur perte. Tout cela ne se fera pas sans mille malédictions, qui tomberont toutes sur votre tête; & par l'événement vous verrez que ceux qui ne font que du mal, finissent malheureusement; & que rompre les branches de l'arbre, c'est s'ôter à soi-même l'espérance d'en manger le fruit.

Pour se défendre & s'excuser sur tous les points: Le roi, dit Demneh, m'a choisi pour l'aider de mes conseils, en qualité de visir & de ministre. J'ai suivi mon devoir, & je lui ai insinué ce qu'il m'a paru qu'il pouvoit faire de plus avantageux pour la conservation de sa personne.

Allez, repartit Kelileh, vous mériteriez avec votre fauſſe éloquence, que la terre s'ouvrît pour vous engloutir. Votre deſſein étoit formé, & votre intention étoit que le roi entrât dans vos ſentimens & qu'il ſervît d'inſtrument à votre paſſion. Comment vouliez-vous que le roi fît une bonne action, pendant que votre conſeil tendoit à lui en faire faire une méchante? Ce que vous ſaviez étoit bien meilleur, & vous ne deviez pas le lui cacher. Mais la ſcience ſans la pratique, eſt comme la cire ſéparée du miel, & comme un tronc d'arbre ſec & pourri, qui n'eſt bon qu'à être jeté au feu. La ſcience doit être conſidérée comme un arbre, & la pratique comme le fruit qu'elle porte. Cinq choſes, ſelon les philoſophes, ne ſont d'aucune utilité, la parole ſans effet, les richeſſes ſans économie, la ſcience ſans les bonnes mœurs, l'aumône faite ſans attention & hors de propos, & la vie ſans la ſanté. Un roi peut de lui-même être un monarque rempli de juſtice, & éloigné de toute tyrannie; mais un viſir mal-intentionné, & d'un naturel déréglé, n'eſt que trop capable d'empêcher que cette juſtice ne ſe faſſe reſſentir par les ſujets, & que jamais leurs maux ne puiſſent venir à la connoiſſance du prince, en

leur fermant les voies de lui en faire des remontrances. En cela, leur ſort eſt ſemblable à celui d'un homme preſſé de la ſoif, qui s'approche d'une rivière, mais qui y apperçoit un crocodile, dont la vue lui ôte la hardieſſe de puiſer de l'eau pour boire.

De tout temps dit encore Demneh pour ſa défenſe, mon deſſein a été d'arriver au bonheur d'avoir la faveur d'un prince; & je loue Dieu de ce que je ſuis venu à la fin de mon ſouhait, par le poſte que je tiens auprès du roi. En y entrant ma vue a été de ſervir, comme je le devois, celui qui m'a fait l'honneur de me recevoir en ſes bonnes grâces, de lui être fidelle & aſſidu à lui faire ma cour, & de me rendre digne de ſa protection, & je crois y avoir réuſſi.

Là-deſſus, dit Kelileh, les miniſtres les plus éclairés & les plus capables de remplir leur dignité, s'appliquent ſur toute choſe, à rendre la cour de leur ſouverain éclatante & nombreuſe. Mais votre unique application eſt d'éloigner tout le monde d'auprès de la perſonne du roi, & de faire un déſert de ſa cour, afin que vous ſoyez le ſeul qui approche de lui, & que perſonne que vous n'ait la liberté de lui parler. Pour ne vous

pas flatter, cette manière d'agir eſt la plus haute folie que l'on puiſſe imaginer; en effet, il n'eſt pas poſſible d'empêcher qu'un prince n'ait abſolument communication avec perſonne. Craignez de vous abuſer, il eſt des princes comme des beautés. Plus une beauté a d'amans, plus elle a de gloire. De même, plus la cour d'un prince eſt nombreuſe, & plus il y a de courtiſans, plus le prince eſt eſtimé & conſidéré. Je vous le répète encore, cette paſſion déréglée de poſſéder le prince vous ſeul, à laquelle vous vous êtes abandonné, eſt une marque de l'excès de votre folie: & de cinq ſortes de folies que les philoſophes ont remarquées, la vôtre eſt de la première claſſe. C'eſt, diſent-ils, être fou, que d'établir ſon bonheur ſur le malheur d'autrui; d'entreprendre de ſe faire aimer des dames par la rigueur & par des marques de haine, plutôt que d'amour; de prétendre devenir ſavant au milieu du repos & des plaiſirs; de chercher de l'amitié en négligeant les devoirs d'ami; & enfin, lorſqu'on eſt ami, de ne vouloir ſe ſoumettre à aucune des choſes dont les amis peuvent avoir beſoin. L'excès de bonté & d'amitié que j'ai pour vous, fait que je vous dis tout ceci: je ſais fort bien néanmoins que mes remon-

trances ne feront pas d'impreſſion ſur votre eſprit, & que mes conſeils ne ſont pas capables de diſſiper les ténèbres épaiſſes que l'inſenſibilité, la haine & l'envie forment autour de votre cœur. Mais de même que l'eau, ſi claire qu'elle puiſſe être, n'eſt pas capable de blanchir du drap teint en noir; de même auſſi rien n'eſt capable de faire changer un méchant naturel comme le vôtre. Quelqu'effort que je faſſe pour vous faire rentrer en vous-même, il en eſt de moi comme de celui qui s'efforçoit de perſuader à un oiſeau, de ne pas perdre ſa peine à donner des conſeils, & ne put gagner ſur lui qu'il ſe tût, ce qui fut cauſe que l'oiſeau trouva ce qu'il ne cherchoit pas.

LES SINGES,

L'OISEAU ET LE VOYAGEUR,

FABLE.

Une troupe de ſinges, à ce que l'on rapporte, faiſoient leur demeure ſur une montagne où ils trouvoient des vivres en abondance. Une nuit, à l'entrée de l'hiver, un

aquilon terrible & extraordinaire vint troubler leur repos ; il ne glaça pas ſeulement l'eau dont ils buvoient, il les ſaiſit même d'un froid ſi cuiſant, que peu s'en fallut que leur ame ne demeurât gelée dans leur corps. Dans l'embarras où ils ſe trouvoient, le lendemain, dès qu'il fut jour, ils cherchèrent un abri contre le froid & contre la neige qui commençoit de tomber, & dans leur chemin par haſard, ils rencontrèrent un morceau de cryſtal qui brilloit ; ils crurent que c'étoit un charbon de feu, ils amaſsèrent du bois à l'entour, & ſe mirent à ſouffler pour le faire allumer & ſe chauffer. Un oiſeau les vit dans cette occupation de deſſus un arbre voiſin : Mes amis, leur cria-t-il, à quoi vous amuſez-vous ? Quittez votre deſſein, ce que vous croyez être du feu n'en eſt pas, vous ne l'échaufferez jamais. Vous faites la même choſe que ſi vous vouliez étendre du fer à ſec, & amollir une pierre naturellement dure. L'oiſeau parla tant qu'il put, les ſinges ne ceſsèrent pas de ſouffler.

Un voyageur qui paſſa par cet endroit-là, s'arrêta pour être ſpectateur de cette ſcène, & voulut perſuader à l'oiſeau que ſes conſeils étoient inutiles par la connoiſſance qu'il

avoit de l'indocilité & de l'opiniâtreté des ſinges : Ecoute, lui dit-il, je le pardonne à ta ſimplicité ; mais crois-moi, épargne-toi la peine que tu te donnes, tes conſeils ſont inutiles, & tu altères tes poumons mal-à-propos. Malgré tes diſcours, les ſinges ne ceſſeront pas leur entrepriſe, ne te tourmente donc pas davantage. Tu fais la même choſe que ſi tu ſemois de la graine de coloquinte, pour faire venir des cannes de ſucre, & que ſi tu voulois faire de la thériaque avec du ſublimé.

L'oiſeau obſtiné laiſſa dire le voyageur. Comme il crut qu'il étoit trop éloigné, & que les ſinges ne l'entendoient pas, de tendreſſe qu'il avoit pour eux, il deſcendit de branche en branche pour parler de plus près, & les tirer, s'il pouvoit, de la peine où ils étoient. Les ſinges qui virent qu'il approchoit, allèrent au pied de l'arbre, & avant qu'il eût mis pied à terre, ils lui ſéparèrent la tête d'avec le corps. Vous pouvez vous reconnoître en cette hiſtoire, ajouta Kelileh. Pour moi je perds mon temps inutilement, en voulant vous mettre dans le bon chemin. Il n'y a pas eſpérance que vous vous corrigiez. Je ne ſais même ſi je ne

m'attirerois pas quelque malheur, en vous parlant ſi librement.

Le ſoupçon que vous avez de moi, reprit Demneh, me fait injure. Je ne ſuis pas tellement plongé dans le vice, qu'il ne me reſte quelque ſentiment d'honneur. Vous ſavez que l'on a toujours donné les conſeils les plus déſagréables en ſûreté, à ceux qui n'en ſont pas entièrement dépourvus. Je vous ſupplie de croire que je ſuis encore de ce nombre. Uſez-en envers moi comme vous en uſeriez envers eux, & dites-moi toutes choſes avec liberté, quand même je ne devrois pas en profiter.

Je ne me laſſe pas, repart Kelileh, de vous dire ce qui vous eſt avantageux. Mais quel fruit puis-je en eſpérer, dans le temps que vos affaires ſont dans un ſi mauvais état, que vous avez vous-même creuſé votre ruine par vos intrigues frauduleuſes ; & ce qui eſt le plus étonnant, dans le temps que vous êtes dans les mêmes penſées, ſans vouloir en démordre. Vous vous repentirez un jour, vous vous affligerez, & vous vous reprocherez à vous-même le mal que vous avez fait, mais ce ſera inutilement. Ceux qui cabalent pour détruire les autres ſans en prévoir les ſuites, tombent dans l'igno-

minie, & enfin dans une perte irréparable. C'eſt ce qui arriva à Tizouche qui avoit infiniment de l'eſprit, mais qui s'en ſervoit à des ruſes & à des fourberies, pendant que ſon compagnon de voyage, qui n'avoit ni eſprit ni fineſſe, acquit la gloire qu'il méritoit par ſa droiture & par l'uniformité de ſes actions. L'hiſtoire que je veux bien vous en dire devroit vous ſervir d'exemple :

LES DEUX VOYAGEURS,

FABLE.

DEUX habitans d'une même ville firent ſociété enſemble, & ſe mirent à voyager dans l'intention de négocier de compagnie. Le premier qui ſe nommoit Tizouche, conformément à la ſignification de ſon nom, qui eſt perſien, avoit l'eſprit fin, ſubtil & pénétrant ; & le ſecond qui s'appeloit Hazim, ſuivant la ſignification du ſien, qui eſt arabe, l'avoit ſimple, mais droit & ferme dans ſes réſolutions. Dans leur route, après avoir marché quelques journées, ils trouvèrent un ſac plein de monnoie d'or, dont la forme étoit ſi conſidérable, qu'il n'en falloit pas

davantage pour faire la fortune de deux marchands auſſi médiocres qu'ils l'étoient l'un & l'autre.

Sur cette bonne rencontre : Camarade, dit Tizouche à Hazim, une infinité de gens, après s'être bien donné de la peine pour y parvenir, n'ont pas fait une ſi groſſe fortune que celle que nous venons de faire. Sans nous fatiguer davantage & ſans aller plus loin, je ſuis d'avis que nous abandonnions le deſſein de voyager, que nous nous contentions de la bonne fortune que nous venons de trouver, & que nous retournions chez nous avec ce tréſor. Il nous arrive le contraire de ceux qui ſe tuent le corps & l'ame pour devenir riches. Les richeſſes ne leur viennent qu'après avoir beaucoup ſouffert, & nous voilà riches dès le commencement de notre travail. Croyez-moi, ne paſſons pas outre, nous ferons beaucoup plus ſagement de rebrouſſer chemin. Hazim conſentit à ce que Tizouche voulut, & ils retournèrent ſur leurs pas. Lorſqu'ils furent environ à une journée de leur ville : Puiſque notre voyage va finir, dit Hazim à Tizouche, & qu'il en ſera de même de notre ſociété, partageons ce tréſor également entre nous deux, afin que nous jouiſſions

chacun de notre portion, & que nous en diſpoſions comme bon nous ſemblera.

Tizouche ſongeoit à tromper ſon compagnon : Cette propoſition de partage, répondit-il, ne convient pas à la durée de notre ſociété dont je m'étois flatté. Sans venir ſitôt à cette extrémité, il me ſemble que nous ferions mieux de prendre chacun ce qui peut nous être néceſſaire pour le préſent, & de cacher le reſte en quelque lieu de ſûreté, pour le conſerver & en prendre de même ſucceſſivement de temps en temps, afin qu'il nous dure davantage.

Hazim qui trouvoit bon tout ce que l'on vouloit, ſe laiſſa tromper par ce diſcours. Ils tirèrent du ſac chacun une portion égale, aſſez médiocre, & ils enterrèrent le reſte au pied d'un arbre à une petite diſtance de la ville, où ils arrivèrent, & ſe retirèrent chacun chez ſoi.

Quelques jours après, Tizouche, ſans en donner avis à Hazim, part de grand matin & va déterrer le tréſor, qu'il emporte pour lui ſeul. Hazim n'eut pas le moindre ſoupçon de la fraude de Tizouche ; & lorſqu'il eut achevé de dépenſer, ſelon ſes beſoins, la ſomme qu'il avoit eue en partage, il alla trouver Tizouche : Mon ami, lui dit-il,

allons prendre chacun une autre portion, je n'ai plus rien de la première, & j'ai grand besoin d'argent. Tizouche dissimula le vol qu'il avoit fait: Que vous en ayez besoin, répondit-il, ou que vous n'en ayez pas besoin, cela n'importe; allons, partons. Ils partirent ensemble sur le champ, & se rendirent au pied de l'arbre; ils fouillent, ils cherchent, & ne trouvent rien après beaucoup de peine. Tizouche eut l'effronterie de prendre Hazim au collet: C'est toi, lui dit-il, qui as pris cet or, personne que toi ne savoit qu'il fût caché en cet endroit. Hazim s'écria aussitôt qu'il ne savoit ce que c'étoit, & fit des efforts pour faire quitter prise à Tizouche; mais Tizouche le tint ferme, & le mena par force devant le cadi, auquel il fit sa plainte, & demanda justice.

Hazim nia le fait constamment, jura que c'étoit une pure calomnie, & qu'il étoit innocent du vol dont il étoit accusé. Le cadi demanda des preuves à Tizouche: Seigneur, répondit-il, je n'ai pas d'autre témoin que l'arbre au pied duquel le trésor a été enterré. Quoiqu'il soit insensible & muet, la confiance que j'ai sur la justice de ma cause est si grande, que j'espère néanmoins qu'il prendra la parole pour rendre témoignage de la vérité

vérité contre ce perfide & ce voleur, qui m'a privé de la part qui m'eſt due.

Le cadi embarraſſé par la hardieſſe de l'accuſateur, condeſcendit à prendre la peine d'aller entendre le témoignage qu'on lui propoſoit. Il donna ordre aux parties de ſe trouver le lendemain au pied de l'arbre, où il ſe rendroit lui-même. Tizouche raconta l'affaire à ſon père, & ne lui déguiſa rien, pas même la vilaine action qu'il avoit faite. La confiance que j'ai en vous, ajouta-t-il, m'a fait imaginer de prendre l'arbre pour témoin, & le bon ſuccès en eſt fondé ſur le courage & la hardieſſe que vous aurez en cette rencontre. Pour peu que vous vouliez m'aider, non-ſeulement tout le tréſor nous demeurera, nous aurons même la ſomme à laquelle Hazim ſera condamné ſi nous gagnons notre cauſe, & avec cela nous vivrons à notre aiſe, & nous n'aurons beſoin de rien le reſte de notre vie. Le père, au lieu de reprendre ſon fils d'une action ſi noire : Que faut-il, dit-il, que je faſſe, afin que la choſe réuſſiſſe comme tu l'entends ? Mon père, reprit le fils, l'arbre dont il s'agit eſt creux, deux perſonnes même peuvent aiſément y demeurer ſans être vues. Il faut que vous alliez vous cacher cette nuit, &

que demain, lorſque le cadi ſe préſentera devant l'arbre, & qu'il le ſommera de rendre le témoignage dont il s'agit, vous le rendiez dans les termes convenables, qui marquent que ce n'eſt pas moi, mais Hazim qui a enlevé ce tréſor.

Quoique le père n'eût pas la conſcience fort délicate, il eut néanmoins beaucoup de répugnance à condeſcendre à ce que ſon fils exigeoit de lui. Mon fils, répliqua-til, abandonne ce deſſein de fraude & de tromperie. Tu peux bien tromper la créature, mais crois-tu que tu tromperas de même le Créateur? Je veux que tu impoſes à notre cadi, mais avec quel front impoſeras-tu au juge de tout l'univers? Celui qui connoît tes cheveux un par un, & la moindre petite veine de ton corps, connoît auſſi ton ſecret. Les fraudes, les fineſſes & les fourberies retombent toujours ſur leurs auteurs, & les couvrent d'ignominie devant tout le monde. Prends garde qu'il ne t'arrive la même choſe qu'à une certaine grenouille, qui périt par les mêmes armes dont elle s'étoit ſervie pour faire périr un ſerpent ſon ennemi. Je veux te raconter cette fable, qui peut te ſervir d'exemple :

LA GRENOUILLE, LE CANCRE ET LE SERPENT,

FABLE.

UNE grenouille, continua le père, avoit choisi le lieu de sa retraite dans un endroit près duquel un serpent faisoit aussi la sienne, de sorte qu'ils étoient voisins l'un de l'autre. Mais toutes les fois que la grenouille faisoit des petits, le serpent s'étoit fait une habitude de les dérober l'un après l'autre, & cela causoit à la grenouille une douleur inexprimable de se voir ainsi privée de la satisfaction de les élever. Elle fut un jour trouver un cancre, avec lequel elle avoit lié une amitié étroite, pour lui demander conseil, & le prier de lui enseigner quelque moyen qui la tirât hors de peine : Cher ami, lui dit-elle, je viens implorer votre secours, j'ai un ennemi terrible & fâcheux, qui m'impose une loi la plus dure que l'on puisse imaginer. De la manière dont je suis traitée, il n'est pas possible que je puisse rester dans le lieu où je fais ma résidence.

D'un autre côté, j'ai de fortes raiſons pour ne pas l'abandonner, parce qu'il eſt dans une prairie la plus agréable & la plus commode du monde pour vivre à mon aiſe, par le voiſinage d'une fontaine très-pure & très-claire, dont les environs ſont bordés de roſiers, & accompagnés de tant d'autres agrémens, que perſonne, non plus que moi, ne pourroit ſe réſoudre d'abandonner un lieu comme celui-là, qui va de pair avec les jardins du paradis terreſtre. Je le trouve enfin ſi fort à mon gré, que je ne le quitterois pas pour un monde entier.

J'ai compaſſion de votre douleur, dit le cancre à la grenouille. Ne vous chagrinez pas davantage; ſi fier & ſi puiſſant que ſoit un ennemi, l'on a des moyens pour le terraſſer. L'eſprit eſt capable de bien des choſes, il fait réuſſir les entrepriſes les plus difficiles, & l'on vient à bout de tout, pour peu que l'on ait de génie.

La grenouille conçut de bonnes eſpérances de ce diſcours : Eh bien, demanda-t-elle, par quelle adreſſe croyez-vous que je puiſſe trouver du ſecours dans l'embarras où je ſuis ? A votre avis, que dois-je faire pour me délivrer d'un ennemi ſi cruel ?

Un crocodile terreſtre, répondit le cancre,

qui demeure dans notre voiſinage, en un endroit que je vous enſeignerai, fait ſes délices de vivre de ſerpens auſſi-bien que de poiſſons. Prenez un certain nombre de poiſſons, & d'eſpace en eſpace, peu éloignés l'un de l'autre, diſpoſez-les depuis le trou du crocodile juſqu'à celui du ſerpent, le crocodile mangera les poiſſons depuis le premier juſqu'au dernier, & n'épargnera pas le ſerpent lorſqu'il ſera arrivé à ſon trou. Par ce moyen il vous délivrera de lui, & vous vengera de tous les maux qu'il vous a faits.

La grenouille apprit où étoit le trou du crocodile terreſtre, exécuta le conſeil du cancre, & fit périr le ſerpent par cette adreſſe. Mais deux ou trois jours après, le crocodile, attiré par la bonne rencontre qu'il avoit faite, ſortit de ſon trou, &, en ſuivant la même route qu'il avoit tenue, il ne trouva ni poiſſon ni ſerpent; par malheur pour la grenouille, il ſe détourna un peu de côté, la rencontra elle-même, & la mangea avec ſes petits. Mon fils, ajouta le père, tu comprends bien par-là que la fin des fourbes eſt toujours malheureuſe, que leur ſort eſt de périr, & que tu t'expoſes toi-même à une perte infaillible.

Mon père, répliqua le fils, ne m'en dites pas davantage, le danger n'eſt pas ſi grand que vous le faites. Il y va de mon honneur de ne pas reculer, nous n'avons preſque rien à riſquer, & nous avons un grand profit à faire.

Le bon vieillard qui ne vouloit pas déſobliger ſon fils, ſe laiſſa perſuader de participer à ſon crime, & par ſon exemple il fit voir la vérité de la maxime qui dit, en s'adreſſant aux pères : Vos enfans & vos richeſſes ſont cauſe de votre perte. Il abandonna donc tous les bons ſentimens où il étoit d'abord; & après avoir donné ſon conſentement à ce qu'il avoit déſapprouvé, il partit pendant la nuit, & alla ſe cacher dans le creux de l'arbre.

Le lendemain au lever du ſoleil, le cadi, accompagné des principaux de la ville, & ſuivi d'une grande multitude de peuple, curieux de voir le ſuccès de cette affaire, ſe mit en chemin & arriva au rendez-vous. Il obſerva les formalités requiſes, en rapportant en peu de mots l'affirmation de l'accuſateur, & le déſaveu de l'accuſé; après quoi ayant ſommé l'arbre de dire la vérité, auſſitôt il entendit cette voix : *C'eſt Hazim qui a*

enlevé le trésor, & frustré Tizouche de ce qui lui appartenoit.

Le cadi qui ne s'attendoit pas que l'arbre dût parler, parut d'abord étonné; comme il s'apperçut néanmoins qu'il étoit creux, il se douta que c'étoit un homme caché qui avoit parlé, & fit voir que la sagesse découvre les secrets les plus cachés. Au lieu de prononcer le jugement que l'on attendoit avec impatience, il ordonna que l'on apportât quantité de bois autour de l'arbre, & que l'on y mît le feu. Le vieillard le laissa allumer; mais la flamme fut si violente, qu'il poussa bientôt de grands cris en demandant quartier. Le cadi fit aussitôt écarter le bois allumé, & le vieillard, qu'on tira de sa niche à demi grillé, avoua la chose comme elle étoit, & expira quelques momens après en présence de tout le monde. Le cadi déclarant Hazim innocent, condamna Tizouche à lui rendre ce qui lui appartenoit, se contentant d'une sentence si modérée, parce qu'il le crut suffisamment châtié par la mort de son père, & par la honte & l'infamie qui lui restoient. Vous voyez, ajouta Kelileh, de quelle manière les fourberies sont suivies d'une fin très-malheureuse, & que le mal que l'on

ſait aux autres, retombe ordinairement ſur ſon auteur.

Il vous eſt permis, répliqua Demneh, de donner les noms de fraude & de fourberie à ma ſageſſe & à ma bonne conduite. Après avoir pouſſé l'affaire par mon eſprit au point où elle eſt, vous voyez cependant que je ſuis encore au même état & au même poſte où j'étois, & il ne m'eſt rien arrivé de ces prédictions.

Ce que vous dites-là, dit Kelileh en interrompant Demneh, fait bien voir votre peu de bon ſens, & que vous avez l'eſprit borné plus qu'on ne peut le croire. Je vous le répète encore une fois, vous verrez dans peu de temps, l'avantage que vous aurez remporté de la tromperie que vous avez faite à votre roi & à votre bienfaiteur, & le malheur qui vous arrivera des calomnies & des impoſtures que vous avez avancées.

Je ne ſais pas le mal que vous y entendez, répliqua encore Demneh, en retournant la choſe comme en plaiſanterie; mais je ne vois pas le grand dommage qu'il y a d'être un peu double. La roſe n'eſt la reine des jardins, que parce que ſes feuilles ſont à double face, c'eſt-à-dire, également belles de l'un & de l'autre côté. Croyez-moi, il y a ſou-

vent de l'avantage à dire d'une manière & à penſer d'une autre. C'eſt un moyen aſſez sûr pour acquérir beaucoup de biens & de richeſſes.

N'ayez pas la préſomption de vous comparer à la roſe, repartit Kelileh. Vous n'avez pas les perfections que vous vous imaginez. L'on a plus de raiſon de vous comparer à l'épine qui accompagne la roſe, parce que vous n'êtes propre qu'à cauſer du mal.

C'eſt aſſez me cenſurer, reprit Demneh. Le mal n'eſt pas ſi grand que vous le faites; & du moment que nous parlons, peut-être que le lion & Choutourbeh ſe ſont raccommodés, & qu'ils ſont meilleurs amis qu'ils n'étoient avant.

Ce que vous dites ne peut être, reprit bruſquement Kelileh; & vous ne ſavez pas que trois choſes demeurent en l'état où elles ſont, tant que trois autres choſes n'arrivent pas; & qu'elles changent d'une manière à ne plus retourner à leur premier état, dès que ces trois autres choſes ſont arrivées. Premièrement, l'eau douce d'une fontaine demeure toujours douce, tant qu'elle ne rencontre pas la mer; s'eſt-elle une fois mêlée avec l'eau de la mer, elle perd ſa douceur pour toujours. En ſecond lieu, la paix ſubſiſte

entre les parens, tout le temps qu'une méchante langue ne ſe mêle pas de mettre la diviſion entr'eux; dès qu'ils ont écouté de faux rapports, il ne faut plus eſpérer qu'ils s'aiment, ils s'évitent, ils ſe ſéparent, & ne ſe rejoignent plus. En troiſième lieu, la même choſe arrive entre les amis. Leur amitié eſt conſtante tout le temps qu'ils n'écoutent pas, & qu'ils rejettent les rapports que l'on vient leur faire de l'un & de l'autre; mais lorſqu'un envieux eſt venu à bout de ſe faire écouter par l'un des deux, leur amitié ſe rompt & ſe change en une inimitié irréconciliable. Je ſuppoſe que Choutourbeh puiſſe échapper des pattes du roi des animaux; après cela, croyez-vous en bonne foi que Choutourbeh puiſſe jamais ſe fier aux careſſes & aux honnêtetés du lion, & que jamais il rentre en aucun commerce avec lui? Il ſuffit qu'il y ait eu de l'inimitié entr'eux une ſeule fois, la plaie leur en ſaignera long-temps au cœur à l'un & à l'autre. Souvenez-vous que l'on renoue une corde rompue, mais qu'il reſte toujours un nœud qui joint les deux bouts.

Demneh pouſſé à bout par la force des diſcours de Kelileh: Je vois bien, dit-il, que je n'ai pas eu tout-à-fait raiſon de faire ce

que j'ai fait. Je vous demande ſi vous êtes d'avis que je faſſe une retraite honnête en abandonnant la cour, & que je paſſe le reſte de mes jours hors de l'embarras du monde, ſous l'aſyle de votre amitié & de votre bon plaiſir.

Dieu me garde, répondit Kelileh, de commettre la faute d'avoir déſormais aucune part à votre amitié, & que l'envie me prenne jamais d'avoir encore commerce avec vous. Dès ce moment, je regarde votre aſpect avec frayeur, & je ſens que mon cœur me reproche la communication que j'ai avec vous. Une des choſes que les ſages recommandent le plus, c'eſt de ne jamais fréquenter les ignorans ni les méchans; & c'eſt une maxime qu'il ne faut pas négliger, lorſque l'on en connoît bien l'importance. Il eſt de la fréquentation des méchans, comme d'élever & nourrir un ſerpent, qui n'épargne pas ſon bienfaiteur. Mais de même que l'on ſent bon en fréquentant les parfumeurs; de même auſſi la fréquentation des ſavans & des honnêtes gens embaume l'ame par la participation des bonnes choſes dont on profite en leur compagnie. Que l'on ſoit aſſis près d'un parfumeur, ou que l'on touche ſeulement ſes habits, c'eſt aſſez pour en prendre une bonne

odeur; mais l'on ne gagne que de la noirceur & de la vilenie près d'un forgeron & de sa forge. De plus, quelle fidélité, quelle constance & quelle union peut-on attendre de vous, qui avez abusé de la bonté & de la faveur du roi, qui, par l'estime & la considération qu'il avoit pour vous, vous avoit élevé à un degré d'honneur & d'éclat au-dessus duquel vous n'aviez plus rien à espérer ? Vous n'avez d'égard ni à la droiture, ni à votre propre honneur. Et ma conduite sera approuvée lorsque l'on saura que je m'éloigne d'un ami si peu digne de mon amitié. Ce n'est pas un crime de se séparer d'avec un ami. On fait sagement de se priver de le voir, lorsque son amitié n'est pas réciproque, & qu'il a des passions opposées. L'on tire de grands avantages de la fréquentation des bons; mais la communication des méchans apporte de grands dommages. Quand on est parfaitement bien avisé, l'on fréquente les hommes sages, savans, de bonne vie & de bonnes mœurs, & droits en leurs paroles, & l'on s'éloigne de la compagnie des menteurs, des gens à cabale, des débauchés, des impies, & de toutes sortes de gens perdus & vicieux. Si l'on ne trouve d'autre société à faire qu'avec eux, il vaut mieux demeurer chez soi,

Elle prit une grosse pierre entre ses pattes, et la lacha avec force sur la tête du pauvre jardinier.

C. P. Marillier inv. — R. De Launay sculp.

jusqu'à ce que l'on rencontre un ami pourvu des qualités que j'ai désignées. Mais l'on doit user de grandes précautions avant que de le recevoir. Tous ceux qui paroissent amis ne le sont pas ; & souvent lorsque l'on croit en avoir rencontré un bon, il se trouve que l'on s'est trompé. Parmi plusieurs exemples, cela arriva à un jardinier, de qui je vous raconterai l'histoire, si vous voulez l'entendre :

LE JARDINIER ET L'OURSE,

FABLE.

Un bon paysan avoit borné sa petite fortune & l'occupation de sa vie, à la culture d'un jardin, tant pour son plaisir particulier, que pour l'utilité & l'avantage qu'il tiroit des fruits qui y croissoient en abondance, & dans toute la perfection & bonté qu'il pouvoit souhaiter. Il s'y étoit attaché avec une passion si grande, qu'il ne l'eût pas été davantage pour père, mère, femme & enfans.

Il y avoit long-temps qu'il ne s'étoit éloigné de son jardin, lorsqu'il en sortit pour aller prendre le grand air. Dans la prome-

nade qu'il fit, comme il étoit au pied d'une montagne, d'où il repaiſſoit ſes yeux des beautés que la nature lui offroit, il apperçut une ourſe qui s'éloignoit de la montagne & des bois, & venoit vers lui par la plaine. Il ne s'effraya pas de la voir, il alla au contraire au-devant d'elle avec confiance, & avec toutes les démonſtrations qu'il put imaginer pour ne pas l'effaroucher, & marquer au contraire qu'il cherchoit à faire amitié avec elle. L'ourſe de ſon côté, qui vit quelque reſſemblance de ſa figure dans le jardinier, par ſon air ſauvage & négligé, s'approcha de lui aux careſſes qu'il lui faiſoit.

L'amitié faite entr'eux, le jardinier reprit le chemin de ſon jardin, en attirant l'ourſe par des ſignes qu'il lui faiſoit de temps en temps, afin qu'elle le ſuivît, comme elle le fit. En arrivant il la régala de fruits excellens, & cela acheva d'affermir l'amitié entre l'un & l'autre. Depuis ce temps-là l'ourſe n'abandonna plus le jardinier. Elle ne le quittoit pas lors même qu'après avoir beaucoup travaillé, il ſe repoſoit & s'endormoit à l'ombre d'un arbre. Alors les ſoins qu'elle avoit pour lui, alloient ſi loin qu'elle ſe poſoit à ſa tête, & éloignoit avec ſes pattes les mouches qui s'approchoient pour l'incommoder au

visage : elle disoit en elle-même qu'elle ne vouloit pas que des mouches insolentes lui cachassent un seul moment la vue de ce qu'elle aimoit. Un jour le jardinier s'endormit comme à son ordinaire, & l'ourse prit son poste & se mit à chasser les mouches selon sa coutume. Elle ne les avoit pas plutôt chassées d'un côté, qu'elles retournoient de l'autre avec importunité, & toutes à la fois. Elle eut patience quelque tems; lassée enfin & poussée à bout par la peine que les mouches lui donnoient, elle imagina un moyen pour faire cesser leur jeu, qui fut de les écraser toutes ensemble. Elle prit une grosse pierre entre ses deux pattes, & la lâcha avec force sur la tête du pauvre jardinier. Qu'arriva-t-il? La pierre ne fit pas de mal aux mouches, mais le jardinier en eut la tête écrasée & demeura mort en la même situation & en la même place où il étoit. C'est à ce propos que l'on a dit; Qu'il vaut mieux avoir un ennemi qui ait de l'esprit, qu'un ami ignorant & grossier. Tout ceci veut dire, ajouta Kelileh, que ce seroit m'exposer à périr misérablement, que d'être votre ami plus longtemps. L'amitié des insensés ressemble à une marmite vide, qui noircit par dehors.

Votre discours est trop outré, répliqua

Demneh, & je ne ſuis pas inſenſé au point que vous l'avancez, pour ne pas diſtinguer ce qui peut cauſer du bien ou du mal à un ami.

Je tombe d'accord, repartit Kelileh, que vous n'êtes pas abſolument inſenſé à cette extrémité; mais il eſt certain que vous avez l'ame noire & de fort méchantes intentions. N'arriveroit-il pas que vous rompriez avec moi à la premiére fantaiſie qui vous viendroit à l'eſprit, & que vous viendriez enſuite me faire des excuſes par mille détours extravagans, comme vous venez de faire au ſujet du lion & de Choutourbeh? Vous agiſſez enfin avec vos amis, de même que ce marchand à qui un autre marchand qu'il avoit trompé, dit: *Dans une ville où une ſouris mange cent livres de fer, devez-vous vous étonner qu'un épervier emporte un petit enfant?*

LES DEUX MARCHANDS,

FABLE.

Un marchand ayant dessein d'entreprendre un voyage pour quelque négoce, pria un autre marchand de ses amis, de lui garder cent livres de fer, pour se ménager une ressource à son retour, s'il lui arrivoit d'être volé en chemin.

Le fer fut mis dans un magasin. Le marchand partit, fit son voyage comme il le souhaitoit, & revint chez lui sans accident.

Quelques jours après son arrivée, il alla voir son ami, & le pria de lui remettre le fer qu'il lui avoit confié en partant. Celui-ci, qui l'avoit vendu, se trouva fort embarrassé; mais pour voiler, s'il lui étoit possible, son mauvais procédé, il eut recours à la ruse. Afin, dit-il au marchand, que votre fer fût en sûreté, je le mis, comme vous le savez, dans mon magasin; mais, jugez de mon étonnement! lorsqu'en y entrant par hasard, je ne vis plus votre fer, mais à sa place une souris qui achevoit d'en ronger le dernier morceau. Si vous

doutez de ce fait, venez avec moi vous en assurer, afin que le voyant par vous-même, vous ne me soupçonniez pas de mensonge ni de mauvaise foi. Le marchand se doutant de la fourberie, dissimula ce qu'il en pensoit: Je n'ai pas de peine, lui dit-il, à croire ce que vous me dites ; je sais que les souris sont extrêmement avides de fer, & qu'elles l'avalent comme des confitures.

Le marchand dépositaire, entendant ce discours, s'applaudit en lui-même du succès de sa ruse, & se rit de la crédulité grossière de son ami, qui lui parut abandonner si facilement la demande de son fer sur un prétexte aussi peu vraisemblable. J'ai, lui dit-il, beaucoup de chagrin de ce qui est arrivé; mais pour vous en consoler, venez déjeûner avec moi. Je vous rends grâce pour aujourd'hui, répondit le marchand, une affaire de conséquence m'oblige, malgré moi, de refuser présentement l'offre que vous me faites ; mais je l'accepte de bon cœur pour demain à la même heure. En disant cela, il prit congé de son dépositaire infidelle. En sortant, il apperçut à quelques pas de-là un des enfans de ce dernier qui s'amusoit à jouer ; cette circonstance lui parut favora-

ble pour ſe venger : il le careſſe & l'emmène chez lui ſans être vu de perſonne.

Le lendemain matin, le père ne voyant point revenir ſon enfant, court, alarmé, chez le marchand, qui, voulant jouir de ſon embarras, feint d'en ignorer le ſujet. Un de mes enfans, lui dit-il les larmes aux yeux, a diſparu depuis hier ; je l'ai cherché vainement par toute la ville, & on n'a pu m'en donner des nouvelles. Je viens vers vous, comme à ma dernière reſſource, pour m'éclairer ſur le ſort de mon malheureux fils, ſi toutefois vous en êtes inſtruit.

Hier, repartit le marchand, en me retirant de chez vous de la manière que vous ſavez, je vis un épervier qui s'élevoit dans l'air tenant un petit enfant dans ſon bec ; c'eſt apparemment le fils que vous cherchez. Cruel que vous êtes ! reprit le père affligé, qui vous oblige à me tenir un pareil diſcours ? Pourquoi dire une choſe non-ſeulement impoſſible, mais qui n'a aucune vraiſemblance ? & pourquoi vous déshonorer par un menſonge ſi manifeſte ? N'eſt-ce pas ſe moquer, de dire qu'un épervier, dont le corps pèſe au plus une demi-livre, puiſſe enlever un enfant dans l'air ? Je ne vois pas, répliqua le marchand en ſouriant, pourquoi

un épervier ne pourroit pas enlever un petit enfant en l'air, dans un pays où une souris ronge & avale cent livres de fer. Le dépositaire connut alors ce que cela vouloit dire: Ne vous affligez pas, dit-il au marchand, la souris n'a pas mangé votre fer. Si cela est, dit le marchand, l'épervier n'a pas emporté votre fils; rendez-moi mon fer, je vous rendrai votre enfant.

Je vous ai rapporté cette histoire, dit encore Kelileh en finissant, afin de vous faire connoître que l'on ne peut rien attendre de bon d'un ami tel que vous, qui trompe son propre bienfaiteur. Vous ne pouvez nier que vous ne l'ayez fait; après cela on ne peut espérer ni sincérité, ni satisfaction de votre part. Il est temps que je rompe pour jamais avec vous, & que je m'éloigne d'un naturel aussi pervers & aussi corrompu que le vôtre. Mon bonheur & mon repos dépendent de cette séparation, & demandent que je cesse de vous voir.

Kelileh & Demneh étoient en cet endroit de leur conversation, lorsque le lion, après un combat opiniâtre & de longue durée, acheva de terrasser & de massacrer Choutourbeh, qui demeura étendu sur la terre teinte de son sang. Lorsque la colère du roi

des animaux fut un peu appaiſée, & qu'il fut revenu de l'émotion cauſée par les efforts qu'il venoit de faire, il demeura la tête baiſſée contre terre, abîmé dans ſes penſées & dans les réflexions qu'il fit ſur ſon emportement, dont il commençoit à ſe repentir. Hélas! diſoit-il en lui-même, le pauvre Choutourbeh, avec tant de belles qualités, de vertus & de perfections, n'eſt plus, & pour mon malheur je ne ſuis pas bien certain d'avoir eu raiſon de faire ce que je viens d'exécuter. Je ne ſais ſi les rapports que l'on m'a faits ſont véritables, ou ſi l'on a voulu me tromper afin de le perdre. C'eſt moi cependant qui l'ai mis en l'état où le voilà, lui qui, de ma propre connoiſſance, m'avoit toujours ſervi avec affection & fidélité. Eſt-ce ainſi que je devois reconnoître ſon amitié? voudra-t-on jamais me rendre ſervice après le traitement que je viens de lui faire? Au milieu de ces regrets, ce qui l'affligeoit davantage, c'eſt qu'il croyoit voir l'ombre de Choutourbeh lui reprocher ſa barbarie en ces termes: Tu me traites préſentement d'ami; mais jamais ami n'a tué ſon ami ſans ſujet. Donne-moi plutôt le nom d'ennemi, puiſque tu m'as traité en ennemi. Ces reproches ſecrets le jetèrent

dans une profonde mélancolie ; il ne put plus diſſimuler la triſteſſe qui l'accabloit ; des larmes mêlées de ſoupirs lui coulèrent des yeux, & ſes rugiſſemens marquèrent aux animaux qui l'environnoient, qu'il étoit véritablement fâché de l'excès qu'il venoit de commettre.

Demneh, qui s'étoit approché comme les autres, après l'entretien qu'il avoit eu avec Kelileh, lui dit : Sire, je ſouhaite que la proſpérité accompagne votre majeſté en toutes choſes, & que ſes ennemis ſoient humiliés. Oſerois-je lui demander ce qui peut cauſer la triſteſſe qu'elle fait paroître ? Elle ne peut cependant avoir un plus grand ſujet de joie & de contentement, que celui d'être victorieux d'un ennemi formidable qu'elle a terraſſé & noyé dans ſon ſang. Elle a vu lever le ſoleil avec l'eſpérance de le vaincre, & elle le voit vaincu au coucher du même aſtre.

Je ne puis, répondit le lion, me reſſouvenir de l'aſſiduité des ſervices de Choutourbeh, de ſon zèle, de ſon amitié, de ſon grand génie & de ſes rares qualités, qu'avec une douleur très-ſenſible de l'avoir perdu. Je reconnois qu'il étoit l'appui de mes armes, & le défenſeur de mes états ; je

perds en lui celui ſur qui tous mes ſoins ſe repoſoient, & ſur la vigilance de qui je vivois tranquille.

Un auſſi grand monarque que votre majeſté, repartit Demneh, ne doit pas avoir de compaſſion pour un traître. Elle doit au contraire rendre grâces au ciel de la victoire qu'elle vient de remporter ſur lui; & ce jour doit être regardé comme le plus glorieux de la vie de votre majeſté, du moins c'eſt ainſi qu'elle doit le conſidérer. Son bonheur, ſa gloire, ſon repos & ſa réputation, dépendoient abſolument d'une action auſſi éclatante. Elle ſe feroit fait tort à elle-même, & elle auroit péché contre la bonne politique, ſi elle eût uſé de clémence dans une circonſtance où il s'agiſſoit d'une vie auſſi précieuſe que la vôtre. C'eſt un uſage reçu de tout temps, de ne donner d'autre priſon à un ennemi dangereux que le tombeau. L'on coupe un doigt gangrené, pour conſerver le corps entier; & un ennemi tel que Choutourbeh doit être banni pour toujours de l'eſprit de votre majeſté.

Ce diſcours appaiſa le lion pour quelque temps. Mais le ciel, vengeur de l'innocence opprimée, permit enfin que le perfide Dem-

neh, dont les crimes furent dévoilés, ſubît la mort la plus violente, digne récompenſe de ſes forfaits. C'eſt ainſi que le méchant trouve le châtiment de ſes crimes à l'inſtant où il y penſe le moins; de même que le ſcorpion ſe trouve écraſé ſous les ruines de la maiſon où il fait ſa retraite, & où il met ſon venin en uſage. C'eſt en vain que l'on peut eſpérer le bien, lorſqu'on fait le mal. La coloquinte ne porte pas de raiſins, & l'on ne doit pas s'attendre à recueillir du froment lorſque l'on sème de l'orge. Un ſage dit : Ne fais pas de mal : ſi tu en fais, tu en recevras avec le temps; au lieu que celui qui fait du bien, le trouve en ce monde & en l'autre.

CHAPITRE II.

De la fin malheureuſe d'un Méchant.

J'AI bien entendu, dit Dabchelim, l'hiſtoire d'un flatteur, qui, par ſes intrigues, trompa ſon prince, & fut cauſe qu'il maltraita ſes miniſtres; mais contez-moi de quelle manière le lion découvrit les fourberies de Demneh, & ce qui fut cauſe de la fin tragique de ce renard.

Il ne faut pas, répondit le vieux bramine, que les rois ajoutent foi aux divers rapports qu'on leur fait, jufqu'à ce qu'ils ayent reconnu s'ils partent d'amis ou d'ennemis, autrement ils éprouveront ce qui arriva à la cour du lion; & voici comment fe pafsèrent les chofes que vous voulez favoir. Peu de temps après que le lion eut tué le bœuf, il en fut fâché, comme j'ai déjà dit; les réflexions qu'il fit fur les bons fervices qu'il en avoit reçus, le plongèrent dans un fi noir chagrin, qu'il abandonna le foin de fon état, & fa cour devint un lieu de défolation. Il parloit fans-ceffe des bonnes qualités de Choutourbeh; & le bien qu'on lui en difoit étoit le feul foulagement que fa douleur voulût recevoir. Une nuit, qu'il s'entretenoit des vertus de ce bœuf avec un léopard, le léopard lui dit: Sire, votre majefté s'afflige trop d'une chofe à laquelle il eft impoffible de remédier; & qui s'attache à chercher ce qu'il ne peut trouver, non-feulement ne le trouve pas, mais encore perd ce qu'il a; ainfi qu'un renard perdit une peau, pour avoir une poule dont il avoit envie. Voyant le lion difpofé à écouter cette fable, il la lui raconta:

LE RENARD, LE LOUP ET LA POULE,

FABLE.

UN renard cherchant de tous côtés de quoi manger, trouva un morceau de peau fraîche, qu'une bête ſauvage avoit laiſſé tomber, en mangea une partie, & prit le reſte dans le deſſein de le porter à ſa tanière. En paſſant près d'un village, il apperçut des poules qui étoient groſſes & graſſes, qu'un garçon gardoit à vue. Le renard eut tant d'envie de manger de ces poules, qu'il laiſſa la peau qu'il tenoit pour en attraper quelqu'une. Dans le moment il vint un loup, qui lui demanda ce qu'il regardoit avec tant d'attention : Ce ſont ces poules que vous voyez, répondit le renard, j'en voudrois bien prendre une. Vous perdez votre temps à les épier, lui dit le loup, elles ſont gardées par un ſerviteur ſi vigilant, qu'il eſt impoſſible de les aborder ſans danger. Contentez-vous de votre morceau de peau, de peur d'avoir le même ſort que cet âne, qui, voulant chercher ſa queue, perdit ſes oreilles.

L'ANE ET LE JARDINIER,

FABLE.

Un âne, continua le loup, avoit perdu ſa queue, ce qui l'affligeoit beaucoup : en la cherchant de toutes parts, il paſſa à travers un pré & entra dans un jardin ; mais le jardinier l'ayant apperçu, & s'imaginant qu'il vouloit ravager ſon jardin, entra dans une furieuſe colère, courut à l'âne & lui coupa les deux oreilles. Ainſi l'âne qui ſe plaignoit de n'avoir point de queue, eut encore plus de raiſon de s'affliger lorſqu'il ſe vit ſans oreilles. Quiconque ne prend pas la raiſon pour guide, s'égare & tombe dans les précipices. Le renard, preſſé par l'extrême déſir de manger de ces poules, dit au loup : De quoi vous aviſez-vous de me conter des fables ? Je veux vous montrer que quiconque a du courage, eſt capable de tout. En diſant cela, il s'avança vers les poules, laiſſant ſon morceau de peau. Le loup voyant que ſa remontrance ne ſervoit à rien, s'en alla d'un autre côté. Cependant le renard s'approchoit tout doucement des poules ;

mais le garçon qui les gardoit l'ayant vu, lui jeta un bâton si adroitement, qu'il lui frappa le pied ; le pauvre renard, craignant que le garçon ne lui jetât un second bâton, retourna sur ses pas au plus vîte, résolu de se contenter de la peau qu'il avoit méprisée ; mais il ne la retrouva plus, un corbeau l'avoit emportée, ce qui mit le renard au désespoir.

Vous voyez, sire, poursuivit le léopard, qu'il ne faut pas que votre majesté se désespère, & abandonne la conduite de son royaume pour la perte d'un sujet. Le lion demeura quelque temps sans parler, après cela il répondit : Vous dites vrai ; mais je voudrois venger la mort de Choutourbeh, s'il a été injustement accusé. Ce n'est pas le moyen d'y parvenir, que de se désespérer, répliqua le léopard ; il faut examiner avec soin si les rapports qu'on vous a faits de lui sont véritables ou non. S'il étoit coupable, il a été justement puni ; & s'il ne l'étoit pas, on doit punir l'accusateur. Alors le lion dit au léopard : Je veux que tu sois mon connétable en sa place ; fais tout ce que tu pourras pour découvrir la vérité.

Comme il étoit tard, le léopard prit congé du lion. En retournant à son logis, il passa

près d'un petit bois, où Kelileh & Demneh s'entretenoient; il crut entendre qu'ils avoient ensemble quelques débats assez vifs. Comme il soupçonnoit que Demneh étoit un méchant, il eut la curiosité de s'approcher pour les écouter. Kelileh lui reprochoit en ce moment ses perfidies, & tous les artifices dont il s'étoit servi pour perdre Choutourbeh. Le léopard instruit, par ce qu'il venoit d'entendre, des trahisons de Demneh, ne jugea cependant pas à-propos d'aller en instruire le roi des animaux; il n'ignoroit pas combien la vérité est difficile à annoncer aux rois, & craignoit, par cette raison, que ce qu'il avoit à dire n'étant pas bien reçu, il ne se couvrît de confusion. Il ne crut mieux faire dans cette circonstance délicate, que d'aller trouver la mère du lion, à laquelle il conta tout ce qu'il venoit d'entendre: aussitôt elle courut voir son fils, à qui elle dit: Vous avez raison, mon fils, d'être affligé de la perte de Choutourbeh; il est mort innocent. Quelle preuve avez-vous de son innocence, demanda le lion? Je ne veux pas, répondit la mère, révéler un secret qui pourroit vous mettre en colère, & nuire à celui qui me l'a confié, mais je vous prie d'écouter ce conte:

LE PRINCE ET SON ÉCUYER,

CONTE.

UN prince étant à la chaſſe, dit à ſon écuyer: Il y a long-temps que j'ai envie de faire courir mon cheval contre le tien, pour voir lequel des deux eſt meilleur; l'écuyer, pour obéir à ſon maître, pouſſa ſon cheval à toute bride, & le roi le ſuivit. Quand ils furent éloignés de tous les grands qui les avoient accompagnés, le roi arrêta ſon cheval, & lui dit: Je n'avois d'autre deſſein, en t'amenant ici, que de te confier un ſecret, t'ayant reconnu pour le ſujet le plus fidelle & le plus diſcret de ma cour. Je ſais que le prince mon frère forme quelqu'attentat contre ma perſonne, c'eſt pourquoi je t'ai choiſi pour le prévenir, mais ſois diſcret. L'écuyer jura qu'il garderoit le ſecret; & après cela ils rejoignirent la troupe, qui étoit en peine de ſa majeſté. L'écuyer, à la première occaſion qu'il eut de parler au frère du roi, lui apprit le deſſein qu'on

avoit de lui ôter la vie; le jeune prince le remercia de lui avoir donné cet avis, & lui promit de grandes récompenſes. Mais peu de jours après le roi mourut; ſon frère lui ſuccéda, & la première choſe qu'il fit lorſqu'il fut ſur le trône, fut de faire mourir l'écuyer. Ce miſérable lui reprocha le ſervice qu'il lui avoit rendu : Eſt-ce là, diſoit-il, la récompenſe que vous me promettiez? Oui, lui répondit le nouveau roi : quiconque révèle les ſecrets de ſon prince eſt digne de mort; & puiſque tu as commis ce grand crime, tu dois mourir. Si tu as trahi un roi qui t'avoit donné ſa confiance, & qui te chériſſoit plus que toute ſa cour enſemble, puis-je me ſervir de toi? L'écuyer eut beau alléguer des raiſons pour ſe juſtifier, il ne fut point écouté, & il ne put éviter la mort, parce qu'il n'avoit pas ſu garder un ſecret.

Vous voyez, par ce conte, qu'il ne faut pas divulguer un ſecret. Ma mère, lui dit le lion, ſachez que celui qui vous a confié ſon ſecret, veut bien qu'il ſoit divulgué, puiſqu'il eſt le premier à le découvrir; car ſi lui-même ne l'a pu garder, comment veut-il qu'un autre le garde? Si ce que vous me dites eſt vrai, & que vous ne vouliez pas

que j'en aie une entière connoiſſance, du moins ôtez-moi de peine. La mère ſe voyant preſſée, lui dit : Je veux vous préſenter un criminel indigne de pardon ; & quoique les ſages diſent qu'un roi doit avoir la clémence en recommandation, néanmoins il eſt de certains crimes qui ne peuvent mériter de pardon ; c'eſt de Demneh, pourſuivit-elle, que je parle, qui, par ſes faux rapports, a cauſé la mort de Choutourbeh. Ce qu'ayant dit, elle ſe retira, laiſſant le lion dans une profonde rêverie. A la fin il commanda à toute ſa cour de s'aſſembler. Demneh en conçut un mauvais préſage ; & abordant l'un des favoris, il lui demanda s'il ſavoit le ſujet de cette aſſemblée. La mère du lion, qui entendit cette demande, lui répondit bruſquement : C'eſt pour réſoudre ta mort, car tes tromperies ſont découvertes. Madame, lui répondit Demneh ſans s'émouvoir, ceux qui ſe rendent recommandables à la cour par leurs vertus, ne manquent jamais d'ennemis & d'envieux. Ah, que les hommes agiſſent autrement que Dieu ! il ne donne à chacun que ce qu'il mérite ; & les hommes, au contraire, puniſſent ſouvent ceux qui ſont dignes de récompenſe, & chériſſent ceux qu'ils devroient haïr. Que j'ai mal fait de

quitter ma ſolitude pour conſacrer ma vie au roi ! Quiconque ne ſe contente pas de ce qu'il a, & préfère le ſervice des hommes à celui de Dieu, s'en repent tôt ou tard, comme on peut le voir par ce conte :

L'HERMITE

Qui quitta les déſerts pour aller vivre à la cour,

CONTE.

Un hermite ayant renoncé aux plaiſirs du monde, menoit dans une ſolitude une vie fort auſtère. Sa vertu fit dans le monde tant de bruit & en ſi peu de temps, qu'un nombre infini de perſonnes l'alloient voir tous les jours, les uns par curioſité, & les autres pour le conſulter ſur diverſes choſes. Le roi du pays, qui étoit très-dévot & qui aimoit les gens de bien, n'eut pas plutôt appris qu'il y avoit dans ſon royaume un perſonnage ſi vertueux, qu'il monta à cheval pour l'aller viſiter; il lui fit un beau préſent, & le pria de lui faire quelques exhortations dont il pût profiter. L'hermite, pour contenter

le roi, lui dit : Sire, Dieu a deux habitations; l'une périssable, qui est le monde, & l'autre éternelle, qui est le paradis. Votre majesté, qui est généreuse, ne doit pas s'attacher aux biens de la terre, mais il faut qu'elle aspire aux trésors éternels, dont la moindre partie vaut mieux que toutes les principautés de l'univers. Essayez donc, sire, de vous rendre possesseur de ces biens éternels. Par quel moyen peut-on les acquérir, demanda le roi ? En assistant les pauvres, répondit l'hermite, & en secourant les misérables. Tous les rois qui veulent jouir de ce repos éternel, doivent travailler à donner le repos temporel à leurs sujets.

Le roi fut si touché de ce discours, qu'il résolut de s'entretenir tous les jours avec ce bon hermite. Un jour qu'ils étoient ensemble dans l'hermitage, ils virent venir une troupe de gens qui demandoient justice avec des cris effroyables; l'hermite les fit approcher, les interrogea ; & ayant appris leurs différends, les mit tous d'accord sans peine. Le roi admirant la conduite de cet hermite, le pria de se trouver quelquefois dans ses conseils, ce que l'hermite promit au roi, croyant pouvoir être utile aux pauvres : il se trouvoit donc souvent dans les

aſſemblées, & le roi s'arrêtoit toujours à ſon opinion. Enfin, il ſe rendit ſi néceſſaire, que rien ne ſe faiſoit dans le royaume ſans ſon avis. Ainſi l'hermite, voyant que tout le monde lui faiſoit la cour, commença d'avoir bonne opinion de lui-même; il voulut tenir le rang de premier miniſtre. Pour cet effet, il eut un bel équipage & une groſſe ſuite: il oublia ſes auſtérités & ſes oraiſons; & ſe regardant comme un homme néceſſaire à l'état, il avoit grand ſoin de ſa perſonne: il étoit mollement couché, & ne mangeoit que des mets délicats. Le roi, qui étoit d'ailleurs aſſez content de l'hermite, le laiſſoit vivre à ſa fantaiſie, & ſe repoſoit ſur lui du ſoin des affaires de ſon royaume. Un jour un hermite, ami de celui qui étoit à la cour, étant venu voir ſon confrère, avec qui ſouvent il avoit paſſé la nuit en oraiſon, fut fort étonné de le voir environné d'un grand nombre de domeſtiques; néanmoins, prenant patience, il attendit que la nuit eût obligé tout le monde à ſe retirer; alors, abordant l'hermite courtiſan, il lui dit: O mon cher ami, en quel état eſt-ce que je vous vois! Quel changement! L'hermite courtiſan voulut s'excuſer, en diſant qu'il étoit obligé d'avoir un ſi gros train. Mais ſon confrère,

qui étoit un homme d'esprit & de jugement ; s'écria : Ces causes sont dictées par les sens. Je vois bien que les hommes vous enchantent. Quel démon vous a détourné de nos prières ? Pourquoi, oubliant les devoirs d'une vie retirée, préférez-vous le bruit au silence, & le tumulte au repos ? Ne croyez pas, reprit l'hermite courtisan, que les affaires de la cour m'obligent de discontinuer mes pieux exercices. Vous vous trompez, repartit l'hermite, de croire que vos prières puissent être exaucées en servant le monde, comme elles l'étoient dans le temps que le service divin faisoit toute votre vocation. Vous le connoîtrez quelque jour, & vous vous en repentirez : croyez-moi, brisez ces chaînes d'or qui vous attachent à la cour, & retournez dans votre solitude, autrement vous éprouverez la cruelle destinée de cet aveugle, qui méprisa le conseil de son ami. Je vais vous conter cette aventure :

L'AVEUGLE

Qui voyageoit avec un de ſes amis ;

CONTE.

Il y avoit deux hommes qui voyageoient enſemble, l'un deſquels étoit aveugle. Un jour que la nuit les ſurprit dans la campagne, ils entrèrent dans un pré pour s'y repoſer juſqu'au point du jour. Auſſitôt qu'il parut, ils ſe levèrent, montèrent à cheval & continuèrent leur chemin. L'aveugle, au lieu de ſon fouet, avoit ramaſſé un ſerpent qui étoit tranſi de froid ; l'ayant entre les mains, il le trouva plus douillet que ſon fouet, ce qui le réjouit, s'imaginant qu'il avoit gagné au change ; c'eſt pourquoi il ne ſe mit pas en peine de ce qu'il avoit perdu. Mais lorſque le ſoleil commença de paroître, & par conſéquent à éclairer les objets, ſon compagnon apperçut le ſerpent, & faiſant un grand cri, il dit à l'aveugle : O ! camarade, tu as pris un ſerpent au lieu de ton fouet : jette-le avant d'en recevoir de mortelles careſſes. Cet aveugle d'eſprit

auſſi-bien que de corps, croyant que ſon ami ne parloit ainſi que parce qu'il avoit envie d'avoir ſon fouet, lui répondit : Etes-vous jaloux de ma bonne fortune ? J'ai perdu mon fouet qui ne valoit plus rien, & le bon Dieu m'en a fait trouver un tout neuf. Ne penſez pas, ajouta-t-il, que je ſois ſi innocent, que je ne ſache diſtinguer un ſerpent d'avec un fouet. Son ami ſe mit à rire, & lui dit : Camarade, je ſuis obligé par les loix de l'amitié & de l'humanité de t'avertir du péril où je te vois : ſi tu veux vivre, éloigne de toi ce ſerpent. L'aveugle, plus aigri que perſuadé par ces paroles, repartit bruſquement : Pourquoi me preſſez-vous de jeter une choſe que vous voulez ramaſſer ? Son compagnon, pour le déſabuſer, jura que ce n'étoit point là ſon deſſein ; & je vous proteſte, ajouta-t-il, que ce que vous tenez entre les mains eſt un ſerpent. Tous ces ſermens furent inutiles, l'aveugle ne changea point d'opinion. Cependant le ſoleil s'élevoit, & ſes rayons ayant peu-à-peu réchauffé le ſerpent, il s'entortilla autour de ſon bras, & le mordit de manière qu'il lui donna la mort.

Cet exemple nous montre qu'il faut ſe défier de nos ſens, & qu'il eſt difficile de

les tromper quand nous possédons une chose qui les flatte.

Ce discours sensé éveilla l'hermite courtisan du profond sommeil où il étoit; il ouvrit les yeux sur les dangers qu'il couroit à la cour, & regrétant le temps qu'il avoit employé au service du monde, il passa la nuit à soupirer & à pleurer. Mais le jour étant venu, les nouveaux honneurs qu'on lui fit détruisirent ses remords, il reprit le soin des affaires, & devint injuste comme les gens du siècle. Un jour il condamna à mort une personne qui, suivant les loix & la coutume, ne méritoit pas de mourir. Après l'exécution de l'arrêt, sa conscience lui en fit des reproches qui troublèrent son repos pendant quelque temps, & enfin les héritiers de la personne qu'il avoit injustement condamnée, obtinrent du roi la permission d'informer contre cet hermite, qu'ils accusoient d'injustice. Le conseil, sur les informations, ordonna que l'hermite souffriroit les mêmes supplices qu'il avoit fait souffrir au défunt. L'hermite employa inutilement son crédit & ses richesses pour sauver sa vie, l'arrêt du conseil fut exécuté.

J'avoue, dit Demneh, que suivant cet

exemple, je devrois être puni d'avoir quitté ma ſolitude pour venir ſervir le roi.

Le renard ayant ceſſé de parler en cet endroit, ſon éloquence fut admirée de toute la cour. Pour le lion, qui avoit la tête baiſſée, il étoit agité de tant de penſées, qu'il ne ſavoit à quoi ſe réſoudre, ni que répondre à Demneh. Pendant qu'il étoit dans la ſituation que je viens de dire, & que tous les courtiſans gardoient le ſilence, un animal nommé Siahgouſch, qui étoit un des plus fidelles ſerviteurs du lion, s'avança, & parla dans ces termes au renard : Tous ces reproches que tu fais à ceux qui ſervent les rois, ne tournent qu'à ta honte ; outre que ce n'eſt pas à toi à propoſer cette queſtion, apprends qu'une heure de ſervice rendue à un roi juſte, vaut mieux qu'un ſiècle d'oraiſons ; combien a-t-on vu de gens de mérite quitter leurs cellules pour aller à la cour, où, en ſervant les rois, ils ſoulagent les peuples & les garantiſſent des oppreſſions tyranniques ? L'exemple que vous allez entendre peut ſervir de preuve de ce que je dis.

Un marchand de la ville de Cachemire avoit une très-belle femme, qui aimoit & étoit aimée d'un excellent peintre. Ces deux

amans ne négligeoient aucunes occaſions de ſe voir. Un jour elle dit à ſon amant: Quand vous voulez me parler, vous êtes obligé de contrefaire votre voix, de jeter une pierre, de ſiffler, de touſſer ou cracher; je voudrois bien vous épargner toutes ces peines. Ne pourriez-vous pas trouver quelques inventions qui nous ſervent de ſignal? Hé bien, répondit le peintre, je me déguiſerai en femme, j'aurai deux voiles de deux couleurs différentes; un par ſa blancheur ſurpaſſera la beauté de l'étoile que l'on voit dans l'eau, & l'autre fera honte aux cheveux des maures par la noirceur. Lorſque vous me verrez ſortir avec ces voiles, vous ſaurez ce qu'ils ſignifieront. L'eſclave du peintre, qui n'étoit pas moins amoureux de cette femme que ſon maître, ayant entendu faire cette propoſition, en fut bien aiſe, car il eſpéroit en profiter. Un jour que ſon maître étoit allé faire un portrait en ville, il prit le voile d'aſſignation, avec lequel il paſſa, ſur la brune, devant le logis de la marchande, qui étoit à la fenêtre. Elle ne l'eut pas plutôt apperçu, que ſans conſidérer ni le viſage, ni les manières de l'eſclave, elle deſcendit & reçut ſes careſſes comme elle avoit coutume de recevoir cel-

les du peintre. L'eſclave, après s'être contenté, s'en retourna promptement au logis, & remit le voile où il l'avoit pris. Le peintre étant de retour, eut envie de voir ſa maîtreſſe ; il prit ſon voile & y courut. Elle fut fort étonnée de revoir encore le voile : elle courut au-devant de ſon amant, & lui ayant demandé imprudemment la cauſe d'un ſi prompt retour, il ſe douta de la choſe, ne dit mot, mais la quitta bruſquement, & alla trouver ſon eſclave, à qui il fit payer bien cher le plaiſir qu'il avoit goûté. Puis, faiſant réflexion ſur la facilité que ſa maîtreſſe avoit eue à ſatisfaire les déſirs de ſon eſclave, il rompit tout commerce avec elle. Or, ſi cette femme emportée par ſa paſſion ne l'eût pas ſatisfaite ſi promptement avec cet eſclave, & qu'elle eût examiné la différence qu'il y avoit entre lui & le peintre, elle n'auroit pas perdu un amant ſi paſſionné.

La mère du lion, remarquant que ſon fils écoutoit avec plaiſir Demneh, eut peur que ce fin renard n'arrêtât, par ſon éloquence, le cours de la juſtice. Il ſemble, dit-elle au lion, que Demneh vous paroiſſe innocent, & que vous regardiez comme des calomniateurs ceux qui ont dépoſé contre lui. Je n'aurois jamais cru qu'un roi qui paſſe pour

le plus juſte des rois, pût ſe laiſſer ſéduire par les belles paroles d'un criminel qui tâche d'éviter les rigueurs de la loi. En diſant cela, elle ſe leva de colère, & ſe retira dans ſon appartement. Le lion, pour plaire à ſa mere, ou plutôt commençant à croire Demneh coupable, le fit mettre en priſon. Quand tout le monde fut ſorti de la chambre du roi, ſa mère y entra, & dit: Je ne ſais comment ce bel eſprit s'eſt laiſſé emporter à un ſemblable crime. C'eſt l'envie, répondit le roi, qui lui a fait commettre cette lâcheté. L'envie, continua-t-il, eſt un vice qui tient l'eſprit dans une inquiétude continuelle; & il y a même des envieux qui ſavent mauvais gré à ceux qui leur font du bien, comme vous le verrez par cet exemple:

LES TROIS ENVIEUX

Qui trouvèrent de l'argent,

CONTE.

TROIS hommes voyageant enſemble, le plus curieux dit aux autres : Apprenez-moi,

s'il vous plaît, pourquoi vous êtes ſortis de vos maiſons pour voyager? J'ai quitté mon pays, répondit l'un, parce que je ne pouvois ſoutenir la vue de quelques perſonnes que je haiſſois plus que la mort, & cela ne procède que d'une humeur jalouſe qui ne ſauroit ſouffrir le bonheur d'autrui. La même maladie, dit l'autre, me tourmente & me fait courir le monde. Nous ſommes donc tous trois, dit le plus vieux, poſſédés de la même paſſion. Or, ces hommes étant de la même humeur, s'accordèrent d'abord aſſez bien enſemble. Un jour, en paſſant par une vallée, ils apperçurent une groſſe ſomme d'argent, que quelque voyageur avoit laiſſé tomber en cet endroit. Ils deſcendirent auſſitôt de cheval, & ſe dirent l'un à l'autre: Partageons cet argent, & retournons à nos logis, où nous nous divertirons: mais ils ne diſoient cela que de bouche; car chacun d'eux ne pouvant ſe réſoudre de laiſſer à ſon compagnon le moindre profit, ne ſavoit s'il devoit paſſer outre ſans toucher à cet argent, afin que les autres en fiſſent de même. Ils demeurèrent dans ce lieu à rêver là-deſſus pendant un jour & une nuit ſans boire ni manger, dans une extrême inquiétude. Deux jours après, le roi du pays,

qui chassoit avec toute sa cour, arriva dans la vallée. Il s'approcha de ces trois hommes, & leur demanda ce qu'ils faisoient-là avec cet argent qui étoit par terre. Se voyant surpris, ils ne purent s'empêcher de dire la vérité. Sire, répondirent-ils, nous sommes tous trois agités de la même passion, qui est l'envie; elle nous a fait quitter notre patrie, & elle nous accompagne par-tout. Vous feriez une action charitable, ajoutèrent-ils, si vous pouviez nous guérir de cette passion. Que chacun de vous, dit le roi, m'apprenne jusqu'à quel point il est envieux, afin que j'y remédie si je puis. Mon envie, dit l'un, va jusques-là, que je ne puis faire du bien à qui que ce soit. Vous êtes un fort honnête homme en comparaison de moi, s'écria le second; car je ne saurois souffrir qu'une personne fasse du bien à une autre, loin d'en faire moi-même. Le troisième dit : Vous ne possédez pas tous deux l'envie dans un degré si éminent que moi, puisque non-seulement je ne puis obliger ni voir obliger personne, mais je ne puis même souffrir que l'on m'oblige. Le roi fut si étonné d'entendre ce discours, qu'il ne savoit que répondre. A la fin, après avoir long-temps rêvé, il leur dit: Vous ne méritez pas que je vous laisse cet

argent ; en même-temps il le leur fit ôter, & les condamna à des supplices qu'ils méritoient. Celui qui ne pouvoit faire du bien fut envoyé dans les déserts nuds pieds & sans vivres. On coupa la tête à celui qui ne pouvoit voir faire du bien, parce qu'il étoit indigne de vivre, puisqu'il n'aimoit que le mal ; & enfin, celui qui ne pouvoit souffrir qu'on lui fît du bien, on le laissa vivre, sa passion étant son supplice, & on le mit dans l'endroit du royaume où il se faisoit le plus d'actions charitables & de bienfaits, ce qui lui causa tant de dépit, qu'il en mourut.

Voilà, continua le lion, ce que c'est que l'envie. Il faudroit donc, dit sa mère, faire mourir Demneh au plutôt, puisqu'il est atteint d'un vice si dangereux. Je n'en suis pas bien assuré, repartit le lion, & je veux l'être avant de le condamner.

Après qu'on eut conduit Demneh en prison, Kelileh, touché de compassion, ne put oublier l'ancienne amitié qui avoit été entr'eux ; il l'alla voir, & lui tint ce discours : Je vous l'avois bien dit, qu'il ne falloit pas exécuter votre entreprise : ceux qui ont de l'esprit ne commencent jamais une affaire, sans avoir mûrement considéré quelle en sera

la fin : on ne doit pas planter un arbre ſans ſavoir quel fruit il doit produire. Pendant que Kelileh & Demneh s'entretenoient, il y avoit dans la priſon un ſinge qu'ils ne voyoient pas, & qui les écoutoit pour s'en ſervir en temps & lieu.

Le lendemain de grand matin, la même compagnie du jour précédent ſe raſſembla ; & aprés que chacun eut pris ſa place, la mère du lion parla en ces termes : On n'eſt pas moins coupable de différer le châtiment d'un criminel, qu'en précipitant la condamnation d'un innocent ; & lorſqu'un roi ne punit pas un méchant, il ne péche pas moins que s'il en étoit le complice. Le lion trouvant ce raiſonnement judicieux, commanda de travailler au procès de Demneh. Alors le cadi ſe levant, pria les aſſiſtans de dire leur opinion ſur cette affaire, diſant que cela produiroit trois choſes avantageuſes. La première, que la vérité ſeroit connue & la juſtice exercée. La ſeconde, que les méchans & les traîtres ſeroient punis ſelon la volonté de Dieu, & la troiſième enfin, que la ſociété ſeroit purgée des fourbes, qui, par leurs artifices, en troublent le repos. Perſonne ne ſachant la vérité de cette affaire, toute l'aſſemblée n'oſa rien dire, ce qui donna lieu

à Demneh de parler plus hardiment. Sans cependant faire paroître sa joie, il dit : Sire, si j'avois commis le crime dont on m'accuse, je tirerois quelqu'avantage de ce silence général ; mais je me sens si innocent, que j'attends avec indifférence la fin de cette assemblée. Je dirai néanmoins en passant, que personne ne voulant dire son sentiment sur cette affaire, c'est une marque certaine qu'on me croit innocent. Qu'on ne me blâme point de prendre la parole pour me justifier ; je suis excusable en cela, puisqu'il est permis à chacun de se défendre. Je conjure, poursuivit-il, toute cette illustre compagnie, de dire en présence du roi, tout ce qu'elle sait de moi ; mais qu'elle prenne garde d'avancer une chose qui ne soit pas vraie ; autrement il lui arriveroit l'aventure du médecin ignorant que voici :

LE MÉDECIN IGNORANT,

CONTE.

Il y avoit un homme sans science & sans expérience qui se disoit médecin ; il étoit cependant si ignorant, qu'il confondoit la colique

colique avec l'hydropisie, & ne savoit pas seulement distinguer la rhubarbe d'avec le bezoart. Il ne visitoit jamais deux fois un malade, car il le faisoit mourir à la première. Il y avoit au contraire dans la même province un autre médecin très-habile, qui avoit une connoissance parfaite des simples, & qui par ce moyen guérissoit les maladies les plus désespérées. Or, ce savant homme devint aveugle; & ne pouvant plus exercer son art, il se retira dans une solitude, pour y vivre en repos. Le médecin ignorant n'eut pas plutôt appris la retraite d'un homme qu'il ne voyoit pas sans envie, qu'il fit éclater par-tout son ignorance, en voulant faire connoître son profond savoir. Un jour la fille du roi de son pays tomba malade: on eut recours au savant médecin, parce qu'outre qu'il avoit déjà servi la cour, on étoit persuadé qu'il étoit plus habile que celui qui vouloit tâcher de se mettre en vogue. Ce savant homme étant près du lit de la princesse, & ayant appris le sujet de sa maladie, ordonna une pillule composée de certaines drogues qu'il nomma. On lui demanda où ces drogues pourroient se trouver; il répondit qu'il en avoit vu autrefois dans le trésor; mais qu'étant aveugle il ne

les pourroit distinguer, y ayant quantité de boites dans lesquelles elles étoient enfermées, & qui étoient confondues avec beaucoup d'autres. Le médecin ignorant dit qu'il connoissoit bien ces drogues, & qu'il savoit même la manière dont on devoit s'en servir. Allez donc dans mon trésor, lui dit le roi, & prenez ce qu'il faut pour composer cette pillule. Il entra dans le trésor, & se mit à chercher la boîte dans laquelle devoient être ces drogues; mais comme il y avoit plusieurs boîtes semblables, il ne put distinguer les drogues qu'il falloit, ne les connoissant pas. Dans cet embarras il aima mieux prendre une boîte à tout hasard, que d'avouer son insuffisance; mais il ignoroit que ceux qui se mêloient de ce qu'ils ne savoient pas, s'en repentoient tôt ou tard; car il choisit justement une boîte dans laquelle il y avoit un poison très-subtil, dont il composa cette pillule, qu'il fit prendre à la princesse, qui mourut sur le champ. Aussitôt le roi le fit arrêter & le condamna à la mort.

Cet exemple, poursuivit Demneh, vous montre qu'il ne faut jamais dire ni faire une chose que l'on ne sait pas. On voit à votre physionomie, interrompit un des assistans,

que vous ne valez rien, & que vous êtes un fourbe. Alors le cadi demanda à celui qui venoit de parler, quelle certitude il avoit de ce qu'il avançoit. Les phyſionomiſtes remarquent, répondit-il, que ceux qui ont les ſourcils ſéparés, l'œil gauche chaſſieux & plus grand que l'œil droit, le nez tourné du côté gauche, & qui, faiſant les hypocrites, ont toujours les yeux baiſſés en terre, ſont ordinairement traîtres & flatteurs; c'eſt pourquoi Demneh ayant tous ces ſignes, j'ai cru dire la vérité en diſant qu'il ne valoit rien. Votre ſcience n'eſt pas sûre, s'écria Demneh; c'eſt Dieu qui nous forme comme il lui plaît, & nous donne telle phyſionomie que bon lui ſemble. Si ce que vous dites étoit vrai, & que chacun portât écrit ſur ſon viſage tout ce qu'il a dans l'ame, & que par-là on pût, ſans ſe tromper, diſtinguer les bons d'avec les méchans, il ne ſeroit pas néceſſaire d'avoir des juges & des témoins pour terminer les différends qui naiſſent dans la vie civile. Il ſeroit même injuſte de faire jurer les uns, & de donner la queſtion aux autres pour en tirer la vérité, puiſqu'on la verroit ſi clairement. D'ailleurs, ſi les ſignes dont vous venez de parler, impoſoient une néceſſité à ceux qui

les ont, ne feroit-ce pas une injuftice de châtier les méchans, puifqu'ils ne font pas libres dans leurs actions ? Il faudroit donc conclure, fuivant cette maxime, que fi je fuis caufe de la mort de Choutourbeh, ce qui n'eft pas, je ne mérite pas de châtiment, puifque je ne fuis pas maître de mes actions, & que j'ai été forcé par les marques que je porte, à inventer contre le bœuf les plus noires calomnies. Vous voyez donc par ce raifonnement que le vôtre n'eft pas bon. Demneh ayant fermé la bouche à celui des affiftans qui venoit de parler, perfonne n'ofa plus rien dire, ce qui obligea le cadi de le renvoyer encore une fois en prifon.

Comme Demneh, en cet état, avoit befoin de confolation, il voulut envoyer quelqu'un à Kelileh, pour lui dire qu'il le prioit de le venir voir; mais un renard qui fe trouva là par hafard, lui épargna cette peine en lui apprenant la mort de fon ami, à qui la douleur de le voir dans une fi méchante affaire avoit ôté la vie. Cette nouvelle toucha fi vivement Demneh, que ne fe fouciant plus de vivre, il parut inconfolable. Le renard effayoit de lui remettre l'efprit, en lui difant, que s'il avoit perdu un ami

ſi cher, il en avoit trouvé en lui un autre qui ne lui ſeroit pas moins fidelle. Demneh voyant qu'il n'avoit plus perſonne en qui il pût avoir de la confiance, & que ce renard lui offroit ſes ſervices de ſi bonne grâce, il les reçut. Je vous prie, lui dit-il, d'aller à la cour, & de me rapporter fidellement ce qu'on y dit de moi ; c'eſt la première preuve d'amitié que je vous demande. Très-volontiers, répondit le renard. Adieu, je vous laiſſe ; je vais obſerver ce qui ſe paſſe à votre égard, en même-temps il partit.

Le lendemain à la pointe du jour, la mère du lion alla trouver ſon fils, à qui elle demanda ce qu'on avoit fait de Demneh. Il eſt encore en priſon, répondit le roi. Vous avez bien de la peine à le condamner, reprit la mère : craignez qu'il ne vous échappe à la fin par ſon adreſſe. Si vous voulez être préſente, dit le roi, vous verrez ce qui ſe réſoudra. Après avoir dit cela, il ordonna qu'on fît venir l'accuſé, afin qu'on terminât ſon affaire. Cet ordre fut exécuté promptement, & le priſonnier étant en préſence des juges qui étoient aſſemblés, le cadi ſe leva, & fit la même demande que le jour précedent ; c'eſt-à-dire, qu'il pria encore les aſſiſtans de parler s'ils avoient quelques cho-

ſes à dépoſer contre Demneh. Mais perſonne ne dit rien. Ce que remarquant le renard : Je vois bien, s'écria-t-il, que perſonne ne veut porter aucun faux témoignage, de peur de s'expoſer au châtiment qu'éprouva le fauconnier pour avoir ſoutenu une fauſſeté :

LA FEMME VERTUEUSE ET SON ESCLAVE,

CONTE.

Un fort honnête homme avoit une femme auſſi ſage que belle. Il avoit pour eſclave un garçon fort vicieux ; mais il ne pouvoit ſe réſoudre à le vendre, parce qu'il étoit bon fauconnier. Or, comme c'eſt la coutume du levant de tenir les femmes cachées, ſuivant cette loi cet eſclave n'avoit jamais vu ſa maîtreſſe. Mais un jour l'ayant apperçue par haſard, il en devint éperdûment amoureux ; il la fit ſolliciter par une confidente à ſatisfaire ſa folle paſſion ; mais il perdoit toutes ſes peines, ayant affaire à une femme très-vertueuſe. A la fin, déſeſpérant de s'en

faire aimer, ſon amour ſe changea en haine, & il médita une ſanglante vengeance. Pour cet effet, il alla acheter au marché deux perroquets, à l'un deſquels il apprit à prononcer ces mots: *J'ai vu ma maîtreſſe couchée avec un de ſes eſclaves;* & à l'autre: *Pour moi je ne dis mot*. Peu de temps après, ſon maître ayant convié quelques-uns de ſes amis à un feſtin, & tout le monde étant à table, ces perroquets commencèrent à répéter leur leçon. Il faut ſavoir que l'eſclave leur avoit appris à dire ces paroles dans le langage de ſon pays, ce que le maître, la maîtreſſe, ni les autres domeſtiques n'entendant pas, perſonne ne prenoit garde à cela. Mais un des conviés, qui, par haſard, étoit du même pays de l'eſclave, n'eut pas plutôt ouï les perroquets, qu'il ceſſa de manger. Le maître étonné lui en demanda le ſujet. N'entendez-vous pas, répondit-il, ce que diſent ces oiſeaux? Non, dit le mari. Ils diſent, reprit-il, qu'un de vos eſclaves, abuſant de votre facilité, vous déshonore, & eſt en intrigue avec votre femme. Ce pauvre homme fut tellement ſurpris d'entendre ces paroles, qu'il demanda pardon à ſes amis de les avoir amenés dans un lieu où ſe commettoit cette impureté. L'eſ-

clave alors ſe ſervant de cette occaſion pour aigrir davantage ſon maître, dit que cela étoit vrai, & qu'il avoit vu plus d'une fois ſa maîtreſſe embraſſer un de ſes camarades ſans en oſer rien dire; ce qui mit cet homme dans une ſi grande fureur, qu'il commanda que l'on fît mourir ſa femme & cet eſclave ſur le champ. Elle dit à ceux qui venoient pour exécuter le commandement de ſon mari, qu'elle étoit prête à ſouffrir le ſupplice qu'on lui deſtinoit, mais qu'elle auroit ſouhaité que ſon mari l'eût écoutée auparavant, parce que ſi ſon innocence étoit reconnue, il ſe repentiroit inutilement de l'avoir fait mourir. Cela ayant été rapporté à ſon mari, il la fit venir dans un petit cabinet, & lui ordonna de ſe tenir derrière un voile, afin qu'elle ſe juſtifiât ſi elle pouvoit: car ces oiſeaux, diſoit-il, ne ſont pas raiſonnables, & on ne peut pas les accuſer de ſuppoſition ni de corruption. Comment vous juſtifierez-vous donc? Vous êtes obligé, répondit la femme, de bien connoître la vérité avant de me condamner; ſachez de ces meſſieurs, ſi ces oiſeaux ont une ſuite de diſcours, ou s'ils répètent toujours la même choſe. S'ils ne diſent que la même choſe, c'eſt un artifice dont s'eſt ſervi votre eſclave pour me

mettre mal dans votre esprit, ne pouvant obtenir de moi les faveurs qu'il désiroit. Cet homme jugeant par ce discours que sa femme pouvoit n'être point coupable, alla trouver les conviés, leur porta ces oiseaux, & les supplia de voir si, pendant quelques jours, ces perroquets diroient la même chose; ce que les conviés firent. Ils trouvèrent en effet qu'ils ne savoient que la même leçon. Ils en avertirent le mari, qui connut l'innocence de sa femme & la malice de son esclave. Il le fit venir; il parut aussitôt avec un faucon sur le poing. O méchant! lui dit la femme, pourquoi m'avez-vous accusé d'un si lâche crime? Parce que vous l'avez commis, répondit-il insolemment. Il n'eut pas plutôt répondu cela, que le faucon qui étoit sur son poing lui sauta au visage & lui creva les yeux. Voilà quel fut le fruit de son insolence & de sa calomnie.

Cet exemple, poursuivit Demneh, vous fait voir de quelle importance il est de ne porter jamais aucun faux témoignage, car cela tourne toujours à notre confusion. Après que le renard eut cessé de parler, le lion regarda sa mère, & lui demanda son avis. Je vois bien, répondit-elle, que vous aimez ce méchant, qui ne causera que du déser-

dre dans votre cour si vous n'y prenez garde. Je vous supplie, répondit le lion, de me dire qui vous a si fort prévenue contre Demneh. Il n'est que trop vrai, répondit la mère du lion, qu'il a commis le crime qu'on lui impute; mais je ne découvrirai point la personne qui m'a confié ce secret. Cependant je vais savoir de lui s'il veut que je l'appelle à témoin, ce qu'elle fit sur le champ. Elle se retira chez elle, & envoya quérir le léopard. Lorsqu'il fut arrivé, elle lui dit: Viens déclarer hardiment ce que tu sais de Demneh. Quelque péril qu'il y ait, repartit le léopard, à rappeler à sa majesté l'injustice qu'il a commise en donnant la mort à Choutourbeh, disposez de moi comme il vous plaira. La mère du lion le mena aussitôt devant le roi, à qui elle dit: Voici le témoin irréprochable que j'ai à produire contre Demneh. Alors le lion demanda, s'adressant au léopard, quelles preuves il avoit de la perfidie de l'accusé. Sire, répondit le léopard, j'ai voulu cacher quelque temps cette vérité, pour voir quelle raison il apporteroit pour se justifier. Alors il fit un long récit de la conversation qu'il avoit entendue entre Kelileh & Demneh. Cette déposition ayant été faite en présence de plusieurs animaux, elle

ne tarda guères à être divulguée par-tout, & à être confirmée par le singe dont j'ai parlé ci-dessus. On interrogea le criminel qui ne sut que répondre ; ce qui détermina enfin le lion à prononcer son arrêt. Il fut condamné à être enfermé entre quatre murailles, où on le laissa mourir de faim.

Ces chapitres doivent apprendre aux trompeurs & aux flatteurs, qu'ils doivent se corriger. Je pense avoir assez fait voir qu'un méchant a presque toujours une fin malheureuse, outre qu'il se rend odieux dans la société. Celui qui plante des épines ne doit pas espérer de recueillir des roses.

CHAPITRE III.

Comment on peut se faire des amis, & quel avantage on peut tirer de leur commerce.

Vous venez, dit le roi, de me raconter l'histoire d'un fourbe, qui, sous de fausses apparences d'amitié, a causé la mort d'un innocent. Je vous prie de me dire de quelle utilité sont les amis dans la vie civile. Il faut, répondit le bramine, que votre majesté sache que les honnêtes gens n'estiment

rien tant au monde qu'un véritable ami ; parce que c'eſt un autre nous-mêmes, à qui nous communiquons nos plus ſecrettes penſées, & qui, en partageant notre joie, nous conſole quand nous ſommes affligés : ajoutez à cela que ſa compagnie nous fait beaucoup de plaiſir. Quelques fables de Lokman que je vais vous conter, vous feront mieux comprendre quelles ſont les douceurs d'une amitié réciproque.

LE CORBEAU, LE RAT, LE PIGEON, LA TORTUE ET LA GAZELLE,

FABLE.

Il y avoit aux environs de Cachemire, un lieu très-agréable ; & comme il étoit rempli de gibier, on y voyoit tous les jours des chaſſeurs. Un corbeau apperçut au pied d'un arbre, au haut duquel il avoit ſon nid, un homme qui tenoit un filet en ſa main. Le corbeau eut peur, s'imaginant que c'étoit à lui que le chaſſeur en vouloit ; néanmoins il ceſſa de craindre, lorſqu'il eut obſervé les

mouvemens du perſonnage, lequel, après avoir tendu ſon filet à terre, & répandu quelques grains pour attirer les oiſeaux, alla ſe cacher derrière une haie. Il n'y fut pas plutôt, qu'une troupe de pigeons affamés vint fondre ſur les grains ſans écouter leur chef qui voulut les empêcher, en leur diſant qu'il ne falloit pas ſi brutalement s'abandonner à ſes paſſions. Ce ſage chef qui étoit un vieux pigeon nommé Montavala, les voyant ſi indociles, eut envie de s'éloigner d'eux ; mais le deſtin qui nous entraîne impérieuſement, le contraignant de ſuivre la fortune des autres, il deſcendit à terre avec eux. Lorſqu'ils ſe virent tous ſous le filet, & ſur le point de tomber entre les mains du chaſſeur, qui s'avançoit pour les prendre : Hé bien ! leur dit Montavala, me croirez-vous une autre fois ? Je vois bien, continua-t-il, (s'appercevant qu'ils ſe débattoient) que chacun de vous ne ſonge qu'à ſe ſauver ſans ſe ſoucier de ce que deviendra ſon compagnon. Ce n'eſt pas-là le procédé des vrais amis ; il faut ſonger à ſe ſoulager les uns & les autres, & peut-être qu'une action ſi charitable nous ſauvera tous. Efforçons-nous donc tous enſemble de rompre le filet. Ils obéirent tous à Montavala, & firent en

même temps un si grand effort, qu'ils arrachèrent le filet & l'enlevèrent en l'air. Le chasseur, fâché de perdre une si belle proie, suivit les pigeons dans l'espérance que la pesanteur du filet les lasseroit.

Cependant le corbeau voyant tout cela, dit en lui-même : Voilà une aventure bien singulière, j'en veux voir la fin; pour cet effet il suivit de loin les pigeons. Montavala remarquant que le chasseur étoit résolu de ne les point abandonner : Ce méchant homme, dit-il à ses compagnons, ne cessera point de nous suivre, qu'il ne nous ait perdu de vue. Allons du côté des bois & des vieux châteaux, afin que quelque muraille ou quelque forêt bien épaisse, en nous dérobant à ses yeux, l'oblige à se retirer. Effectivement cet expédient réussit, une forêt empêchant bientôt le chasseur de les voir, il retourna sur ses pas fort affligé. Pour le corbeau il les suivoit toujours, & il n'avoit pas peu de curiosité de savoir comment ils se dégageroient du filet qui les tenoit liés, afin de se servir de ce secret en pareil cas.

Les pigeons ne voyant plus le chasseur à leurs trousses, en eurent beaucoup de joie; mais ils ne savoient que faire pour briser leurs liens. Montavala, qui étoit fertile en inven-

tions, en trouva une pour cela. Il faut, leur dit-il, nous adresser à quelqu'intime ami, qui, sans-trahison, nous détache. Je connois, ajouta-t-il, un rat qui ne demeure pas loin d'ici; c'est un ami fidelle : il se nomme Zirac; il pourra ronger le filet, & nous donner la liberté. Les pigeons, qui ne demandoient pas mieux, y consentirent. Ils arrivèrent bientôt auprès du trou où étoit le rat, qui sortit au bruit de leurs aîles. Il fut fort surpris de voir Montavala ainsi enveloppé dans un filet. O mon cher ami, lui dit-il, qui vous a mis en cet état? Montavala lui ayant conté toute l'aventure, Zirac commença d'abord à ronger le filet qui tenoit Montavala; mais Montavala lui dit : Je te prie de dégager premièrement mes compagnons. Zirac souffroit de le voir ainsi lié : Je te conjure encore une fois, s'écria Montavala, de mettre mes compagnons en liberté auparavant moi; car outre qu'étant leur chef, je suis obligé d'en avoir soin, je crains que la peine que tu prendras à me détacher, ne t'empêche de continuer à rendre ce bon office aux autres; au lieu que l'amitié que tu as pour moi t'excitera à les délivrer promptement pour venir rompre mes chaînes. Le rat admirant ce raisonnement, loua la vertu de Montavala, &

ſe mit à briſer les liens des pigeons, ce qui fut bientôt fait. Montavala ſe voyant en liberté avec ſes compagnons, prit congé de Zirac, en lui faiſant mille remercîmens. Dès qu'ils furent partis, le rat rentra dans ſon trou. Le corbeau qui conſidéroit tout cela, eut une extrême envie de faire connoiſſance avec Zirac; pour cet effet, il s'approcha du trou, & appela le rat par ſon nom. Zirac effrayé de cette voix inconnue, demanda qui étoit-là. Le corbeau répondit: C'eſt un corbeau qui a quelque choſe d'important à te communiquer. Quelle affaire, reprit le rat, pouvons-nous avoir enſemble, nous qui ſommes ennemis? Alors le corbeau lui dit qu'il ſouhaitoit d'être des amis d'un rat qu'il ſavoit être un ami ſincère. Je te prie, repartit Zirac, de chercher un animal dont l'amitié convienne mieux à la tienne. Tu perds le temps à vouloir me perſuader une amitié incompatible. Ne vous arrêtez point à cette incompatibilité, dit le corbeau, & faites une action généreuſe, en ne refuſant à perſonne le ſecours qu'il déſire de vous. Vous avez beau, répliqua Zirac, me parler de généroſité, je connois trop vos fineſſes; en un mot, nous ſommes d'une eſpèce ſi différente, que nous ne pouvons

avoir de communication ensemble. L'exemple de la perdrix qui accorda trop légèrement son amitié à un faucon qui la lui demandoit, me rendra sage.

LA PERDRIX ET LE FAUCON,

FABLE.

UNE perdrix, poursuivit Zirac, se promenoit au pied d'une coline, & chantoit si agréablement, qu'un faucon qui passoit par-là, & qui l'entendit, souhaita d'avoir son amitié. Personne ne peut vivre sans un ami, disoit-il en lui-même, puisque les sages disent que ceux qui n'ont point d'amis sont dans une maladie continuelle. Il voulut donc s'approcher de la perdrix; mais elle ne l'eut pas plutôt apperçu, qu'elle se sauva dans un trou, agitée d'une frayeur mortelle. Le faucon ne laissa pas de la suivre; & se présentant à l'entrée du trou: O ma chère perdrix, lui dit-il, j'ai eu jusqu'ici de l'indifférence pour vous, parce que je ne connoissois pas votre mérite; mais puisque mon bonheur me le fait connoître aujourd'hui, trouvez bon que je vous offre mon amitié,

& que je vous prie de m'accorder la vôtre. Tyran, répondit la perdrix, laissez-moi vivre, & ne vous efforcez pas inutilement d'accorder l'eau & le feu. Aimable perdrix, répliqua le faucon, bannissez ces vaines craintes; soyez persuadée que je vous aime, & que je veux avoir commerce avec vous. Si j'avois un autre dessein, je ne m'amuserois point à vous parler avec tant de douceur pour vous faire sortir de ce trou; j'ai de si bonnes serres, que j'aurois déjà attrapé plus d'une douzaine de perdrix, depuis le temps qu'il y a que je m'entretiens avec vous. Je suis sûr que vous serez bien aise d'être mon amie. Premièrement, aucun faucon ne vous fera du mal, dès que vous serez sous ma protection. Secondement, étant dans mon nid, vous serez honorée de tout le monde; & enfin, je vous donnerai ma femelle qui vous tiendra compagnie. Quand tout cela seroit vrai, repartit la perdrix, je ne dois pas accepter la proposition que vous me faites; car, vous étant le prince des oiseaux, & moi un foible animal, sitôt que je ferai quelque chose qui vous sera désagréable, vous ne manquerez pas de me tuer. Non, non, dit le faucon, ayez l'esprit en repos là-dessus: on pardonne aisément une

faute à un ami. Enfin, le faucon témoigna tant d'amitié à la perdrix, qu'elle ne put se défendre de sortir de son trou. Elle n'en fut pas plutôt dehors, que le faucon se mit à l'embrasser tendrement ; il la porta dans son nid, où, pendant deux ou trois jours, il ne songea qu'à la divertir. La perdrix ravie de se voir tant caressée, voulut parler plus librement qu'elle n'avoit fait encore, ce qui commença à déplaire au faucon ; mais il dissimula. Un jour il tomba malade, ce qui l'empêcha d'aller à la chasse : la faim vint ; & comme il n'avoit pas dequoi la satisfaire, il devint chagrin. Sa mauvaise humeur alarma la perdrix, qui se tenoit en un coin dans une contenance fort modeste ; mais le faucon ne pouvant plus soutenir la faim qui le pressoit, résolut de faire à la perdrix une querelle sans raison. Il n'est plus juste, lui dit-il brusquement, que vous soyez à l'ombre, pendant que tout le monde est exposé à l'ardeur du soleil. La perdrix répondit en tremblant : Roi des oiseaux, il est déjà nuit, tout le monde est à l'ombre aussi-bien que moi, & je ne sais de quel soleil vous voulez parler. Insolente, répliqua le faucon, est-ce que je suis un menteur ou un insensé ? En disant cela, il se jeta sur elle & la mangea.

N'eſpérez donc plus, pourſuivit le rat, que, ſur la foi de vos promeſſes, je me mette au haſard d'éprouver avec vous le même ſort. Rentrez en vous-même, répondit le corbeau, & ſongez que je ne puis faire un grand régal d'un petit corps comme le vôtre ; mais je ſais que votre amitié me peut être fort utile : ne me refuſez donc pas cette grâce. Les ſages, reprit le rat, nous avertiſſent de prendre garde de nous laiſſer aller aux belles paroles de nos ennemis, comme ce cavalier dont voici l'hiſtoire :

L'HOMME ET LA COULEUVRE,

FABLE.

UN homme monté ſur un chameau paſſoit par un bocage ; il alla ſe repoſer dans un endroit d'où une caravane venoit de partir, & où elle avoit laiſſé du feu, dont quelques étincelles, pouſſées par le vent, enflammèrent un buiſſon, dans lequel il y avoit une couleuvre. Elle ſe trouva ſi promptement environnée de flammes, qu'elle ne ſavoit par

où sortir. Elle apperçut en ce moment l'homme dont je viens de parler, & elle le pria de lui sauver la vie. Comme il étoit naturellement pitoyable, il dit en lui-même : Il est vrai que ces animaux sont ennemis des hommes, mais aussi les bonnes actions sont très-estimables; & quiconque sème la graine des bonnes œuvres, ne peut manquer de cueillir le fruit des bénédictions. Après avoir fait cette réflexion, il prit un sac qu'il avoit, & l'ayant attaché au bout de sa lance, il le tendit à la couleuvre, qui se jeta aussitôt dedans. L'homme le retira & en fit sortir la couleuvre, lui disant qu'elle pouvoit aller où bon lui sembleroit, pourvu qu'elle ne nuisît plus aux hommes, après en avoir reçu un si grand service. Mais la couleuvre répondit : Ne pensez pas que je veuille m'en aller de la sorte; je veux auparavant jeter ma rage sur vous & sur votre chameau. Soyez juste, répliqua l'homme, & dites-moi s'il est permis de récompenser le bien par le mal? Je ne ferai en cela, repartit la couleuvre, que ce que vous faites vous-même tous les jours; c'est-à-dire, reconnoître une bonne action par une mauvaise, & payer d'ingratitude un bienfait reçu. Vous ne sauriez, reprit l'homme, prouver cette proposition; & si vous

me montrez quelqu'un qui ſoit de votre opinion, je conſentirai à tout ce que vous voudrez. Hé bien, repartit la couleuvre, voyant une vache, propoſons à cette vache notre queſtion, & nous verrons ce qu'elle répondra. L'homme y ayant conſenti, ils s'approchèrent de la vache, à qui la couleuvre demanda comment il falloit reconnoître un bienfait. Par ſon contraire, répondit la vache, ſelon la loi des hommes; & je ſais cela par expérience. J'appartiens, ajouta-t-elle, à un payſan qui tire de moi mille profits; je lui donne tous les ans un veau; je fournis ſa maiſon de lait, de beurre & de fromage; & à préſent que je ſuis vieille & que je ne ſuis plus en état de lui faire du bien, il m'a miſe dans ce pré pour m'engraiſſer, dans l'eſpérance de me faire couper la gorge un de ces jours par un boucher, à qui il m'a déjà vendue. N'eſt-ce pas-là récompenſer le bien par le mal? La couleuvre prit la parole, & dit à l'homme: Hé bien, ne vous ai-je pas voulu traiter ſelon vos coutumes? L'homme fut fort étonné & répondit: Ce n'eſt pas aſſez d'un témoin pour me convaincre, il en faut deux. Je le veux, répliqua la couleuvre; adreſſons-nous à cet arbre qui eſt devant nous. L'arbre ayant appris le ſujet de

leur dispute, leur dit : Parmi les hommes, les bienfaits ne sont récompensés que par des maux ; & je suis un triste exemple de leur ingratitude. Je garantis les passans de l'ardeur du soleil : oubliant toutefois le plaisir que leur a fait mon ombrage, ils coupent mes branches, en font des bâtons & des manches de coignée, &, par une horrible barbarie, ils scient mon tronc pour en faire des ais. N'est-ce pas-là mal reconnoître un bienfait reçu ! La couleuvre alors regardant l'homme, lui demanda s'il étoit satisfait. Il ne savoit que répondre, tant il étoit confus. Néanmoins cherchant à se tirer d'affaire, il dit à la couleuvre : Prenons encore pour juge le premier animal que nous rencontrerons : donne-moi cette satisfaction, je t'en prie ; car tu sais que la vie est fort chère. Pendant qu'il parloit ainsi, il passa par-là un renard que la couleuvre arrêta, le conjurant de mettre fin à leur différend. Le renard voulut savoir de quoi il s'agissoit. J'ai rendu un grand service à la couleuvre, dit l'homme ; & elle veut me persuader que, pour récompense, il faut me faire du mal. Elle a raison, s'écria le renard. Mais apprenez-moi quel bien elle a reçu de vous ? L'homme lui raconta de quelle manière il l'avoit retirée des

flammes avec le petit ſac qu'il lui montra. Quoi, reprit le renard en riant, vous prétendez me faire accroire qu'une ſi groſſe couleuvre eſt entrée dans un ſi petit ſac? Cela me paroît impoſſible; & ſi la couleuvre y veut rentrer pour me convaincre, j'aurai bientôt jugé votre affaire: Très-volontiers, répondit la couleuvre, & en même-temps elle entra dans le ſac. Alors le renard dit à l'homme: Tu es maître de la vie de ton ennemi, ſers-toi de cette occaſion. L'homme auſſitôt lia le ſac, & le frappa tant de fois contre une pierre, qu'il aſſomma la couleuvre, & finit par ce moyen la crainte qu'il avoit de l'un, & les diſputes de l'autre.

Cette fable, pourſuivit le rat, vous apprend qu'il ne faut pas ſe fier aux belles paroles de ſes ennemis, de peur de tomber dans de pareils accidens. Tu as raiſon, dit le corbeau; mais il faut auſſi ſavoir bien diſtinguer les amis d'avec les ennemis. Je te jure que je ne m'éloignerai pas d'ici que tu ne m'aye accordé ton amitié. Zirac voyant que le corbeau agiſſoit franchement, lui dit: C'eſt un honneur pour moi de porter le titre de ton ami; & ſi j'ai ſi long-temps réſiſté à tes ſollicitations, ce n'a été que pour t'éprouver, & pour te faire voir que je ne manque pas d'eſprit

d'eſprit & d'adreſſe. En diſant cela il ſortit ; mais il demeura à l'entrée du trou. Que ne ſors-tu hardiment, lui dit le corbeau, eſt-ce que tu n'es pas encore aſſuré de mon affection ? Ce n'eſt point cela, répondit le rat ; mais je crains tes compagnons qui ſont ſur ces arbres. Sois ſans inquiétude là-deſſus, répliqua le corbeau, ils te regarderont comme leur ami ; car c'eſt une de nos coutumes, que quand un d'entre nous lie une étroite amitié avec un animal d'une autre eſpèce, nous aimons tous cet animal. Le rat, ſur la bonne-foi de ces paroles, s'approcha du corbeau, qui lui fit force careſſes, lui jurant une amitié inviolable, & le priant d'aller demeurer avec lui chez une tortue de ſes amies, dont il lui vanta le bon caractère. J'ai conçu tant d'inclination pour vous, dit le rat, que je vous ſuivrai par-tout déſormais comme votre ombre, auſſi-bien n'eſt ce pas ici ma propre demeure. Je ne me ſuis réfugié ici que par un accident que je vous raconterois, ſi je ne craignois de vous ennuyer. Le corbeau lui répondit : Mon cher ami, pouvez-vous avoir cette crainte, & ne devez-vous pas être perſuadé que je prends part à tout ce qui vous regarde ? Mais la tortue, ajouta-t-il, dont l'amitié eſt une

bonne acquiſition que vous ne pouvez pas manquer de faire, ſera bien aiſe d'entendre le récit de vos aventures. En même-temps il prit le rat dans ſon bec, & le porta chez la tortue, à laquelle il apprit ce qu'il avoit vu faire à Zirac. Elle félicita le corbeau de s'être acquis un ami ſi parfait, & elle careſſa le rat, qui, de ſon côté, ſavoit trop bien vivre pour ne pas lui témoigner qu'il étoit extrêmement ſenſible à toutes les honnêtetés qu'elle lui faiſoit. Après beaucoup de complimens de part & d'autre, ils allèrent tous trois ſe promener au bord d'une fontaine. Enſuite ayant choiſi un endroit fort écarté du grand chemin, le corbeau preſſa Zirac de raconter ſes aventures, ce qu'il fit de cette ſorte :

Aventures de Zirac.

Je ſuis né & je demeurois dans une ville des Indes nommée Marout; j'avois choiſi un lieu où régnoit le ſilence, pour vivre ſans inquiétude; j'y goûtois les douceurs d'une vie tranquille avec quelques rats de mon humeur. Il y avoit en notre voiſinage un moine qui ſe tenoit dans ſon monaſtère, pendant que ſon compagnon alloit à la quête; il mangeoit une partie de ce qui lui appartenoit,

& gardoit l'autre pour ſon ſouper ; mais il ne trouvoit jamais ſon plat dans le même état qu'il l'avoit laiſſé ; car pendant qu'il étoit dans ſon jardin, je me rempliſſois la panſe, & j'appelois mes compagnons, qui s'acquittoient auſſi-bien que moi de leur devoir. Le moine voyant ſa pitance diminuée peſtoit contre nous, & cherchoit dans ſes livres quelque recette ou quelques machines pour nous prendre ; mais tout cela ne lui ſervit de rien, parce que j'étois toujours plus fin que lui. Un jour un de ſes amis qui venoit de faire un long voyage, entra dans ſa cellule pour le voir ; après qu'ils eurent dîné, ils ſe mirent à s'entretenir de voyages. Le moine demanda à ſon ami ce qu'il avoit vu de plus rare & de plus curieux dans les pays étrangers. Le voyageur commença de lui raconter tout ce qu'il avoit remarqué de plus beau ; mais pendant qu'il s'amuſoit à lui faire la deſcription des endroits agréables par où il avoit paſſé, le moine l'interrompit de temps en temps par le bruit qu'il faiſoit en frappant ſes mains l'une contre l'autre, & battant du pied contre terre pour nous chaſſer, parce qu'effectivement nous faiſions ſouvent des ſorties ſur les proviſions, ſans nous ſoucier de l'incivilité qu'il commettoit. Le

voyageur trouvant à la fin mauvais que le moine ne l'écoutât pas, lui dit brusquement: Vous ne deviez pas me retenir ici pour vous moquer de moi. Dieu me garde, répondit le moine tout surpris, de me moquer d'une personne de mérite. Je vous demande pardon de vous avoir interrompu. Mais il y a dans ce monastère une troupe de rats qui me mangeront jusqu'aux oreilles; & il y en a un qui est si hardi, qu'il me vient mordre le nez quand je suis au lit, & je ne sais que faire pour l'attraper. Le voyageur parut satisfait des excuses du moine, & lui dit: Il y a quelque mystère en ceci, & cette aventure me fait souvenir d'une histoire que je vous raconterai, si vous voulez m'écouter avec attention:

LE MARI ET LA FEMME,

CONTE.

Un jour le mauvais temps, continua-t-il, m'obligea de m'arrêter dans un bourg, où j'allai loger chez un de mes amis qui me reçut

fort honnêtement. Après le souper, il me fit monter, pour me reposer, dans une chambre qui n'étoit séparée de la sienne que par une cloison de bois, d'où j'entendis malgré moi la conversation qu'il eut avec sa femme. Je veux, lui dit-il, convier demain les principaux de ce bourg, pour donner quelque divertissement à mon ami, qui m'a fait l'honneur de me venir voir. Vous n'avez pas de quoi entretenir votre famille, lui répondit sa femme, & vous parlez de faire beaucoup de dépense : pensez plutôt à ménager un peu de bien à vos enfans, & non pas à faire des festins. La providence de Dieu est grande, reprit le mari, & il ne faut pas songer au lendemain, de peur qu'il ne nous arrive ce qui arriva au loup. Je vais te faire le récit de cette aventure :

LE CHASSEUR ET LE LOUP,

FABLE.

Un chasseur revenant un jour de la chasse avec un daim qu'il avoit pris, apperçut un

ſanglier qui ſortoit d'un bois & qui venoit droit à lui : Bon, dit le chaſſeur, cette bête augmentera ma proviſion. Il banda ſon arc auſſitôt & décocha ſa flèche ſi adroitement, qu'il bleſſa le ſanglier à mort. Cet animal ſe ſentant bleſſé, vint avec tant de furie contre le chaſſeur, qu'il lui fendit le ventre avec ſes défenſes, de manière qu'ils tombèrent tous deux morts ſur la place.

Dans ce moment, paſſe en cet endroit un loup affamé, qui voyant tant de viandes, par terre, en eut grande joie. Il ne faut pas, dit-il en lui-même, prodiguer tant de biens; mais je dois, ménageant cette bonne fortune, conſerver toutes ces proviſions. Néanmoins comme il avoit faim, il en voulut manger quelque choſe. Il commença par la corde de l'arc, qui étoit de boyau; mais il n'eut pas plutôt coupé la corde, que l'arc qui étoit bien bandé lui donna un ſi grand coup contre l'eſtomac, qu'il le jeta roide ſur les autres corps.

Cette fable, dit le mari, fait voir qu'il ne faut point être avare. Puiſque cela eſt ainſi, lui dit ſa femme, invitez à dîner, demain, qui bon vous ſemblera.

Le lendemain, comme elle apprêtoit à dîner, & qu'elle faiſoit une ſauce avec du

miel qu'elle avoit acheté, elle vit tomber dans le pot au miel un rat qui lui fit mal au cœur. Ne voulant plus se servir de ce miel, elle le porta au marché, & prit des pois en échange. Je me trouvai par hasard près d'elle, & lui demandai pourquoi elle faisoit un marché si désavantageux, & donnoit le miel au prix des pois: C'est qu'il vaut moins que les pois, me répondit-elle tout bas. Je ne doutai plus après cela qu'il n'y eût quelque mystère là-dessous. Il en est de même de ce rat; il ne seroit pas si hardi s'il n'avoit une raison de l'être que nous ne savons pas. Pour moi je crois qu'il y a quelqu'argent caché dans son trou. Le moine n'eut pas plutôt entendu parler d'argent qu'il prit une coignée, & fit si bien qu'en perçant la muraille, il découvrit mon trésor, qui étoit une somme de mille deniers d'or que j'avois amassés avec peine. Je les comptois tous les jours; je prenois plaisir à les manier & à me rouler dessus, faisant consister en cela tout mon bonheur. Hé bien, dit le voyageur au moine, n'avois-je pas raison d'attribuer l'insolence de ces rats à une cause que nous ignorions?

Je vous laisse à penser du désespoir dont je fus saisi, quand je vis ma demeure ravagée de la sorte. Je résolus de changer de logis;

mais tous mes compagnons me quittèrent, & me firent bien éprouver la vérité de ce proverbe : *Quiconque n'a point d'argent, n'a point d'amis*. D'ailleurs, les amis d'aujourd'hui ne nous aiment qu'autant que notre amitié leur eſt avantageuſe. Un jour on demandoit à un homme qui étoit riche & qui avoit beaucoup d'eſprit, combien il avoit d'amis. Pour des amis de ce ſiècle, répondit-il, j'en ai autant que d'écus ; mais pour des amis véritables, il faut attendre que je ſois dans la misère ; car c'eſt alors qu'on les connoît.

Pendant que je faiſois des réflexions ſur l'accident qui m'étoit arrivé, je vis paſſer un rat, je l'appelai, & lui demandai pourquoi il me fuyoit comme les autres. Penſes-tu, me répondit-il, que nous ſoyons aſſez fous de t'aller ſervir pour rien ? Lorſque tu étois riche, nous étions tes ſerviteurs ; mais à préſent que tu es pauvre, nous ne voulons point nous aſſocier à ta pauvreté, parce que les plus miſérables de ce monde ſont ceux qui n'ont rien. Tu ne dois pas tant mépriſer les pauvres, lui dis-je, puiſqu'ils ſont chéris de Dieu. Il eſt vrai, répondit-il ; mais ce ne ſont pas les pauvres qui ſont faits comme toi. Dieu aime ceux qui ont

quitté le monde, mais non pas ceux que le monde a quittés. Je ne ſus que répondre à ces paroles. Je demeurai pourtant encore chez le moine, pour voir ce qu'il feroit de l'argent qu'il m'avoit ôté. Je remarquai qu'il en donna la moitié à ſon ami, & que chacun mettoit ſa part ſous ſon chevet. J'eus envie de leur aller enlever cet argent; pour cet effet, je m'approchai doucement du lit du moine; mais ſon ami qui obſervoit toutes mes actions ſans que je m'en apperçuſſe, me jeta un bâton ſi rudement, qu'il penſa me rompre le pied, ce qui m'obligea de gagner promptement mon trou, non ſans beaucoup de peine. Une heure après j'en ſortis pour la ſeconde fois, croyant le voyageur endormi; mais il faiſoit trop bien la ſentinelle, parce qu'il craignoit de perdre ſa bonne fortune. De mon côté, je ne perdis point courage; j'avançai, & j'étois déjà près du chevet du moine, lorſque ma témérité penſa me coûter la vie. Le voyageur me donna un ſecond coup ſur la tête ſi adroitement, que me ſentant tout étourdi, je ne pouvois preſque retrouver l'entrée de mon trou. Cependant le voyageur me jeta pour la troiſième fois un bâton; mais comme il ne m'attrappa point, j'eus le loiſir de

gagner mon asyle, où je ne fus pas plutôt, que je protestai de ne plus poursuivre une chose qui m'avoit coûté tant de peine & d'inquiétude. Ensuite de cette résolution je sortis du monastère, & me retirai dans l'endroit où vous m'avez vu avec le pigeon. La tortue fut bien aise d'avoir appris les aventures du rat. Elle lui dit en le caressant : Vous avez bien fait d'abandonner le monde & ses intrigues, puisqu'on ne sauroit y trouver une parfaite satisfaction. Tous ceux que l'avarice & l'ambition agitent, se procurent la mort comme le chat, dont vous ne serez pas fâché d'entendre l'histoire :

LE CHAT GOURMAND,

FABLE.

Un homme nourrissoit chez lui un chat fort frugalement ; mais le chat qui étoit gourmand, ne se contentant pas de son ordinaire, furetoit de tous côtés pour attraper quelque bon morceau. Passant un jour au pied d'un colombier, il y vit de petits pigeons qui n'avoient presque point de plumes encore. L'extrême envie qu'il avoit de tâter d'une

viande ſi délicate, lui faiſoit venir l'eau à la bouche. Il monta au colombier ſans regarder ſi le maître y étoit; il ſe préparoit à ſatisfaire ſes déſirs; mais le maître ne vit pas plutôt le chat entré, qu'il ferma la porte & les endroits par où il pourroit ſortir; enfin il fit ſi bien qu'il l'attrapa & le pendit dans un coin du colombier. Le haſard conduiſit le maître du chat de ce côté, & quand il vit ſon chat pendu: Ah! malheureux gourmand, lui dit-il, ſi tu te fuſſes contenté de ton petit ordinaire, tu ne ſerois pas maintenant en cet état! Voilà comme les gens inſatiables cauſent leur propre mort. Outre cela les biens de ce monde n'ont point de conſtance. Les ſages diſent qu'il y a ſix choſes dont il ne faut point eſpérer de fidélité: 1°. D'une nuée, car elle ſe diſſipe en un inſtant. 2°. D'une feinte amitié, parce qu'elle paſſe comme un éclair. 3°. De l'amour d'une femme, parce qu'elle change pour une bagatelle. 4°. De la beauté, car la moindre injure du temps, une diſgrace ou une maladie la détruit. 5°. Des fauſſes louanges, car ce n'eſt que de la fumée. 6°. Des biens de ce monde, puiſque tout finit tôt ou tard.

Les gens d'eſprit, continua le rat, ne

s'attachent jamais à la recherche de toutes ces choſes vaines ; il n'y a que l'acquiſition d'un véritable ami qui les puiſſe tenter. Le corbeau prenant la parole, dit : Il eſt vrai qu'il n'eſt rien de comparable à une amitié parfaite & réciproque ; je prétends vous le prouver par le récit de cette hiſtoire :

LES DEUX AMIS,

CONTE.

Un homme entendit frapper à ſa porte à une heure indue : il demanda qui c'étoit ; & quand il ſut que c'étoit un de ſes meilleurs amis, il ſe leva & s'habilla ; enſuite, commandant à une jeune eſclave fort jolie d'allumer de la chandelle & de le ſuivre, il l'alla trouver. Cher ami, lui dit-il en l'abordant, je ne puis vous voir ici ſi tard, ſans m'imaginer que vous venez pour m'emprunter de l'argent, ou pour me prier de vous ſervir de ſecond, ou enfin pour chercher une compagnie qui vous divertiſſe. J'ai pourvu à ces trois choſes, pourſuivit-il : ſi vous avez beſoin d'argent, voilà ma bourſe ; ſi vous avez des ennemis, je vous

offre mon bras & mon épée ; & si c'est l'amour qui vous met en campagne, voilà une esclave qui est assez agréable pour vous donner la satisfaction que vous désirez : en un mot, tout ce qui dépend de moi est à votre service. Je ne souhaite rien moins que tout cela, répondit son ami : je venois seulement voir l'état de votre santé, parce que je craignois que le mauvais songe que je viens de faire ne fût véritable.

Pendant que le corbeau racontoit cette fable, ils virent de loin une gazelle, ou chevreuil de montagne, qui venoit à eux avec une vîtesse incroyable ; ils crurent qu'elle étoit poursuivie, c'est pourquoi ils se séparèrent ; la tortue se glissa dans l'eau, le rat se fourra dans un trou, & le corbeau se cacha parmi les branches d'un arbre fort élevé. La gazelle s'arrêta tout court au bord de la fontaine ; & le corbeau qui regardoit de tous côtés, n'appercevant personne, appela la tortue, qui parut d'abord sur l'eau. Comme la gazelle sembloit n'oser boire, la tortue lui dit : Buvez hardiment, l'eau est fort nette. Apprenez-moi, je vous prie, pourquoi vous êtes si échauffée ? C'est, répondit la gazelle ; que je viens de me sauver des mains d'un chasseur qui m'a bien

persécutée. Ne vous éloignez pas d'ici, reprit la tortue, & soyez de nos amies, notre commerce vous sera de quelqu'utilité.

Les sages disent que le nombre d'amis diminue les peines ; & quand on a mille amis, il ne les faut compter que pour un ; & au contraire, lorsque l'on a un ennemi, il le faut compter pour mille, tant il est dangereux d'avoir un ennemi. Ensuite de ce discours, le corbeau & le rat s'approchèrent de la gazelle, & lui firent mille honnêtetés. Elle en fut si pénétrée, qu'elle promit de demeurer avec eux toute sa vie. Ainsi ces quatre amis passoient le temps fort agréablement ensemble. Mais un jour que le corbeau, le rat & la tortue s'étoient assemblés à leur ordinaire, la gazelle ne s'y trouva pas, ce qui les mit fort en peine, ne sachant quel accident pouvoit lui être arrivé. Le corbeau s'éleva en l'air, pour voir s'il ne la découvriroit point ; & comme il regardoit de toutes parts, il l'apperçut de loin engagée dans un filet qu'un chasseur lui avoit tendu. Cette nouvelle les affligea extrêmement tous trois. Il faut songer, dit la tortue, à tirer la gazelle du péril où elle est. Le corbeau prit la parole, & dit au rat : Il n'y a que vous qui puissiez délivrer notre

bonne amie. Il faut promptement l'aller dégager, de peur que le chaſſeur ne mette la main deſſus. Je ferai mes efforts pour la délivrer, répondit le rat. Allons, ne perdons point de temps. Auſſitôt le corbeau prit Zirac, & vola vers la gazelle. Etant arrivés, le rat commença à ronger les liens qui tenoient les pieds de la gazelle, & dans le même moment arriva la tortue. Dès que la gazelle l'apperçut, elle fit un grand cri : Pourquoi, lui dit-elle, vous êtes-vous haſardée à venir ici ? Comment, répondit la tortue, vouliez-vous que je ſoutinſſe davantage une abſence qui m'étoit inſupportable ? O ma chère amie, répliqua la gazelle, votre arrivée en ce lieu me met plus en peine que je ne l'étois de ma liberté ! car ſi le chaſſeur arrivoit maintenant, comment feriez-vous pour vous ſauver ? Pour moi, je ſuis déjà preſque déliée, & mon agilité me délivreroit du danger de tomber entre ſes mains. Les autres trouveroient leur ſalut dans la fuite ; vous ſeule, ne pouvant courir, deviendriez la proie du chaſſeur. A peine la gazelle avoit prononcé ces paroles, qu'on vit paroître le chaſſeur. La gazelle qui étoit détachée, gagna pays, le corbeau s'envola, le rat ſe retira dans un trou, &

la pauvre tortue demeura-là. Quand le chaſſeur arriva, il fut très-fâché de voir ſon filet rompu. Il regarda de tous côtés pour voir s'il ne découvriroit rien : il apperçut la tortue. Bon, dit-il, je ne m'en retournerai pas les mains vides, il faut que j'emporte cette tortue ; c'eſt toujours quelque choſe. Il la prit & la mit dans ſon ſac, puis le jetant ſur ſon épaule, il s'en alla. Quand il fut parti, les trois amis ſe raſſemblèrent, & ne voyant plus la tortue, ils jugèrent de ſa diſgrace. Alors ils formèrent les plaintes du monde les plus touchantes, & versèrent un torrent de larmes. A la fin le corbeau interrompit cette triſte harmonie, en diſant : Mes amis, nos regrets ne ſoulagent pas la tortue, il faut ſonger à la ſauver. Les grands diſent que quatre ſortes de perſonnes ne ſont connues que dans quatre ſortes d'occaſions : les hommes courageux dans les combats ; les gens de probité, lorſque l'on traite de quelques affaires où il s'agit de donner ſa parole ; l'amitié d'une femme, quand il arrive quelque malheur à ſon mari ; & enfin, le véritable ami dans une extrême néceſſité. Nous voyons notre chère tortue dans un triſte état, il faut la ſecourir. Il me vient dans l'eſprit un bon expédient, dit le rat,

il faut que la gazelle aille se présenter devant le chasseur, qui, dès qu'il la verra, ne manquera pas de mettre son sac par terre, dans le dessein de la prendre. C'est bien avisé, dit la gazelle, je ferai la boiteuse, & m'éloignerai de lui peu-à-peu; en me suivant il s'éloignera de son sac, ce qui donnera le temps au rat de mettre en liberté notre bonne amie. Ce stratagême fut approuvé; la gazelle passa devant le chasseur, foible & boiteuse; mon galant crut la tenir, & mettant son sac à terre, il courut de toutes ses forces après la gazelle, qui s'éloignoit à mesure qu'il la poursuivoit. Cependant le rat voyant le chasseur bien loin, s'approcha du sac & rongea le lien qui le tenoit fermé; la tortue en sortit & se cacha dans un buisson. A la fin le chasseur s'étant lassé de courir inutilement après sa proie, revint à son sac, & n'y trouvant plus la tortue, il en fut fort étonné; il crut qu'il étoit dans la région des lutins & des esprits, voyant tantôt une gazelle se délivrer de ses filets, & tantôt se présenter devant lui en faisant la boiteuse; & enfin la tortue, qui est un animal sans force, rompre le lien du sac & se sauver. Toutes ces considérations frappèrent son esprit d'une telle frayeur,

qu'il s'enfuit de toute ſa force, penſant avoir des follets à ſes trouſſes. Après cela les quatre amis ſe raſſemblèrent, ſe firent de nouvelles proteſtations d'amitié, & jurèrent de ne ſe ſéparer jamais les uns des autres qu'à la mort.

CHAPITRE IV.

Comment il faut toujours ſe défier de ſes ennemis, & ſavoir parfaitement ce qui ſe paſſe chez eux.

VENONS préſentement, dit Dabchelim, au quatrième chapitre, qui eſt qu'un homme d'eſprit ne doit jamais eſpérer d'amitié d'un ennemi. Enſeignez-moi, ajouta-t-il, de quelle manière il faut éviter leur trahiſon. On doit, répondit le bramine, ſe défier des ennemis; quand ils témoignent de l'amitié, c'eſt pour mieux cacher leurs mauvais deſſeins; & quiconque aura de la confiance en ſon ennemi, ſera trompé comme le hibou, dont je vais conter la fable à votre majeſté :

LES CORBEAUX ET LES HIBOUX,

FABLE.

DANS une province de la Chine, il y a une montagne dont le fommet fe perd dans les nues; il y avoit au-deffus un arbre dont les branches fembloient aller jufqu'au ciel: elles étoient toutes chargées de nids de corbeaux, qui obéiffoient tous à un roi nommé Birouz. Une nuit le roi des hiboux, qui s'appeloit Chabahang, c'eft-à-dire, Marche nuit, vint à la tête de fon armée ravager la demeure des corbeaux, contre lefquels une vieille haine les animoit. Le lendemain Birouz affembla fon confeil, pour délibérer fur les moyens dont ils fe ferviroient pour fe mettre à couvert des infultes des hiboux. Cinq des plus habiles de fa cour, d'après les intentions de fa majefté, dirent leur avis: Grand monarque, dit le premier, nous ne pouvons rien imaginer que votre majefté n'ait déjà penfé avant nous; néanmoins, puifque vous fouhaitez que nous vous difions

l'un après l'autre ce que nous jugeons à propos de faire pour nous venger des hiboux, nous devons vous obéir. Je vous dirai donc, sire, que les politiques ont toujours tenu pour maxime, qu'il ne faut point attaquer un ennemi plus fort que soi, autrement c'est bâtir sur le passage d'un torrent. Le roi se tournant du côté du second, lui ordonna de parler : Sire, dit le second visir, la fuite ne convient qu'aux ames basses & timides ; il est plus à propos de prendre les armes, & d'aller venger l'affront que nous avons reçu. Un roi n'est jamais en repos qu'il n'ait porté la terreur dans le pays & dans l'ame de son ennemi. Le troisième visir dit ensuite son opinion. Je ne blâme point, dit-il, le conseil de mes camarades, mais aussi je ne l'approuve pas. Je suis d'avis d'envoyer des espions pour connoître l'état & la force de l'ennemi, & sur leurs rapports nous ferons la guerre ou la paix : c'est le moyen de vivre en repos. Un roi doit toujours travailler à conserver la paix dans son royaume, tant pour le repos de son esprit, que pour le soulagement de ses sujets. Il ne doit jamais déclarer la guerre qu'à ceux qui troublent la paix ; & quand l'ennemi qu'il veut combattre est trop fort, il faut avoir recours aux artifices,

& se servir de toutes les occasions qui se présentent de lui nuire par finesse. Le quatrième prenant la parole, représenta au roi qu'il valoit mieux quitter le pays, que de s'exposer à perdre la réputation de leurs armes, qui avoient toujours eu l'avantage sur leurs ennemis. Que ce seroit une démarche trop honteuse aux corbeaux d'aller faire une soumission aux hiboux, qui jusqu'alors leur avoient été soumis; qu'il falloit tâcher de pénétrer leurs desseins, & se résoudre plutôt à combattre, qu'à subir un joug ignominieux, puisqu'enfin la perte de la vie étoit moins considérable que celle de la réputation. Le roi, après avoir ouï ces quatre visirs, fit signe au cinquième de parler à son tour: ce visir se nommoit Carchenas, c'est-à-dire, Intelligent. Le roi, qui avoit une confiance particulière en lui, le pria de dire avec sincérité ce qu'il jugeoit à propos que l'on fît en cette affaire. Déclarerons-nous la guerre, ajouta le roi, proposerons-nous la paix, ou bien abandonnerons-nous ce climat? Sire, répondit Carchenas, puisque vous m'ordonnez de parler avec franchise, il me semble que nous ne devons pas attaquer les hiboux, parce qu'ils sont en plus grand nombre que nous. Il faut user

de prudence ; cette vertu a ſouvent plus de part aux grands ſuccès que la force & les richeſſes. Que votre majeſté, avant de prendre ſa dernière réſolution, conſulte encore ſes miniſtres, leurs conſeils pourront vous aider à faire réuſſir vos deſſeins : les fleuves ne ſe groſſiſſent que par les ruiſſeaux. Pour moi, je n'aime ni la guerre, ni les troubles, mais je ne puis ſouffrir qu'on ait la lâcheté de faire des ſoumiſſions. Les gens d'honneur ne doivent déſirer une longue vie, que pour laiſſer à la poſtérité des exemples de vertus dignes d'admiration. Nous ne devons même prendre ſoin de nos jours, que pour les expoſer dans les occaſions où l'honneur nous appelle : il vaudroit mieux n'avoir jamais exiſté, que d'avoir mené une vie obſcure. Ainſi, je ne conſeille pas à votre majeſté de faire voir de la timidité dans cette conjoncture ; mais vous devez prendre un parti devant moins de monde, afin que les ennemis ne puiſſent ſavoir vos deſſeins.

Un des miniſtres interrompit en cet endroit Carchenas, & lui dit : A quoi penſez-vous ? Pourquoi ſe tiennent les conſeils, ſi ce n'eſt pour délibérer entre pluſieurs des affaires importantes ? & pourquoi voulez-vous

qu'une délibération de cette conféquence fe faffe dans un cabinet où il n'y aura perfonne ? Les affaires des rois, dit Carchenas, ne font pas celles des marchands, qui fe communiquent à toute la fociété ; les fecrets des princes ne peuvent être découverts que par leurs confeillers ou leurs ambaffadeurs. Que favez-vous s'il n'y a point ici des efpions qui nous écoutent, pour rapporter ce que nous réfoudrons à nos ennemis, qui, fur leur rapport, ou préviendront nos entreprifes, ou du moins les déconcerteront ? Les fages difent : Si vous voulez avoir un fecret, tenez-le caché ; autrement vous courez le rifque d'être trahi comme le roi Quechemir. Birouz, qui étoit fort curieux, obligea Carchenas de lui raconter cette aventure.

LE ROI ET SA MAITRESSE,

CONTE.

DANS la ville de Quechemir régnoit autrefois un roi, qui étoit auffi jufte que puiffant. Ce prince avoit une maîtreffe qui étoit fi belle, que tous ceux qui la voyoient ne

pouvoient ſe défendre de l'aimer. Le roi en étoit tellement épris, qu'il vouloit la voir à chaque inſtant; mais il s'en falloit beaucoup qu'elle aimât autant le roi qu'elle en étoit aimée. L'attachement de ce prince flattoit ſa vanité, ſans toucher ſon goût; & comme toutefois le cœur eſt fait pour aimer, elle ſe laiſſa prévenir d'une violente paſſion pour un page qui étoit admirablement beau & bien fait. Elle lui apprit bientôt par ſes regards ce qu'elle ſentoit pour lui, & le page lui fit connoître par les ſiens qu'elle ne pouvoit s'adreſſer à un homme plus diſpoſé à profiter d'une ſi bonne fortune; enfin, il ne leur manquoit qu'une occaſion de ſe parler en particulier, pour ſatisfaire des déſirs que les obſtacles irritoient. Un jour que le roi étoit aſſis auprès de ſa maîtreſſe & qu'il la regardoit avec un extrême plaiſir, le page qui étoit débout, dans la même chambre, jetoit, de moment en moment, les yeux ſur cette charmante perſonne; elle, de ſon côté, attachoit ſur lui les ſiens d'un air ſi paſſionné, que le roi s'en apperçut. Il ne comprit que trop ce langage muet, & il en eut tant de dépit & de jalouſie, qu'il réſolut de les faire mourir tous deux. Il diſſimula toutefois ſon deſſein, parce qu'il ne

ne vouloit pas agir avec précipitation. Il ſe retira dans ſon appartement, où il paſſa la nuit dans la plus grande perplexité. Le matin il alla donner audience à ſon peuple; & après avoir donné à ſes ſujets la ſatisfaction qu'ils demandoient, il entra dans ſon cabinet : il y appela ſon viſir, & lui découvrit le deſſein qu'il avoit de faire empoiſonner ſa maîtreſſe & le page. Le viſir en ayant appris les raiſons, les approuva, promit de garder le ſecret, & ſe retira chez lui. Il trouva ſa fille dans une grande triſteſſe; il lui en demanda la cauſe : Mon père, lui répondit la fille, la maîtreſſe du roi m'a maltraitée ſans raiſon; cela me fâche, & ſi je ne m'en venge point, je vous aſſure que ce n'eſt pas manque de bonne volonté. Conſolez-vous, ma fille, dit le viſir, vous en ſerez bientôt délivrée.

Comme les femmes ſont curieuſes, la fille preſſa tant ſon père de lui apprendre de quelle manière elle ſeroit vengée de ſon ennemie, qu'il fut aſſez foible pour lui révéler les deſſeins du roi. Elle s'engagea par ſerment de ne le découvrir à perſonne; mais une heure ou deux après, l'eunuque de la maîtreſſe du roi étant venu voir la fille du viſir pour la conſoler, lui dit qu'il falloit

ſouffrir les défauts de ſon prochain. Bientôt, interrompit-elle avec un viſage riant, je ne la craindrai plus. Il la preſſa tellement de s'expliquer, qu'elle ne put s'en défendre; elle lui raconta tout ce que lui avoit dit ſon père, après lui avoir fait jurer qu'il garderoit inviolablement le ſecret; mais l'eunuque ne l'eut pas plutôt quittée, que croyant être plutôt obligé de trahir ſon ſerment que de le garder, il alla trouver la maîtreſſe du roi, & lui fit part de la réſolution violente que le roi avoit priſe contr'elle. Il n'en fallut pas davantage pour la déterminer à tout tenter pour prévenir le roi. Elle envoya chercher ſecrètement le page, avec lequel elle prit de ſi bonnes meſures, que le lendemain matin on trouva le roi mort dans ſon lit.

Vous voyez par cette hiſtoire, continua Carchenas, que les rois ne doivent découvrir leurs ſecrets qu'à des gens dont ils ont éprouvé la diſcrétion & la fidélité. Mais quels ſecrets encore, dit Birouz, importe-t-il plus de cacher? Sire, répondit Carchenas, il y en a de telle nature, que les rois ne les doivent confier qu'à eux-mêmes; c'eſt-à-dire, les tenir ſi cachés, que perſonne ne les puiſſe découvrir. Il y en a d'autres qu'ils peuvent communiquer à leurs mi-

niſtres les plus fidelles, & ſur leſquels ils doivent les conſulter. Birouz trouvant ce que diſoit Carchenas fort judicieux, s'enferma dans ſon cabinet avec lui; & avant de parler de l'affaire dont il s'agiſſoit, il le pria de lui dire la funeſte origine de la haine des corbeaux & des hiboux. Sire, dit Carchenas, une ſeule parole a produit cette inimitié dont nous venons d'éprouver les cruels effets.

L'ORIGINE

De la haine des Corbeaux & des Hiboux;

FABLE.

Un jour une troupe d'oiſeaux s'aſſembla pour ſe choiſir un roi. Chaque eſpèce prétendoit à la couronne. Enfin, il y en eut pluſieurs qui donnèrent leur voix aux hiboux; mais les autres ne voulant pas obéir à un animal ſi laid, rompirent l'aſſemblée, & ſe jetèrent les uns ſur les autres avec tant de furie, qu'il y en eut quelques-uns de tués. Le combat auroit duré plus long-temps, ſi, pour le faire ceſſer, un oiſeau

ne ſe fût aviſé de crier aux combattans qu'ils s'arrêtaſſent, & qu'il voyoit venir un corbeau qu'il falloit prendre pour juge. Tous les oiſeaux y conſentirent unanimément; & quand le corbeau fut arrivé, & qu'il eut appris le ſujet de la querelle, il leur parla de cette ſorte: Etes-vous fous, meſſieurs, de vouloir prendre pour votre roi un oiſeau qui traîne avec lui tous les malheurs enſemble? Voulez-vous mettre une mouche à la place d'un griffon? Que ne choiſiſſez-vous plutôt un faucon, qui a du courage & de l'adreſſe, ou bien un paon, dont le port eſt ſi majeſtueux? Pourquoi n'élevez-vous pas plutôt ſur le trône un aigle, dont l'ombre eſt ſi heureuſe qu'elle fait les rois; ou enfin un griffon, qui, par le ſeul bruit de ſes aîles, fait trembler les montagnes? Quand ces oiſeaux que je viens de nommer ne ſeroient pas au monde, il vaudroit encore mieux vivre ſans roi, que de vous rendre ſujets d'un animal ſi affreux que le hibou; car outre qu'il a la mine d'un chat, il n'a point d'eſprit; de plus, c'eſt que, malgré ſa mauvaiſe mine, il eſt orgueilleux; & enfin, ce qui doit le rendre mépriſable à vos yeux, c'eſt qu'il hait la lumière de ce beau corps qui anime toute la nature. Quit-

tez donc, messieurs, un dessein qui vous est si préjudiciable; procédez à l'élection d'un roi, & ne faites rien dont vous puissiez vous repentir. Choisissez un roi qui vous gouverne avec douceur, & qui vous soulage dans vos besoins. Souvenez-vous de ce lapin, qui, se disant ambassadeur de la lune, chassa les éléphans de sa patrie.

LES ÉLÉPHANS ET LES LAPINS,

FABLE.

Il arriva une année de sécheresse dans le pays des éléphans, aux isles de Bad, c'est-à-dire, Vent; de manière qu'étant pressés par la soif, & ne pouvant trouver de l'eau, ils s'adresserent à leur roi pour l'avertir d'y mettre ordre, s'il ne vouloit les voir tous périr. Le roi commanda aussitôt de chercher par-tout; & enfin on découvrit une source d'eau vive, à laquelle les anciens avoient donné le nom de Chaschmamah, c'est-à-dire, Fontaine de la lune. Le roi vint se camper avec toute son armée auprès

de cette fontaine. La vue des éléphans mit au déſeſpoir un grand nombre de lapins qui avoient là leur garenne, parce que les éléphans, à chaque pas qu'ils faiſoient, écraſoient quelques lapins.

Un jour les lapins s'aſſemblèrent & allèrent trouver leur roi, ils le ſupplièrent de les délivrer de cette oppreſſion. Je ſais bien, leur dit-il, que je ne ſuis ſur le trône que pour le bien & le ſoulagement de mes ſujets; mais vous me demandez une choſe qui paſſe mes forces: néanmoins, ſongez à quelqu'expédient entre vous autres, & j'emploierai tout mon pouvoir pour le faire réuſſir. Un lapin ruſé voyant le roi embarraſſé & fort touché de la peine dans laquelle il voyoit ſon peuple, s'avança & dit: Sire, votre majeſté agit en roi juſte, quand le ſoin de notre repos vous inquiète; & lorſque vous nous donnez la liberté de dire nos avis, cela m'inſpire la hardieſſe de vous faire part d'une invention qui me vient dans la tête; pour chaſſer de ce pays les éléphans. Sire, pourſuivit-il, permettez que j'aille trouver le roi des éléphans en qualité d'ambaſſadeur, & je conſens que vous me donniez quelqu'un qui m'accompagne, & qui puiſſe vous raconter tout ce qui ſe paſſera. Non, lui ré-

pondit obligeamment le roi, je ne veux pas que perſonne remarque vos actions, car je vous crois fidelle ; allez au nom de Dieu, & faites tout ce que vous jugerez à propos : ſouvenez-vous ſeulement qu'un ambaſſadeur eſt l'organe d'un roi : il faut que tous ſes diſcours ſoient peſés, & ſes paroles auſſi nobles que ſon maintien, qui repréſente la perſonne de ſon maître. On doit choiſir pour ambaſſadeurs les plus ſavans hommes de l'état. J'ai ouï dire qu'un des plus grands monarques du monde ſe déguiſoit ſouvent, & ſe faiſoit ſon propre ambaſſadeur. Pour remplir dignement ce caractère, voici les qualités qu'il faut avoir : de la fermeté, de l'éloquence, & des lumières d'une étendue infinie : un eſprit violent n'eſt pas propre pour cet emploi. Pluſieurs ambaſſadeurs, par une parole rude, ont excité des troubles dans le royaume ; & d'autres, par une parole douce & agréable, ont réuni d'irréconciliables ennemis. Sire, dit le lapin, ſi je ne ſuis pas doué de toutes les qualités dont votre majeſté vient de parler, je tâcherai du moins de les affecter. Ayant dit cela, il prit congé du roi, & alla vers les éléphans ; mais avant d'y arriver, il penſa que s'il ſe mêloit parmi eux, il pourroit bien

en être écraſé comme ſes camarades ; c'eſt pourquoi il monta ſur une butte d'où il appela le roi des éléphans, qui n'étoit pas loin de-là. Je ſuis, lui dit-il, ambaſſadeur de la lune ; écoutez ce que j'ai à vous dire de ſa part : Vous ſavez que la lune eſt une déeſſe, dont le pouvoir n'eſt point limité, & qu'elle hait ſurtout le menſonge. Le roi des éléphans eut grande peur en l'entendant parler de la ſorte, & lui dit d'expoſer le ſujet de ſon ambaſſade. La lune, reprit le lapin, m'envoie ici pour vous dire, que quiconque s'enorgueillit de ſa grandeur & mépriſe les petits, mérite la mort. Vous ne vous êtes point contenté d'opprimer les petits, vous avez eu la témérité de troubler une fontaine conſacrée à la lune, où tout eſt pur. Je vous avertis de vous en corriger, autrement vous ſerez infailliblement puni. Si vous n'ajoutez pas foi à mes paroles, venez voir la lune dans la fontaine, & puis retirez-vous. Le roi des éléphans demeura fort étonné de ce diſcours, & alla auſſitôt à la fontaine, dans laquelle il vit effectivement la lune, à cauſe que l'eau étoit fort claire. Le lapin dit à l'éléphant : Prenez de l'eau pour vous laver, & faites votre adoration ; l'éléphant en prit, mais il

troubla l'eau de manière que la lune diſparut. O méchant, dit alors le lapin, vous vous êtes approché avec trop peu de reſpect de la fontaine, ce qui eſt cauſe que la déeſſe eſt irritée : retirez-vous promptement d'ici avec toute votre armée, de peur qu'il ne vous arrive quelque malheur. Le roi des éléphans fut effrayé de cette menace, & commanda à toute ſon armée de ſe retirer, ce qu'elle fit ; ainſi les lapins furent délivrés de leurs ennemis par l'adreſſe d'un de leurs compagnons.

Je n'ai cité cet exemple que pour vous montrer qu'il faut que vous faſſiez choix d'un roi prudent & habile, qui vous aſſiſte dans vos adverſités, & non pas d'un hibou qui n'a ni valeur, ni eſprit. Il n'a ſeulement que de la malice, qui vous ſera funeſte, comme le fut un chat à la perdrix, qui le pria de juger un différend qu'elle avoit avec un autre oiſeau :

LE CHAT ET LA PERDRIX.

FABLE.

Il y a quelque temps, continua le corbeau, que j'avois fait mon nid ſur un arbre, auprès duquel il y avoit une perdrix de belle taille & de bonne humeur. Nous liâmes un commerce d'amitié, & nous nous entretenions ſouvent enſemble. Elle s'abſenta, je ne ſais pour quel ſujet, & demeura ſi long-temps ſans paroître, que je la croyois morte; néanmoins elle revint, & trouva ſa maiſon occupée par un autre oiſeau. Elle voulut le mettre dehors; mais il refuſa de ſortir, diſant que ſa poſſeſſion étoit juſte. La perdrix de ſon côté prétendoit rentrer dans ſon bien, & tenoit cette poſſeſſion de nulle valeur. Je m'employai inutilement à les accorder. A la fin la perdrix dit : Il y a ici près un chat très-dévot; il jeûne tous les jours, ne fait mal à perſonne, & paſſe toutes les nuits en prières; nous ne ſaurions trouver un juge plus équitable. L'autre oiſeau y conſentit; ils allèrent tous deux trouver ce chat de bien. La curioſité de le

voir m'obligea de les ſuivre. En entrant, je vis un chat debout, très-attentif à une longue prière, ſans ſe tourner de côté ni d'autre, ce qui me fit ſouvenir de ce vieux proverbe : *Que la longue oraiſon devant le monde eſt la clef de l'enfer.* J'admirai cette hypocriſie, & j'eus la patience d'attendre que ce vénérable vieillard eût fini ſa prière. Après cela la perdrix & ſa partie s'approchèrent de lui fort reſpectueuſement, & le ſupplièrent d'écouter leur différend, & de les juger ſuivant ſa juſtice ordinaire. Le chat faiſant le ſourd, écouta le plaidoyer de l'oiſeau, puis s'adreſſant à la perdrix : Belle fille ma mie, lui dit-il, je ſuis vieux & n'entends pas de loin ; approchez-vous & hauſſez votre voix, afin que je ne perde pas un mot de tout ce que vous me direz. La perdrix & l'autre oiſeau s'approchèrent auſſitôt avec confiance, le voyant ſi dévot ; mais il ſe jeta ſur eux & les mangea l'un & l'autre.

Vous voyez par cet exemple, qu'il ne faut jamais ſe fier aux trompeurs, & par conſéquent défiez-vous du hibou, qui ne vaut pas mieux que le chat dont je viens de parler. Les oiſeaux, perſuadés que le corbeau avoit raiſon, ne ſongèrent plus au

hibou, qui ſe retira méditant de ſe venger du corbeau, pour lequel il conçut une haine que le temps n'a fait depuis que fortifier de plus en plus.

Voilà, ſire, pourſuivit Carchenas, la cauſe de cette inimitié entre nous & les hiboux. Venons préſentement, dit le roi des corbeaux, aux meſures que nous devons prendre pour réparer l'affront que j'ai reçu. Carchenas reprit ainſi la parole : Sire, je ne ſuis point de l'avis de vos autres viſirs, qui veulent la guerre, la fuite, ou une paix honteuſe. Il faut ſuivre cette maxime : Quand la force nous manque, on doit avoir recours aux artifices, & tromper l'ennemi, en lui ſuppoſant une choſe pour une autre, comme vous l'allez voir par cet exemple :

LE DERVICHE ET LES VOLEURS,

CONTE.

Un derviche avoit acheté un mouton gras, dans le deſſein d'en faire un ſacrifice. Il l'avoit lié d'une corde & le tiroit vers ſon

monaſtère. Quatre voleurs, qui l'apperçurent, eurent envie d'avoir ce mouton; mais ils n'osèrent le lui ôter par force, à cauſe qu'ils étoient trop près de la ville; ils ſe ſervirent de ſtratagême: ils ſe ſéparèrent, & comme s'ils fuſſent venus de divers endroits, ils abordèrent l'un après l'autre le derviche, qu'ils connoiſſoient pour un innocent. Le premier lui dit: Bon-homme, où menez-vous ce chien? Le ſecond venant d'un autre côté, lui cria: Vénérable vieillard, où avez-vous pris ce chien? Et enfin le troiſième ayant demandé au derviche s'il vouloit aller à la chaſſe avec ce beau chien; déjà le pauvre moine commençoit à douter que le mouton qu'il menoit fût un mouton, lorſque le quatrième voleur acheva de lui troubler l'eſprit, en lui diſant: Combien avez-vous acheté ce chien? Le derviche ne pouvant s'imaginer que quatre perſonnes, qui paroiſſoient venir de différens lieux, ſe trompaſſent, il crut que le marchand qui lui avoit vendu ce mouton étoit un ſorcier qui lui avoit faſciné la vue; de manière que, refuſant d'ajouter foi au rapport de ſes yeux, il demeura perſuadé que le mouton étoit un chien; &, retournant ſur ſes pas pour obliger le marchand à lui rendre ſon argent, il

laiſſa le mouton, que les voleurs emmenèrent.

Sire, dit Carchenas, votre majeſté voit par cette aventure, que ce qui paroît ne pouvoir être exécuté par la force, peut l'être par adreſſe. Mais, interrompit le roi, quelle invention trouverons-nous pour nous venger des hiboux! Que votre majeſté, reprit Carchenas, ſe repoſe ſur moi du ſoin de ſa vengeance. Commandez ſeulement que l'on m'arrache toutes les plumes, & qu'on me laiſſe tout ſanglant ſur cet arbre. Ce ne fut pas ſans peine que le roi Birouz donna un ordre qui lui ſembloit ſi cruel; cependant il le donna, & il alla avec ſon armée attendre Carchenas dans le lieu que cet affectionné viſir lui avoit marqué.

Cependant la nuit vint, & les hiboux, fiers de la victoire qu'ils avoient remportée la nuit précédente, revinrent pour achever la deſtruction de l'odieuſe eſpèce des corbeaux. Mais, qu'ils furent étonnés, lorſqu'ils ne trouvèrent point l'ennemi qu'ils comptoient ſurprendre! Ils le cherchoient inutilement de tous côtés, lorſqu'ils entendirent une voix plaintive: c'étoit Carchenas qui ſe plaignoit au pied d'un arbre. Le roi des hiboux s'approcha de lui, & lui de-

manda de quelle naiſſance il étoit, & quel rang il tenoit à la cour de Birouz. Carchenas ayant ſatisfait à toutes ſes demandes : J'ai bien entendu parler de vous, lui répondit le roi des hiboux ; mais, dites-moi où ſont les corbeaux. Hélas ! dit Carchenas, l'état où je ſuis vous fait aſſez connoître que je ne puis vous l'apprendre. Quel crime, reprit Chabahang, avez-vous commis pour être dans un état ſi déplorable ? Les méchans corbeaux, repartit Carchenas, ſur un léger ſoupçon, m'ont traité de la ſorte. Après la défaite de notre armée, pourſuivit-il, le roi Birouz aſſembla ſon conſeil, pour trouver les moyens de ſe venger d'un ſi ſanglant affront. Après avoir ouï les différens avis de quelques-uns des viſirs, il m'ordonna de dire le mien. Je lui repréſentai avec trop de franchiſe que vous étiez non-ſeulement ſupérieurs en nombre, mais encore plus aguerris & plus vaillans que nous, & par conſéquent qu'il falloit demander la paix, & l'accepter à quelque condition que vous nous la vouluſſiez accorder. Le roi ſe mit en colère contre moi, & me dit : Traître, en mépriſant ainſi mes forces, veux-tu me faire craindre mes ennemis ? Et puis, s'imaginant que je méditois de venir me rendre à vous,

il ordonna qu'on me mît dans l'état où vous me voyez.

Après que Carchenas eut achevé ce discours, le roi des hiboux demanda à son premier visir ce qu'il falloit faire de Carchenas? Il faut, répondit le visir, le délivrer de ses peines en lui ôtant la vie, & ne point se fier à ses paroles, qui peuvent être perfides. D'ailleurs, sire, souvenez-vous de ce vieux proverbe: *Plus de morts, moins d'ennemis.* Carchenas répondit tristement à ce conseil, qui n'étoit mauvais que pour lui: Visir, mon mal me tourmente assez, je vous prie de ne point l'augmenter par ces menaces. Le roi des hiboux, qui se sentoit pour Carchenas quelque pitié, s'adressa au second visir, & lui dit de parler. Ce visir ne fut pas de l'avis du premier. Sire, dit-il au roi, je ne conseille point à votre majesté de faire mourir ce personnage. Les rois doivent assister les foibles, & secourir ceux qui se jettent entre leurs bras. Outre cela, poursuivit-il, on peut quelquefois se servir utilement de ses ennemis, comme ce marchand dont je vais conter l'histoire à votre majesté:

LE MARCHAND, SA FEMME ET LE VOLEUR,

CONTE.

Un marchand riche, mais laid, & fort désagréable de sa personne, avoit une femme belle & vertueuse; il l'aimoit passionnément; elle, au contraire, le haissoit, &, ne le pouvant souffrir, faisoit lit à part. Une nuit il entra un voleur dans leur chambre: le mari étoit endormi; mais la femme, qui ne l'étoit pas, apperçut le voleur, & fut saisie d'une telle crainte, qu'elle courut embrasser son mari. Il se réveilla, & fut si transporté de joie de voir ce qu'il aimoit entre ses bras, qu'il s'écria: A qui dois-je un bonheur si rare? Je voudrois bien en connoître l'auteur pour l'en remercier. A peine eut-il prononcé ces mots, qu'il vit le voleur. Sois le bien-venu, lui dit-il, prends tout ce qu'il te plaira, je ne saurois assez te payer le bon service que tu viens de me rendre.

On voit, par cet exemple, que nos ennemis nous servent quelquefois à obtenir des

choſes dont nous avons inutilement recherché la poſſeſſion par le ſecours de nos amis. Ainſi, ce corbeau pouvant nous être utile, il faut lui conſerver la vie; c'eſt à quoi je conclus. Le roi interrogea le troiſième viſir, qui répondit : Sire, non-ſeulement on ne doit point faire mourir ce corbeau, mais il faut même le careſſer, & l'obliger par des bienfaits à nous rendre quelque ſervice important. Les ſages étoient toujours d'avis d'attirer quelqu'un de leurs ennemis pour s'en ſervir contre les autres, & pour profiter de leur diviſion. La diſpute que le diable eut avec un voleur, fut cauſe qu'ils ne purent, ni l'un ni l'autre, nuire à un derviche très-vertueux. Chabahang ayant ſouhaité d'entendre cette hiſtoire, le viſir la lui raconta de cette manière :

LE DERVICHE,

LE VOLEUR ET LE DIABLE,

CONTE.

Aux environs de Babylone, il y avoit autrefois un derviche qui vivoit en vrai serviteur de Dieu; il ne subsistoit que des aumônes qu'il recevoit, & du reste il s'étoit abandonné à la providence, sans s'intriguer des choses du monde. Un jour un de ses amis lui envoya un bœuf gras; un voleur le voyant conduire, résolut de l'avoir à quelque prix que ce fût. En allant au couvent, il rencontra le diable déguisé en homme. Il lui demanda qui il étoit, & où il alloit; le diable lui répondit: Je suis le démon, qui ai pris la forme que vous voyez, & je vais à ce monastère pour tuer le moine qui y demeure, parce que son exemple me nuit beaucoup, en rendant plusieurs méchans, hommes de bien. Je veux, continua-t-il, l'assassiner, puisque jusqu'ici mes tentations ont été inutiles. Mais vous, dites-moi aussi qui vous êtes, & où vous allez? Je suis,

répondit le voleur, un insigne larron, & je vais à ce monastère comme vous, pour dérober un bœuf gras qui a été donné au moine que vous voulez tuer. Je suis bien aise, répliqua le diable, que nous soyons tous deux de la même humeur, & que nous ayions dessein l'un & l'autre de faire du mal à ce moine.

Pendant qu'ils s'entretenoient de la sorte, ils arrivèrent au couvent; la nuit étoit déjà un peu avancée; le derviche avoit fait ses prières ordinaires, & s'étoit couché. Le voleur & le diable se préparoient à faire leur coup, quand le voleur dit en lui-même: Le diable fera crier le moine en le tuant, si bien que les voisins viendront aux cris, & m'empêcheront de dérober le bœuf. Le démon de son côté raisonnoit en lui-même de cette sorte: Si le voleur va pour prendre le bœuf avant que j'aie exécuté mon dessein, le bruit qu'il fera en ouvrant la porte, réveillera le moine qui se tiendra sur ses gardes. C'est pourquoi il dit au larron: Laisse-moi tuer premièrement le derviche, & puis tu prendras le bœuf à ton aise. Attends plutôt que je l'aie pris, répondit le voleur, après cela tu assassineras le derviche. L'un ne voulant point céder à l'autre, ils se querellè-

rent & en vinrent ensuite aux mains. Le voleur ne se sentant pas le plus fort, se mit à crier au derviche: Bonhomme, voici un démon qui veut te tuer. Le diable se voyant découvert, s'écria : Au voleur, qui veut dérober le bœuf! Le moine se réveillant à ces cris, appela ses voisins, ce qui obligea le voleur & le diable à prendre la fuite. Ainsi le moine sauva sa vie & son bœuf.

Le premier visir ayant oui conter cette fable, se mit en colère, & dit au roi: Je vois bien que vous vous laisserez tromper par ce corbeau, ainsi qu'un menuisier se laissa tromper par sa femme, comme je vais vous le conter:

LE MENUISIER ET SA FEMME,

CONTE.

SIRE, il y avoit dans la ville de Sarandib, un menuisier parfait en son art, qui possédoit une femme si belle, que le soleil sembloit emprunter la clarté de ses yeux. Elle étoit tellement aimée de son mari, qu'il étoit au déses-

poir lorſqu'il étoit obligé de s'éloigner d'elle. Cette femme étoit ſi artificieuſe, qu'elle avoit trouvé le ſecret de faire accroire à ſon mari qu'elle l'aimoit uniquement, quoiqu'elle eût pluſieurs galans qu'elle ne rebutoit point. Elle avoit pour voiſin un jeune homme très-bien fait, qui ſe fit aimer, de manière qu'elle commença à ne pouvoir plus ſouffrir les autres. Ils en devinrent ſi jaloux, qu'ils avertirent le menuiſier de ce commerce. Ce bon mari n'en voulut rien croire ſans en être bien aſſuré. Et pour apprendre une vérité qu'il craignoit de ſavoir, il feignit d'avoir un petit voyage à faire; & prenant quelques proviſions, il dit à ſa femme: Qu'à la vérité le chemin n'étoit pas long; mais qu'il devoit demeurer deux ou trois jours dans l'endroit où il avoit à faire, ce qui le fâchoit extrêmement, puiſqu'il ne la verroit point pendant ce temps-là. Sa femme le paya de la même monnoie, & ſe plaignit de cette abſence, & même pleura; mais ce fut plutôt de joie que de douleur. Elle apprêta tout ce qui étoit néceſſaire pour le départ de ſon mari, qui, pour mieux diſſimuler, lui recommanda de bien fermer la porte, de peur que les voleurs, durant ſon abſence, ne fiſſent quelque déſordre dans ſa maiſon. Elle promit d'avoir grand

ſoin de toutes choſes ; & ne ceſſoit point de s'affliger du départ de ſon mari. Mais il ne fut pas plutôt parti, qu'elle fit ſigne à ſon amant de la venir trouver. Il n'y manqua pas. Pendant qu'ils étoient enſemble, le menuiſier revint au logis, y entra ſans être vu, & ſe mit dans un coin pour les obſerver.

Cependant le galant careſſoit ſa maîtreſſe, qui recevoit ſes careſſes avec plaiſir. Ils ſoupèrent, & puis ſe déshabillèrent pour ſe mettre au lit. Le menuiſier, qui n'avoit rien vu juſques-là qui pût le convaincre de ſa honte, s'approcha doucement pour les prendre ſur le fait ; mais ſa femme l'ayant remarqué, dit tout bas à ſon amant de lui demander lequel elle aimoit davantage de lui ou de ſon mari. Auſſitôt le galant élevant la voix, lui dit : M'aimez-vous plus que votre mari ? Pourquoi, répondit la femme, me faites-vous cette queſtion ? Ne ſavez-vous pas que les femmes quand elles témoignent de l'amitié à quelqu'autre qu'à leur mari, ce n'eſt que pour contenter leurs plaiſirs, & que lorſqu'elles ſont ſatisfaites, elles n'y ſongent plus ? Pour moi, j'idolâtre mon mari, je l'ai toujours dans l'eſprit ; &, ſelon moi, une femme eſt indigne de vivre ſi elle n'aime pas ſon mari plus qu'elle-même. Ces

paroles consolèrent en quelque sorte le menuisier, qui se reprocha la mauvaise opinion qu'il avoit eue de sa femme. La faute qu'elle commet à présent, dit-il en lui-même, doit être imputée à mon absence & à la foiblesse de son sexe. La personne du monde la plus chaste péche d'effet ou de volonté ; ainsi, puisqu'elle m'aime tant, je lui pardonne son crime, & ne veux pas lui ravir un moment de plaisir. Ce débonnaire époux après avoir fait ces réflexions, se retira dans un coin, & leur laissa passer la nuit à leur aise.

Le galant étant sorti de grand matin, la femme demeura dans le lit, faisant l'endormie; le mari alors s'approcha d'elle, & se mit à la caresser. Elle ouvrit les yeux, & faisant l'étonnée, elle dit à son mari : Eh! mon cœur, depuis quand êtes-vous de retour? D'hier au soir, répondit le menuisier, mais je n'ai point voulu faire de mal à ce jeune homme qui a couché avec vous, parce que vous songiez à moi pendant que vous receviez ses caresses, que vous n'auriez pas reçues si vous ne m'aviez cru absent. La femme, à ces paroles favorables, lui demanda pardon, & le contenta de mensonges & de fausses marques de tendresse.

Cet exemple vous montre qu'il ne faut pas se

ſe laiſſer gagner par de belles paroles, les ennemis, quand ils ne peuvent parvenir à leurs deſſeins par la force, ont recours aux artifices & s'humilient pour tromper. Carchenas en cet endroit s'écria : O vous, qui me tendez le bout de vos flèches ! pourquoi dites-vous tant de choſes inutiles pour augmenter mon mal ? Quelle apparence de perfidie trouvez-vous dans une perſonne bleſſée comme je le ſuis ? Quel fou voudroit ſouffrir tant de mal pour faire du bien à un autre ? C'eſt, repartit le viſir, en quoi conſiſte la fineſſe : la douceur ſi la vengeance que tu médites, te fait dévorer tes douleurs ; tu veux te rendre recommendable comme le ſinge qui ſacrifia ſa vie pour ſa patrie. Je conjure le roi d'écouter cette hiſtoire.

LES SINGES ET LES OURS,

FABLE.

Un grand nombre de ſinges demeuroient dans un pays rempli de toutes ſortes de fruits, & fort agréable. Un ours y paſſant par haſard, & conſidérant la beauté de ce ſéjour & la vie douce des ſinges, dit en lui-même : Il n'eſt pas juſte que ces petits animaux ſoient ſi heureux, pendant que je cours les bois & les montagnes pour trouver de quoi manger. En même-temps il alla vers les ſinges, & en tua quelques-uns dans ſon dépit; mais ils ſe jetèrent tous ſur lui, & comme ils étoient en très-grand nombre, ils le mirent tout en ſang, de façon qu'il n'eut pas peu de peine à ſe ſauver. Ainſi puni de ſa témérité, il gagna une montagne, où il fit tant de cris, qu'il attira une troupe d'ours, à qui il raconta ſon aventure; ils ſe moquèrent tous de lui : Tu es bien poltron, lui dirent-ils, de te laiſſer battre par ces petits animaux. Il ne faut pas toutefois ſouffrir cet affront, & nous devons

nous en venger pour l'honneur de la nation. Effectivement, à l'entrée de la nuit, ils descendirent tous de la montagne, & allèrent fondre sur les singes, qui ne songeoient à rien moins qu'à cette irruption. Ils étoient tous retirés & prenoient leur repos, lorsqu'ils furent enveloppés par les ours, qui en tuèrent une partie, le reste se sauva en désordre. Ce lieu plut tellement aux ours, qu'ils le choisirent pour leur demeure ; ils prirent pour roi celui d'entr'eux qui avoit été si maltraité, & après cela ils se mirent à manger les provisions que les singes avoient amassées.

Le lendemain au point du jour, le roi des singes, qui ne savoit rien de tout ce désordre, parce qu'il étoit à la chasse depuis deux jours, en revenant au logis, rencontra plusieurs singes estropiés qui lui racontèrent tout ce qui s'étoit passé le jour précédent. Le roi, à cette fâcheuse nouvelle, se mit à pleurer & à regretter le beau trésor qu'il avoit perdu, accusant le ciel d'injustice, & la fortune d'inconstance : outre cela, ses sujets le pressoient de se venger; de manière que ce pauvre roi ne savoit de quel côté se tourner. Parmi tous les singes qui s'étoient ralliés, il y en avoit un nommé Maimon, qui étoit un des plus habiles & des plus savans de la cour, & le

favori du roi ; voyant ſon maître triſte & ſes compagnons conſternés, il s'avança & leur dit : Ceux qui ont de l'eſprit ne s'abandonnent jamais au déſeſpoir, qui eſt un arbre qui ne porte que de mauvais fruit, & la patience, au contraire, fournit mille inventions pour ſortir des plus fâcheux embarras. Le roi, que ce diſcours rendit plus tranquille, dit à Maimon : Comment pourrons-nous avec honneur nous tirer d'une ſi dangereuſe affaire ? Maimon pria ſa majeſté de lui donner une audience ſecrette, & après l'avoir obtenue, il parla en ces termes : Sire, ma femme & mes enfans ont été maſſacrés par ces tyrans ; jugez de ma douleur, de me voir privé pour jamais des douceurs que je goûtois au milieu de ma famille. Je ſuis réſolu de mourir pour terminer mes déplaiſirs ; mais je veux que ma mort ſoit funeſte à tous mes ennemis. O Maimon, dit le roi, on ne ſouhaite ſe venger de ſes ennemis que pour ſe procurer du repos ou une ſatisfaction d'eſprit ; mais quand vous ſerez mort, que vous importe que le monde ſoit en guerre ou en paix ? Sire, reprit Maimon, dans l'état où je ſuis, la vie m'étant inſupportable, je l'immole avec plaiſir au bonheur de mes compagnons. Toute la grâce que je demande à votre majeſté,

c'eſt de vous ſouvenir quelquefois de ma généroſité quand vous ſerez rétabli dans vos états. Commandez qu'on m'arrache les oreilles & les dents, qu'on me coupe les pieds, & puis qu'on m'abandonne la nuit dans le coin de la forêt où nous étions logés. Retirez-vous, ſire, avec ce qui vous reſte de ſujets ; éloignez-vous d'ici de deux journées, & à la troiſième vous pourrez revenir à votre palais, parce que les ennemis n'y ſeront plus. Le roi fit avec douleur exécuter ce que Maimon déſiroit, & le laiſſa dans le bois, où il ne ceſſa toute la nuit de faire les plaintes du monde les plus touchantes.

Le jour étant venu, le roi des ours qui avoit entendu la voix de Maimon, s'avança pour voir ce que c'étoit, & trouvant le pauvre ſinge en cet état, il en fut touché de compaſſion, malgré ſon humeur cruelle. Il lui demanda qui l'avoit maltraité de la ſorte, & qui il étoit. Maimon jugeant par les apparences que c'étoit le roi des ours qui lui parloit, le ſalua, & lui dit : Sire, je ſuis le viſir du roi des ſinges ; j'étois allé à la chaſſe avec lui, & à notre retour, ayant appris le ravage que votre majeſté avoit fait dans nos maiſons, il me tira en particulier, pour me demander ce que je croyois qu'il y eût de

meilleur à faire dans cette conjoncture. Je lui répondis sans balancer, qu'il falloit nous mettre sous votre protection pour vivre en repos. Le roi mon maître dit là-dessus beaucoup de choses contre l'honneur de votre majesté, ce qui fut cause que je pris la hardiesse de lui représenter que vous étiez un roi couvert de gloire, & plus puissant que lui. Il fut tellement irrité de mon audace, qu'il me fit mettre sur le champ dans l'état où vous me voyez ; puis il me dit d'un air furieux : Vas avec mes ennemis, puisque tu tiens leur parti ; je verrai comme ils te vengeront : après cela il me fit transporter en cet endroit. Maimon n'eut pas plutôt achevé ce discours, qu'il se mit à répandre des larmes en si grande abondance, que le roi des ours en fut attendri, & ne put s'empêcher de pleurer aussi. Il demanda à Maimon où étoient les singes ? Dans un désert nommé Mardazmay, répondit-il, où ils rassemblent une puissante armée, & je ne doute pas que vous ne les voyiez bientôt venir à vous. Le roi des ours, effrayé de cette nouvelle, interrogea Maimon sur les moyens de se garantir des entreprises des singes. Que votre majesté, repartit Maimon, ne les craigne point ; si je n'avois pas les pieds rom-

pus, je m'en irois avec une troupe de vos gens, & je les mettrois bientôt en fuite. Je ne doute pas, dit le roi, que vous ne ſachiez les avenues de leur camp : conduiſez-nous où ils ſont, nous vous en ferons obligés, & nous vous vengerons de leur barbarie. Cela m'eſt impoſſible, reprit Maimon, parce que je ne puis marcher. Il y a remède à tout, reprit le roi, & je trouverai bien le moyen de vous y conduire. En même-temps il appela ſon armée, & lui commanda de ſe tenir prête pour partir, & en état de combattre. Ils obéirent tous, & attachèrent Maimon, pour leur ſervir de guide, ſur la tête d'un des plus grands ours.

Maimon les conduiſit dans le déſert Mardazmay, où il ſouffloit un vent empoiſonné, & où la chaleur étoit ſi grande, qu'on n'y voyoit aucun animal. Quand les ours furent entrés dans ce dangereux déſert, Maimon, pour les engager plus avant, les preſſoit, diſant : Allons vîte pour les ſurprendre avant le jour. Ils marchèrent toute la nuit ; mais le lendemain ils furent bien étonnés de ſe trouver dans un lieu ſi funeſte : non-ſeulement ils ne virent paroître aucuns ſinges, mais ils s'apperçurent que le ſoleil avoit échauffé l'air d'une telle ſorte, que les oiſeaux qui voloient,

tomboient grillés; & le ſable y étoit ſi brûlant, que les pieds des ours en étoient rôtis. Alors le roi dit à Maimon: En quel déſert nous avez-vous menés, & quel tourbillon enflammé vois-je venir à nous? Le ſinge voyant qu'ils alloient tous périr, parla franchement, & répondit au roi des ours: Tyran, nous ſommes dans le déſert de la mort; ce tourbillon qui s'approche eſt la mort même qui vient te punir de tes tyrannies. Pendant qu'il parloit ainſi, le tourbillon arriva & les conſuma tous.

Deux jours après le roi des ſinges retourna dans ſon palais, comme lui avoit dit Maimon; & n'y trouvant plus d'ennemis, il continua de vivre en paix avec ſes guenons.

Votre majeſté, pourſuivit le viſir, voit par cet exemple, qu'il ne faut point ſe fier aux belles paroles de ſes ennemis: il faut que celui-là périſſe qui tâche de nous faire périr. Ce diſcours mit en colère le roi des hiboux, qui dit bruſquement au viſir: Pourquoi voulez-vous empêcher que ce pauvre miſérable éprouve ma clémence? Ne ſavez-vous pas que vous pouvez tomber dans le malheur qui lui eſt arrivé? En même-temps il commanda à ſes chirurgiens de panſer Carchenas & d'en avoir un ſoin particulier.

Carchenas ſe gouverna ſi bien, qu'en peu de temps il fut aimé de toute la cour. Le roi des hiboux lui donna ſa confiance, & commença à ne rien faire ſans le conſulter. Un jour Carchenas harangua le roi en préſence d'un grand nombre de courtiſans, & voici ce qu'il dit : Sire, le roi des corbeaux m'a ſi injuſtement maltraité, que je ne mourrai point content que je ne ſois vengé. Il y a long-temps que j'en cherche les moyens dans ma tête ; mais j'ai ſongé que je ne puis me venger honnêtement ni sûrement, tant que j'aurai la figure d'un corbeau. J'ai ouï-dire à des hommes d'eſprit, que celui qui a été maltraité par un tyran, s'il fait quelque ſouhait, il faut qu'il ſe mette dans le feu ; pendant qu'il y ſera, tous les vœux qu'il fera ſeront exaucés. C'eſt pourquoi je ſupplie votre majeſté de me faire jeter dans le feu, afin qu'au milieu des flammes je demande à Dieu qu'il me change en hibou, peut-être qu'il exaucera ma prière ; alors je ſaurai bien me venger de mon ennemi. Le hibou viſir qui avoit parlé contre Carchenas, étoit préſent à cette aſſemblée, il s'écria : O traître ! à quoi tend ce langage, tu médites une perfidie ! Sire, ajouta-t-il, ſe tournant vers le roi, vous avez beau careſſer ce méchant,

il ne changera jamais de naturel : la ſouris fut métamorphoſée en fille, & toutefois elle ne laiſſa pas de ſouhaiter d'avoir un rat pour mari. Vous aimez fort à raconter des fables, dit le roi en raillant, je conſens d'écouter encore celle-là ; mais je ne vous réponds pas que j'en profite beaucoup.

LA SOURIS CHANGÉE EN FILLE,

FABLE.

Un homme de bien ſe promenant un jour au bord d'une fontaine, vit tomber à ſes pieds une ſouris du bec d'un corbeau, qui ne la tenoit pas trop bien. Cet homme par pitié la prit, & la porta chez lui ; mais craignant qu'elle ne fît quelque déſordre, il pria Dieu de la changer en une fille, ce qui lui fut accordé ; de manière qu'au lieu d'une ſouris, il vit tout d'un coup une petite fille qu'il fit élever. Quelques années après, le bon-homme la voyant aſſez grande pour être mariée, lui dit : Choiſis dans toute la nature l'être que tu voudras, je te promets de te le faire épouſer. Je veux, répondit la

fille, un mari qui ſoit ſi fort, qu'il ne puiſſe être vaincu. C'eſt donc, répliqua le vieillard, le ſoleil que tu demandes? C'eſt pourquoi le lendemain il dit au ſoleil: Ma fille déſire un époux qui ſoit invincible, voudriez-vous bien l'épouſer? Mais le ſoleil lui répondit: La nuée empêche ma force, adreſſez-vous à elle. Le bon-homme fit le même compliment à la nuée. Le vent, lui dit-elle, me fait aller où bon lui ſemble. Le vieillard ne ſe rebuta point, & pria le vent d'épouſer ſa fille; mais le vent lui ayant repréſenté que ſa force étoit arrêtée par la montagne, il s'adreſſa à la montagne: Le rat eſt plus fort que moi, répondit-elle, puiſqu'il me perce de tous côtés, & pénètre juſques dans mes entrailles. Le vieillard enfin alla trouver le rat, qui conſentit de ſe marier avec ſa fille, diſant qu'il y avoit long-temps qu'il cherchoit une femme. Le vieillard retourna au logis, & demanda à ſa fille ſi elle vouloit épouſer un rat; il s'attendoit à la voir témoigner de l'horreur pour ce mariage; mais il fut bien étonné quand il vit qu'elle marquoit beaucoup d'impatience d'être mariée au rat; le bon-homme auſſitôt ſe mit en prière, pour demander que la fille redevînt ſouris, ce qu'il obtint.

Le roi des hiboux attribuant ces remontrances à la jaloufie qu'il croyoit que le vifir avoit du corbeau, n'en fit guères de cas. Cependant Carchenas obfervoit les entrées & les forties des hiboux, & quand il fut parfaitement inftruit de toutes chofes, il les quitta fecrètement & retourna vers les corbeaux. Il apprit à fon roi tout ce qui s'étoit paffé, & lui dit: Sire, c'eft maintenant que nous pouvons nous venger de nos ennemis; dans une caverne il y a une montagne où tous les hiboux s'affemblent tous les jours, elle eft environnée de bois, votre majefté n'a qu'à commander à toute fon armée de porter une grande quantité de ce bois à la porte de la caverne. Pour moi, je me tiendrai auprès, & avec du feu que j'aurai pris aux cabanes des bergers voifins, j'allumerai le bois; alors tous les corbeaux battront des aîles alentour, afin de l'allumer davantage; ainfi les hiboux qui fortiront feront brûlés des flammes, & la fumée étouffera ceux qui demeureront.

Ce confeil plut au roi des corbeaux. Il ordonna à tout fon monde de partir; enfin, on fit ce qu'avoit dit Carchenas, & tous les hiboux périrent. On voit par cet exemple, qu'il eft quelquefois néceffaire de fe foumet-

tre à ſes ennemis pour en tirer raiſon. La fable qui ſuit peut encore en ſervir de preuve.

LE SERPENT ET LES GRENOUILLES,

FABLE.

Un ſerpent devenu vieux & foible, & ne pouvant plus chaſſer, ſe plaignoit des incommodités de ſa vieilleſſe, & regrettoit inutilement la force de ſes premières années; la faim lui fit pourtant trouver ce ſtratagême pour ſubſiſter. Il alla au bord d'une fontaine où demeuroit une infinité de grenouilles qui avoient élu un roi pour les gouverner. Le ſerpent affecta d'être fort triſte & malade; une grenouille lui demanda ce qu'il avoit. J'ai faim, répondit-il; je vivois autrefois des grenouilles que je prenois; mais je ſuis préſentement ſi malheureux, que je n'en puis prendre aucune. La grenouille alla promptement donner avis à ſon roi de l'état & de la réponſe du ſerpent. Sur ce rapport, le roi ſe tranſporta lui-même ſur le lieu pour conſidérer le ſerpent, qui lui

dit : Sire, un jour voulant prendre une grenouille, elle s'enfuit chez un moine, & entra dans une chambre obſcure où dormoit un petit enfant; comme je ſuivois ma proie, j'entrai auſſi dans la chambre, je ſentis le pied de l'enfant, & m'imaginant que c'étoit la grenouille, je la mordis, de manière que l'enfant mourut auſſitôt. Le moine irrité de mon audace, me pourſuivit de toute ſa force; mais ne pouvant me joindre, il demanda à Dieu que pour me punir de mon crime, je ne puſſe jamais attraper de grenouilles, à moins que leur roi ne m'en donnât par charité, & enfin il ajouta qu'il ſouhaitoit que je devinſſe leur eſclave, & que je leur obéiſſe. Ces prières du moins ont été exaucées, & je viens pour me ſoumettre à vous, & pour obéir à vos ordres, puiſque c'eſt la volonté de Dieu.

Le roi des grenouilles le reçut avec orgueil, & lui dit fièrement, qu'il ſe ſerviroit de lui. Le ſerpent durant quelques jours porta le roi ſur ſon dos; mais il lui dit à la fin : Puiſſant monarque, ſi vous voulez que je vous ſerve long-temps, il faut me nourrir, où je mourrai bientôt de faim. Tu as raiſon, répondit le roi des grenouilles; je te donnerai par jour deux de mes ſujets à croquer. Ainſi le

ſerpent par ſa ſoumiſſion à ſon ennemi, s'aſſura à ſes dépens une nourriture pour le reſte de ſa vie.

Sire, dit Bidpaï, votre majeſté voit par ces exemples, que la patience eſt une grande vertu pour faire réuſſir un deſſein. Les gens d'eſprit ont raiſon de dire, que la prudence vaut mieux que la force ; on peut par adreſſe ſe tirer d'un mauvais pas, mais apprenez qu'il ne faut point ſe fier à ſes ennemis, quelque proteſtation d'amitié qu'ils faſſent. Un ſerpent ſera toujours ſerpent. Ce n'eſt qu'aux vrais amis qu'il faut donner ſa confiance, & il n'y a que leur commerce qui puiſſe être utile.

Fin du dix-ſeptième Volume.

TABLE
DES CONTES
du Tome dix-ſeptième.

CONTES DE BIDPAÏ.

Aventure d'Humaioun-fal, page 13
Hiſtoire de Dabchelim & de Bidpaï, 36
Teſtament du roi Houſchenk, 46
Les deux Pigeons, Fable, 57
Le Vautour & le jeune Faucon, Fable, 77
La Vieille & le Chat maigre, Fable, 85
Le Fils d'un Artiſan, Conte, 94
Le jeune Léopard, Fable, 104
Chapitre I. *Qu'il ne faut pas écouter les diſcours des médiſans*, 116
Un Marchand & ſes deux Fils, Conte, 118
Le Roi & le Derviche, Conte, 122
Le Derviche & la petite Corneille, Conte, 133
La Souris prodigue, Fable, 140
Le Singe & le Menuiſier, Fable, 152
Les deux Voyageurs, Conte, 157
Le Renard & le Tambour, Fable, 183
Le Derviche & le Voleur, Conte, 194
Les deux Moineaux & l'Epervier, Fable, 208

Le Tyran, Conte, page 215
Le Corbeau, le Serpent & le Renard, Fable, 220
Le Héron, l'Ecreviſſe & les Poiſſons, Fable, 221
Le Loup, le Lièvre & le Renard, Fable, 230
Le Lion trompé par le Lièvre, Fable, 236
Les trois Poiſſons & les Pêcheurs, Fable, 250
La Tortue & le Scorpion, Fable, 255
Le Canard & la Lune, Fable, 272
Le Faucon & le Coq, Fable; 277
Le Payſan & le Roſſignol, Fable, 284
Le Chaſſeur, le Renard & le Léopard, Fable, 290
Le Corbeau, le Loup, le Renard, le Lion & le Chameau, Fable, 294
Les Titavis & la Mer, Fable, 307
Les deux Canards & la Tortue, Fable, 309
Les Singes, l'Oiſeau & le Voyageur, Fable, 329
Les deux Voyageurs, Fable, 333
La Grenouille, le Cancre & le Serpent, Fable, 339
Le Jardinier & l'Ourſe, Fable, 349
Les deux Marchands, Fable, 353
CHAPITRE II. *De la fin malheureuſe d'un Méchant*, 360
Le Renard, le Loup & la Poule, Fable, 362
L'Ane & le Jardinier, Fable, 363
Le Prince & ſon Ecuyer, Conte, 366
L'Hermite qui quitta les déſerts pour aller vivre à la cour, Conte, 369

L'Aveugle qui voyageoit avec un de ses amis, Conte, page 373
Les trois envieux qui trouvèrent de l'argent, Conte, 379
Le Médecin ignorant, Conte, 384
La femme vertueuse & son Esclave, Conte, 390
CHAPITRE III. *Comment on peut se faire des amis, & quel avantage on peut tirer de leur commerce*, 395
Le Corbeau, le Rat, le Pigeon, la Tortue & la Gazelle, Fable, 396
La Perdrix & le Faucon, Fable, 401
L'Homme & la Couleuvre, Fable, 404
Aventures de Zirac, 410
Le Mari & la Femme, Conte, 412
Le Chasseur & le Loup, Fable, 413
Le Chat gourmand, Fable, 418
Les deux amis, Conte, 420
CHAPITRE IV. *Comment il faut toujours se défier de ses ennemis, & savoir parfaitement ce qui se passe chez eux*, 426
Les Corbeaux & les Hiboux, Fable, 427
Le Roi & sa Maîtresse, Conte, 431
L'origine de la haine des Corbeaux & des Hiboux, Fable, 435
Les Eléphans & les Lapins, Fable, 437
Le Chat & la Perdrix, Fable, 442
Le Derviche & les Voleurs, Conte, 444

Le Marchand, ſa femme & le Voleur, Conte, page 449
Le Derviche, le Voleur & le Diable, Conte, 451
Le Menuiſier & ſa femme, Conte, 453
Les Singes & les Ours, Fable, 458
La Souris changée en Fille, Fable, 466
Le Serpent & les Grenouilles, Fable, 469

Fin de la Table du Tome dix-ſeptième.